

Laurent Genefort

La mécanique du talion



L'ATALANTE

La mécanique du talion



LA DENTELLE DU CYGNE

DU MÊME AUTEUR

Arago (Fleuve noir, 1993)
Le sang des immortels (Fleuve noir, 1997)
Les peaux-épaisses (Mnémos, 1998)
Les opéras de l'espace (Fleuve noir, 1999)
Rezo (Fleuve noir, 1999)
Les chasseurs de sève (Denoël, 1999)
Une porte sur l'éther (Fleuve noir, 2000)
Omale (J'ai lu, 2001)
Les conquérants d'Omale (J'ai lu, 2002)
Le sablier maléfique (Degliame, 2003)

Laurent Genefort

La mécanique du talion



L'ATALANTE
Nantes

Illustration de la couverture : Manchu

© Librairie l'Atalante, 2003

ISBN 2-84172-257-0

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000
Nantes

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LES TROIS HOMMES et le robot ne se pressaient pas. Sûrs d'eux, ils pistaient Léodor Kovall à distance à travers la ville.

Les poumons en feu, ce dernier ne courait plus. Haletant, il n'avait plus que la force de marcher.

Ils me forcent à fuir. Ils m'humilient, moi, le chef de la sécurité de Larsande !

Comme si ce titre signifiait encore quelque chose.

Un sursaut de fierté faillit le faire pivoter pour affronter ses poursuivants, mais l'image de ce que ses lieutenants avaient subi lui revint en mémoire – Anoun, Draco, Halmet... tous morts – et il se remit à clopiner avec l'énergie du désespoir. Ses pas provoquèrent la fuite d'un tromperat dodu qui lézardait sur le bord du trottoir. Une solitude effrayante écrasait Larsande. Depuis le début de la traque, les rues étaient silencieuses, comme si tout le monde s'était donné le mot.

L'immeuble d'Anoun se trouvait à deux pas. Kovall avait un passe. Il y trouverait peut-être une arme. Non pour se défendre mais pour se supprimer avant qu'ils ne le prennent et s'épargner ainsi des souffrances sans nom.

L'espace d'un battement de cils, il regretta de ne pas s'être fait implanter d'armement à commandes neurales, qui faisait partie de la panoplie standard des inspecteurs de la SL.

Pour ce que ça a servi à Halmet et à Draco... Ils en étaient truffés. Cela ne les a pas empêchés de finir en bouillie, étalés sur les murs de leur appartement. Eux et toute leur famille.

À présent, c'était son tour.

Il remontait une petite rue grisâtre tout en magasins vides et rideaux de fer baissés. Il n'eut pas le temps d'atteindre l'appartement d'Anoun. Les trois hommes le coincèrent dans le hall de son immeuble. Ils n'étaient pas essoufflés. À vrai dire, Kovall n'était même pas certain qu'ils respiraient. Le robot de combat trottnait sur leurs talons ; il évoquait un chien écartelé, à la tête plate en composite noir dépourvue de caméras apparentes et aux pattes postérieures beaucoup trop hautes. Ses mouvements étaient d'une fluidité et d'une précision surnaturelles.

« Fils de pute ! cracha Kovall. Essayez de me prendre ! »

Il fit mine d'attraper une arme sous sa veste, espérant sans trop y croire que les autres l'abattraient. Mais ils portaient des lunettes transparentes avec lesquelles ils devaient l'avoir scanographié. Ils savaient qu'il n'avait pas d'arme sur lui, donc qu'il bluffait.

L'un d'eux inclina la tête en direction du robot. Celui-ci fit un bond jusqu'aux pieds de Kovall et se déploya. L'homme lui donnait sûrement ses ordres par interface neurale.

La main de Kovall retomba, inerte, comme les appendices supérieurs du robot le saisissaient délicatement par les épaules ; ce dernier se plaqua contre lui, et ses membres épousèrent étroitement les siens.

« En route », dit l'homme à haute voix.

C'était la première fois que Kovall l'entendait parler. Sa voix était aussi quelconque que son physique, probablement détimbrée par implant.

Le robot se mit en marche tel un carcan vivant. Kovall essaya en vain de détendre ses muscles. Ses tendons étaient si contractés que pendant plusieurs secondes il crut qu'ils allaient lâcher.

Ils ressortirent. De l'autre côté de la rue stationnait un camion dont la benne débordait de gros fruits mous puant les hydrocarbures. L'un des tueurs héla un autotaxi. Ils grimpèrent dans la cabine, et celui qui semblait être le chef tapa l'adresse sur une plaque électronique en face de la banquette : les docks de l'ascenseur.

Le robot s'installa de façon à ce que Kovall ne souffre pas pendant le voyage. Des bandes adhésives maintenaient ses mollets et ses avant-bras prisonniers.

Je ne supplierai pas. Je ne supplierai pas...

« Écoutez, dit-il au chef présumé. Je suis un homme de dialogue. Je vous dirai tout ce que je sais sur cette fille, ce qui se résume à pas grand-chose. La torture n'est pas nécessaire. Je suis sûr que nous pouvons nous entendre.

— Non, nous ne le croyons pas. Vous n'avez rien à offrir. »

C'était vrai. Toute la ville leur appartenait.

« Bon sang, alors qu'est-ce que vous attendez de moi ? »

Il espéra en vain que son ton ne trahissait pas la terreur qui l'habitait. Le tueur à son côté ne se donna pas la peine de répondre, et son regard inexpressif se perdit vers les rues qui défilaient derrière la vitre. Les arbres étaient typiques des planètes de la Ceinture dont la colonisation remontait à la seconde expansion : des plantes autochtones cohabitant tant bien que mal avec des arbres – chênes-vermes, ifs et fruitiers – importés des Premiers Mondes. L'autotaxi traversait les faubourgs de Larsande. La capitale, qui comptait quinze millions d'habitants, occupait une vallée côtière sur l'équateur de l'unique continent d'Es Moravi. La proximité d'un ascenseur, pour une cité d'une telle taille, était exceptionnelle. Es Moravi bénéficiait d'une croissance soutenue depuis un bon siècle. La DamalCo, propriétaire du système solaire moravien ainsi que de six autres, était florissante. Un afflux régulier d'immigrants venait grossir les rangs des prétendants aux fortunes rapides, et les villes pionnières étaient devenues des mégapoles. Comme tous les autres, Kovall avait profité de l'extension des marchés qui en avait résulté. Jusqu'à ce petit service qu'il avait rendu en échange d'une confortable enveloppe. Un service tout ce qu'il y avait d'anodin.

Pas si anodin que ça, au final.

Il essaya à nouveau d'ouvrir son circuit neural, n'obtint qu'une série de refus ponctués d'alarmes système : son accès avait été piraté. Il était coupé de tout.

L'autotaxi s'arrêta devant un établissement de consignation où l'un des tueurs embarqua deux lourdes valises dans un autre autotaxi. Ils montèrent à bord. Nouveau départ.

Ils abordèrent la zone des docks.

« Là, ce sera parfait », dit le chef.

Kovall sentit son sexe se recroqueviller. Le tueur à son côté consulta l'annuaire des téléthèques locales. Il loua pour une journée un entrepôt plongé dans l'ombre de la tour Artsutan, où s'ancrait l'ascenseur orbital, en bordure des faubourgs. Puis il donna l'ordre à l'autotaxi de se garer devant.

L'un des hommes alla ouvrir la porte coulissante du bâtiment, fit une brève inspection avant de revenir avec un bref :

« Rien à signaler. »

Le robot se redéploya ; ils sortirent du véhicule. Les tueurs prirent les valises et pénétrèrent les premiers dans une immense salle vide dont la partie supérieure était tapissée de grandes baies vitrées.

Tandis que les volets métalliques de la porte se refermaient lentement, ils commencèrent à déballer le matériel contenu dans les valises : un médikit portatif protégé par une coque gris anthracite auquel se connectait un module chirurgical. Une sueur glacée dévala l'échine de Kovall.

Je ne supplierai pas. Ils ne me feront pas supplier.

Obéissant à un ordre muet, le robot étira ses membres pour adopter une posture en croix. L'un des tueurs s'approcha de Kovall, lui dénuda le torse et colla des sondes reliées au médikit. Le module chirurgical s'ouvrit et laissa se déployer des appendices branchus, à la manière d'une plante à croissance fulgurante. Chaque appendice se ramifiait en instruments de plus en plus petits, jusqu'à des scalpels moléculaires. Le tueur recula comme s'il considérait un tableau auquel il venait de donner le dernier coup de pinceau.

« Nous ne voudrions pas que tu défailles aux moments les plus intéressants, dit-il. Le médikit va t'injecter des capteurs physiologiques qui surveilleront ton cœur et tous tes paramètres vitaux pendant que... enfin, tu comprends. Détends-toi, Léodor : l'émotion décuple la douleur.

— Sale bâtard ! Mes lieutenants vous retrouveront. Ils vous feront la peau à petit feu.

— Tss-tss. Tes hommes sont morts, tu le sais bien. Par mesure de précaution, je vais t'en donner la liste et tu nous diras gentiment ceux que nous avons oubliés. »

Ce fut la première chose qu'il fit. La première d'une longue série.

Il n'avait jamais imaginé qu'une telle quantité de souffrance pût exister. Elle se déversait en lui en continu. Cela dura cent millions d'années. C'était si atroce qu'il aurait dû s'évanouir, mais le médikit le maintenait conscient en lui injectant des doses massives de drogues pendant que les appendices tourbillonnants l'épluchaient – littéralement. Ils commencèrent par lui écorcher les jambes des chevilles jusqu'à l'aine, l'amputèrent de tous ses membres puis retirèrent ses organes internes l'un après l'autre, ne laissant intact que le bloc cœur-poumons. Il lui sembla que ses neurones se consumaient et que ses terminaisons nerveuses se recroquevillaient telles des araignées passées à la flamme d'un briquet. Le médikit assurait l'épuration du sang, la régulation endocrinienne et la stimulation cardiaque.

Fermer les yeux ne servait à rien : la caméra du robot filmait et transmettait l'image vidéo à Kovall par son propre circuit neural, de sorte qu'il fut obligé de suivre le supplice du point de vue de ses bourreaux, même après l'arrachement de ses yeux. Ils lui laissèrent ses tympans et sa langue.

Par moments, la souffrance refluit, océan palpitant qui se retire à marée basse mais demeure à portée de vue. Une voix lui parvenait, posant des questions précises sur le « petit service » qu'il avait rendu.

Et Kovall répondait. Il n'était plus qu'un hoquet au milieu de la douleur. Il raconta la façon dont un inconnu l'avait contacté afin de cacher une femme qui devait transiter par Es Moravi pendant une semaine. Le courrier électronique provenait d'un astéroïde habité, Ast Harbin, cependant il y avait de fortes chances pour que l'adresse d'expédition fût fausse. Du reste, Kovall n'avait pas cherché plus loin : on le payait grassement

pour fournir une planque et se taire. Il n'avait aperçu la femme qu'une poignée de secondes – ou plutôt le masque qui couvrait l'intégralité de son visage. Un masque ovale et lisse ne laissant deviner que des yeux... des yeux d'un bleu profond. Un capuchon dissimulait le reste de son crâne. Kovall avait convoyé la femme et un inconnu sans signe distinctif entre la tour d'ancrage de l'ascenseur et la planque. Puis il avait placé deux de ses lieutenants en surveillance et encaissé l'argent. C'était fini... Du moins, c'était ce qu'il avait cru. Car, trois jours plus tard, tous ses lieutenants étaient morts. La femme et son accompagnateur s'étaient volatilisés.

Des souvenirs incongrus lui revinrent : un grain de beauté au coin de la paupière de l'accompagnateur, qu'il n'aurait jamais cru avoir remarqué. Les mains fines et blanches de la femme... avec des doigts dépourvus d'ongles.

Les tueurs s'entre-regardèrent.

Il n'en savait pas plus. Tout ce qu'il voulait désormais, c'était mourir. *Par pitié.*

« Attends, Kovall. Ce n'est pas fini. »

Et cela dura encore une éternité. La vision de son supplice lui fut enfin ôtée. Une jauge apparut, flottant dans le néant gris ; une barre qui se déroulait dans tout son champ visuel et se grisait lentement par la droite.

« Voilà le temps qui te reste à vivre, dit le chef. Le médikit est programmé pour s'arrêter dans quatre heures. Si tes commanditaires te retrouvent d'ici là, tu leur diras que ce que tu as souffert n'est rien, *rien* en comparaison de ce qu'ils souffriront, eux et leurs alliés, s'ils ne laissent pas tomber. La fille est à nous. »

Kovall les entendit relever la porte de l'entrepôt puis partir. Non loin de là, le bourdonnement du médikit lui parvenait. Il se trouvait dans un état de conscience étrange. La douleur coulait toujours dans ses veines, non plus noire mais d'un rose pâle. Le temps, lentement, se réordonna.

Quand la jauge fut à moitié pleine, des pas résonnèrent sur le ciment de l'entrepôt. On lui souleva le crâne avec délicatesse. Puis une voix masculine, mal assurée :

« Bon sang, il y en a partout...

— Ouais, répondit une voix féminine. Attends, je crois qu'il nous entend... » La voix se déplaça. « Ne parlez pas, Kovall. Vous êtes si faible que vous risqueriez d'en mourir. On va communiquer par votre circuit neural. »

Au bout d'une minute, une fenêtre s'ouvrit dans le néant, en surimpression de la jauge. Dans la moitié supérieure droite, une image vidéo de mauvaise qualité montrait une jeune femme engoncée dans une combinaison noire. Elle était penchée sur ce qui restait de lui. Ses yeux étaient noirs, sa chevelure d'un roux sombre. Son oreille gauche arborait une légère entaille verticale. Le bas de son visage était dissimulé sous un mouchoir qu'elle tenait devant sa bouche. Non pour cacher ses traits, mais à cause de l'odeur. La caméra qui la filmait devait être portée par son compagnon.

« Je vois la jauge, dit ce dernier. On lui a laissé assez de temps pour nous parler, au cas où il serait retrouvé. Ça signifie qu'il n'a rien appris à leur sujet.

— Un piège ? s'enquit la femme.

— Non, le périmètre est sécurisé. Plutôt un message à notre intention. Ils n'ont même pas miné le gars... Kovall, vous m'entendez ?

— Oui.

— Racontez-nous ce qui s'est passé. »

Il raconta. La femme se frotta nerveusement le nez – les remugles des organes répandus alentour devaient être insupportables – avant de déclarer :

« Je suis désolée, Kovall. Nous devons nous protéger nous-mêmes, or le seul fait de vous venir en aide risquerait de nous trahir. Croyez bien que je le regrette. De toute façon, il est trop tard. Vous êtes à l'article de la mort. Tout ce que nous pouvons faire, c'est vous débrancher. »

Kovall accueillit cette proposition comme une délivrance et faillit l'accepter. Mais quelque chose le poussa à rétorquer :

« Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Nargess. Comme vous vous en doutez, nous pistons la femme sans ongles qu'on vous a payé pour planquer.

— On... Qui ? Qui m'a payé ? Qui était cette femme ?

— Je ne peux pas en dire davantage, les autres ont peut-être laissé des micros que nous n'avons pas détectés.

— Si vous voulez faire quelque chose pour moi, supprimez la limite de fonctionnement du médikit et connectez-le à ma fiche neurale. »

La femme échangea un regard avec son compagnon. Sans un mot, elle s'exécuta. Le compte à rebours disparut.

« Vous ne préférez pas...

— Foutez le camp ! »

Nargess hocha la tête puis entraîna son compagnon vers la sortie. La porte se rabattit dans un fracas de ferraille.

CHAPITRE II

KOVALL activa mentalement son circuit neural. Une infofenêtre s'ouvrit dans le néant – il fonctionnait ! Pour l'interroger, Nargess avait brisé les verrous mis en place par ses tortionnaires. À présent, il pouvait agir.

> *Commande : accès au réseau.*

Le logo de la DamalCo s'afficha en surimpression du drapeau d'Es Moravi. Au bas de l'infofenêtre, une ligne clignota :

> LIAISON TÉLÉTHÈQUES EN COURS.

Il n'en demandait pas plus.

La douleur continuait à l'assaillir de toute part. Mais dorénavant il avait le contrôle. Il ouvrit une seconde infofenêtre, appela le tableau de bord du médikit. Le logiciel se chargea, et un schéma anatomique multicouches s'afficha, montrant le champ de ruines qu'était devenu son corps. Des points jaunes indiquaient les endroits où se nichaient les biocapteurs qu'on lui avait injectés. Dans sa vision périphérique, des alarmes de survie clignotaient. Ses jambes n'existaient plus, de même que son système digestif. Le bas de sa colonne vertébrale était en miettes, le poumon gauche était rempli de sang. Arythmie cardiaque, hémorragie thoracique, déficiences endocriniennes graves... Tous les taux étaient dans le rouge.

Sa survie jusqu'à cette minute tenait du miracle. Mais elle ne durerait que le temps d'un miracle.

> LIAISON TÉLÉTHÈQUES ÉTABLIE.

L'infofenêtre se déploya et se recourba en une sphère de navigation virtuelle. Kovall la fit pivoter jusqu'aux services interplanétaires puis sélectionna la zone bancaire. Un compte

orbital résidant dans une spatiocénose¹ quelconque existait déjà à son nom, alimenté par tous les pots-de-vin qu'il avait reçus ces vingt-cinq dernières années. Il entra son cryptogramme, composa le compte numéroté.

> COMPTE 4386437-91120-17 OUVERT, confirma l'ordinateur.

Il confia à une agence immobilière le soin d'acquérir l'entrepôt où il gisait et lui vira un généreux acompte afin d'accélérer la procédure. Ainsi, il serait tranquille. Puis il contacta l'armurier de la préfecture de Larsande, qu'il connaissait bien, et lui acheta – cash et anonymement, s'assurant ainsi de son silence – une mitrailleuse à impulsion télécommandée S&B 68m, pourvue d'un réducteur de sons et montée sur trépied mobile. Il la fit livrer sous deux heures devant l'entrée de l'entrepôt.

Le contrat d'acquisition de l'entrepôt s'afficha. Kovall valida l'achat sous un nom d'emprunt et prit aussitôt possession des codes d'ouverture de la porte principale et des alarmes. Il acheta un chariot de manutention automatique dans un entrepôt voisin ainsi que sa licence de téléconduite et le dirigea à l'entrée de son propre site. Enfin, il retourna dans les téléthèques et contacta le docteur Meranis.

Dix ans auparavant, Kovall avait mené une enquête sur un trafic de drogue qui avait touché la plupart des mondes dirigés par la DamalCo. Il s'agissait d'une attaque en règle d'une firme multimondiale concurrente. L'introduction de psychotropes à bas prix était l'un des moyens les plus efficaces pour affaiblir une colonie, mais elle nécessitait des complicités dans le corps médical local. Meranis avait été l'un des pourvoyeurs, et Kovall l'avait découvert. Mais il ne l'avait pas dénoncé. En échange de son silence, le docteur lui rendait de menus services comme la fourniture de drogue à ses indicateurs.

Meranis était sorti. Kovall refoula son affolement puis laissa un mot sécurisé dans sa messagerie, avec l'adresse de l'entrepôt.

¹ Désigne toute communauté d'êtres vivants organisée pour séjourner en habitat spatial autonome. Sont regroupés sous ce terme les arcologies ou mondes-astéroïdes, les stations orbitales, les orbiteurs les plus vastes. (Source téléthèque : Ywh-lexikon, sptensl.o.1-3.)

Deux heures plus tard, un camion déchargea un lourd conteneur cubique sur l'aire de livraison. Kovall avait déjà programmé le chariot pour qu'il ouvre le conteneur et installe la mitrailleuse S&B à l'entrée. Il enclencha le système de protection rapprochée puis vérifia son fonctionnement.

Sa messagerie bipa. Meranis. Kovall ouvrit une infofenêtre de dialogue.

> *Que se passe-t-il ? Quand donc me ficheras-tu la paix ?*

> *Où es-tu ?* demanda Kovall.

> *Devant l'entrepôt. Je t'attends, mais il n'y a personne. Bon sang, est-ce que tu vas me dire...*

> *Tu as ce que je t'ai réclamé ?*

> *Oui. Un de tes indics s'est fait descendre et tu comptes sur moi pour le rafistoler, c'est ça ?*

> *La ferme ! La porte de l'entrepôt va s'ouvrir. Tu la franchiras, et elle se refermera derrière toi. Je suis au milieu de l'entrepôt.*

Kovall vérifia que la S&B était prête à faire feu et télécommanda l'ouverture de la porte. Une silhouette se détacha. Un homme alourdi de deux sacs volumineux.

« Cette odeur... Merde, qu'est-ce que c'est que cette boucherie ? »

Kovall l'entendit directement. Ce n'était plus la peine de passer par le réseau. Meranis étouffa un juron en apercevant les entrailles et les lambeaux d'épiderme répandus autour de lui... la masse palpitante jonchant le béton. D'une poitrine béante saillaient quelques côtes.

« C'est toi ? Oh, bon sang... »

Il alla déposer ses sacs à l'écart.

« Désolé de t'entraîner là-dedans, Meranis, dit Kovall. Je t'aime bien, et ce que je vais te demander t'attirera sans doute pas mal d'ennuis. Mais, comme tu peux le voir, je n'ai pas le choix. »

Les narines froncées par l'atmosphère viciée, Meranis haussa les épaules.

« Laisse tomber ton baratin... Merde, si j'avais la moindre once de compassion pour toi, je flanquerais un coup de pied au

médikit qui te maintient en vie. Ça t'épargnerait bien des souffrances inutiles.

— N'essaie surtout pas de te montrer compatissant. Mon garde du corps, derrière toi, te criblerait de balles. »

Il fit pivoter la mitrailleuse de quelques degrés sur son trépied afin de faire bourdonner ses servomoteurs. Meranis grimaça.

« Toujours aussi soupçonneux.

— Ça ne m'a pas empêché de me faire avoir. Mais avant tout... »

Une tempête de douleur électrifiée ravagea son cerveau, le forçant à s'interrompre. Il reprit avec difficulté :

« D'abord... D'abord, je veux que tu vérifies si mon médikit tiendra le coup. Il fonctionne sans discontinuer. »

Meranis retira son manteau, enfila une blouse verte et un masque de chirurgien piochés dans un de ses sacs, fit claquer de longs gants stériles et s'exécuta. Puis il entreprit de monter un caisson.

« Parle-moi », fit Kovall.

Le médecin secoua la tête.

« Le médikit tiendra le coup. Mais... sincèrement, tu crois pouvoir t'en tirer ?

— Je n'en sais rien. Combien de chances tu me donnes ?

— Une sur mille... sur un million plutôt. Laisse-moi te débrancher. Crois-moi, tu gâches ton argent. Demain tu seras mort.

— Tu n'es pas sur mon testament de toute manière. Ne t'inquiète pas, je survivrai. Il y a certaines choses que je dois régler. »

Meranis brancha un biosynthétiseur sur le médikit. Il souleva la carcasse avec délicatesse – une nuée de bulles colorées envahit Kovall comme le sang affluait dans son cerveau imbibé d'analgésiques – et la déposa dans le caisson.

« Tu veux te venger ? Des types capables d'éplucher quelqu'un comme un oignon te feront à nouveau la peau aussi facilement qu'on claque des doigts. » Tout en parlant, il enfilait un drain dans le poumon engorgé. Une pompe se mit à ronronner. « Mieux vaut t'enfoncer dans le crâne que tu n'es

rien face à eux : juste un fonctionnaire stipendié sur une planète de troisième zone, dont on a jugé bon de se débarrasser. »

C'était vrai jusqu'à aujourd'hui. Je n'étais rien. Dorénavant, je leur apprendrai à qui ils ont affaire. Je leur montrerai ce qu'ils ont créé.

« Cesse de m'appeler Kovall. Hhhh... Léodor Kovall est mort tout à l'heure.

— Alors comment faut-il t'appeler ? »

Le nom qu'il avait utilisé pour son compte bancaire serait trop facile à repérer. Il fit défiler l'annuaire des téléthèques.

« Valrin. Valrin Hass. »

Meranis inséra une bouteille de glucose dans un réceptacle du médikit et brancha le biosynthétiseur. Puis il essuya ses mains souillées de sang sur sa blouse.

« D'accord. Va pour Valrin Hass. »

Les tissus étaient trop abîmés et avaient séjourné trop longtemps dans l'air tiède de l'entrepôt pour être d'une quelconque utilité en vue d'une greffe : il ramassa les organes et les incinéra. Il ne conserva que des fragments d'os aux fins d'une récupération éventuelle de cellules souches multipotentes et enfin vaporisa une solution antiseptique sur le sol.

« Qu'est-ce que tu comptes faire ? questionna-t-il ensuite.

— Tu seras mes bras et mes jambes, le temps de me faire greffer de nouveaux membres. »

Meranis secoua la tête.

« Ton corps a été martyrisé. Il ne supportera pas de greffe avant plusieurs semaines. D'autre part, ça suppose de faire croître des organes en cuve à partir de cellules souches, sous forme directement adulte. Avec les techniques actuelles, cela prendra deux mois, à supposer que tu disposes des fonds nécessaires.

— L'argent ne sera pas un problème.

— Tu souffriras beaucoup.

— J'ai surmonté la douleur. »

Sous chacune de ses paroles affleurait une sourde menace, tel un scorpion sous une pierre. Le médecin demeura silencieux, impressionné malgré lui. Il savait que des traumatismes majeurs engendraient parfois des altérations définitives du

comportement ; après une chute banale, des psychopathes devenaient d'honnêtes hommes, des hétérosexuels se mettaient à désirer les représentants du même sexe ou vice versa... Cela n'empêchait pas Meranis d'être saisi d'une peur presque superstitieuse. Il lui semblait que l'esprit de Kovall avait voyagé au pays des morts et en avait rapporté une substance noire et poisseuse qui lui engluait l'âme : une haine incommensurable, enracinée en lui et dont la sève vénéneuse irriguait ses veines jusqu'au moindre capillaire. N'importe qui aurait préféré mourir plutôt que continuer à vivre cet enfer larvaire. Kovall était bel et bien mort, Meranis avait cessé d'en douter. Quant à la créature du nom de Valrin Hass qui était née... mieux valait ne pas songer à ce qu'elle était capable de faire.

Il se mouilla les lèvres avant d'annoncer :

« Je vais devoir aller à l'hôpital pour chercher du matériel plus adéquat. Tes globules blancs éradicateurs sont si peu nombreux qu'il t'est impossible de répliquer à un taux normal d'altérité. Le caisson est prévu pour garantir une asepsie absolue, mais tu as traîné par terre et, tant que tu n'es pas cautérisé, tu risques une infection généralisée.

— Pas question que tu sortes. Je ferai livrer ici tout ce dont tu as besoin. »

Meranis fit un large geste dans l'entrepôt vide.

« Tu veux que je vive ici ?

— Il faudra bien. Fais-moi une liste. »

Meranis poussa un profond soupir.

Les jours qui suivirent, Valrin Hass les passa entre la vie et la mort. Le médikit le sauva d'extrême justesse d'une embolie pulmonaire. Meranis lui injecta des nanorodes de reconstruction cellulaire, véritables micro-usines analeptiques. Il compléta l'installation par une batterie de sacs colorés accrochés au caisson, qui perfusaient à heure fixe, par les trompes molles d'un cathéter thoracique et de sondes abdominales, des fluides acides dont l'empreinte froide découpait le réseau sanguin de Valrin couche par couche. Les sacs contenaient des électrolytes, mais aussi les capsules de biomatériaux destinés aux nanorodes rampant dans ses veines

et ses artères. L'arche d'un tomographe multispectral passait et repassait au-dessus de son corps, son glissement huilé marquant chaque minute de la journée.

L'isolement sensoriel, la rémanence des souffrances endurées et les stimuli bien réels fusant de son corps en réparation le forçaient à focaliser son esprit sur un objectif. Cet objectif avait envahi l'intégralité de sa conscience, comme un parasite malin, et l'empêchait de se suicider : *Qui est à l'origine de tout cela et comment parvenir à le faire payer ?... La fille sans ongles. C'est d'elle que tout est parti. Il faut que je la retrouve.* Une énergie formidable s'enracinait en lui. Une haine démesurée, impossible à arracher, dont il ne percevait pas encore les limites mais qui montait jusqu'aux étoiles.

Meranis lui greffa ses nouveaux yeux. Pour ces organes, il avait dû passer par une filière semi-clandestine et craignait que leurs performances n'en aient souffert. Après leur réception, il les examina minutieusement. Puis il releva la tête et demanda :

— Dis-moi, de quelle couleur étaient tes yeux d'avant ?

— Je ne me rappelle pas. Bleu clair ou vert clair. Ou entre les deux.

— Ceux-ci sont ténébreux comme des tombes. En principe, tu devrais voir avec plus de netteté que tes yeux d'origine, puisque le liquide de ton cristallin est à nouveau aussi pur qu'au jour de ta naissance... à supposer qu'ils fonctionnent.

Kovall le rassura sur ce point : deux jours plus tard, il voyait par ses propres yeux et non plus par son implant neural relié à la caméra de sa mitrailleuse. Pour le moment il n'y avait rien à voir, son univers se résumant à un bout de toiture d'entrepôt. L'extérieur ne se manifestait que par les trépidations quotidiennes provoquées par les départs de conteneurs magnétiques le long de l'ascenseur. Jusqu'alors, l'homme qui avait été Léodor Kovall ne les avait jamais remarqués.

Quelque part dans les sous-sols d'une clinique du nord de Larsande, des intestins, un estomac, un foie et un pancréas mûrissaient ; ailleurs, dans un hôpital d'une ville de l'Est, c'étaient quatre mètres carrés d'épiderme et des os spécialement moulés. En sept points différents d'Es Moravi, on construisait une créature du nom de Valrin Hass.

Il dut déconnecter le détecteur de sons de l'entrepôt, qui déclenchait l'alarme dès que les cauchemars le faisaient crier, au moins deux à trois fois par nuit. Des rêves de labyrinthes piégés et de lianes écarteleuses qui tiraillaient son passé, le déformant jusqu'à le rendre méconnaissable. Il regrettait alors de ne pouvoir remplacer les zones inutiles de son cerveau comme il remplaçait ses organes.

Se simplifier pour penser plus vite, plus efficacement, imagina-t-il. Vider mes souvenirs comme un grenier rempli de caisses et de vieux cartons, pour faire de la place. Ne plus garder que la haine.

« La nuit prochaine, grommela Meranis un matin, je te bâillonnerai. Tes hurlements m'empêchent de dormir.

— Ce sont mes souvenirs qui se consomment dans ma chaudière interne, ricana Valrin. Ne t'inquiète pas, bientôt je serai à nouveau vierge. »

Nuit et jour, il s'activait sur les téléthèques. Autant pour peaufiner sa nouvelle identité que pour échapper à la prison de son corps mutilé. Il programma son circuit neural pour être réveillé lorsque ses périodes de somnolence excédaient une demi-heure.

« Tu as appris quelque chose sur tes agresseurs ? s'enquit Meranis au bout de deux semaines.

— Pas pour le moment. Je risquerais de me faire repérer. Ce genre d'organisation bénéficie de puissantes protections. »

Il acheta un entrepôt voisin et déménagea. Il laissa sur place la mitrailleuse et des explosifs réglés pour se déclencher en cas d'effraction. Meranis considéra son nouveau gîte où il venait de rebrancher les systèmes de sécurité.

« Sans la mitrailleuse, tu n'as plus de moyen de rétorsion sur moi, fit-il remarquer. Je pourrais profiter de ton sommeil pour m'enfuir.

— C'est moi qui télécommande l'ouverture de la porte.

— Je pourrais te menacer d'arracher ton cathéter thoracique. Tu serais forcé de m'obéir.

— Je n'ai pas besoin de moyens de rétorsion, mes ennemis sont les tiens. Tu sais comme moi ce qui est arrivé à tous les

témoins qui ont approché la fille à l'origine de tout. Si tu pointes le bout de ton nez, ils t'élimineront. »

Meranis se contenta de soupirer.

Alors que tombaient les premiers flocons de neige de l'hiver, les organes internes et les bras arrivèrent à maturité. Un camion les déposa devant l'entrepôt leurre. Le chariot de manutention de Valrin alla les chercher, laissant deux traces sombres dans la fine couche de neige qui tapissait l'aire de livraison. Avec l'aide du médikit, Meranis les lui greffa.

Au cours du mois suivant, l'effondrement du système immunitaire de Valrin tapissa de feu l'intérieur de son crâne, et sa bouche de champignons qui rendirent son élocution pâteuse. Le matin, il s'éveillait dans des tremblements lourds de sueur. Son nouveau système digestif lui fit dégorger une bile glaireuse puis une diarrhée presque pareille à du lait. Ces spasmes serpentins le laissaient exténué et pantelant... mais il n'était plus un homme-tronc.

Meranis surveillait les à-coups de ses intestins tandis que le médikit bloquait les réponses de son système neurovégétatif afin de l'empêcher de vomir en continu.

« Tous les nouveau-nés connaissent cette douleur quand leurs intestins se mettent en route. C'est tout à fait normal. »

Un sourire crispé fendit le visage de Valrin.

« Un nouveau-né. C'est tout à fait ce que je suis. »

La nourriture elle-même évoquait de la bouillie pour bébé, mais au moins il pouvait manger seul. Ensuite il put passer à des aliments plus solides. Il se piqua alors le gras de la paume avec la pointe de sa fourchette. La douleur afflua, chaude comme un liquide ; aussitôt, il ferma le robinet. Il appuya la pointe jusqu'à faire jaillir le sang. Et en lui-même il creusa un lit dans lequel la douleur s'écoula hors de lui, jusqu'à son tarissement complet.

Quand les jambes furent livrées par paquets séparés, Meranis transféra son patient dans un caisson plus grand. Il modifia ses empreintes digitales et le timbre de sa voix.

Une chaîne de TV locale diffusait une image du fleuve Polcher charriant les ultimes glaçons d'un hiver tardif.

« Ma reconstruction est achevée, déclara Valrin, la voix encore rauque. Ma convalescence commence.

— Cela ne sera pas plus facile pour autant », fit remarquer Meranis.

Le médecin avait maigri. Il dormait sur un matelas d'hôpital autonettoyant jeté à même le sol, mangeait dans des barquettes préconditionnées, se soulageait dans des toilettes chimiques installées entre deux paravents déployés. Valrin l'approvisionnait d'abondance en alcools forts.

Grâce aux téléthèques, il suivait l'actualité des multimondiales, ces agrégats écopolitiques qui se partageaient la galaxie : guerres commerciales entre planètes, fusions, interventions paramilitaires, défoliations sauvages, exterminations de clans primitivistes...

Il n'avait jamais été porté sur les armes à feu, mais très vite il devint un expert en la matière.

La nuit, il ne criait plus. Ses cauchemars s'étaient enfouis plus profond, tels des charbons incandescents s'enfonçant sous une gangue de glace. Mais parfois ses nerfs nouvellement connectés par les nanorodes charriaient des décharges électriques qui le faisaient ruer dans son caisson. Elles irradiaient de son bassin et des articulations pour s'épanouir sous sa peau rosâtre en arbres de douleur violette.

« Tous les reconnectés connaissent ce phénomène, lui assura Meranis une fois encore. Tes terminaisons nerveuses s'activent. En attendant, demande au médikit d'augmenter ton taux de sérotonine. »

Ces paroles étaient inutiles, Valrin n'avait jamais réclamé de réconfort.

C'est pour moi que je les prononce, se dit le médecin. Pour avoir l'impression de parler à un être humain.

Meranis ouvrit le couvercle du caisson, et Valrin se redressa avec difficulté.

L'air de l'entrepôt afflua à ses narines. Pendant des semaines, il avait dû se contenter d'une atmosphère filtrée et des relents écoeurants de sa chair médicalisée. Le médecin lui souleva les pieds et lui enfila des chaussons, observant avec une satisfaction

professionnelle la chair de poule grumeler sa peau : les strates dermiques avaient pris et les terminaisons nerveuses fonctionnaient à merveille.

Valrin posa lui-même les pieds par terre. Puis ce furent les premiers pas, chancelants comme ceux d'un vieillard. Meranis restait derrière lui, prêt à le soutenir quand il tomberait. Ce qui se produisit au bout de trois pas.

« Tes muscles sont presque inexistants, il te faudra du temps pour les fortifier.

— J'en ai assez perdu ! grinça Valrin. Tu vas devoir accélérer les choses.

— Il m'est impossible de...

— Fais-le ! »

Meranis lui procura un exosquelette de rééducation et le bourra d'accélérateurs de croissance. En deux semaines, Valrin pouvait se lever et marcher tout seul.

Un matin, Valrin décortiqua tout seul son exo et fit quelques pas dans l'entrepôt. Il pivota et regarda le médecin.

« C'est fini, Meranis.

— Tu es encore faible...

— À partir d'aujourd'hui, je peux me prendre en charge. »

Les épaules de Meranis s'affaissèrent.

« Que comptes-tu faire de moi ? »

Valrin ébaucha un sourire.

« Je t'ai fabriqué une nouvelle identité. Tu es libre de partir. Mais si tu veux un conseil, quitte Es Moravi au plus tôt. Merci... de m'avoir redonné chair. »

Le médecin hocha la tête d'un air incertain. Il s'achemina vers la sortie. Avant d'ouvrir la porte, il se retourna.

« Est-ce que... tu as une piste ? »

Valrin secoua doucement la tête.

« Je ne peux rien te dire.

— Je comprends. Adieu.

— Adieu. »

La porte coulisca et il sortit. Une seconde plus tard, un bourdonnement assourdi – *drrrrrrrrrrrrr* – retentit à l'extérieur. Valrin ferma les yeux. Il avait peur de pleurer – ou plutôt de s'apercevoir que ses larmes étaient hypocrites.

Désolé, vieux. Je ne pouvais prendre le risque de te laisser en vie. Au moins, ça a été rapide.

Mais ces paroles de pure forme cachaient mal la froide indifférence qui pesait sur lui. Meranis lui avait confié que des lésions des lobes frontaux pouvaient provoquer des pertes d'affectivité. On se sentait blasé, aussi insensible qu'une vieille infirmière. Or ses tortionnaires ne lui avaient pas physiquement endommagé le cerveau.

Est-ce que j'ai jadis éprouvé quelque chose de profond pour moi-même ou pour autrui ?

Aujourd'hui, il en doutait. Au moins, il se posait la question : une machine dépourvue d'émotions ne se la poserait pas. Mais c'était une piètre consolation.

Il décida de ne plus y penser et jeta un coup d'œil au caisson qui lui avait servi de matrice. Là où sa haine avait eu tout le temps d'incuber. À présent, il était prêt.

Prêt pour la vengeance.

CHAPITRE III

LA NUIT éclatait de mille feux. Les rectangles miroitants du Collier pointillaient l'équateur. De part et d'autre de la mince lame d'argent qui tranchait le ciel d'est en ouest, les deux satellites naturels, Es-B Mori et Es-C Mori, tentaient de surnager au sein de la marée lumineuse.

Valrin remonta le col de son manteau. Dans les rues du faubourg, bondées en dépit de l'heure tardive, des guirlandes lumineuses pailletaient les avenues. Des femmes criaient haut et fort dans les fumées de véhicules pétaradants remplis d'adolescents au visage fardé de faux lichens. Des haut-parleurs grésillaient aux accents d'une musique festive qui se mêlait aux bribes de la Deuxième Symphonie de Zemon – l'hymne d'Es Moravi –, jouée aux carrefours par des orchestres, en une cacophonie presque inaudible. Une arche électrique dessinait les chiffres : 200. Valrin se rappela alors la raison de ce festival : la commémoration de l'extinction du Collier qui avait servi au réchauffement de la planète. Le chapelet de miroirs orbitaux reliés par des fils en carbotubes avait jadis fait fondre une partie des glaces polaires et formé la mer des Crevasses, puis avait fourni l'énergie nécessaire pour forer les premiers puits d'extraction. Au cours de leurs trois siècles de fonctionnement, leurs systèmes d'autoréparation étaient tombés en panne les uns après les autres. Aujourd'hui, chacun des rectangles de huit cents mètres sur six cents était troué de millions d'impacts. Dans le but de les préserver, on les avait orientés perpendiculairement à la planète ; et, tous les vingt ans, on les redéployait afin de faire luire le Collier.

Les yeux levés, Valrin faillit buter contre un vock bombé à la peinture fluo. La créature rampant sur le trottoir était l'une des rares formes de vie indigènes à avoir survécu à l'écoformation humaine – c'est-à-dire que ni le réchauffement, ni les rats, ni les insectes importés n'étaient parvenus à l'éradiquer complètement. C'était peut-être leur insignifiance même qui avait sauvé les vocks, même s'il n'était pas question de tolérer leur présence dans le centre-ville : les vocks n'étaient guère que des cailloux poreux montés sur un fouillis de pattes. Ils se nourrissaient de déchets laissés par les insectes, de pollen drainé par la pluie, bref de tout ce que la substance pseudo corallienne qui leur faisait office de corps était en mesure d'absorber.

Ce vock-ci se traînait lamentablement, comme s'il fuyait un ennemi. Mais cet ennemi avait élu domicile sur son dos : une colonie de tout petits escargots qui, lentement mais sûrement, l'asphyxiaient dans leurs sécrétions de bave.

L'autre survivant de la colonisation était une plante particulièrement résistante nommée tulsi ; son tronc massif, émergeant de racines énormes comme des contreforts de cathédrales et gainé d'une croûte identique à celle du vock, hissait à huit mètres des branches tortillonnées, hérissées de piquants et terminées en fer de hache. Celles-ci moussaient un jus blanchâtre en produisant une fragrance de basilic – elles profitaient de l'eau pour synthétiser certaines protéines. Le seul moyen de les déraciner étant de les faire sauter à l'explosif, on s'en servait pour délimiter les propriétés.

Le ciel se couvrit, dissimulant la lame argentée du Collier, et une pluie drue se mit à tomber. En un clin d'œil, les rues se vidèrent et les passants se réfugièrent sous des tentes déjà dressées. Valrin continua à déambuler bien que la sensation ne fût pas des plus agréables : il ressentait chaque goutte s'écrasant sur sa peau hypersensible. Peu à peu les caniveaux s'engorgèrent.

Ses jambes ne tardèrent pas à donner l'impression de baratter de la mélasse. Il se réfugia dans un débit de boissons. Des grils répandaient une odeur de friture qui l'indisposa : son estomac

avait encore du mal à digérer autre chose que des petits pots pour bébé.

Au comptoir, un homme obèse, le crâne rasé et luisant jaune sous les guirlandes d'ampoules, le railla en le voyant tituber.

« La nuit est encore jeune, l'ami, mais tu as l'air d'en avoir déjà bien profité ! »

Sa voix s'étrangla quand son regard rencontra celui de Valrin. Il balbutia :

« Excusez-moi, je ne savais pas... »

C'était la première personne qui s'adressait à lui depuis sa transformation. Valrin s'efforça de sourire.

« Ne vous inquiétez pas. Je sors d'une longue convalescence et... »

L'homme rafla son verre puis s'enfonça dans la foule sans demander son reste. Secouant la tête, Valrin reprit son chemin.

Il se rendit compte que ses pas le ramenaient insensiblement du côté de son ancien domicile. Il tourna le dos et descendit vers le fleuve Polcher.

Il contourna un groupe qui tapait sur des cymbales dans un joyeux tintamarre et arriva sur le quai des Crématations. Des escaliers en pavés bancals s'enfonçaient dans les eaux gris vert. La pollution les avait érodés, et par endroits ils paraissaient aussi friables que de la craie. Le long du quai s'alignaient des hôtels bon marché : d'anciennes maisons coloniales aux façades renflées, côtoyant les énormes blocs d'habitations typiques des implantations humaines massives et mal contrôlées. Tous les ans à la même époque, les hôtels accueillaient la minorité polchérienne qui venait inhumer ses morts dans l'eau polluée, engluée de vase. Actuellement, presque toutes les chambres étaient vides. Valrin en prit une dotée de persiennes, au premier étage. Puis il retourna à l'entrepôt récupérer le médikit, résilia son bail et fit disparaître les traces de son passage.

De retour à l'hôtel, il se connecta aux téléthèques.

Maintenant, je dois tout reprendre depuis le début.

Ses tourmenteurs avaient dû quitter Es Moravi juste après l'avoir laissé pour mort, voilà trois mois et demi. Valrin était certain qu'ils ne portaient pas d'inhalateurs ou de filtres nasaux, et leur peau n'arborait aucun stigmat de symbiote respiratoire.

Mais ni leurs traits ni leur attitude ne lui avaient laissé de souvenir précis, de sorte qu'il lui était difficile de se prononcer sur leur monde d'origine.

Du reste, il ne disposait pas de ressources d'investigation poussée : tenter d'isoler des fragments de leur ADN – si tant est qu'il en reste – en écumant les endroits où ils étaient passés était hors de ses moyens. Désormais, il était condamné à agir seul.

Mais si ses ennemis s'étaient volatilisés, il pouvait se lancer à la poursuite de leurs adversaires : les employeurs de Nargess.

À partir de son courrier de recrutement, peut-être.

Chaque transfert de données laissait une trace dans les téléthèques, la toile informatique dont la topologie se calquait sur celle des mondes accessibles par les Portes de Vangk. Mais ce genre de trace était hautement volatile.

Il afficha l'historique de son courrier... Voilà. La lettre n'affichait que le prix proposé – très élevé – pour le séjour de son « hôte » et les modalités relatives à la sécurité. Valrin eut un ricanement intérieur.

Ils ne se sont pas embarrassés de détours pour m'acheter. La réputation de corruption des fonctionnaires de la Ceinture n'est pas usurpée. Ai-je été ce type mesquin, embourbé dans sa vie médiocre, appelé Léodor Kovall ?

À sa décharge, les multimondiales laissaient la bride sur le cou aux trafics en tout genre, considérés comme autant de soupapes de sécurité, tant que ces trafics ne leur portaient pas préjudice. Et rien de ce qu'il avait pu commettre dans le passé ne méritait le châtement qu'il avait reçu.

À cette pensée, Valrin s'efforça de dominer la bouffée de haine qui menaçait de déborder telle une lave brûlante, pour se concentrer sur sa tâche.

Il fit glisser le courrier au second plan, parcourut la sphère d'infonavigation jusqu'au marché IA. Celles-ci offraient leurs capacités de recherche/traitement pour gagner l'argent nécessaire à leur subsistance – la location de leur espace virtuel, les protections contre les attaques (juridiques ou non) dont elles faisaient l'objet de la part d'États théocratiques qui ne voyaient en elles que la prétention humaine à se substituer au Créateur.

L'origine des IA remontait avant la naissance des téléthèques. Certains voyaient dans leur discrétion la preuve de coupables forfaits. Les religions constituées leur reconnaissaient des « états mentaux » et un « fil de la pensée spontanée », mais aucune âme. D'une manière générale, l'escopalisme et le panislam Shan en proscrivaient l'usage.

Valrin n'avait jamais eu d'avis sur une question qu'il estimait trop technique. Par conséquent, aucune prévention. *Maintenant moins que jamais*, pensa-t-il.

Ses recherches impliquaient une IA d'un niveau – et d'un coût – supérieur. Une Sprit 7, sur une échelle qui en comptait neuf, ferait l'affaire. Finalement, il contacta une IA nommée Admani après avoir lu son curriculum vitæ.

> *Vous êtes réputée pour votre discrétion*, lui transmit-il. *Nous ne correspondrons que par un canal sécurisé. Je veux que ma recherche reste secrète. Personne ne doit apprendre pour qui vous travaillez.*

> *Cette clause sera tarifée. Quelle est la nature de la recherche ?* questionna Admani.

Valrin lui recopia le courrier de recrutement ainsi que la référence du transfert de fonds correspondant au paiement du service. Puis il lui donna un nom – le seul qu'il avait :

> *Nargess. Cherchez la femme à qui ce nom appartient et pour qui elle travaille. Elle est probablement en couple. Peut-être se trouve-t-elle encore dans le système moravien. Voici ses caractéristiques physiques...*

L'IA lui envoya un contrat, que Valrin scella après avoir coché la clause de discrétion. Il vira une avance sur un compte bancaire offshore. Quand il se débrancha, les festivités avaient cessé, même si Larsande n'avait pas renoncé au bruit pour autant. Valrin s'allongea tout habillé sur le lit, mais il resta deux heures les yeux grands ouverts, fixés au plafond.

Enfin il s'endormit.

Un bip insistant le tira de ses cauchemars. Valrin fut sur pied en un instant, l'esprit aussi acéré qu'une lame. Il se rappela qu'il avait réglé son circuit neural pour être alerté au premier rapport d'Admani.

Tout de suite, il bascula sur son interface neurale. Un rapport chiffré l'y attendait, accompagné d'une vingtaine de copies de documents officiels. Admani relatait son échec concernant l'origine du courrier de recrutement ; la seule chose dont elle était certaine, c'est que celui-ci ne provenait pas d'Ast Harbin. Une simple confirmation. Admani poursuivait ses recherches sur la provenance du transfert de fonds. Mais cela demanderait probablement des semaines, si elle voulait demeurer invisible.

En revanche, Admani avait retrouvé la dénommée Nargess.

Le cœur de Valrin bondit dans sa poitrine. Il parcourut rapidement la liste des indices. L'IA avait enquêté sur les trente mille couples qui étaient passés par la Porte de Vangk moravienne et dont la femme correspondait au signalement fourni par Valrin. Son choix s'était fixé sur une femme dénommée Léda Ilknor, un nom d'emprunt. Admani avait remonté sa piste sur onze systèmes solaires. Elle avait trouvé autant de noms.

Onze systèmes solaires, se dit Valrin. Bon sang, ils ont vraiment les moyens de voyager...

Comme tout un chacun, il connaissait le coût prohibitif des voyages spatiaux. Le saut en lui-même ne coûtait rien, mais le prix exigé pour s'arracher du puits gravifique décourageait la plupart des prétendants... du moins sur les planètes dépourvues d'ascenseur. C'est pourquoi le réseau de téléthèques était si étendu : il revenait infiniment moins cher de faire voyager des données que des hommes ou des marchandises.

Il revint au rapport.

Ce qui avait alerté Admani était le nombre d'occurrences du prénom Nargess dans les onze identités utilisées par Léda Ilknor : quatre, statistiquement trop élevé pour qu'il y ait l'ombre d'un doute.

Les documents liés au rapport étaient des feuilles de transit d'orbiteurs, des récépissés de facturations débitées de comptes temporaires. Ainsi qu'une fiche médicale portant un cliché de la femme en buste. Valrin l'agrandit. La couleur des cheveux différait et les pommettes étaient plus accentuées, mais, pour le reste, c'était bien elle.

Il laissa son esprit se calmer avant de lire la fin du rapport :

> 124-3. Vol n°56394 – Es Moravi, 23/M/38
> 125-1. Départ Es Moravi, tour Artsutan, 02/D/38
> 125-2. Vol n°13777 – ES-B Mori, 02/D/38
> 126-1. Décès de Léda Ilknor sur Es-B Mori, constaté le 04/D/38, puits Cauzial.

Il parcourut une nouvelle fois la dernière ligne.

Nargess, morte sur Es-B Mori, la première lune de Morave. Morte.

Le document officiel joint faisait état d'une autopsie sommaire suite à l'accident, puis d'une crémation. Valrin contacta Admani par le canal sécurisé.

> *Avez-vous vérifié si elle est bel et bien décédée ? Il a pu s'agir pour elle d'un moyen de disparaître.*

La réponse lui parvint une seconde plus tard.

> *L'autopsie a été réalisée sous la surveillance des caméras de l'institut médico-légal qui ne laissent aucun doute sur son état. À moins que Léda Ilknor n'ait produit un clone d'elle-même.*

C'était peu vraisemblable. Valrin hocha la tête. Il y avait de fortes chances que Nargess ait été liquidée en continuant à remonter la piste de l'inconnue. Quant à son complice, il s'était évaporé – probablement assassiné lui aussi.

Mais une piste morte valait mieux que pas de piste du tout.

> *Les autres recherches doivent-elles être poursuivies ?* s'enquit Admani.

Valrin réfléchit avant de déclarer :

> *Oui. Je suis satisfait de vos services. Donnez-moi plus de détails sur la mort de Nargess. Je me rends sur Es-B Mori.*

CHAPITRE IV

LA BASE de l'ascenseur était une plate-forme géante profondément enracinée dans le socle continental. Ce qui en dépassait était la tour Artsutan, une structure de quatre cents mètres de haut qui constituait, de très loin, le plus haut bâtiment de Larsande. La tour Artsutan avait deux fonctions : servir de tremplin magnétique aux tramlevs fuselés qui partaient dans l'espace, glissant le long du câble ancré dans la plate-forme, et de terminal aux tramlevs qui en revenaient.

Valrin se brancha sur la téléthèque planétaire et réserva une place sur un tramlev devant partir deux heures plus tard. Faire ses valises ne lui prit que quelques instants. Il régla sa note puis partit pour la tour Artsutan.

Tendu à la verticale, le câble de l'ascenseur évoquait une flèche noire tirée par un titan cosmique dans la chair vive d'Es Moravi. En approchant, cette impression disparaissait car le rail de retenue du tramlev courant le long du câble devenait visible. L'épaisseur du câble en carbotubes paraissait négligeable par rapport à ses quarante mille kilomètres de long, mais Valrin savait (du moins Kovall l'avait appris à l'école) qu'elle augmentait avec la distance.

Il pénétra dans le terminal, guère différent d'un aéroport ordinaire. Néanmoins, le hall était gigantesque et, lorsqu'il leva les yeux, il resta pétrifié sur place une bonne minute.

Kovall aurait-il été en mesure d'apprécier ce spectacle à sa juste valeur ? Sans doute pas. Il s'est toujours scrupuleusement tenu dans l'ignorance du monde extérieur. Il ne savait pas ce qu'il faut d'inhumanité pour construire les grandes œuvres. Ils

m'auront au moins appris cela. Je les remercierai avant de les tuer.

Valrin se demanda si Kovall avait jamais eu une existence réelle. Il avait économisé toute sa vie pour se faire une retraite dorée ; ce faisant, il avait renoncé à vivre. Il n'avait été qu'une ombre sans substance. Sa disparition n'était pas une grande perte.

Un passant tirant une lourde valise sur roulettes se retourna, croyant que Valrin souriait du spectacle du câble, visible à travers les baies vitrées du plafond.

Il s'approcha d'un guichet automatique et retira son titre de transport. Quelques minutes plus tard, un haut-parleur donna le signal de l'embarquement.

Un escalator à rampe lumineuse ouvrait sur un tube de transfert débouchant dans une cabine étroite, déjà encombrée de voyageurs. Les trois quarts étaient des hommes d'affaires possédant un bureau ou une résidence secondaire sur Es Moravi, et qui revenaient dans leur habitat d'origine. La cabine évoquait celle d'un banal avion de ligne, de la moquette orange du sol jusqu'aux tiroirs au-dessus des fauteuils, en passant par l'aération trop froide. Valrin s'assit à côté d'une femme entre deux âges. Elle absorba une pilule relaxante tout en faisant son possible pour éviter de croiser son regard.

Un écran tactile incrusté dans le dossier du siège devant lui annonça le départ imminent ainsi que l'interruption des communications neurales : le coussin magnétique du tramlev empêchait toute liaison régulière pendant les six heures du voyage le long du câble. Il fallait passer par le terminal partagé du bord, non sécurisé.

Une barre se rabattit sur son siège, puis le tramlev s'ébranla en douceur.

Sur le petit écran tactile en face de lui, Valrin appuya sur l'icône de suivi satellite. Quand l'accélération se fit véritablement ressentir, la sensation d'écrasement lui parut incongrue, à cause de l'absence du grondement de moteurs-fusées traditionnellement associé à l'idée de décollage. Quarante secondes à deux g plus tard, le tramlev doubla un énorme boudin annulaire enfilé autour du câble, destiné à contrer les

effets du vent de la troposphère. Il continua son accélération jusqu'à atteindre six mille kilomètre-heure. Sa vitesse de croisière.

Valrin regarda son monde natal rapetisser à vue d'œil. Il y avait de fortes chances pour qu'il n'y revînt jamais. Il chercha une quelconque émotion... en vain. Es Moravi n'était que le tombeau de Léodor Kovall. Une peau morte, déjà pelée. Ils étaient presque sortis de l'atmosphère à présent. Valrin se rencogna dans son siège et s'endormit. Il n'y avait que cela à faire.

Six heures plus tard, le tramlev dépassa la station géostationnaire sans ralentir, poursuivit sur sa lancée jusqu'à Ast-D Mori – trente-trois kilomètres de long sur treize de large, pour une masse de six mille milliards de tonnes. Sur l'écran, l'astéroïde qui servait d'ancre spatiale ressemblait à une pomme de terre embrochée sur une pique ; des réservoirs et des docks bourgeonnaient à sa surface.

Le tramlev se décrocha et, d'une giclée de peroxyde, se plaça en trajectoire primo-lunaire.

La gravité était presque nulle. Un bip discret annonça que l'implant neural pouvait à nouveau émettre et recevoir. Sur l'écran en face de lui, Valrin afficha, sous l'aspect d'un compte à rebours, le temps qui restait avant l'arrivée sur Es-B Mori : encore quarante-huit heures de voyage. Il était possible de dormir dans des cabines individuelles payantes. La femme à son côté en prit aussitôt une, et Valrin en profita pour s'installer plus à son aise. Il goûta la nourriture du bord, apportée par le personnel du tramlev dont les mains étaient d'une longueur anormale ; leurs doigts possédaient deux phalanges surnuméraires, et leurs pieds aussi avaient été adaptés à l'impesanteur. Des posthumains à l'anatomie remodelée.

Il se connecta aux téléthèques, mais Admani n'avait aucune nouvelle pour lui. Il passa son temps en transactions de toutes sortes. Pour demeurer discret, ses fonds devaient migrer le plus souvent possible. Une IA Sprit 1 pouvait s'en charger, mais il fallait lui donner des ordres précis, et cette opération prit une journée entière à Valrin.

Ensuite il éplucha le rapport d'Admani sur la mort de Nargess, alias Léda Ilknor. Cause naturelle : elle se trouvait dans un puits à algue quand elle était tombée accidentellement à l'eau, sans protection, à la suite d'une bousculade. L'empoisonnement qui en avait résulté avait été fatal. Avant d'être détruit, son corps avait été récupéré par le médecin légiste pour examen complémentaire.

> *Pourquoi un examen complémentaire ?* demanda Valrin.

> *Ce n'est pas indiqué,* répondit Admani. *Je vais me renseigner.*

> *Inutile, je vais m'en charger moi-même. Il me faut simplement le nom du médecin qui a effectué cet examen.*

Admani lui transmit sa fiche d'identité : Dormelle Marhaver. La photo montrait une vieille dame menue au profil anguleux et sec, le menton pointu et des yeux d'oiseau de proie sous des cheveux gris mal coupés. Elle se trouvait en ce moment dans le puits Jensen.

Quand le compte à rebours afficha une heure avant l'alunissage, Valrin ouvrit une fenêtre extérieure. À la surface, rien ne différenciait Es-B Mori d'un satellite naturel. Mais à l'intérieur... Ce n'était pas à proprement parler un artefact vangk, car la lune elle-même était naturelle. Ce qui l'était moins, c'étaient les immenses cavernes sphériques qui la trouaient comme une éponge et qui portaient le nom de « puits ».

Valrin se demanda ce qui avait poussé les Vangk à évier un planétoïde. Mais, comme pour nombre de réalisations vangkes, aucune réponse n'offrait la garantie d'être exacte. Personne ne connaissait au juste les Vangk, ni même quels étaient leur nom véritable, leur morphologie ou leur langage. Tout ce qu'on savait, c'était que cette antique espèce extraterrestre avait abandonné voici cent mille ans un réseau de passages entre des systèmes solaires éparpillés dans toute la galaxie : les Portes. Une toile d'où l'araignée avait disparu. Les quelque vingt mille Portes qu'on avait découvertes pendant huit siècles avaient permis à l'humanité d'essaimer dans les étoiles par bonds géants et instantanés... et surtout sans dépenser d'autre énergie que celle nécessaire pour les atteindre.

Un cadeau aussi merveilleux qu'incompréhensible.

L'alunissage s'effectua au prix de quelques à-coups. Valrin déboucha, en compagnie d'une vingtaine de voyageurs, sous la tente-hall du spatioport à travers laquelle se discernaient des empilements de vieux conteneurs grisâtres et des habitations provisoires recouvertes de poussière lunaire, sans doute abandonnées. Une sculpture d'eau occupait le centre du hall ; ses fontaines baroques montaient jusqu'au plafond, gonflées par la faible gravité, puis retombaient en cascasant sur des pétales en plastique transparent qui formaient les toits d'un cercle de boutiques. Valrin entra dans l'une d'elles. Des salamandres bleuâtres barbotaient dans des bocal. Un vendeur sortit un spécimen, le mit sur le ventre et pressa. En quelques secondes, la salamandre se dégonfla, dégorgeant toute son eau dans un chuintement. Le vendeur montra l'animal recroquevillé et comme momifié :

« Vous pouvez emporter votre poisson-galet où vous voulez. Pétrifié, il peut survivre trois ans. Pour le faire revivre, vous n'avez qu'à le replonger dans l'eau. La réhydratation prend quelques minutes. Pour à peine trois équors, il est à vous. »

Joignant le geste à la parole, le vendeur replongea l'animal dans son bocal. Puis il vanta à demi-mot les capacités d'absorption du poisson-galet, qui permettait de passer jusqu'à trente grammes de drogue.

« Je n'en veux pas, le coupa Valrin. Combien coûte ce couteau dans la vitrine ?

— Tout en nacre. Il vient d'ici », précisa le vendeur.

Le manche était décoré d'un homme à tête de poisson. Valrin l'acheta avec quelques articles. Il sortit et se débarrassa de ses achats, hormis le couteau qu'il glissa sous sa manche.

Les voyageurs s'étaient égayés dans les différents terminaux intérieurs du spatioport. Valrin se dirigea vers l'entrée d'un terminal, surmontée d'un panneau lumineux listant les stations desservies par la ligne de monorail :

PUITS DALORNE – ARRÊTS 1-4

PUITS APSU – ARRÊTS 5-6

PUITS HARNO – ARRÊTS 7-9

PUITS JENSEN – ARRÊTS 10-11

PUITS KAVINE – ARRÊT 12.

Le compte à rebours du prochain départ pulsait en surimpression : douze minutes. Valrin paya pour le puits Harno, une station avant sa destination, puis entra dans une rame de transport reposant au creux d'un berceau métallique. L'intérieur en était vétuste – elle devait dater de la prime colonisation. Une dizaine de passagers se répartissaient les sièges.

Valrin alla s'asseoir en tête. Une baie vitrée permettait de voir le tunnel de roc zébré de striures obliques, éclairé tout du long ; un rail courait au plafond. Deux minutes avant le départ, un grappin magnétique glissant sous le rail vint se placer sans un bruit au-dessus de la cabine et se colla dans un bruit sourd. Un instant plus tard, ils étaient partis.

Le tunnel rejoignit un puits d'embranchement. La rame changea de voie dans des cliquetis inquiétants, puis Valrin ressentit une accélération et ils débouchèrent sur une caverne hémisphérique plongée dans la pénombre. Quinze mètres en dessous, des conteneurs s'empilaient au fond du puits. Un drone de manutention transportait l'un d'eux vers un monte-charge s'enfonçant dans le sol. Valrin ne put profiter du spectacle car la rame filait à deux cents kilomètre-heure. Bientôt, ils gagnèrent une zone éclairée, puis une autre plongée dans les ténèbres.

« C'est la première fois que vous venez ici, n'est-ce pas ? » fit une voix à ses côtés.

Une voix féminine. Valrin hésita avant de tourner la tête. Son regard rencontra celui d'une femme d'une trentaine d'années. Yeux noirs et francs, sourcils épais, visage large, nez plat et épaté. Une beauté singulière.

« Cela se voit tant que ça ? » répondit-il enfin.

Elle sourit – peut-être pour souligner qu'elle avait remarqué qu'il l'examinait et que cela ne lui déplaisait pas. Mais il n'eut même pas à étouffer un quelconque désir en lui. Il ne donnerait l'ordre de bander à son corps que si cela pouvait l'aider d'une manière ou d'une autre à accomplir sa vengeance. Mais ce n'était pas le cas, et rien ne devait le distraire du but qu'il s'était fixé.

« Où allez-vous ? » reprit-il.

La courbe des sourcils de la jeune femme s'incurva imperceptiblement.

« Au terminus. Et vous ? »

— Au puits Harno.

— Le puits Harno ? répéta-t-elle, perplexe. Il n'y a rien là-bas. Et vous n'avez pas l'allure d'un inspecteur. »

Valrin jura intérieurement. Dans sa manche, le contact de son couteau le titilla.

« Alors je vais sans doute pousser jusqu'à Kavine, dit-il. Je souhaite visiter un de vos fameux puits à algues... Et vous ? »

La jeune femme haussa les épaules.

« Moi ? Eh bien, je travaille à l'Administration des puits de taille.

— Des puits de taille ? »

L'index de la femme cogna contre son siège.

« La nacre, il faut bien la tailler après l'extraction. Mais il n'y a pas grand-chose à en dire.

— Cela vous laisse le temps d'aborder les étrangers ? »

Elle crispa les lèvres.

« D'habitude, les étrangers ont de meilleures manières.

— Il se trouve que je n'en ai pas », lui retourna Valrin en se levant.

Il alla s'asseoir à l'autre bout de la cabine. Cette femme était-elle chargée de rédiger des rapports sur les visiteurs de passage ? C'était probable. Il s'était montré désagréable à dessein : si elle s'accrochait à lui, ce serait le signe qu'il devrait s'en débarrasser d'une façon plus radicale. Pour le moment, mieux valait ne pas attirer l'attention.

La femme n'insista pas. Il descendit au premier arrêt de Harno, une plate-forme surélevée à l'embouchure du puits. En la foulant, Valrin se rendit compte qu'elle était en nacre corallienne. Ce devait être le matériau de construction le plus courant ici. C'était également, avec les algues, la ressource principale d'Es-B Mori : le corail résistait bien mieux au vide que le métal, de sorte que beaucoup d'habitats spatiaux et de vaisseaux l'utilisaient pour leurs sas, leurs joints, etc. La lune alimentait cinq ou six chantiers spatiaux.

La plupart des tunnels débouchaient au niveau du sol des cavernes, mais, dans les cas contraires, les rails suivaient la courbure de la paroi et offraient alors une vue plongeante. En ce qui concernait Harno, il n'y avait pas grand-chose à voir : un soleil artificiel serti dans le plafond éclairait une cité d'environ un millier de bâtisses aux toits plats, disposées autour d'un lac circulaire peu profond, d'un bleu laiteux. Valrin huma l'air mais ne perçut aucune odeur marine, sinon un infime relent d'algue mouillée. L'eau devait être pompée d'un puits inférieur. Le fond du lac était hanté par des bêtes ressemblant à des têtards monstrueux, aux mâchoires hérissées de dents pareilles à de longues aiguilles dont beaucoup étaient cassées – mieux valait ne pas savoir où elles s'étaient plantées. Elles sinuaient entre des récifs de corail en formation. Sur le bord, une dizaine de drones aquatiques orange s'alignaient le long d'une jetée.

Une demi-heure plus tard, une rame déposa Valrin dans le puits Jensen. Celui-ci ne se distinguait du puits Harno que par sa taille, environ deux fois plus importante. La ville était érigée sur de longues jetées de corail parallèles, d'où partaient des ponts transversaux qui formaient comme un caillebotis géant.

Dormelle Marhaver officiait à l'hôpital municipal. C'était elle qui avait autopsié Nargess. Elle ne savait sans doute rien, mais elle représentait sa seule piste. Valrin s'y rendit à pied, remontant une avenue surplombant le lac. L'eau était pure et le fond dépourvu de vase, comme dans un aquarium. L'hôpital s'étendait sur deux ailes à angle droit. Valrin contourna la réception et consulta une borne d'information. Dormelle finissait son service deux heures plus tard. Valrin se résigna à attendre. Deux heures et quart plus tard, la frêle silhouette de la doctoresse descendit l'escalier principal. Sa démarche usée avait le manque de grâce d'un robot manutentionnaire, mais ce renoncement volontaire à séduire ne déplut pas à Valrin. Il se leva et s'avança vers elle.

« Dormelle Marhaver ? »

L'interpellée crispa les muscles de chaque côté de sa bouche. Elle parla d'une voix rauque, presque masculine :

« Mon service est fini. Si c'est un rendez-vous que vous voulez, veuillez passer par le service de secrétariat.

— Il ne s'agit pas de moi. Je ne vous prendrai que quelques minutes. En échange d'un bon café.

— Je ne bois pas de café, monsieur...

— Hass. En échange de la boisson de votre choix. »

Elle le fixa pendant une demi-seconde.

« Vous n'êtes pas flic ou avocat ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Pas journaliste non plus ?

— Non plus.

— Bon, fit-elle en haussant ses épaules osseuses. Je ne bois que du thérouge d'importation premier choix. Je vous préviens, ce n'est pas donné. »

Il hocha la tête et la suivit dans une cafétéria. Ils s'attablèrent dans un coin de la salle, un gobelet fumant devant eux.

« C'est curieux, dit-elle enfin.

— Quoi donc ?

— Vous n'auriez pas subi une opération récemment ? »

Valrin sourit une nouvelle fois.

« Exact : chirurgie plastique suite à un accident. Mais ça n'a pas d'importance. Je cherche à savoir pourquoi vous avez effectué une autopsie sur le corps de Léda Ilknor. »

Les sourcils de la femme se froncèrent.

« Léda Ilknor, oui... Eh bien, c'était la procédure habituelle.

— De procéder à une autopsie après un banal accident ?

— On fait toujours ça sur les étrangers morts sur notre territoire. Au cas où il y aurait une requête faite par la famille ou des proches... Je suppose que c'est votre cas, n'est-ce pas ?

— Le corps a été incinéré. Était-ce également la procédure ?

— En effet.

— Vous avez conservé des prélèvements légaux ? »

Dormelle Marhaver le toisa d'un air plein de suspicion.

« Vous êtes pas flic, c'est sûr ?

— Je l'ai été un peu, dans une autre vie. Alors ?

— En principe il y en a. Mais, dans ce cas, vous ne retrouverez rien : toutes les biopsies ont été détruites après une panne du système de refroidissement de leur cuve de stockage. Je suis désolée. »

Bien entendu. Cette doctoresse pouvait s'estimer heureuse d'avoir survécu au grand nettoyage. Mais cela signifiait aussi qu'elle ne savait probablement rien.

« Vous n'avez rien remarqué de curieux au cours de votre autopsie ? »

Elle secoua la tête.

« Rien, sinon qu'elle a beaucoup voyagé : l'état de son estomac et de ses intestins en témoignait. Je n'ai pas souvenir d'autre chose.

— Que sont devenues ses cendres ? Elles ont été dispersées ?

— Non. Elles ont été placées dans une urne qu'on a immergée dans le puits où a eu lieu la mort.

— Pourrais-je la récupérer ? »

Dormelle secoua la tête en souriant.

« Ce n'est pas interdit, si vous avez une bonne raison pour le justifier... ainsi que des nageoires.

— Des nageoires ?

— L'urne repose dans un cimetière du puits Cauzial par dix brasses de fond. » Son ton se colora imperceptiblement de mépris lorsqu'elle ajouta : « Et je doute que les cueilleurs d'algues vous aident à la récupérer. »

Son regard voleta en direction de l'horloge murale, et elle se leva.

« Je dois y aller. J'espère que vos recherches aboutiront... quelles qu'elles soient. »

Valrin hocha la tête.

« Merci. »

Il la regarda partir. Dans son gobelet, il restait un fond de thérouge tiède.

Es-B Mori avait deux ressources : le corail et les algues. Ces dernières appartenaient à une seule espèce qui poussait dans les puits inférieurs, en descendant vers le centre de la lune. Un puits ne comportait qu'un seul pied, gigantesque – un rameau. Son tronc principal était plus épais que le plus grand arbre connu ; ses branches entrelacées pouvaient s'étendre sur deux à trois hectares et remplir entièrement le lac souterrain. Les premiers colons s'étaient vite rendu compte de la manne

fabuleuse que les rameaux représentaient. Seul inconvénient : l'algue, quand elle se considérait attaquée, sécrétait un poison violent pour l'organisme. Beaucoup de cueilleurs d'algues y avaient succombé avant que des génétiseurs trouvent la parade en modifiant les glandes sudoripares afin de produire des peptides capables de neutraliser la toxine.

Valrin se rendit à l'une des galeries verticales menant aux puits inférieurs. Des monte-charge, si vastes qu'ils auraient pu contenir une maison de trois étages, les parcouraient dans un fracas de ferraille. Valrin se retrouva sur l'un d'eux, avec pour seule compagnie un antique manutentionnaire MM383, fouillis de pattes gainées de plastique et de pinces gluantes de gelée brune. Le robot compensait chaque à-coup du monte-charge par un sifflement de pistons malmenés. Des remugles marins s'exhalaient de gaines d'aération. Bientôt l'humidité grimpa en flèche, inondant les vêtements de Valrin d'une moiteur froide. Les puits étaient le domaine exclusif des cueilleurs d'algues, et des panneaux prévenaient les touristes de ne s'y aventurer sous aucun prétexte. Les cueilleurs ne remontaient jamais : ils avaient fait modifier leurs gènes pour demeurer en permanence dans l'élément liquide. C'étaient des posthumains qui vivaient selon leurs propres règles. Ceux de la surface n'intervenaient pas, car les cueilleurs d'algues étaient nécessaires à la prospérité d'Es-B Mori. Les deux communautés entretenaient des rapports d'intérêt mais ne se mélangeaient jamais. En fait, on ne savait presque rien des cueilleurs.

Le monte-charge stoppa tout au fond de la galerie. Le MM383 se mit pesamment en marche dans un boyau plus étroit. Valrin le suivit en éprouvant discrètement le poignard dans sa manche.

Le tunnel ouvrait au pied d'une grotte-vestibule de cent cinquante mètres de diamètre. De chaque côté de l'entrée, de grandes torchères en nacre remplies de cailloux blanchâtres brûlaient d'une flamme bleutée. Valrin se souvint que l'algue produisait des nodules d'hydrate de carbone que les cueilleurs récoltaient pour se chauffer et s'éclairer. L'effet n'en était pas moins saisissant, et Valrin n'aurait pas été surpris de voir des motifs rupestres peints sur les murs.

Deux cueilleurs, un homme et une femme, accueillirent le robot dans un concert de claquements de langue rythmés. Valrin mit plusieurs secondes à comprendre qu'ils lui donnaient des ordres. Il ne put s'empêcher de les comparer à des bergers indiquant à leur chien telle ou telle manœuvre. Tandis que le robot se remettait en branle vers une ouverture circulaire au fond de la grotte, ils dévisagèrent le nouveau venu.

Ils étaient habillés de combinaisons vertes très ajourées sur le devant, laissant voir une peau lisse et luisante comme celle d'un dauphin. Leur musculature longiligne jouait souplement en dessous ; elle n'était pas impressionnante, mais Valrin sentit qu'il ne fallait pas s'y fier.

Il s'avança vers eux. Aussitôt, ils firent un pas en arrière en levant une main palmée. Valrin s'immobilisa.

« Bonjour, dit-il. Désolé de vous importuner. J'ai une offre à faire à l'un des vôtres. »

La femme fronça ses arcades sourcilières dépourvues de poils. Ses yeux étaient noirs et bridés par une troisième paupière protectrice.

« Une offre ? Passe ton chemin.

— Cela pourrait vous intéresser : je souhaite récupérer une urne.

— Une urne ?

— Celle d'une femme morte il y a quelques semaines. Elle se trouve au fond du puits Cauzials. »

L'homme sourit, montrant un alignement de dents jaunes comme soudées entre elles.

« Va donc la chercher toi-même. Nous ne traitons pas avec les humains. Et encore moins avec un touriste.

— Si vous n'êtes pas intéressés, peut-être qu'un de vos amis le sera. Il y a de l'argent à la clé.

— T'as pas compris ? Retourne d'où tu viens avant que je ne t'éventre. »

D'un mouvement vif, il sortit un poignard logé contre sa cuisse. La femme le retint par le bras.

« Attends, Musdene. Il n'a pas peur, ce n'est pas normal. »

C'est ça, regarde mes yeux, songea Valrin en lui renvoyant un grand sourire.

« C'est parce qu'il ne me connaît pas, riposta son compagnon. Ce n'est pas le premier touriste que je corrige. »

Il s'avança en faisant de grands moulinets devant lui. Valrin le laissa approcher jusqu'à trois pas. L'homme ramena son bras en arrière pour frapper d'estoc. Valrin s'avança brusquement et le couteau lui entailla profondément l'avant-bras sur la face antérieure. Il replia son bras – agrandissant la blessure – et attrapa son agresseur sous le menton, au niveau de deux fentes. Par ces fentes, les posthumains inspiraient l'eau qu'ils respiraient avec leurs poumons adaptés. Valrin pressa. L'homme se mit à gesticuler mollement en émettant des borborygmes, tel un poisson hors de l'eau. Valrin ne posa pas un regard sur lui. Il s'adressa à la jeune femme :

« Maintenant, tu es disposée à aller récupérer l'urne que je veux ?

— Combien payes-tu ? fit-elle.

— Trente équors et la vie de ton compagnon.

— Musdene n'est pas mon compagnon. Tu peux garder sa vie. J'irai chercher ton urne pour quarante équors.

— D'accord.

— Mon nom est Tarri. Et toi ? »

Ici, mentir était inutile.

« Valrin. »

Il s'aperçut que Musdene était en train d'étouffer. Il relâcha son étreinte et l'homme s'écroula à ses pieds. Quelques gouttes de sang provenant de la plaie de Valrin éclaboussèrent son dos, mais il ne pouvait pas s'en apercevoir. Il rampa vers la femme en toussant.

« Attaque-le, Tarri... Attaque ce salaud...

— Tu ne mérites pas sa clémence, Musdene. Tu es encore plus stupide que je le croyais. »

Elle fit un signe à Valrin et se dirigea vers l'ouverture où le robot avait disparu.

« Le puits Cauzial est par là, dit-elle. Tu n'as jamais vu de rameau, n'est-ce pas ? »

Valrin secoua la tête.

« Viens, je vais te montrer. »

CHAPITRE V

BLOTTI derrière une grille d'aération, Xavier Ekhoud avait tout le temps de se maudire pour la bêtise qu'il avait commise. Il s'était découvert au lieu de rester tranquille comme il le faisait depuis neuf mois. Trois tueurs avaient aussitôt été lancés à ses trousses.

Et voilà qu'ils l'avaient retrouvé. Par chance, l'alarme non électronique de l'entrée avait retenti. Xavier s'était planqué en catastrophe sans avoir eu le temps d'attraper une arme.

Deux tueurs étaient installés dans la salle de réception de la résidence, au rez-de-chaussée. La bouche d'aération où Xavier se tassait permettait de les apercevoir. Un troisième circulait dans les étages. On pouvait l'entendre défoncer les portes.

Un an et demi auparavant, il n'aurait sans doute jamais trouvé la force nécessaire pour vivre comme un rat, au fond d'une résidence abandonnée. Il n'était qu'un technicien spécialisé dans le clonage, tâchant de survivre sur une planète elle-même en décrépitude. Jusqu'à ce que son chemin croise celui de Jana. Ils n'avaient échangé aucune parole, à peine un regard. Mais, pour lui, plus rien n'avait été pareil.

La planète s'appelait Hixsour. Elle gravitait autour d'une étoile bleu-vert de deux masses solaires et de la naine rouge qui lui servait de compagne, que l'on distinguait dans le ciel sous la forme d'un pâle croissant. La naine rouge était si proche que le soleil arrachait des lambeaux de gaz à sa couche externe et que, d'ici cent millions d'années, cette accrétion aurait réduit sa masse de moitié. À la saison chaude, elle incendiait les premières heures de la nuit de sa lueur sanglante.

Jadis, on avait cultivé du maïs amidonnier dans des champs vastes comme des pays et élevé de gigantesques troupeaux de faluils dans des fermes automatisées. Le tout sous le contrôle lointain mais étroit du propriétaire, une multimondiale qui prélevait sa dîme sur tout ce qui entraît et sortait de l'agromonde. Mais ce qui restait assurait aux colons un revenu plus que confortable. De quoi ériger des cités d'un luxe inouï, attirer des artistes, créer des universités.

Le rêve doré n'avait pas duré. Cinquante ans auparavant, la multimondiale – peu importait son nom aujourd'hui – avait déclaré la guerre à l'une de ses concurrentes. Elle avait cannibalisé d'énormes ressources. En pure perte car, cette guerre, elle l'avait perdue, entraînant dans son sillage la chute de vingt planètes. Hixsour avait été du nombre.

Le chômage avait déferlé comme un raz-de-marée. L'arrêté de Restriction technologique puis l'envoi de troupes avaient répondu aux grèves générales et aux sabotages de drones agricoles. Les colons étaient repartis, vidant des villes entières en une semaine. À peine une génération plus tard, Hixsour n'était plus qu'un terrain vague semé de bidonvilles déserts, de décharges pourrissant à ciel ouvert et de buildings à moitié construits. Xavier était issu d'une de ces familles jadis prospères mais déjà ruinées au moment de sa naissance. Elles avaient vu leurs privilèges s'effondrer les uns après les autres mais ne s'étaient pas pour autant résignées à partir pour des cieux plus cléments et s'étaient condamnées elles-mêmes à s'asphyxier lentement, aigrement, telles des huîtres découvertes par la marée. Sa jeunesse, Xavier l'avait passée à visiter les maisons fantômes de son quartier, dont quelques-unes servaient de planques ou d'entrepôts clandestins. Des années libres et insouciantes, au milieu des gamins du quartier. Puis le moment était venu d'aller à l'école. Sans qu'il sache exactement pourquoi, cela l'avait intéressé – peut-être parce que sur Hixsour, il n'y avait rien d'autre à faire. Les grandes structures urbaines avaient périclité avec le reste, mais quelques îlots avaient subsisté, dont l'université des sciences appliquées. Xavier y avait fait ses études supérieures, dans le domaine des biotechnologies. D'abord dans l'espoir de partir ; mais son

talent avait éclaté et il avait réalisé que, pour un esprit entreprenant, il était tout aussi lucratif de rester sur Hixsour. Car sur toutes les planètes déchues les trafics en tout genre fleurissaient.

La réputation de Xavier, qui n'avait alors que trente-deux ans, n'avait pas tardé à se répandre à travers plusieurs systèmes. Diverses organisations payaient ses services pour cloner en toute illégalité des organes ou des êtres humains entiers. Le plus souvent, bien sûr, il s'agissait de femmes. D'une grande beauté pour la plupart, leur fonction comme leur sort ne laissaient guère de doute. Mais Xavier ne se posait pas de problèmes moraux – il avait considéré une fois pour toute qu'il n'en avait pas les moyens. Ses commanditaires étaient des amoureux éconduits ou de riches amateurs qui étaient parvenus à se procurer des cellules souches de la belle, voire les sujets originaux eux-mêmes, résolus à vendre leur duplicata pour leur propre compte ou satisfaire un obscur besoin de prolongation personnelle. Tout le spectre des désirs sexuels était passé entre les mains expertes de Xavier. Il y avait aussi des hommes : des maris voulant fuir leur vie conjugale sans se faire remarquer, des chefs de la pègre ayant besoin d'une doublure, des mercenaires de haut vol...

Dix-huit mois plus tôt, on avait fait appel à lui pour un clonage urgent, confidentiel et extrêmement bien payé. Xavier avait accepté sans sourciller. On lui avait amené l'original avec un luxe de précautions digne d'un administrateur de multimoniale. La femme répondait au prénom de Jana. Xavier avait cloné parmi les plus belles femmes de l'univers humain. Celle-ci ne les surpassait pas, loin s'en fallait. Mais elle était différente. Cette fois, ce n'était pas qu'un corps.

Et pourtant... Une peau diaphane. Pas d'ongles aux mains ni aux pieds. Un visage fin aux cheveux blonds. Un regard insondable.

À la seconde où son regard l'avait frôlée, Xavier était tombé amoureux d'elle. Éperdument.

Alors il avait commis ce qu'il s'était juré de ne jamais faire. Prélever un bout de tissu cardiaque en culture dans un des bioconteneurs n'avait été pour lui qu'un jeu d'enfant : la

surveillance permanente de ses commanditaires ne pouvait rivaliser avec sa connaissance des lieux. Au cours d'un contrôle de la réplication cellulaire, il avait sorti de sous sa langue un tube en plastique de cinq millimètres de long, dans lequel il avait introduit quelques cellules. Il n'avait eu ensuite qu'à l'avaler.

Chez lui, il disposait d'une cuve de croissance et de matériel de traitement ADN de surplus dont nul ne connaissait plus l'existence. Il avait congelé son prélèvement et achevé son contrat. Une fois Jana deux et ses commanditaires repartis, Xavier avait discrètement déménagé son matériel dans une résidence abandonnée au centre d'un ancien domaine, loin de toute agglomération.

Au milieu d'un de ses allers et retours, il avait appris la nouvelle : un incendie avait ravagé les entrepôts de la capitale. Là où ses laboratoires étaient basés. Le feu s'était même propagé aux quartiers résidentiels. On dénombrait quatre cents victimes et la liste ne cessait de s'allonger. Parmi elles, les huit collaborateurs de Xavier. Il avait alors compris qu'il n'aurait jamais dû accepter ce contrat. Et que, s'il refaisait surface, il était un homme mort.

Il était retourné à la résidence et n'en avait plus bougé. Le nombre de victimes le hantait. Il éprouvait un sentiment de culpabilité à l'idée qu'il avait œuvré pour de telles personnes. Il n'était pas un enfant de chœur, mais tout de même, quatre cents victimes !

Il n'avait pas renoncé pour autant à ramener à la vie Jana trois. Clandestinement et sans beaucoup de moyens, c'était une tâche presque impossible car le clonage comportait de nombreuses incertitudes techniques – sans compter que l'ADN de Jana recelait plusieurs séquences anormales. Toutefois, Xavier avait déjà surmonté ces difficultés une fois : il la connaissait sur le bout des doigts. Et, surtout, il demeurerait le meilleur cloneur d'Hixsour.

L'incubation de Jana Trois s'était poursuivie normalement – du moins jusqu'à présent, car il restait encore quatre mois avant que sa viabilité soit établie. Et encore deux pour la brancher sur un accélérateur de conscience.

Les tueurs installés dans la salle de réception avaient rapporté des victuailles de la cuisine attenante. Ils s'étaient avachis sur des chaises finement sculptées dans un bois aussi rouge que celui de la table ; les accoudoirs et les pieds torsadés représentaient des serpents prêts à mordre. Les canapés et les guéridons attestaient du luxe où avaient vécu les anciens propriétaires. Les tueurs commentaient en riant le zèle de leur compagnon plus jeune. Xavier connaissait l'un des deux : Wolf, un mercenaire qui avait déjà servi de garde du corps à des clients peu regardants. Xavier savait qu'il n'abandonnerait pas la chasse, quitte à faire sauter la résidence pièce par pièce. Il n'avait sans doute pas le choix car ses employeurs n'admettraient pas l'échec.

Le compagnon de Wolf tapa du poing sur la table pour attirer son attention.

« Lis... Sur ce gros bloc qui sert de pied à la table. Tu vas rire.

— Lis toi-même.

— T'es vraiment pas drôle. Ça dit : *Sur ce bloc, le pionnier Jon Ishaido a foulé pour la première fois le sol d'Hixsour et fondé Camp Trois.*

— Qui ça ?

— Jon Ishaido. Un de nos pères fondateurs, y a cent cinquante ans. Moi, ça me dit vaguement quelque chose. C'est marrant... L'ancien proprio a dû cracher une fortune pour acheter ce caillou. Et il l'a laissé en fichant le camp. Maintenant qui peut s'intéresser à l'histoire d'Hixsour ?

— Pas moi, en tout cas. Tu n'as qu'à l'emporter si tu veux garder un souvenir historique. Y a rien d'autre dans cette baraque, de toute façon.

— Tu rigoles ? Ce truc pèse au moins deux cent cinquante kilos...

— Si Xavier nous entend, il doit bien se marrer... Au fait, si on se bougeait ? On a un type à tuer et on n'a pas le droit à l'erreur. Tu piges ?

— Ouais, ouais... » grommela l'autre en ramassant son flécheur Baz.

Xavier identifia sans peine l'arme de poing préférée des nervis. Le pistolet projetait à la vitesse du son un nuage d'aiguilles en matériau composite, assez fines pour réduire la friction de l'air à zéro. Au-delà de soixante mètres, elles se vaporisaient purement et simplement. Mais en deçà de cette distance, tout corps organique mou traversé se transformait en pomme d'arrosoir, les os réduits en poudre. Le résultat était aussi spectaculaire que salissant.

Le troisième tueur déboula dans la pièce.

« Eh, les gars, j'ai trouvé sa planque !

— Quoi ?

— Une chambre forte. Elle occupe presque un tiers du premier étage. Ça schlingue bizarre, là-haut. S'il nous a entendus arriver, il a dû s'y planquer. »

Wolf passa son flécheur à la ceinture.

« Évidemment qu'il nous a entendus arriver, crétin !

— Eh, m'appelle pas crétin. Mon nom, c'est Chiriko.

— D'accord, Chiriko le crétin. File au camion et ramène les explosifs. Au pas de course, vu ? »

L'autre acquiesça d'une grimace et sortit de la pièce en courant.

En entendant évoquer les explosifs, le cœur de Xavier avait bondi dans sa poitrine. Le clone en gestation de Jana se trouvait à l'intérieur. Ces tueurs risquaient d'endommager ses équipements en forçant la porte.

Il n'avait que quelques minutes pour les détourner de leur projet.

D'abord récupérer une arme. Il y en avait une dans sa chambre, au premier étage, et une seconde dans la cuisine, que les tueurs avaient certainement découverte. Ensuite il devrait leur faire comprendre qu'il ne se trouvait pas dans la chambre forte.

Il attendit que les hommes aient quitté la pièce puis recula avec précaution. Au bout du conduit d'aération se trouvait une échelle qui aboutissait dans un local technique, au premier. Celui-ci avait jadis également servi de laverie, mais il ne restait plus aucun appareil. De là, il lui faudrait remonter une partie du couloir en L et gagner la chambre sans faire de bruit. Sous le lit,

il avait fixé un pistolet à induction en céramique enveloppé dans un sac en plastique étanche. Il y avait également un fusil matriciel dans l'entrée... Là encore, plus la peine d'y songer.

Il continua de reculer jusqu'à la laverie. Si l'un des tueurs l'y avait attendu, il se serait fait cueillir sans possibilité de fuite... mais les trois tueurs étaient encore au rez-de-chaussée. Ils discutaient bruyamment, sans même prendre la peine de dissimuler leur présence. Wolf savait qu'il n'avait pas affaire à un homme d'action. C'était sans doute aussi une manière de lui signifier qu'il n'avait aucune chance. Xavier n'était pas loin de penser qu'il prêchait un convaincu.

Il se déchaussa, entrouvrit la porte et passa la tête par la fente. Les trois hommes étaient en train de monter l'escalier.

« C'est vrai que ça pue, disait l'un d'eux. Notre type vit en ermite, mais tout de même... »

— J'ai étudié le plan de la maison, répondit Wolf. Il y a une piscine sur le toit. Le proprio ne se refusait rien... Avec les intempéries, elle doit être devenue un marécage. »

Sans réfléchir, Xavier traversa le couloir, atteignit le coin et le dépassa à l'instant où la tête de Wolf émergeait de l'escalier. Il n'eut pas à refermer la porte : celle-ci était grande ouverte. Le lit gisait renversé sur le flanc.

Il a trouvé le pistolet !

Mais le tueur s'était contenté de soulever le lit sans le fouiller, et la main de Xavier se referma sur le sac en plastique fixé sous le sommier.

Wolf et ses sbires venaient de pénétrer dans le bureau au fond duquel se trouvait l'accès de la chambre forte. Une cloison les séparait. Xavier l'entendit crier :

« Sors de là, Xavier ! On se connaît, tu sais que je ne suis pas cruel inutilement. On te tuera proprement, une balle dans la nuque. On ne s'amusera pas avec toi... si tu te livres tout de suite à nous. Je compte jusqu'à cinq. »

Pendant qu'il égrenait le compte à rebours, Xavier déchira le sac transparent et en extirpa le gros pistolet. Le compteur de projectiles indiquait une charge pleine – seize balles conçues pour ne se fragmenter que dans un corps organique. Le cran de sûreté se libéra comme la crosse reconnaissait ses empreintes

digitales. Xavier sentit aussitôt le bourdonnement de l'inducteur électromagnétique monter dans ses bras. D'un geste fébrile, il régla la molette au maximum de pénétration. Son plan était on ne peut plus simple : vider son chargeur à travers la cloison, puis filer par la fenêtre, descendre par la véranda et les semer dans le dédale de pièces du rez-de-chaussée. Il n'espérait pas blesser ses adversaires : leurs vêtements étaient certainement doublés d'une résille pare-balles. Mais au moins ils n'auraient plus de raison de faire sauter la chambre forte.

« ... quatre, cinq ! termina Wolf. Tu ne nous facilites pas la besogne. Tant pis pour toi. Tu as intérêt à t'éloigner de la porte, ça va faire boum. »

Xavier empoigna le pistolet à deux mains, bien qu'il sût que l'inducteur rendait le recul négligeable. Il entendit Wolf donner des indications à Chiriko pour la pose des explosifs. À présent, l'homme devait être agenouillé devant la porte blindée... Xavier enclencha le mode de tir en cascade puis orienta le canon dans la direction supposée de son objectif.

Il pressa la détente. Quatre *ping* secs et étouffés, et quatre trous minuscules apparurent sur la paroi en face de lui. Xavier fit pivoter le canon de quelques degrés, tira à nouveau. Huit balles, la moitié du chargeur.

De l'autre côté, des jurons précipités s'élevèrent.

J'en ai touché un !

Le cœur battant la chamade, Xavier releva le pistolet jusqu'à toucher son oreille.

Je n'ai pas pensé à relever la fenêtre avant de tirer... Tant pis.

Au lieu de se diriger vers la fenêtre, au lieu de fuir, il s'écarta vers la porte. Dans un éclair, il sut qu'il n'y avait qu'une alternative : les affronter maintenant ou mourir un peu plus tard, au rez-de-chaussée.

La paroi, derrière l'endroit où il s'était trouvé un instant plus tôt, crépita comme elle se dissolvait en un nuage de plâtre.

Xavier fit un pas dans le couloir et ses mains ramenèrent le pistolet devant lui à l'horizontale. Au même moment, l'un des tueurs sortit en courant. Xavier tira – simple réflexe. Sous

l'impact des quatre balles, la tête de l'homme explosa littéralement.

Plus qu'une salve.

C'était la première fois qu'il tuait de ses propres mains et qu'il en voyait le sanglant résultat. Une part de lui-même était frappée d'horreur ; mais celle qui contrôlait ses muscles désenclencha le tir en cascade. Sur la paroi opposée du couloir, un pan s'effrita à hauteur d'homme – *Wolf est dans l'alignement de la porte !*

Xavier n'avait aucune certitude quant à la distance d'où il se tenait par rapport à l'ouverture. Il tira quatre fois à travers le mur. De l'autre côté, un cri retentit. Xavier lâcha son arme inutile et s'avança dans l'entrebâillement.

Wolf, assis et à demi renversé, se tenait le cou à deux mains, tentant de contenir le flot de sang qui ruisselait sur sa chemise. La balle avait dû riper sur son col pare-balles et se loger dans sa gorge. Derrière, le cadavre de Chiriko était adossé contre la porte blindée. Un trou bien propre à la tempe. Xavier s'accroupit devant Wolf. Il savait que le projectile ne lui laissait aucune chance. Et, d'ailleurs, il n'aurait pas pu le sauver, même en le transportant jusqu'au médikit qui se trouvait dans la chambre forte. Il vérifia que Wolf ne pouvait pas le tuer dans un ultime effort, puis se pencha pour saisir les deux mots que dessinaient les lèvres du tueur :

« Putain... d'amateur... »

Wolf se figea et ses mains se relâchèrent, libérant un jet d'hémoglobine qui éclaboussa Xavier.

Il n'osait pas encore y croire. Il avait eu une chance invraisemblable... mais ce n'était qu'un sursis. Les autres enverraient d'autres hommes, plus nombreux et mieux préparés. Xavier secoua la tête. Il ne voulait pas y penser maintenant.

Il lui fallut une heure pour transporter et charger les corps dans leur camion. Il déplaça le camion à cinq cents mètres de la résidence, dans un taillis de buissons-vinaigre tout près de la route d'accès. Il avait pris soin de disposer les explosifs auprès des corps et de régler la mise à feu de leur détonateur à quinze minutes. Cela lui laissa le temps de franchir trois cents mètres,

de se retourner puis d'attendre l'explosion, à la lueur sinistre de la naine rouge. Elle fut si violente que le camion et son véhicule furent pulvérisés.

Xavier revint à la résidence, monta au premier étage et nettoya les grandes traînées de sang du bureau. Ensuite il ouvrit l'épaisse porte métallique et pénétra dans la chambre forte.

C'était elle qui avait orienté le choix de Xavier sur cette résidence. L'ancien propriétaire l'avait fait construire pour abriter un laboratoire clandestin dans lequel il fabriquait ses propres drogues. L'abri offrait l'avantage d'être hautement sécurisé, de posséder son propre groupe électrogène ainsi qu'un système de recyclage d'air digne de celui d'un vaisseau spatial. Xavier avait ajouté son matériel : une armoire frigorifique montée sur un socle rotatif, des amplificateurs d'ADN, des bibliothèques de cellules spécialisées et semi-spécialisées, un synthétiseur enzymatique...

Il s'avança vers la cuve de croissance principale, plongée dans une pénombre rouge. L'extérieur n'était même plus un murmure lointain, le seul bruit était celui des grappes de pompes et des bips rassurants de la batterie de contrôles. Une grande baie vitrée permettait de voir à l'intérieur. Flottant dans le sérum physiologique, Jana trois était tournée de trois quarts. À ses extrémités, le délicat réseau veineux s'entrelaçait librement, à la manière d'algues. Les arches métalliques de tomographes multispectraux l'entouraient telles d'énormes pinces. Les os graviporteurs poussaient dans des moules spéciaux, sur le côté.

Xavier contempla longuement son ébauche – une masse à peine humaine, reliée à des tuyaux et des sondes de contrôle. Un cordon de fibres optiques s'enfichait dans l'implant neural, à la base du crâne dénudé. Grâce à lui, Xavier pourrait bientôt converser avec elle. Elle saurait alors combien il l'aimait.

CHAPITRE VI

« **R**ESTE à mes côtés, dit Tarri tandis qu'ils pénétraient dans le puits Cauzial. Ici tu n'es qu'un primitif.

— Un primitif ?

— Un humain non transformé, si tu préfères. Cela signifie que ta vie ne vaut rien. Contre dix des miens, tu n'as pas une chance, quelle que soit la rage qui t'habite. »

Valrin hocha la tête, bien qu'il fût persuadé que même dix cueilleurs ne pourraient l'arrêter. Cette réflexion passa au second plan lorsqu'il franchit le seuil du puits.

L'issue ouvrait au niveau du plafond, sur un espace circulaire de plus de trois cents mètres de diamètre. Le lac envahissait presque complètement le puits, de sorte qu'il était impossible d'aller plus loin sans emprunter le quadrillage de minces passerelles fixées au plafond, à un mètre environ de la surface huileuse, entre des rails de convoyage d'où pendaient des bennes suintantes de sanies. Celles-ci pouvaient s'ouvrir par en dessous. Elles devaient transporter les feuilles d'algue.

Valrin abaissa son regard vers l'eau trouble. Ses yeux s'étaient accoutumés à la pénombre. Le rameau n'avait pas grand-chose à voir avec une algue banale. C'était une entité végétale complexe avec ses nodules en formation, ses prairies étagées de feuilles ondulantes, ses racines transparentes pareilles à du vermicelle. Le pied était si profond qu'il demeurait invisible. Des habitations posthumaines ressemblant à des cosses allongées s'agglutinaient le long du tronc principal et à la base des rameaux secondaires. Il y en avait des centaines, éclairées

par des globes bioluminescents. Valrin aperçut quatre silhouettes qui menaient une sorte de gros crabe bariolé vers un tapis feuillu.

« C'est un ramasseur de pollen, fit Tarri en s'élançant sans hésiter. Le pollen de rameau sert de régulateur de croissance au corail, ceux de la surface nous l'achètent à prix d'or. Les robots nous sont fournis gratuitement. »

Valrin avançait derrière la jeune femme, tâchant d'oublier l'appui précaire que représentait la passerelle.

« Comment se fait-il que Léda Ilknor se soit rendue ici ? demanda-t-il. Comme tu l'as dit, ce n'est pas un puits accessible aux touristes. »

Tarri haussa les épaules.

« Je n'étais pas là quand c'est arrivé. On lui a sans doute donné rendez-vous ici. Ou bien elle a voulu s'encanailler.

— Ce n'était pas son genre. Elle a pu être attaquée par un excité comme Musdene. »

La femme lui décocha un regard acéré.

« Contrairement à ce que tu crois, nous avons un code moral très strict. Ton amie ne risquait rien, à moins qu'elle n'ait délibérément provoqué un cueilleur.

— J'aimerais interroger des témoins. »

Un éclat de rire lui répondit. Tarri avait certainement raison : ce n'était pas un cueilleur qui avait tué Nargess, mais ceux qui détenaient cette fille inconnue, dépourvue d'ongles. De plus, il n'y avait eu aucun enregistrement vidéo de la scène : retrouver des témoins s'avérerait impossible.

Ils changèrent de passerelle, puis Tarri s'arrêta. En dessous se trouvaient des tapis feuillus allant du rouge au jaune, disposés en escalier.

« Le cimetière se trouve sous nos pieds. Quel est le nom gravé sur l'urne ?

— Ilknor. Léda Ilknor.

— Compris. Je ne serai pas longue. En attendant, ne mets la main à l'eau sous aucun prétexte. Les toxines du rameau te tueraient en trois minutes. »

Valrin hocha la tête. Tarri expira tout l'air de ses poumons puis se laissa glisser sous l'eau sans soulever une seule

éclaboussure. Valrin la vit couler à pic, les bras le long du corps. Il ne lui fallut que quelques instants pour disparaître.

Il demeura accroupi, attentif aux bruits alentour. À deux cents mètres, un robot chargé de feuilles émergea non loin d'une benne. Celle-ci s'ouvrit par le bas, et Valrin assista au transbordement. Il avait de plus en plus l'impression de perdre son temps. Mais la rage en lui ne vacillait pas. Du coin de l'œil, il aperçut Musdene qui entrait dans le puits. Il se tenait toujours le cou. Lorsqu'il vit Valrin, il plongea et disparut dans les profondeurs.

Deux minutes plus tard, Tarri émergea à trois brasses de la passerelle. Elle portait un cylindre métallique à la main. Gravé sur le couvercle, le nom de Léda Ilknor et la date d'inhumation.

« Recule-toi, que je ne t'éclabousse pas en grimpant sur le bord. »

Elle déposa l'urne sur la passerelle dès que Valrin se fut exécuté.

« Avant de la prendre, essuie-la avec ta manche, prévint-elle.

— Ah, l'eau – c'est vrai. »

Il sortit son couteau de nacre et trancha un carré d'étoffe dans sa chemise. Puis il s'empara de l'urne et paya Tarri, qui prit l'argent sans un mot. Il fit demi-tour. Arrivé au seuil du puits, il se retourna. La femme n'avait pas bougé. Derrière elle, le robot finissait de remplir la benne à algue. Il eut envie de lui demander si son statut de posthumaine était vraiment consenti ou si elle ne faisait que se plier au choix de ses ascendants. Mais il savait ce qu'elle répondrait – vivre en humain relevait-il aussi d'un choix ?

Le retour s'effectua sans incident. Son bras lacéré avait arrêté de saigner. Il ne le faisait presque pas souffrir.

Une bonne excuse pour revoir le docteur Marhaver.

Il regagna le puits Jensen. Dans la rame du monorail, on lorgna avec suspicion vers sa chemise déchirée et son bras enduit de sang coagulé, mais personne n'osa l'aborder. Il alla directement à l'hôpital municipal et demanda un rendez-vous avec le docteur Dormelle Marhaver. Le secrétaire virtuel du hall lui demanda le niveau de priorité.

« C'est une urgence. »

Quelques minutes plus tard, Dormelle Marhaver descendit l'escalier principal. Elle hocha la tête quand elle aperçut l'urne.

« Je ne m'attendais pas à vous revoir de sitôt... »

Il exhiba son bras :

« Mais, cette fois, c'est bien pour moi. »

Elle tiqua en examinant la blessure.

« C'est un cueilleur qui vous a pris en amitié ? fit-elle sur un ton qui n'appelait pas de réponse. J'espère qu'avant il n'avait pas plongé la lame dans de l'eau infectée par l'algue... Ça n'est pas joli, mais j'ai ce qu'il faut. C'est par là-bas. »

Elle le mena jusqu'à une salle de soins pourvue d'un médikit chirurgical, lui ordonna de poser le bras sur la plaque qui se trouvait sous le bloc opératoire puis se plaça devant une console.

« Pas d'os cassé... Un beau coup de lame. La veine humérale est sectionnée net, je parierais que vous avez perdu un bon litre de sang. Le médikit va vous recoller tout ça en moins de deux. Au fait, vous pouvez lâcher l'urne.

— Je suppose que toutes les opérations chirurgicales sont répertoriées ? fit Valrin.

— C'est automatique.

— Dans ce cas, je préférerais que vous vous en chargiez vous-même. »

La vieille femme rit.

« Cela fait longtemps qu'on ne me l'avait pas demandé. Les gens ont plus confiance dans les machines que dans la dextérité humaine... et, la plupart du temps, ils ont raison. Il y a des années que je n'ai pas pratiqué. Vous êtes sûr de vouloir prendre le risque ?

— Oui.

— Bon, c'est vous que ça regarde. Je vais utiliser le médikit comme unité de contrôle. Comme il n'opère pas personnellement – si j'ose dire –, aucun dossier à votre nom ne sera ouvert. »

Elle voulut l'anesthésier, mais il s'y refusa. Elle haussa les épaules, se contentant de marmonner :

« Tant que vous ne me cassez pas les oreilles avec des cris et que vous ne bougez pas, vous êtes libre de refuser. Mais vous êtes prévenu que ça pique. »

L'opération dura un quart d'heure. Malgré son âge, Dormelle procédait avec des gestes sûrs. Elle n'avait pas perdu la main. Elle recolla la plaie, qu'elle consolida avec des sutures organiques.

Puis Valrin lui demanda d'analyser les cendres de Léda Ilknor :

« Je veux être certain qu'il n'y a pas d'indice concernant son origine. Ou un lieu par lequel elle serait passée, n'importe quoi.

— Que voulez-vous qu'il y ait ? Tout est dans le dossier, c'est-à-dire pas grand-chose. Vous êtes acharné, vous !

— Mais vous allez le faire. »

Elle attrapa l'urne.

« Uniquement parce que vous m'avez rendu un peu de ma jeunesse en vous opérant ! »

Elle lui fit signe de le suivre. Ils remontèrent un couloir, prirent à gauche puis à droite, entrèrent dans une grande salle aux allures de débarras. Un laborantin en blouse jaune clair mangeait un sandwich, l'œil rivé à un écran qui retransmettait un match de sport en impesanteur. Des hommes bondissaient d'appui en appui, à la poursuite d'une balle pourvue de crochets. Sous l'image défilaient des enjeux de paris.

« Saloperie... lâcha-t-il en les voyant arriver. Encore vingt équors de perdus. Je comprends pourquoi on appelle ça la balle-folle : ça rend les parieurs dingues !

— Désolée pour toi. J'ai une analyse à faire maintenant. Tu m'accordes un créneau ?

— Hein ? C'est la première fois que tu me le demandes.

— Il faut un début à tout. »

Il posa un regard torve sur Valrin. Celui-ci détourna le regard – il était inutile de l'effrayer. Le laborantin haussa les épaules.

« D'accord. Un quart d'heure. Le temps pour moi d'aller boire un thérouge.

— Tu le mettras sur mon compte », lança Dormelle en le regardant s'éloigner.

Elle ouvrit l'urne et étala un échantillon de cendres dans le compartiment d'un microscope. L'appareil était couplé à un analyseur d'images, un spectrographe et divers instruments d'affinage.

« Voyons... dit-elle. Je lance l'analyse. »

Un compte à rebours de cinq minutes s'afficha sur l'écran. Puis un rapport le remplaça. Âge probable du sujet, trente-quatre ans. Sexe féminin, race blanche.

« Vous voyez qu'il n'y a rien à signaler, fit Dormelle. Qu'est-ce que vous espériez trouver ?

— Refaites une analyse avec un autre échantillon. Il faut passer toutes les cendres au crible. »

La doctoresse haussa les épaules et obéit. Nouveau rapport, négatif.

« Il reste assez de cendres pour une dernière analyse », fit Valrin.

Dormelle ne songeait plus à protester. Pendant qu'elle surveillait la progression de l'analyse, elle dit :

« Tout à l'heure, je n'ai pas pu m'empêcher de vous observer pendant l'opération. À deux reprises, je vous ai fait mal. Votre bras a eu un spasme, bien qu'atténué. Mais votre visage... rien. Or vous n'avez pas de ces câblages neuraux qui suppriment la douleur, le médikit l'aurait détecté. Quel genre d'homme êtes-vous ?

— Ne cherchez pas à en savoir plus, Dormelle. Je vous apprécie trop pour vous vouloir du mal. Quand nous nous séparerons, vous ferez comme si vous ne m'aviez jamais rencontré. D'accord ? »

La vieille femme cligna des paupières en guise d'assentiment. Le rapport s'afficha. Mais, cette fois, une ligne clignotait. Elle la commenta à mi-voix.

« Il y a une spore non répertoriée dans la base de données résidente.

— Une spore ?

— Cette sorte d'étoile épineuse à douze branches, là... Ce n'est pas étonnant, certaines peuvent résister à la chaleur d'un four crématoire. Je lance une recherche sur les téléthèques. Cela va prendre trois minutes. »

Mais le laborantin, déjà, revenait. Valrin fit faire à Dormelle une copie de l'image de la spore. Puis il jeta les cendres dans un évier du laboratoire et les évacua. Dormelle le regarda.

« J'ignore si je dois vous souhaiter bonne chance, dit-elle en le dévisageant une dernière fois, ou souhaiter bonne chance à ceux que vous poursuivez. »

Il ne lui dit pas au revoir. Il revint au niveau de la surface, se brancha sur un terminal public puis chargea l'image de la spore. Il contacta Admani pour lui demander d'effectuer une recherche anonyme sur les téléthèques. Le résultat arriva par canal sécurisé :

> Ce grain de pollen provient d'une plante d'Hixsour. Il s'agit d'un parasite de l'oxmose, communément appelé buisson-vinaigre.

L'oxmose était l'une des quelques plantes génétisées universellement réputées : les colons s'en servaient depuis le début de l'Expansion pour préparer les sols indigènes à la culture. L'oxmose extrayait les substances nuisibles à la germination du chivre et les brûlait dans de microscopiques chaudières organiques, en dégageant une odeur qui lui avait valu son surnom de buisson-vinaigre.

« L'oxmose pousse sur des milliers de planètes, fit remarquer Valrin.

> Le parasite, lui, ne pousse que sur Hixsour.

— Dans ce cas, je vais sur Hixsour. Quels sont les vols ?

> Il n'y a pas de vol direct pour Hixsour à partir d'Es-B Mori.

— Fais-moi la liste des points de transit possibles. »

Admani les lui fournit après deux secondes de recherche.

Gagné par l'excitation, Valrin claqua dans ses doigts. Parmi eux se trouvait un nom qu'il avait déjà entendu auparavant : Ast Nuvola. L'un des onze systèmes solaires visités par Nargess, d'après la recherche d'Admani.

Ça y est, la piste reprend.

« Sous quel nom Nargess s'est-elle rendue sur Ast Nuvola ?

> Son nom était Malkia Harrison.

— Bien. Peux-tu me réserver le prochain vol pour Ast Nuvola ?

> *J'aurai besoin d'un approvisionnement d'argent.*

— Je m'en occupe. »

Il lui donna la suite de chiffres permettant de récupérer la somme puis le nom sous lequel l'enregistrer. Admani réserva une place dans un orbiteur faisant étape à Ast Nuvola. Il devait arriver d'ici trois jours et rester quarante heures, le temps de remplir ses réservoirs d'hydrogène.

« Qu'est-ce qu'il transporte ?

> *Fret brut : algue, nacre et chivre. Produits manufacturés : sacs de gélatine polymère musculaire et pièces de rechange pour drones. Passagers : sept cent douze.*

— Bien. Je te recontacterai après l'embarquement. »

Il interrompit la ligne. Pendant quatre jours, il erra d'un puits à l'autre, dormant sur les sièges des stations de monorails afin de ne laisser aucune trace dans un hôtel ou une pension. Quand il revint en surface, un module d'atterrissage de l'orbiteur était à quai et l'embarquement avait commencé. Valrin subit un test sanguin, une douche bactéricide et une purge de sa flore microbienne. On lui passa un bracelet d'identification, puis il fut autorisé à monter à bord par un boudin souple de deux cents mètres de long, tendu entre le sas du module d'atterrissage et le quai d'embarquement. Un membre d'équipage l'accueillit dans un sas d'entrée puant le désinfectant. Ce n'était pas une de ces pieuvres posthumaines adaptées à l'impesanteur comme il y en avait beaucoup dans les vaisseaux ou les spatiocénoses. Deux bras, deux jambes, de conformation et longueur normales.

« Ça va, vous n'avez pas retenu votre respiration dans le tube ? s'enquit-il.

— Comment ? »

L'employé eut un sourire forcé.

« Cela arrive à peu près une fois sur deux, expliqua-t-il. Parfois même, des gens s'évanouissent dans le boudin de liaison parce qu'ils ont marché en apnée, et on est obligé de les récupérer... » Il brandit un stylo optique. « Votre poignet, s'il vous plaît. »

Après le contrôle, l'employé lui indiqua un étroit corridor menant à une salle garnie de sièges. Un quart d'entre eux étaient occupés. Il y avait des hommes d'affaires, des colons, et

même quelques pèlerins en robe blanche et pad d'ordinateur au poignet. Valrin alla s'asseoir et s'endormit. Ce fut la sirène du départ qui le réveilla.

Le module se hissa au moyen de fusées à combustible en orbite basse où attendait l'orbiteur trans-Porte, un cargo-mât de cinq cents mètres de long. Une torche ionique, reconnaissable à son caisson Larmor où était généré le plasma, renflait chaque extrémité ; des potences grêles hérissaient le mât tous les cinquante mètres, délimitant les points d'attache de grands conteneurs en quinconce. Les quartiers d'habitation pressurisés occupaient l'espace de six conteneurs, au niveau du premier tiers inférieur. Ils tournaient autour du mât, générant une pesanteur artificielle équivalente à celle d'Es-B Mori.

Le module alla s'encaster dans une nacelle située entre deux conteneurs. Sitôt les ceintures débouclées, les passagers furent acheminés dans une salle zéro-g en forme de croissant, d'où rayonnaient des coursives d'accès aux quartiers d'habitation. Une odeur d'air en conserve, mille fois refiltré, frappa les narines de Valrin. Ce devait être le même sur tous les orbiteurs, songea-t-il. Une hôtesse attribua les chambres en piochant des plaques au hasard dans un sac. Une dizaine de passagers protestèrent avec énergie : ils se présentèrent comme des Pèlerins des Vangk et souhaitaient avoir des chambres voisines des adeptes qui se trouvaient déjà à bord.

« Si personne ne s'y oppose, les calma l'hôtesse, je ne vois pas pourquoi je vous le refuserais. »

Valrin gagna sa chambre, un compartiment cubique muni d'une couchette en mousse, d'un bloc sanitaire zéro-g et d'un terminal de téléthèques. Un diffuseur de parfum en porcelaine pendait à une vis à demi sortie du mur au-dessus de la couchette ; une photo, laissée par un des précédents occupants, y était fixée : une sorte de chien rouge grand comme un cheval, attelé à une carriole en osier ; derrière, une jeune femme au visage hilare, qui faisait mine de claquer les rênes.

Valrin arracha la photo et la déchira. Puis il contacta Admani et lui ordonna d'acheter trois armes à feu ainsi que des explosifs, qui devraient être déposés dans une consigne de

l'astroport d'Hixsour. Admani l'informa des poursuites judiciaires qu'il encourait mais obtempéra.

Une heure après l'amarrage du module d'atterrissage, un jet de plasma défléchi par un canal magnétique fut éjecté de la torche arrière de l'orbiteur, et le long vaisseau accéléra vers la Porte de Vangk. Celle-ci suivait Es Moravi à dix-huit millions de kilomètres. Ce qui constituait une impossibilité théorique car, pour se maintenir sur la même courbe orbitale, la Porte aurait dû soit se trouver à soixante degrés *avant* ou *après* la position d'Es Moravi, à cent trente millions de kilomètres environ, soit graviter autour de la planète... Mais les Portes n'en étaient pas à une aberration près.

Il fallait deux semaines pour l'atteindre et une femto-seconde pour sauter jusqu'à la Porte du système solaire visé.

Manger en cabine n'était pas autorisé, de sorte que Valrin se retrouva au réfectoire, sous la salle de jeu. Comme toutes les parties communes, le réfectoire avait été aménagé pour pouvoir être utilisé en basse pesanteur : poignées et mains courantes aux murs, carreaux rugueux destinés à offrir une prise aux mocassins velcro que tous devaient porter. Les tables, elles, étaient clipées dans le plancher. Un endroit plein de couleurs, d'accents exotiques et de courtoisies passe-partout.

L'hôtesse qui avait accueilli son groupe prit place au côté de Valrin. Sur l'écusson de son uniforme était inscrit son prénom : Jude. Elle était jolie malgré ses yeux noirs sans beaucoup de profondeur, avec un petit nez retroussé sans doute naturel et une auréole de cheveux roux retenus par une résille d'impesanteur. Au début, elle sembla apprécier qu'il ne lui fasse pas d'avances et mange sans prononcer une parole. Indifférent à son entourage, le regard de Valrin allait de sa barquette autochauffante à l'écran mural convexe qui montrait alternativement des portions de l'orbiteur et des matches de balle-folle rediffusés.

Jude était née sur un monde désigné sous le curieux nom d'Austria Major-Major. Elle avait passé un doctorat d'astronomie dans une station située sur la ceinture quasi solide qui entourait Austria, où elle s'était prise de passion pour les théories sur l'origine et la destination des Portes de Vangk. Pour

être acceptée dans le cercle restreint des sommités de l'astronomie, on lui avait vivement conseillé de subir des interventions chirurgicales d'adaptation morphologique à l'espace. Une sorte de rite de passage. Elle avait refusé. L'exclusion avait été sans appel, et elle s'était retrouvée hôtesse sur un orbiteur. Ce qui était un sort enviable, avoua-t-elle à Valrin. Ses théories sur les Portes n'auraient de toute façon jamais pu être infirmées ni validées : ces artefacts étaient devenus tabous après la fermeture définitive, des siècles plus tôt, de trois Portes que des savants avaient tenté de forcer dans l'espoir de percer leur fonctionnement. Sur trois mondes, quelque part, une poignée de colons malchanceux vivaient séparés du reste de l'univers humain. Dieu seul savait ce qu'ils étaient devenus. Depuis, personne n'avait osé récidiver. Les Vangk permettaient aux hommes d'utiliser leurs passages, mais pas de les étudier.

« Il faudra attendre le dernier jour avant que la Porte de Vangk soit visible au télescope de l'orbiteur, dit-elle en interceptant le regard de Valrin en direction de l'écran mural. Elle mesure un kilomètre et demi, mais, d'ici, ce n'est même pas encore un grain de poussière. »

Elle parlait bas car les Pèlerins des Vangk étaient à la table voisine. Ils portaient tous une robe blanche et ample à manches évasées, au dos de laquelle étaient inscrits des symboles ésotériques. L'un d'eux arborait une toque rouge et les autres l'appelaient « révérend ». Un pad d'ordinateur enveloppait leur poignet ; contrairement à beaucoup de confréries religieuses, la leur ne semblait pas cultiver la technophobie.

« La Porte, elle ressemble à un anneau, n'est-ce pas ?

— Un anneau d'un kilomètre et demi de diamètre, oui. Tout ce qu'on sait des matériaux qui le composent, c'est qu'ils sont très lourds et imperméables même aux neutrinos. On conçoit les Portes comme l'entrée et la sortie de couloirs de *shunt* espace-temps, des trous de ver de longueur zéro. Leur masse énorme est probablement due à la matière étrange qui les constitue. Elles se comporteraient comme des plans singuliers, des discontinuités dans notre univers. Quand un vaisseau passe au travers, la Porte ouvre une brèche dans l'interface qui sépare

cette dernière du Multivers. C'est dans ces interstices que s'effectuent les voyages. Voilà sans doute pourquoi les Portes se tiennent éloignées des puits gravifiques ; apparemment, il faut que l'espace-temps soit relativement "plat" à l'endroit où elles se trouvent, si l'on admet que les Portes ajustent des coordonnées de départ à celles d'arrivée. Calculer un saut revient à faire coïncider deux trous d'épingle sur une nappe ; au niveau des trous, mieux vaut que la nappe ne fasse pas de plis et qu'elle ne soit pas trop gondolée...

— Le Multivers, vous avez dit ? »

Elle eut un geste vague.

« C'est ainsi qu'on l'appelle, bien qu'on n'ait aucune preuve de son existence réelle et que je doute fort qu'on puisse en avoir une un jour. Le Multivers serait l'espace primal, infiniment vide et froid, où n'existent que des ondes ; à l'origine, notre univers ne serait qu'une fluctuation quantique plus importante de ces ondes, qui aurait formé une bulle et se serait détachée.

— Un peu comme dans une boisson gazeuse ? »

Jude le fixa avant de pouffer.

« Grossièrement, oui, on peut dire ça. Une bulle d'énergie qui a enflé, puis a engendré notre univers en éclatant. Les Pèlerins sont persuadés que les Vangk résident dans le Multivers, hors du temps. Comme si notre univers, avec ses quatorze milliards d'années-lumière d'épaisseur, n'était pas assez vaste...

— Mais c'est possible ? »

Elle eut un geste d'irritation.

« Possible... Alors disons que c'est très, très improbable. Comment – et pourquoi diable – les Vangk vivraient-ils dans un univers où les constantes cosmologiques sont certainement différentes ? Ça n'aurait aucun sens.

— Dans ce cas, pourquoi les Pèlerins y croient ?

— Ha ! La réponse est contenue dans votre question : ils croient. À mon avis, les Pèlerins ont détourné une hypothèse scientifique pour se fabriquer un paradis. Ce n'est plus de la science mais du mythe, et là-dessus je ne suis pas compétente pour en discuter. J'ai une formation scientifique, cela veut dire qu'on m'a appris à observer et à raisonner. Pas à méditer sur le sens de la vie. »

Si tant est qu'elle en ait un, semblait ajouter l'inflexion de sa voix.

Elle expliqua que l'interface entre la bulle-univers et le Multivers avait été imaginée comme un espace à dix dimensions spatiales, seulement troublé par le bruit de fond ondulatoire du chaos originel et le grondement de fontaines négatives des trous noirs supermassifs existant au centre des galaxies. Ouvrir une brèche dans cette interface nécessitait une source d'énergie que seuls plusieurs soleils étaient capables de produire. On ignorait d'où les Portes la tiraient. Selon certains chercheurs, les Vangks auraient maîtrisé la production massive de particules supersymétriques dont les Portes constitueraient des focalisateurs, permettant, à une échelle macroscopique, de transformer les coordonnées d'espace et de temps.

Jude, quant à elle, avait longtemps adhéré à la théorie des vortons confinés, agrégats hyperénergétiques que l'univers primordial avait cristallisés dans les premières secondes de son existence. Aujourd'hui, avec plusieurs dizaines de sauts à son actif, elle n'était plus sûre de rien. Qu'un saut fasse une année-lumière ou vingt kiloparsecs, le passage était instantané et rien ne prouvait qu'il nécessitait plus d'énergie.

Elle regarda Valrin de biais avant d'ajouter :

« C'est la première fois que vous traversez une Porte ? D'habitude, je repère les novices en la matière, mais cette fois je me suis trompée. Vous avez l'air si blasé qu'on dirait que vous avez voyagé toute votre vie.

— À partir de maintenant, je vais beaucoup voyager.

— J'ignore pourquoi et je ne tiens pas à le savoir. Tout ce que je sais, c'est que j'ai envie de coucher avec toi. »

Auparavant, il aurait été désarçonné par une proposition aussi franche. Il n'avait jamais été confiant en son physique et n'avait pas, à sa connaissance, suscité un quelconque intérêt de la part du sexe opposé.

« D'accord », dit-il simplement.

Ils se rendirent dans le compartiment de Jude. Elle sortit une flasque et l'agita.

« C'est fait à partir de pnéophyte macéré, une plante de recyclage d'air. Ça peut s'avérer toxique, mais il n'y a pas un

astéroïde qui n'ait sa cuvée maison. Goûte... Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est immonde.

— Mais ça fait soixante degrés d'alcool. Il n'y a rien de mieux. »

Tout en parlant, elle se déshabilla. Valrin se regarda faire l'amour. Une partie de lui-même trouvait ces gesticulations un peu grotesques, une dissipation d'énergie inconsidérée au vu du résultat. Était-ce cela, le moteur de l'humanité ? Il n'avait accepté que par curiosité, afin de voir si son organe parvenait à fonctionner sans autre chose que le souvenir mécanique qu'il en gardait. Et il fonctionnait plutôt bien, à en juger par l'enthousiasme de sa partenaire. Mais il n'en retira aucune satisfaction, sinon celle de constater qu'il maîtrisait son nouveau corps à la perfection. Il pouvait isoler le plaisir et le rendre inoffensif, tout comme la douleur. C'était pareil.

Le lendemain, la séance se termina brutalement.

« C'est la dernière fois qu'on le fait ensemble, dit-elle en lui lançant ses vêtements.

— Pourquoi ? Je n'ai pas été à ton goût ?

— Tu as été parfait. Une machine bien huilée. Seulement, tu aurais dû éviter de me regarder. J'aurais ignoré que tu te trouvais à des années-lumière. Je n'aurais jamais imaginé compter aussi peu dans un tel moment.

— Explique-toi », dit-il doucement.

Mais elle secoua la tête.

« T'expliquer ? Autant essayer de faire manger du foin à un chark.

— Hein ?

— Un prédateur, sur ma planète... Laisse tomber. Je suis désolée si je t'ai froissé.

— Tu ne m'as pas froissé.

— Je sais. Bon sang, je ne t'ai *même pas* froissé ! »

Par la suite, ils firent comme si rien ne s'était passé. Du reste, Valrin s'était trouvé une occupation qui lui prenait le plus clair de son temps. Pendant les deux semaines qui les séparaient de la Porte de Vangk, il s'entraîna intensément dans la salle de balle-folle. L'un des dix membres d'équipage avait fait partie

d'une force d'intervention, il accepta d'apprendre à Valrin les rudiments du combat dans le vide. Au douzième jour, Valrin lui démit l'épaule et ils durent arrêter.

Le lendemain de cet incident, il entra dans le réfectoire. À l'autre bout, Jude lui fit signe de venir à sa table. Valrin s'assit et elle lui montra l'écran mural du réfectoire.

« Si tu voulais voir la Porte de Vangk, la voilà. »

CHAPITRE VII

LE GROSSISSEMENT du télescope granulait l'image, mais la Porte se découpait nettement sur le fond étoilé. Toutes les trente secondes, une nouvelle mise au point floutait brièvement l'image et l'anneau paraissait grossir à chaque fois.

Les Pèlerins des Vangk demeurèrent silencieux, ce qui jeta un certain froid dans le réfectoire où l'on s'était habitué au brouhaha de leurs conversations. Ils regardaient la Porte, leurs lèvres s'agitant sans bruit.

« Pourquoi prient-ils ? demanda Valrin. Ils prennent les Portes pour des autels ?

— Les portes du paradis, même. Les Pèlerins sont une branche des Apôtres des Vangk. Jusqu'à récemment, ils étaient très marginaux. Les Apôtres croient que les Vangk sont devenus des sortes de dieux immensément sages et bienveillants, qui nous observent du Multivers et nous jugent. Bien entendu, ils reviendront un jour et emmèneront les élus – c'est-à-dire eux-mêmes, à l'exclusion du reste de l'humanité – dans leurs vaisseaux dorés.

— Et toi, tu en penses quoi ?

— Que ce sont des timbrés. Heureusement ils ne sont pas dangereux, seulement exaspérants quand ils essaient de te faire avaler leurs fadaises. Un de leurs gourous a essayé, une fois. Il croyait pouvoir me convaincre sous prétexte qu'il avait couché avec moi.

— On dirait qu'il s'est cassé les dents. »

Jude eut un rire étouffé.

« Il était très critique vis-à-vis du panislam dans lequel ses parents l'avaient élevé. En fait, nous nous rejoignons assez sur ce plan. L'aveu de son adoration des Vangk m'a plus désarçonnée – c'est comme si l'abandon des religions du Berceau avait laissé un vide qui devait à tout prix être comblé par quelque chose d'encore plus absurde.

— Qu'est-ce que tu lui as dit quand il a tenté de te convertir ?

— Je lui ai dit qu'il n'était pas le premier : un voyageur avait déjà essayé de me convaincre d'une légende à laquelle il croyait dur comme fer. Selon lui, les Vangk avaient forgé une civilisation brillante, puis, pour une raison connue d'eux seuls, ils avaient choisi de régresser. Ils étaient revenus au stade d'animal semi-intelligent, comme ces lémuriens quasi conscients découverts sur Tholon ou ces poulpes arboricoles de Garance...

— Ravaler des dieux au rang de vulgaires bestiaux, cela a dû sonner comme un blasphème chez ton interlocuteur, apprécia Valrin. Au fait, tes Pèlerins, quel est le but de leur voyage ?

— Le corps du Vangk, bien sûr ! Tu ne te souviens pas de ce qui est arrivé il y a cinq ans ? s'étonna Jude.

— Non.

— Cela a commencé par la découverte d'une nouvelle destination.

— Et alors ? On découvre encore deux ou trois Portes chaque année, non ?

— Oui, mais celles-ci formaient une configuration inédite : trois Portes en orbite autour d'un planétoïde en carbone pur. Mais une seule était active. C'est là que des Apôtres des Vangk ont prétendu avoir découvert le corps momifié d'un Vangk. Une équipe scientifique diligentée par les vingt plus grosses multimondiales est arrivée sur place pour vérifier cela et faire un rapport. »

Il s'en souvenait vaguement, à présent. À l'époque, il ne s'intéressait guère à ce qui se passait en dehors d'Es Moravi. Cet événement avait dû incommoder les multimondiales, car très vite on n'en avait plus entendu parler, du moins par les canaux officiels.

« Et alors ?

— Le rapport a conclu à une interprétation erronée. Mais, naturellement, il y en a toujours pour croire qu'on leur ment. Les Pèlerins, par exemple. Quand la réalité est trop triviale, l'imagination se charge de la transformer en quelque chose de magique. C'est aussi naturel que la pesanteur. Et lutter contre la pesanteur demande beaucoup d'efforts.

— Le rapport était vraiment fiable ? »

Jude haussa les épaules.

« Qui sait ? Je ne fais pas plus confiance aux multimondiales que les Pèlerins, même si ce n'est pas pour les mêmes raisons. De toute façon, ça n'a plus grand intérêt aujourd'hui.

— Pourquoi cela ?

— La seule Porte activée a été scellée.

— Dans ce cas, où se rendent les Pèlerins ?

— Vers un système voisin, accessible par une Porte en fonctionnement. Ils sont beaucoup à vouloir rallier les Trois Portes par une voie conventionnelle.

— Un vaisseau ? Voyons, c'est impossible, les distances sont trop grandes entre les systèmes solaires... Du moins, c'est ce qu'on nous a toujours enseigné, non ? »

Elle haussa à nouveau les épaules, signe que le sujet l'avait lassée. Valrin n'insista pas. De retour dans sa cabine, il se connecta aux téléthèques pour avoir plus d'informations. La synthèse que lui fit Admani recoupait ce que lui en avait dit Jude. Les Trois Portes – tel était le nom de cette étrange configuration – orbitaient à cent millions de kilomètres d'un couple trou noir-naine blanche baptisé Alioculus X2. C'était un clan de peaux-épaisses qui avait découvert le corps du Vangk et bouleversé par la même occasion tout l'univers humain. Les peaux-épaisses étaient des posthumains adaptés au vide, dont le surépiderme faisait office de combinaison spatiale. On les employait sur les chantiers d'assemblage d'orbiteurs ou à l'entretien de spatiocénoses.

Sur l'archive vidéo de quinze secondes récupérée par Admani, trois silhouettes humanoïdes tractaient une masse oblongue d'environ cinq mètres de long ; des caricatures de membres tronqués se recroquevillaient sur ses flancs plissés comme la couenne d'un vieux pachyderme. À vrai dire, on aurait dit un

acarien saisi sur macrophotographie. Puis les peaux-épaisses l'amarraient à une structure de tubes et de propulseurs à hydrazine. En arrière-plan, aucune des Trois Portes n'était visible, mais l'objet central, lui, l'était. Plutôt qu'un planétoïde, il s'agissait d'un polyèdre irrégulier ou l'imbrication inextricable de plusieurs polyèdres, de trois ou quatre kilomètres de diamètre. Un nouvel artefact à la fonction inconnue à mettre sur le compte des Vangk, se dit Valrin, au même titre qu'Es-B Mori.

Sitôt diffusée la nouvelle qu'un corps organique étranger avait été trouvé flottant dans l'espace, la ruée avait commencé : des agents de grandes multinationales, des scientifiques d'instituts de recherches, des Apôtres des Vangk... Le communiqué de ces derniers n'avait pas tardé à être publié et largement répandu par les médias. Ils affirmaient que l'on avait affaire au corps d'un Vangk... et la réponse, peut-être, aux questions qui hantaient l'humanité était à portée de main : pourquoi les Vangk avaient-ils laissé un réseau de Portes à la disposition de l'humanité, pourquoi n'avaient-ils pas laissé d'autre indice de leur existence, pourquoi aucune Porte n'avait-elle débouché sur un monde peuplé d'êtres intelligents alors que la vie, elle, abondait... Devant l'afflux incontrôlable de curieux, un accord avait été passé entre les multinationales : une équipe de scientifiques choisis pour leur neutralité avait été nommée pour mener des investigations sur le soi-disant corps du Vangk. Les résultats devaient être rendus publics et les bénéfices technologiques éventuels équitablement répartis. Tout le monde devait avoir sa part de gâteau.

Mais rien ne s'était passé comme prévu. Un commando fit sauter son vaisseau bourré de bombes HH en émergeant de la Porte, à proximité du corps du Vangk. L'attentat fut revendiqué par une obscure faction escopaliennne. Le corps du Vangk fut pulvérisé, mais la réaction à cette agression ne se fit pas attendre : la Porte se désactiva définitivement, condamnant à l'isolement la quinzaine d'orbiteurs et la station de recherche qui se trouvaient là. C'était sans doute précisément ce que désiraient les fanatiques religieux qui considéraient le corps du Vangk comme sacrilège à leur foi : sceller le mystère dans le tombeau de la distance.

On découvrit alors qu'il existait une autre Porte en activité, à deux mois-lumière de la configuration d'Alioculus X2. Elle gravitait autour d'une planète gazeuse esseulée baptisée Moire. C'est grâce à un laser pulsé orienté vers Moire que les scientifiques piégés sur place purent transmettre leur rapport, établi à partir d'échantillons extraits avant la destruction.

Ses conclusions négatives ne suffirent pas à décourager les Pèlerins qui continuèrent d'affluer par dizaines de milliers vers la Porte de Moire. Ils étaient décidés à construire un vaisseau capable de parcourir deux mois-lumière. Si le commando suicide escopalien avait pensé étouffer dans l'œuf un culte naissant, il s'était fourré le doigt dans l'œil : la destruction de la relique avait renforcé la foi et surtout escamoté toute possibilité de réfutation.

Les fonds étaient fournis par les dons de fidèles, mais aussi de multimondiales qui se déclaraient intéressées par le planétoïde de carbone. Résultat, un gigantesque chantier spatial était en cours depuis deux ans. Jamais encore on n'avait éprouvé la nécessité de concevoir et fabriquer un vaisseau capable de parcourir plus de quelques minutes-lumière. Deux mois-lumière, cela constituait une première, et il n'y avait pas une semaine sans que les médias en parlent, entretenant les polémiques sur le mystère des Portes ainsi que sur les Apôtres des Vangk. Valrin s'en souvenait à présent.

Il demanda un complément de recherche sur la secte, notamment sur son financement. Il y avait des donations d'hommes politiques, de magnats industriels et de divers ordres monastiques possédant des entreprises ou offrant des services. La provenance de ces dons était aussi diffuse que le bruit de fond universel, ce qui indiquait que la secte existait à peu près partout où l'homme s'était établi. Sa personne morale était en outre propriétaire de champs d'astéroïdes qui lui assuraient de confortables revenus et possédait un nombre élevé d'actions dans la plupart des multimondiales, lui procurant une parfaite tranquillité tant au niveau politique que fiscal. En somme, elle n'avait pas l'air différente des milliers de sectes qui pullulaient, si ce n'est qu'elle avait encore plus mauvaise presse que les autres.

Dans la nuit, le cargo-mât recommença à accélérer. Quand Valrin retourna dans la salle à manger, le lendemain matin, les détails de la Porte de Vangk apparurent. De teinte gris graphite, l'anneau avait une trentaine de mètres d'épaisseur. Sa profondeur n'était pas visible, mais, d'après Jude, elle n'excédait pas son épaisseur. Le soleil n'aurait dû l'éclairer que partiellement, pourtant sa luminosité était uniforme. Valrin approcha de l'écran et agrandit l'image jusqu'à la pixellisation. L'anneau était lisse sur sa face intérieure, à la différence de la face extérieure, striée et bosselée de protubérances aux formes étranges... comme des caractères, mais sans ordre ni redondance apparents. Jude lui avait appris que des générations d'IA avaient travaillé sur un éventuel langage. Les résultats obtenus variaient de la poésie surréaliste au franchement comique. Mais aucun n'avait été concluant. « Les voies des Vangk sont impénétrables », avait commenté Jude, un rien ironique.

La jeune femme arriva. Valrin se tourna vers elle.

« Nous avons accéléré cette nuit, n'est-ce pas ? »

— Oui. Nous avons acquis notre vitesse de transfert. Dix-neuf kilomètres virgule vingt-trois par seconde : c'est celle qui est nécessaire pour arriver à Ast Nuvola.

— Pardon ?

— Je ne te l'ai pas dit ? Il n'y a aucune communication entre les vaisseaux et le système qui commande l'activation de la Porte. La vitesse est le seul paramètre de sélection de destination. L'angle d'approche, la masse de l'objet en transit... aucune autre donnée que la vitesse n'est prise en compte par le mécanisme d'activation des Portes. Voilà pourquoi on pense que leur intelligence atteint à peine le niveau d'une IA primitive. La vitesse minimale pour ouvrir sur une destination est de neuf kilomètres-seconde ; en deçà, la Porte reste inerte. Aucune sonde n'a jamais activé de Porte à une vitesse supérieure à trente kilomètres-seconde.

— Pourquoi ? »

Elle haussa les épaules.

« Parce que les Vangk en ont décidé ainsi, je suppose. »

Un bracelet à son poignet clignota, signe qu'on avait besoin d'elle dans les quartiers d'équipage. Elle s'excusa et disparut.

Deux heures plus tard, l'orbiteur franchit la Porte.

Pendant une dizaine de secondes, l'écran montra la Porte de Vangk telle qu'elle était : un anneau très fin se confondant presque avec l'espace et qui grossissait à toute allure. La plupart des passagers présents dans la salle détournèrent la tête ou fermèrent brièvement les yeux. Ils ne purent voir, comme Valrin, les étoiles derrière l'anneau clignoter avant de disparaître dans un flash négatif. Le plan singulaire se formait, creusant un puits de ténèbres absolues. Valrin ne ressentit rien de particulier lorsque le cargo-mât creva la pellicule insondable. Sur l'écran, l'image se transforma aussi brutalement que si quelqu'un avait changé de chaîne.

« Ça y est, nous sommes passés », dit quelqu'un d'une voix rauque.

À la place du semis d'étoiles, une nébuleuse dense drapait à présent la moitié du ciel. Des fleuves de gaz, dont les (fausses) couleurs allaient du violet au jaune pâle en passant par toutes les teintes du rouge, cascadaient en s'enroulant les uns sur les autres comme pour tresser un immense tapis abstrait. Des cocons de naines brunes en formation tachaient cette brume lumineuse de noyaux d'ombre. Dans la salle, il y eut quelques applaudissements. Une exaltation soudaine et puissante envahit Valrin. Mais elle n'était pas due au miracle que représentait le saut ou au spectacle sur l'écran. Chacune des mille milliards de connexions synaptiques de son cerveau, orientée vers un but et un seul : le châtiment de ses tortionnaires, exprimait sa joie.

J'ai franchi un pas vers ma vengeance, se dit-il. Où qu'il se trouve dans l'univers, je sais désormais que mon ennemi ne pourra pas se cacher.

Un haut-parleur conseilla aux passagers de s'accrocher, le temps pour l'orbiteur de s'aligner sur sa nouvelle trajectoire en direction d'Ast Nuvola. L'arrivée était prévue le lendemain.

Dans l'intervalle, Valrin consulta les téléthèques publiques. Ast Nuvola Calii n'était pas tout à fait assez massif pour adopter une forme sphérique ; il ressemblait à un œuf criblé de cratères d'impacts. C'était l'un des dix mille astéroïdes métallogènes,

essentiellement en fer et en nickel, qui constituaient le système gravitationnel autour duquel orbitait la Porte de Vangk. Le peu de cobalt et de titane qu'avait contenu l'astéroïde avait été extrait au cours des premières années d'exploitation, cent cinquante ans plus tôt, libérant de vastes espaces intérieurs aux familles des mineurs. Toutes travaillaient pour le compte d'une petite multinationale de la Couronne, la Calio. Les métaux étaient destinés aux chantiers de construction de tankers. Nuvola servait de spatioport et de base de peuplement. Les trafics y fleurissaient au grand jour, de la vente de drogue à la location de mercenaires. *Nargess aurait pu être recrutée ici... mais ça n'a été qu'une étape pour elle, comme Es Moravi.*

Un tanker minéralier de la Calio, ses soutes largement ouvertes tels d'immenses élytres, attendait au large d'être chargé. L'orbiteur le dépassa pour aller se positionner à trois kilomètres de l'astéroïde, le long de l'axe polaire. Valrin fut dirigé vers le module d'atterrissage qui servait de transbordeur. Seuls quelques passagers l'accompagnaient. Il ne repéra pas Jude parmi les membres d'équipage présents. Une manière d'abréger les adieux... Valrin en éprouva une pointe de soulagement.

Malgré la courte distance, le trajet dura une demi-heure, car le ballet de drones et de mini-modules de mineurs était intense, et ils durent attendre qu'un créneau se libère. Valrin en profita pour réserver un vol vers Hixsour. Il n'y en avait qu'une fois tous les mois, mais par chance le prochain orbiteur à y faire escale passerait d'ici quatre jours.

À peine le sifflement d'air comprimé des vérins d'amarrage eut-il retenti que les passagers furent débarqués. Après s'être acquitté de la taxe AEE (air-eau-électricité), Valrin remonta à la surface de Nuvola. La pesanteur n'excédait pas un quart de g. Au-delà d'une coupole en quartz artificiel, à vingt mètres au-dessus des têtes, s'épanouissaient les tentures célestes de la nébuleuse. *De simples hydrocarbures peuvent donc produire de la beauté*, se dit Valrin avec un sourire. Des établissements bancaires voisinaient avec des sièges sociaux d'entreprises aux logos tapageurs, des comptoirs de multinationales... Ast Nuvola devait être une zone franche.

Il loua un conapt sous un nom d'emprunt. Lorsqu'il pénétra à l'intérieur, un petit ventilateur se mit automatiquement en route. L'unique fenêtre du studio – guère plus qu'un conteneur évidé doté d'une veilleuse, d'une couchette, d'un urinoir en caoutchouc blanc et d'un lavabo à péage dépourvu d'armoire de toilette – donnait sur le puits principal à zéro g parcourant l'astéroïde du pôle Nord au pôle Sud.

À présent, il devait retrouver la trace de Nargess. Admani avait découvert qu'elle avait séjourné ici sous le nom de Malkia Harrison. Peut-être y avait-il un mercenaire qui pourrait le renseigner. Il se rendit à l'équateur de l'astéroïde par des boyaux carbocimentés d'une propreté rigoureuse. C'était là que se situaient les lieux de plaisir destinés aux mineurs et aux voyageurs.

Dénicher l'homme de la situation ne s'avéra pas compliqué : un certain Romas se trouvait au centre névralgique des transactions entre comptoirs multimondiaux et mercenaires. Valrin ne le contacta pas directement. *Maintenant qu'il sait que quelqu'un s'est renseigné sur lui, c'est lui qui me trouvera.*

En environnement spatial, les armes à feu étaient en principe interdites, mais en acquérir une ne posait pas de problème. C'était un flécheur Baz dont la portée avait été réduite à six mètres. Se procurer des projectiles plus résistants lui demanda plus d'efforts. Il acheta également des alarmes et des pièges qu'il disposa autour de la chambre qu'il avait louée.

Il ne fallut qu'une dizaine d'heures avant qu'on ne vienne le chercher.

Sûrs de leur impunité, les deux nervis envoyés par Romas ne s'étaient même pas donné la peine de se cacher. Ils démagnétisèrent la serrure et entrèrent dans le conapt. Au-dessus de la porte – bien que le terme « dessus » n'ait guère de sens en microgravité – l'un des pièges se déclencha, propulsant un jet de gaz inodore. Le premier nervi cligna une fois des yeux avant de se figer dans un spasme avorté. Le second bloqua ses poumons, mais les liposomes microscopiques du gaz neuroparalysant passèrent sans encombre la barrière de la peau. Cela fut seulement un peu plus long, de sorte que le nervi eut le temps de faire jaillir l'arme-reptile qui dormait sous la

peau de son poignet. Mais pas celui d'ajuster son tir. Un dard se planta en chuintant dans la couchette...

Valrin sortit de derrière la porte et s'approcha avec précaution. Dans sa main, il tenait une paire de ciseaux de chirurgien à lames céramiques. Il repoussa doucement le premier homme, qui alla dériver vers la fenêtre du conapt. Celui-ci avait le blanc des yeux rouge sang – modèle antédiluvien de lentilles sensibles au proche infrarouge, malformation congénitale ou simple pigment destiné à effrayer.

« Je devrais vous tuer rien que pour la forme, dit tranquillement Valrin. Je ne pense pas que votre patron m'en tiendrait rigueur, vous êtes vraiment trop malpolis. »

Il pouvait en liquider un afin que Romas le prenne au sérieux. L'espace d'une seconde, il hésita.

« ... Mais je ne veux pas provoquer d'incident diplomatique, poursuivit-il. Le gaz ne fait effet qu'un petit quart d'heure. »

Il s'approcha du premier nervi et brandit ses ciseaux.

« Cela dit, je veux vous éviter de faire des bêtises quand vous aurez retrouvé votre mobilité... Rassurez-vous, ça ne fait pas mal. »

En quelques coups précis, il sectionna les tendons de leurs doigts. À chaque craquement, les yeux des nervis roulaient dans leurs orbites. De grosses gouttes de sueur tremblotaient à leurs tempes. Valrin essuya le sang qui maculait les ciseaux. Les incisions, elles, ne saignaient presque pas. Du bon travail. Puis il les désarma.

« Me voici rassuré pour vous. Maintenant, vous pouvez m'emmener voir Romas. »

Il attendit que leur langue se libère. Le premier vomit un flot d'obscénités, jusqu'à ce que le second lui donne l'ordre de la fermer.

« Imbécile, tu ne vois pas que ta peau ne tient qu'à un fil ? »

Il parvint difficilement à tourner la tête en direction de Valrin.

« Notre mission se bornait à venir vous chercher et vous amener devant le dige, monsieur.

— Je n'en attendais pas moins de vous. Parfait, je vous suis. »

Il rouvrit la porte. Un étroit corridor tournait brutalement au bout d'une rangée de conapts tous identiques. Les effets du paralysant se dissipaient lentement, et les deux nervis se cognaient aux parois comme des hommes pris de boisson. Ils grimpèrent dans un ascenseur à claire-voie, et l'un d'eux indiqua la direction : le pôle Sud, c'est-à-dire la partie renflée de l'œuf. Pendant qu'ils traversaient des strates d'air alternativement chaud et froid que l'absence de convection parvenait à ne pas diluer, Valrin demanda :

« Ce surnom de dige, qu'est-ce qu'il signifie ? Car il désigne bien Romas, n'est-ce pas ?

— C'est le nom de la bête qu'il a toujours sur son épaule. Un jour, une ménagerie a fait escale à Nuvola. Monsieur Romas s'est pris d'affection pour un des animaux exposés.

— Un dige, c'est ça ?

— Il venait de Seyour-Cinq, je crois. Monsieur Romas a, euh... persuadé son propriétaire de lui vendre un spécimen de dige. Depuis, il le porte sur l'épaule. Le dige a un effet *apaisant* sur son entourage. »

Valrin perçut le sarcasme mais il ne dit rien. Il arriva devant Romas, dans l'arrière-salle d'une boutique de pierres du quartier des négociants locaux. Au fond se trouvait un comptoir en marbre semi-circulaire, derrière lequel étaient exposées des dizaines de bouteilles d'alcool rangées sur de petites étagères. Autour de tables en quartz étaient disposés des canapés bas recouverts de toile verdâtre. Avachi sur l'un d'eux, Romas.

L'homme portait les restes d'une combinaison de survie en plastique collée au laser sur du cuir de culture. Ses bras courtauds se rattachaient à des épaules tombantes. Autour de celles-ci se lovait, comme une écharpe de peau molle, une sorte de ver à tête de serpent ; une créature à la peau blême et glabre, d'une translucidité écoeurante. Un curieux parfum s'en dégageait, aigre et capiteux. Romas leva sur Valrin de petits yeux noirs de rongeur. Sans attendre, il congédia les deux nervis d'un geste de la main.

« Tu n'as pourtant pas l'air bien redoutable, dit-il d'une voix indolente.

— Je n'ai pas de raison de t'en vouloir, répondit Valrin.

— Qui es-tu pour respirer mon air et inquiéter mes hommes ?

— Te dire qui je suis... Non, tu n'aimerais certainement pas. »

Le corps annelé du ver ondula sur sa nuque, et le parfum se modifia imperceptiblement.

« Tu inquiètes mon dige, fit Romas. Intéressant... Moi, je suis immunisé, mais d'ordinaire les phéromones qu'il diffuse suffisent à plonger mes interlocuteurs dans un état proche de la panique. »

Il se leva et se dirigea vers le bar. Il se versa un liquide transparent dans un verre. Puis il revint à la table basse et se rassit.

« Trinquons.

— De l'alcool de pnéophyte ? Non merci.

— C'est de l'eau filtrée, rectifia Romas. Ici, l'eau pure est plus difficile à trouver que la liqueur de pnéophyte... Mais c'est vrai qu'il y a moins de demande. »

Il posa sur la table un pistolet à culasse pneumatique et à crosse en os gravé qu'il avait à la ceinture.

« Je veux des informations au sujet d'une femme qui est passée ici il y a quelques mois, dit Valrin. Malkia Harrison.

— Ce nom me dit vaguement quelque chose... » Un battement de cils appuyé inclina Valrin à penser qu'il compulsait un terminal intra-oculaire. « Elle n'a jamais travaillé pour moi, si c'est ce que tu veux savoir.

— Le nom de son employeur. C'est tout ce qu'il me faut. »

Romas sourit largement.

« Je ne suis pas un indicateur. Adresse-toi à une IA détective.

— Malkia Harrison n'était pas son vrai nom. Et ce que je veux savoir ne réside sûrement pas dans les téléthèques. J'ai de quoi payer. »

L'homme grimaça comme s'il venait d'être agressé par une mauvaise odeur.

« Allons, ce n'est pas qu'une question d'argent. Il y a des informations qui peuvent être dangereuses pour ceux qui les délivrent autant que pour ceux qui les reçoivent. »

Valrin plissa les yeux. Cet homme se livrait à lui sans le vouloir.

Il sait quelque chose. Mais il a raison, ce n'est pas avec de l'argent que je l'achèterai.

« Je pense que tu me donneras ce renseignement pour rien, dit-il enfin. Sans même avoir à me servir de ton dige pour t'étrangler. »

Romas sursauta et ses doigts se refermèrent sur son pistolet. Tout aussitôt il se détendit.

« Pourquoi est-ce que je t'aiderais ? demanda-t-il.

— Parce que tu ne règues pas vraiment ici. Ce sont les multimondiales qui ont créé Ast Nuvola. Tout leur appartient, même toi. Tu vis dans leur ombre et tu mourras dans leur ombre... tout comme tes parents.

— Merde ! Qui t'a mis au courant ? »

Valrin ricana.

« C'était facile à deviner. Que leur est-il arrivé ?

— Alors tu ne sais pas ? »

Le caïd était stupéfait. Il laissa passer quelques secondes, puis il enleva précautionneusement le dige de son cou et le glissa dans un vivarium derrière le bar.

« Au début de l'exploitation pour le compte de la Calio, raconta-t-il, les mineurs provoquaient des collisions entre les astéroïdes métallifères. C'était pratique et surtout pas cher pour récupérer le noyau. Mais trop aléatoire. Alors ils se sont mis à utiliser des GHF, des projecteurs d'ondes concentrées qui effritent la roche. Mes parents, eux, n'étaient pas mineurs ; ils récupéraient des nasses à molécules organiques lâchées des années plus tôt dans les traînées gazeuses de la nébuleuse et qui dérivait, pleines d'eau, de benzène ou de chaînes de cyanopolyynes. Une équipe de mineurs était en train d'éplucher un astéroïde lorsque l'ordinateur de visée de son GHF a débloqué. Mes parents revenaient en module, leurs réservoirs pleins d'hydrocarbures. Le faisceau décentré du GHF les a pulvérisés. L'enquête a duré cinq minutes et a conclu à la malchance. Moi, je savais que mes parents étaient engagés dans des activités politiques. Ils prônaient le séparatisme avec la Calio... Les imbéciles. Au fond, ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient. »

Il contempla Valrin comme s'il s'éveillait.

« Ça alors. Je n'avais jamais confié cette histoire à quelqu'un. Je ne te connais pas, pourtant...

— Parce que je vais faire ce que tu n'as jamais osé. »

Le caïd tordit ses lèvres.

« Faire appel à ma conscience, c'est tout ce que tu as trouvé ? Tu crois qu'au nom d'une vieille histoire qui n'a rien à voir avec la tienne je vais me mettre en danger ?

— Justement à cause du danger. Sinon, je me passerai de toi. Tu n'es qu'un caillou sur ma route, Romas. »

Valrin le vit hésiter, en proie à des émotions contraires. L'homme crispa et décrispa ses poings. Puis il fixa son interlocuteur dans les yeux.

« Cette femme, quel était son vrai nom ?

— Je n'ai qu'un prénom : Nargess.

— Ça me suffira. Reviens dans six heures. »

CHAPITRE VIII

ROMAS donna rendez-vous à Valrin dans une cristallerie abandonnée située tout près du pôle Sud. Pour y accéder, il fallait traverser des espaces loués au rabais, hantés par une faune interlope. Les appuis nécessaires pour se déplacer en microgravité disparaissaient sous la crasse ; des moisissures tapissaient les murs et des plaques de pnéophyte pelaient au plafond, transformant les galeries en jungles suspendues ; les exhalaisons rances qui s'en dégageaient indiquaient que la plante laissée à elle-même ne remplissait plus son rôle d'épurateur d'air, et l'écume grise de poussière qui ourlait ses contours, son rôle d'absorbeur de peaux mortes.

Deux adolescents se mirent à suivre Valrin lorsqu'il s'engagea dans un couloir obscur. Il n'eut qu'à sortir son flécheur pour les faire déguerpir.

Çà et là, de larges pans de pnéophyte avaient disparu, laissant apparaître le carbociment piqueté de taches noires. La sortie se perdait dans un carrefour de boyaux étriqués. Romas surgit de derrière une colonne. Le caïd n'avait pas son dige. L'animal ne supportait peut-être pas la microgravité.

« Alors ? lança Valrin.

— Par là, dit Romas en indiquant l'un des boyaux. Je connais bien l'endroit. J'y venais quand j'étais jeune. »

Valrin n'eut aucun mal à le suivre dans le dédale de boyaux : l'entraînement au combat en impesanteur s'avérait payant. Ils parvinrent jusqu'à une grande salle géodésique dont tous les accès avaient été bouchés. Une odeur d'ozone s'insinuait entre des sacs en plastique crevés et un entrelacs de minces tubes

métalliques. Ceux-ci convergeaient vers un énorme cristal qui trônait au centre de la salle. Ses arêtes tranchantes ravivaient la morne clarté d'éclats rosés.

« C'est une des anciennes cristalleries, expliqua Romas. On y faisait croître des cristaux de convergence destinés aux moteurs ioniques. Il fallait cinq ou six ans pour accréter un bloc de cette taille... Pureté garantie par la microgravité. La production s'est arrêtée bien avant ma naissance : pas assez rentable depuis qu'Ast Nuvola est devenu un port franc. Les gamins, eux, n'ont pas oublié cet endroit. C'est ici qu'ont encore lieu les règlements de comptes entre bandes rivales. Chaque arête coupe comme un rasoir. Le cristal continue de pousser pourvu qu'on lui donne de quoi se développer. Quelques gouttes de sang suffisent. » Sa voix se teinta de nostalgie. « La couleur rosée des excroissances est due au sang de tous les gamins qui s'y sont fait des cicatrices. Une fois, j'ai bien failli y perdre un doigt.

— Et Nargess ? » lui rappela Valrin.

Romas désigna un boyau à l'autre bout de la salle. La perspective avait empêché Valrin de le voir en entrant.

« Elle a habité ici pendant environ deux semaines. Je n'ai pas réussi à apprendre son nom, mais je sais qu'elle a occupé la fonction de recruteuse de mercenaires. » Il grimaça. « Une concurrente en quelque sorte. Elle est connue pour avoir dirigé quelques missions pour le compte de deux ou trois multinationales... Le genre de mission qui ne figure pas dans les rapports aux actionnaires.

— Leur nom ?

— La Triplanétaire, l'Eborn ; Alensus Corpo, occasionnellement.

— L'Eborn ? Ce nom ne m'est pas inconnu.

— Ils possèdent des dizaines de spatiocénoses, une flotte d'orbiteurs, des chantiers spatiaux et quelques concessions planétaires. Pas une multinationale majeure, mais très active en revanche. »

Il se souvenait à présent. L'insigne cousu sur l'uniforme de Jude portait ce nom.

« Il y a quelques mois, poursuivit Romas, Nargess a été contactée par le bureau exécutif de l'Agentejo Hissan, une filiale

de l'Eborn. Je n'ai trouvé aucune trace d'une opération menée par l'Eborn, ni d'ailleurs par aucune des deux autres multimondiales. Si l'opération a effectivement eu lieu, le secret a été bien gardé. Ce qui serait un tour de force sur les téléthèques où tout finit par se savoir. Quant à Nargess, elle a disparu sur une lune d'Es Moravi. Son dossier est clos. »

Je le sais, songea Valrin. C'est moi qui ai dispersé ses cendres.

« Allons voir l'endroit où elle vivait, déclara-t-il. Je suis sûr de trouver quelque chose. »

Romas le guida dans le boyau. Une trentaine d'alvéoles le perçaient sur un seul côté.

« C'est dans l'une d'elles que s'était installée Nargess. C'est tout ce que j'ai pu glaner.

— Attends-moi dans la cristallerie. Tu feras le guet.

— Comme tu veux. »

Valrin se mit à l'ouvrage, tapotant les parois et arrachant les posters jaunis pour essayer de découvrir une niche camouflée. Son instinct lui soufflait que la jeune femme avait forcément laissé une trace écrite ; non par négligence – c'était une professionnelle – mais au contraire pour se couvrir en cas de coup dur : l'opération à laquelle elle avait été mêlée était si secrète qu'elle n'apparaissait même pas en creux dans les archives informatiques des téléthèques. Par conséquent, des documents papiers devaient exister.

Il lui fallut deux heures pour mettre la main dessus. Nargess n'avait pas fait preuve d'originalité pour trouver une cachette, se contentant de les placer dans une enveloppe qu'elle avait ensuite glissée dans une gaine de ventilation. Elle savait qu'il était impossible de dissimuler quoi que ce soit à quelqu'un disposant de scanners performants. Tant mieux, cela faisait son affaire.

Les papiers étaient des rapports relatifs à son enquête. Ils n'étaient pas codés. L'itinéraire qu'avait suivi Nargess à la poursuite de la mystérieuse jeune femme s'y trouvait reconstitué. À travers sa filiale, Eborn était bien son employeur. Admani ne s'était pas trompée de beaucoup : parmi les onze

escales qu'elle avait signalées, neuf avaient effectivement été visitées par Nargess.

Aucun des deux noms qui l'intéressaient n'était cité : ni celui de la jeune inconnue ni celui de la multimondiale qui la convoyait. Mais plus il y pensait, plus cette histoire prenait des proportions inédites. L'enjeu était énorme. De quoi s'agissait-il : d'un gène ou d'un groupe de gènes mutant que portait la femme ? Tout ce qu'il avait vu d'elle, c'étaient des doigts blancs et fuselés dépourvus d'ongles. Le capuchon et le masque sous lesquels se dissimulait son visage ne permettaient pas de voir la couleur de ses cheveux – ou si même elle en avait ; si elle était chauve, elle souffrait donc d'une anomalie génétique dans les émissions épidermiques à l'origine des poils et des ongles. Voire de tares plus graves. L'expression de nouveaux gènes pouvait peut-être engendrer des dérèglements comme celui-là. Il lui faudrait se renseigner à ce sujet.

En tout cas, l'enjeu devait être considérable pour que deux multimondiales continuent à s'opposer au lieu de choisir un accord amiable. Et surtout pour que cette guerre reste secrète. Valrin n'en connaissait ni les tenants ni les aboutissants. Mais ce secret, qu'il n'avait qu'effleuré sans le percer, constituait déjà un avantage qu'il comptait bien exploiter.

Il glissa l'enveloppe contre sa poitrine et remonta le boyau en direction de la cristallerie.

Au moment où il ouvrait la bouche pour appeler Romas, quelque chose traversa lentement son champ de vision. Il se figea, tous les sens en alerte. Une amibe liquide rouge sang, grosse comme le poing, dérivant paresseusement. Valrin dégaina son Baz et avança jusqu'à l'entrée du boyau. Il ploya les jambes dans l'idée de bondir en arrosant l'espace autour de lui.

Un faible halètement le retint. Romas devait être aux prises avec un adversaire, sur sa gauche. Valrin recula. Dans la première alvéole, il repéra un vieux gobelet en verre dépoli. Il le saisit et le projeta droit devant lui, vers le centre de la salle. Alors que l'objet heurtait le cristal géant dans un tintement faussé, Valrin surgit à son tour, le pistolet armé.

Les bras de Romas battaient l'air dans une tentative désespérée d'attraper le câble mince et torsadé qui lui sciait le

cou. Son adversaire enfonçait ses genoux dans son dos, hors de portée. C'était son bras lacéré qui avait laissé échapper la bulle de sang, mais il avait le dessus et, dans moins de dix secondes, Romas serait mort par manque d'air ou le cou brisé. La demi-seconde au cours de laquelle son agresseur leva les yeux en direction du bruit, Valrin pointa le pistolet et appuya sur la gâchette. Il y eut un recul à peine perceptible lorsque le nuage d'aiguilles jaillit à la vitesse du son de la gueule de l'arme. Le bruit qu'elles produisirent en traversant les os du crâne s'apparenta à de la gaufrette qu'on écrase. Le visage du nervi se brouilla de milliers de piqûres écarlates. Sa prise se relâcha. Lentement, il se détacha du corps de sa victime.

Valrin bondit vers Romas, agrippa une jambe et se hissa à son niveau. Celui-ci ne parvenait pas à parler. Son cou arborait une magnifique balafre violette. Le câble lui avait entaillé la peau, mais pas suffisamment pour le faire saigner.

« L'autre... » éructa-t-il d'une voix rauque. Au même moment, Valrin perçut un mouvement rapide dans sa direction. Une forme le percuta violemment, le forçant à lâcher son pistolet. Deux bras souples glissèrent vers son cou tandis que deux longues jambes se nouaient autour de sa taille. Un pied s'enfonça dans son sternum, sans doute dans le but de vider ses poumons. Le souffle de son ennemi lui arriva dans le cou. Une onde rouge passa sur Valrin, saturant son cerveau. Sa main gauche se referma sur de la chair. Il serra de toutes ses forces, tordit tout en enfonçant ses ongles comme des serres. La silhouette hurla, prise au dépourvu par cet accès de rage pure. Elle tenta de s'extraire en frappant frénétiquement Valrin à la tête, mais celui-ci ne s'en aperçut même pas. Il continua à presser, insensible aux signaux de douleur provenant de sa propre main.

L'autre poussa un cri aigu – c'était une femme. Valrin fit pivoter son poignet, entraînant son ennemie. Celle-ci était revêtue d'une combinaison moulante noire et d'un masque intégral dissimulant jusqu'à ses yeux. Il ramena ses jambes et prit appui sur elle. Puis, d'une détente brusque, la repoussa. Elle ne put rien faire pour ralentir ou éviter les excroissances coupantes du cristal.

Les arêtes minérales lui cisailèrent le dos jusqu'à l'os dans un jaillissement pourpre.

Valrin se propulsa vers Romas qui flottait à l'écart, bras et jambes écartés. Il était épuisé, non par l'effort qu'il venait de fournir, mais par la bouffée de rage qui, en se retirant, le laissait pantelant.

« Romas... tu vas bien ?

— Je dois avoir une vertèbre cervicale déplacée, dit-il. Je connais un type qui pourra m'aider. Voici son adresse... »

Valrin hésita. Ne devait-il pas achever le travail des tueurs et liquider Romas qui en savait à présent beaucoup sur lui ?

Il s'arrêta subitement. Le corps de la jeune femme venait de rebondir avec mollesse contre la paroi. Des dizaines de globules pourpres l'accompagnaient en s'entrechoquant... Elle laissa échapper un gémissement sourd.

« Qu'y a-t-il ? grogna Romas. Allez, ne traîne pas.

— Une seconde. »

Il la rejoignit. Son dos n'était plus qu'un champ de ruines d'où saillaient des esquilles d'os et de cartilages. Il lui ôta délicatement son masque intégral. Un visage ordinaire aux yeux marron, si ce n'était l'oreille gauche réduite à un moignon charnu, plissé et tire-bouchonné. De la « main-d'œuvre indigène », selon la terminologie de recrutement des multimondiales.

« Est-ce que tu peux parler ? demanda Valrin. Ne t'épuise pas. Si tu ne peux pas, cligne deux fois des yeux.

— Je peux... Oh, Vangkdieux...

— Inutile de gaspiller ta salive. Je sais que vous ne comptiez pas me tuer, du moins pas tout de suite. Sinon, vous vous seriez contentés de nous gazer ou de décompresser la cristallerie. On vous avait donné l'ordre de m'interroger d'abord. Cela signifie qu'il y a une ligne de communication avec tes commanditaires. Même si tu ne sais probablement pas de qui il s'agit, à l'autre bout.

— Va te faire foutre. »

Il s'approcha de son visage comme s'il voulait capter son dernier souffle.

« Écoute, murmura-t-il. Tu vas tout me dire, ensuite je te laisserai tranquille. Mais, si tu ne parles pas, je reviendrai bientôt avec un médikit. Et je te garderai en vie le temps qu'il faudra pour que la souffrance que tu ressens en ce moment ne soit rien, *rien* à côté de ce que je te ferai endurer. »

La jeune femme retint sa respiration plusieurs secondes avant d'expirer longuement. Puis elle hoqueta :

« Faisons un marché. Je te dis ce que je sais, et tu me tues proprement après.

— D'accord. »

Elle déglutit.

« Ça sentait le coup pourri de toute façon. La paye était trop belle... On devait liquider toute résistance autour de toi, puis te capturer et te faire cracher le morceau. Ensuite on t'aurait balancé dans l'espace et on aurait envoyé un message anonyme via les téléthèques, avec un code de huit lettres, pour le rapport. »

Elle les épela laborieusement.

« Maintenant, termina-t-elle, à toi de remplir ta part de notre petit marché. »

Valrin hocha la tête. La femme avait un poignard à lame dentelée dans un fourreau sous l'aisselle. Il l'extirpa, palpa la poitrine afin de vérifier que la lame ne riperait pas sur une côte – puis l'enfonça brutalement en plein cœur. La femme n'eut qu'un bref soubresaut à l'instant de rendre l'âme.

Romas s'impatiait. Valrin se rendit à l'adresse indiquée, au cœur d'un quartier de conapts à plaisir tout en vitres. Les prostituées qui les occupaient se devinaient à leurs silhouettes brillant dans l'obscurité grâce à leur épiderme génétiquement programmé pour produire de la luciférine.

Un gorille au visage d'ancien boxeur lui ouvrit. Il n'avait jamais été médecin mais possédait un médikit d'urgence dont il avait appris le fonctionnement, visiblement sur le tas. Valrin lui indiqua la direction à prendre et les soins à prodiguer.

« Monsieur Romas n'a pas stipulé que tu m'accompagnes ? s'étonna le gorille.

— Je n'obéis pas au dige. Tu lui diras qu'il ne cherche pas à me recontacter, si tant est qu'il en éprouve le besoin. »

Le gorille haussa les épaules. Valrin regagna son conapt et se brancha sur les téléthèques. Il généra un message sans destinataire, avec les huit lettres du code dans l'intitulé. Puis il rédigea un faux rapport selon lequel il avait été capturé, sommairement interrogé puis exécuté. Enfin il classa le message dans la boîte d'envoi. D'ici quelques minutes, il lui serait renvoyé avec la mention <destinataire inconnu>. Mais entre-temps une sonde logicielle de la multimondiale – ce pouvait être chacune des deux concurrentes – aurait intercepté le code d'intitulé et enregistré le message.

Quelques minutes plus tard, le terminal bipa. Expéditeur inconnu. Une simple phrase :

> *Identifiez-vous.*

Valrin jura entre ses dents. Il tapa :

> *Je vous tuerai tous jusqu'au dernier.*

Son index hésita sur le bouton d'envoi... Il effaça le tout et renvoya un message vide. Quelques secondes plus tard, un nouveau message tomba :

> *Nous nous verrons où vous savez.*

Valrin se débrancha et quitta son conapt.

Pendant les deux jours qui restaient avant le départ pour Hixsour, il se planqua dans un entrepôt désaffecté à un quart d'atmosphère, ne retirant le masque respiratoire qu'il avait volé à une borne d'urgence que pour boire ou avaler une barre protéinée achetée à un distributeur. Le carbociment des murs pelait par plaques, dévoilant une pierre comme rongée aux mites. Le plafond était recouvert de carreaux en fibre de verre rose pâle, mais un tiers d'entre eux manquaient, ouvrant sur une pénombre poussiéreuse de câbles, de rails et de tubulures.

Juste avant l'embarquement, Valrin loua un conapt dépourvu de terminal, dans le seul but de se laver et de rafraîchir ses vêtements.

Il contacta Admani à partir d'une borne de l'astroport et lui demanda de vérifier si, parmi la liste des passagers, ne se trouvaient pas de mercenaires à destination d'Hixsour. La réponse arriva quelques minutes plus tard : quatre hommes avaient embarqué deux escales plus tôt sur le *Luiz Andréas*

Zemön. Des spécialistes augmentés d'implants, au câblage neural amélioré.

Une opération est donc en cours sur Hixsour. Peut-être continuent-ils à faire le ménage. Maintenant, ils savent que quelqu'un est à leur poursuite. Après tout, ce n'est peut-être pas si mal.

Avant de se débrancher, il vérifia ses comptes. Ils étaient presque à sec, son voyage sur Hixsour serait le dernier s'il ne trouvait pas de l'argent. Il remit ce problème à plus tard.

Un module de liaison vint s'arrimer. Aussitôt, l'embarquement commença. Ils étaient peu nombreux, à peine une dizaine répartis en deux familles.

L'intérieur du module se réduisait à un unique compartiment d'un dépouillement monacal ; il n'y avait même pas de sièges, de sorte qu'il fallait se cramponner aux rampes de métal allant du sol au plafond. À l'avant s'ouvrait une vaste baie vitrée ovale, par où les passagers pouvaient voir le *Luiz Andréas Zemön* en approche... et l'on devait reconnaître qu'il valait le spectacle.

Le *Zemön* était constitué de trois orbiteurs agglomérés autour d'un propulseur ionique à fusion hors d'âge qui formait l'axe central. D'autres éléments venaient se greffer çà et là, donnant l'illusion que le vaisseau s'était formé à partir d'un cimetière spatial. Il devait être une fois et demie plus grand que l'orbiteur qui avait amené Valrin sur Ast Nuvola. Enjambant les coques, des passerelles arachnéennes reliaient les unités d'habitation aux prises de maintenance singulièrement décorées. Valrin eut le temps d'apercevoir des bouquets de cariatides hérissant une sorte de dôme. Puis un gyrophare orange se mit à tourner au-dessus d'un tube d'appontage. Le module alla s'y amarrer.

Ils débouchèrent sur un vaste hall surmonté d'une coupole opportunément dirigée vers le soleil. Tout était plaqué de bois et de nacre – impossible de dire s'il s'agissait de vrai ou de faux. Des fresques vives décoraient les murs lambrissés, entre des colonnes torsadées, ors et pourpres, dissimulant les tuyaux et les câbles. Les lampes étaient dorées et sous des abat-jour de soie à pompons. On aurait dit l'intérieur d'un vaisseau de luxe tel qu'il en avait existé au quatrième siècle, lors de l'établissement des grandes dynasties multimondiales. Sur les

parois latérales concaves, des trompe-l'œil holographiques ouvraient sur de vastes perspectives planétaires. Ne manquait que l'escalier d'honneur. En arrière-fond s'égrenaient les dernières mesures d'une symphonie de Zemön, la cinquième ou la sixième.

Les passagers avancèrent sous la coupole illuminée, leurs pas intimidés résonnant sur un damier blanc et vert.

Un angelot en faux marbre monté sur des roulettes chromées apparut. Sa voix flûtée les convia à le suivre vers leurs cabines respectives. Ils franchirent plusieurs salles aux décors baroques, modelés selon des styles ayant cours sur les planètes les plus riches de la Ceinture. Le quartier d'habitation s'avéra beaucoup plus spartiate que ce qu'ils venaient de voir. À vrai dire, hormis un holoportrait scellé dans le plafond, la cabine était identique à celle de n'importe quel orbiteur.

Valrin n'eut pas à demander à Admani de faire une recherche sur le *Luiz Andréas Zemön* : une brochure trônait sur la table de nuit. Elle indiquait qu'il suffisait de toucher l'holoportrait pour activer le message de bienvenue. Amusé, Valrin obéit. Aussitôt, l'image de l'homme s'anima. En quelques secondes, Valrin eut un aperçu de l'historique du vaisseau : c'était une lubie d'un magnat du chivre qui, cent cinquante ans plus tôt, avait armé ce navire. Il l'avait baptisé *Luiz Andréas Zemön* en hommage au plus grand compositeur du siècle classique. Dans le métal qui constituait le vaisseau, il avait même fait graver les enregistrements originaux de ses douze symphonies. À sa mort, les héritiers n'avaient pas vendu le vaisseau aux grandes compagnies trans-Portes. Et, un siècle et demi plus tard, son dernier descendant habitait toujours le quartier central où se trouvait l'IA de commandement. Aussi fantasque que ses ancêtres, il se mêlait volontiers aux passagers et était reconnaissable à sa longue moustache aux pointes nouées derrière la nuque.

Dès le lendemain, Valrin fut convié à participer à une pièce de théâtre qui serait retransmise dans tous les quartiers d'habitation. Il déclina poliment mais regarda la mise en scène quelques minutes.

Il s'agissait d'une célèbre pièce de Chauma, un artiste post expansionniste de Kasei. Des tourments amoureux dans les préludes héroïques d'une terraformation... Très vite, Valrin se lassa. Le théâtre lui faisait le même effet que le sexe, qu'il voyait désormais résumés à leur seule fonction : des distractions destinées à oublier l'insipidité de l'existence. L'art, la religion ou le sexe, tout était bon pour se distraire de la vie tout en ayant l'impression de la prolonger. Mais lui n'en avait pas besoin. La vengeance, contrairement à tous ces leurres, était un idéal qui pouvait tenir ses promesses.

Il se redressa et ordonna au terminal de faire un gros plan sur l'un des figurants. Un homme au physique androgyne, les membres fins et le visage vide de toute particularité hormis un tatouage à la tempe en forme de trident renversé.

« Celui-là, en haut à gauche, en tenue coloniale. Quel est son nom ? »

Le terminal le lui donna. Valrin le nota puis contacta Admani afin de lui demander s'il s'agissait d'un des tueurs envoyés sur Hixsour. Car seul un homme aux réflexes artificiellement augmentés se mouvait avec une telle fluidité. La réponse lui parvint une demi-heure plus tard. Positive.

Il pouvait le tuer sans trop de difficultés, lui et les trois autres. Dans un vaisseau, c'était même plus facile qu'à l'air libre. Mais, dans ce cas, il ne saurait jamais quelle était leur mission alors que, vivants, ils le mèneraient jusqu'à celui ou celle qu'ils devaient retrouver et tuer. L'élément de la chaîne qui remontait jusqu'aux commanditaires originels.

CHAPITRE IX

DES SAUTES de pesanteur indiquèrent que le *Luiz Andréas Zemön* modifiait sa trajectoire pour se placer en orbite d'Hixsour. Il ne restait que deux jours avant le décrochage de l'atterrisseur.

Valrin étudia une dernière fois les rapports papiers de Nargess. Des phrases sibyllines se détachaient de la litanie des escales et des dépenses :

Trois hommes escortent la Clé, des polyvalents comme moi. Ils ont toujours une longueur d'avance, il faudra mieux payer les IA de pistage.

Pavel est mort – perte normale. Renforcer les procédures.

Cela fait deux mois que je végète sur Cel Atham. Ils ne sont pas venus, l'info a dû filtrer. Demande de transfert au point suivant.

Trace ADN du tueur trouvée dans le conapt cible. Fichier joint pour recherche prioritaire.

Bref, rien d'utilisable. Valrin avait fait des recherches sur le réseau des téléthèques sur le nom de « Clé ». Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, les réponses se comptaient par centaines de milliers. Les rapports de Nargess portaient en en-tête : *Porte noire*. Une recherche sémantique ne s'avéra pas plus concluante. La Porte noire faisait partie du folklore des Apôtres des Vangk. Selon eux, il existait une Porte spéciale, une Porte ouvrant sur le Multivers. C'était un point nodal par lequel il était possible de se rendre n'importe où sans avoir à prédéterminer sa destination ; cette Porte universelle ouvrait également sur la tout aussi mythique « Porte blanche » derrière

laquelle s'abriterait le monde natal des Vangk. Il était également possible de bloquer et déverrouiller n'importe quelle Porte à volonté.

Ce type de légende, fantasme d'élévation ou de puissance absolue, allait à l'encontre du principe même de réseau qui fondait le système des Portes de Vangk. Quant aux acceptions symboliques répertoriées dans les banques de données des téléthèques, elles n'étaient pas plus éclairantes.

Valrin laissa tomber et alla flâner dans les salons. Le *Zemön* transportait essentiellement des familles de colons. Elles venaient de deux agromondes différents et essaïmaient vers une planète tout juste découverte. Dans les soutes s'entassaient des sacs de graines et des fœtus congelés de porçons, de faluils provenant d'Ackerin II et de poissons d'élevage... une véritable arche de Noé à usage industriel. Il régnait à bord une curieuse ambiance d'exaltation naïve. Un positivisme animal qui excluait tout bémol autocritique. On discutait et on riait fort. Les sexes se frottaient dans une folle sarabande, comme si la frénésie de peuplement ne pouvait attendre l'arrivée sur la terre promise... Cela incita Valrin à regagner sa cabine.

En attendant l'embarquement sur le module d'atterrissage, il dépouilla les journaux locaux d'Hixsour. Il remonta à plusieurs mois en arrière. Un incendie inexplicable avait ravagé la capitale, faisant six cents morts, approximativement à la date où l'inconnue avait fait escale sur Es Moravi.

Six cents morts. Il sautait peut-être trop vite aux conclusions, mais, si cette catastrophe avait eu pour objectif de faire place nette après le passage de l'inconnue, combien de génocides étaient prêts à commettre ses accompagnateurs pour protéger leur secret ?

Il haussa les épaules et refoula cette question tout au fond de son esprit.

Il grimpa dans l'atterrisseur en compagnie d'une quinzaine de personnes : des administrateurs et des hommes d'affaires, en plus des quatre tueurs. Ceux-ci ne cherchaient pas à se cacher, et le chef se devinait aisément à la façon dont il s'imposait au milieu des autres. C'était l'androgyné tatoué de la pièce de théâtre. Valrin sourit intérieurement. Ses trois subalternes

devraient être éliminés. Mais, celui-là, il faudrait le garder en vie afin de l'interroger.

Les volets du module se fermèrent, mais la descente ne s'effectua qu'après un tour d'orbite pour rien, le temps pour le guidage sol de s'aligner. C'est à peine si Valrin fit attention aux vrombissements qui envahirent la cabine. Un voyant passa au vert. Un sifflement, une gêne passagère dans les oreilles – ils avaient atterri. On les fit passer dans un tube étroit puis dans une salle d'eau pour l'habituelle douche détergente. L'air était inférieur de quelques décimales à la pression nominale du *Zemön*, son taux d'oxygène était de quelques décimales plus élevé ; il charriait des gaz rares et des poussières organiques qui faisaient de cet air celui d'Hixsour et d'aucun autre monde.

Valrin récupéra ses vêtements aseptisés. On le fit passer à travers des corridors crasseux, puis il se retrouva dans le hall du terminal, en face de la consigne. Les armes – deux pistolets et un fusil matriciel de calibre moyen sur trépied – et les explosifs qu'il avait commandés par l'intermédiaire d'Admani étaient bien là.

L'intermédiaire avait même laissé une petite statuette dans un sac en plastique auquel était agrafé un carton : *En bon souvenir d'Hixsour*. La statuette représentait un singe à six mains et était faite de fils de métal tressés puis fondus. Valrin l'empocha.

Il n'eut aucun mal à suivre les quatre hommes jusqu'à un hôtel miteux à la périphérie de la ville. Il loua une chambre à l'étage en dessous – le deuxième – et commença sa surveillance. Comme il s'y attendait, les quatre hommes ne sortaient jamais séparément, et au moins l'un d'entre eux restait toujours dans la chambre qu'ils partageaient.

Il les espionna, attendant qu'ils aient localisé leur proie. Les tueurs étaient efficaces : ils y parvinrent en une semaine. C'était un homme du nom de Xavier. Il avait échappé à des intervenants locaux. Il aurait dû être éliminé depuis longtemps, mais on avait jugé préférable de laisser passer plusieurs mois entre les deux opérations.

Le moment d'agir était venu. Valrin les photographia et inséra leur profil dans le traqueur optique de son fusil matriciel.

Puis il alla le dissimuler dans une haie, de l'autre côté de la rue. Posté sur un trépied, son angle de vision couvrait l'entrée de l'hôtel et les deux fenêtres du rez-de-chaussée, mais pour le moment il n'était pas activé. Valrin acheta un minidrone d'entretien de conduites d'évacuation, le bourra de plastic et le téléguida jusqu'à la salle de bains des tueurs. Il bloqua le drone à l'intérieur de la conduite, au niveau du sol. Puis il remplit de plastic l'ampoule grillée du couloir en face de leur chambre.

Dès que ce fut fait, il alla en ville et se procura un tout-terrain jaune avec des portières en damier noir et blanc. Le pilote automatique était un logiciel générique Sprit 2 adapté aux spécificités du véhicule, trop idiot pour comprendre les ordres en langage naturel. Hixsour abritant une société en état de décomposition avancée, négociier sans trace légale s'avéra d'une extrême facilité.

À son retour, il activa le fusil matriciel et revint dans sa chambre. Les tueurs s'apprêtaient à lever le camp. Valrin entendit quelqu'un entrer dans la salle de bains. Il compta les pas, l'index au-dessus du bouton du détonateur de sa télécommande. Il lui était impossible de savoir de quel tueur il s'agissait. Un acolyte ou le chef en personne ? C'était un risque à courir.

Ça y est, il est devant l'évier. L'eau coule... Maintenant !

L'explosion fit vibrer tout l'étage et lézarda le plafond de la chambre de Valrin. Il se précipita dans le couloir et dévala les escaliers. Il se retrouva sur le trottoir au moment où la seconde détonation, celle du couloir, retentissait dans l'air. Une épaisse fumée sortait d'une fenêtre du troisième étage.

Au moins un mort, il en était sûr. Mais l'explosion du couloir n'avait peut-être rien donné.

Valrin se posta au coin de la rue, un pistolet à induction à la main. Du majeur, il tapota trois fois sur un bouton situé sur le côté, sélectionnant le nombre de balles à injecter dans la chambre d'induction. Les balles étaient conçues pour libérer à l'impact une onde de choc synchrone broyant les organes qu'elles n'avaient pas traversés.

Son véhicule était garé une centaine de mètres en amont. Il ne risquait rien car la police n'arriverait pas avant une bonne

demi-heure : comme sur toutes les planètes en faillite, les services publics d'Hixsour avaient été sacrifiés en premier.

Le plus jeune des tueurs sortit. Du sang coulait de ses oreilles et ses vêtements étaient noircis. Le traqueur optique du fusil sur trépied ne lui laissa aucune chance : au bout de trois pas, une balle lui ouvrit un troisième œil au milieu du front. Mais il n'eut pas le temps de tomber. Derrière lui, l'androgyne le maintint debout, se servant de lui comme d'un bouclier. Une arme curieuse, large et plate, enveloppait son avant-bras. Sans hésiter, il tira à travers le corps de son compagnon. Une gerbe de feu jaillit dans la haie. Le chef lâcha enfin le corps presque coupé en deux à partir de la taille.

Valrin visa au niveau de la taille et appuya sur la détente. L'androgyne se plia en deux, mais en un éclair Valrin sut qu'il n'était que légèrement blessé. Ses vêtements spéciaux avaient bu l'énergie cinétique des trois projectiles qui pénétraient son flanc. Trop tard pour le mettre hors d'état de nuire sans le tuer. Valrin recula à l'abri du mur et courut vers son tout-terrain. Derrière lui, des milliers de micro-impacts déchiquetèrent l'angle du mur.

Valrin démarra en trombe. Direction un point derrière l'horizon dont il avait entré les coordonnées dans le pilote automatique. C'est là-bas, dans un domaine abandonné à six cents kilomètres de la capitale, qu'aurait lieu le prochain affrontement.

Le tout-terrain traversa une aire encombrée de semi-remorques rouillant sur leur plateau de déchargement, puis des raffineries de nourriture avec leurs tours-champignons à protéines, fissurées et livrées au délabrement. L'état de la route se dégrada quelque peu. Tout du long, des panneaux publicitaires hors d'âge vantaient les mérites d'entreprises qui n'existaient plus. Devant des bâtisses préfabriquées au toit de tôle ondulée, des ribambelles de gamins jouaient à la balle. Certains coururent derrière le tout-terrain en faisant des gestes obscènes. L'air empestait tant la vieille levure que Valrin ordonna au pilote automatique de fermer les aérations. Puis il modifia l'inclinaison du siège en position couchée et s'endormit pour deux heures.

Lorsqu'il se réveilla, le tout-terrain roulait à bonne allure sur la route poussiéreuse et inégale, entourée de chaque côté par des collines en friche s'étendant à perte de vue. Des champs jadis moissonnés par des drones géants pilotés depuis des satellites géosynchrones. Sans doute les machines agricoles pourrissaient-elles quelque part au sein de cette savane tristement éclairée par le soleil émeraude.

Il se demanda ce qui l'avait réveillé. Au moment où il se posait la question – *un grondement sourd, un petit tremblement de terre ?* –, le tout-terrain ralentit de lui-même et une harde de faluils sauvages traversa la route au son de majestueux barrissements. Cinq adultes hauts comme des immeubles de trois étages et pesant largement leurs douze tonnes trottaient sur trois paires de pattes massives, suivis par une ribambelle de larves d'à peine une tonne... Alors qu'ils s'éloignaient dans l'océan d'herbes folles, Valrin contempla leurs longs cous qui oscillaient tels des serpents de mer égarés, en se demandant quels prédateurs ces mastodontes pouvaient avoir eu sur leur planète d'origine.

Un embranchement se dessina bientôt, surmonté d'un silo crevé, son cône à demi effondré hissant un relais radio tout tordu au-dessus de lui.

Le tout-terrain enfila une voie partant sur la gauche. Pendant une dizaine de minutes, il progressa sur une pellicule de mousse rose donnant la sensation de rouler sur une épaisse moquette. Les roues soulevaient des nuages de spores qui retombaient dans son sillage. La fin d'après-midi verdissait le soleil tandis que son compagnon commençait à apparaître, blême, pareil à une lune brouillée.

Le tout-terrain croisa les restes calcinés d'un châssis d'automobile puis ralentit à l'approche de la résidence. Valrin coupa le moteur et descendit.

Il était curieux de voir cet homme seul qui avait échappé une première fois à la mort.

Le vent charriait une désagréable odeur âcre provenant sans doute des buissons-vinaigre à l'écart.

Il s'avança sous le perron et mit ses mains en porte-voix.

« Xavier Ekhoud ? Je sais que tu es là ! »

Silence. Mais, quelque part dans la résidence, on l'écoutait. Des systèmes anti-invasifs étaient pointés sur lui, n'attendant qu'une commande pour l'éliminer. C'était comme s'il sentait leurs regards électroniques qui l'auscultaient.

« Un homme va venir pour te tuer, Xavier ! Je pense que tu sais que ça devait arriver... et je t'assure que nous ne serons pas trop de deux pour l'affronter. »

Pas de réponse. Valrin se dirigea vers la porte. Un haut-parleur grésilla :

« N'avance plus ! Dis ce que tu as à dire, et fiche le camp ! »

Valrin s'arrêta.

« Sois raisonnable. Ceux que tu as éliminés n'étaient que du menu fretin. *Ils* en ont envoyé d'autres. J'ai pu en liquider deux, peut-être trois, mais pas le chef. C'est le plus fort et il en vaut dix. Tes dispositifs de sécurité ne lui résisteront pas.

— Qui es-tu ?

— Mon nom ne te dirait rien.

— Dis-le tout de même !

— Valrin Hass.

— Pourquoi m'aides-tu et que veux-tu en échange ?

— Nous avons le même ennemi. Tu n'es pas le seul qu'ils aient voulu éliminer pour effacer les traces de la femme qu'ils escortaient. Par conséquent, tu pourrais être un allié utile à mon projet. Quant à ce que je veux en échange, ce sont essentiellement des renseignements. Et d'abord le nom de notre ancien employeur commun. »

Un long silence s'ensuivit. Puis la porte de la résidence s'ouvrit dans un claquement. Un homme sortit sur le perron, clignant des yeux sous la lumière déclinante du soleil. Un fusil matriciel, reconnaissable au gros magasin carré surmontant la culasse, était coincé au creux du coude. Ses traits émaciés étaient encadrés d'une chevelure châtain filasse. Entre trente et quarante ans. D'une grande maigreur, passablement négligé. *L'image d'un homme traqué. Il acceptera mon aide. Au fond de lui, il l'a déjà acceptée puisque je suis en vie.*

« J'ignore le nom de mon employeur, dit Xavier d'une voix lasse. Jamais dans ma carrière je n'ai vu une telle discrétion

pour sauvegarder le secret... Mais j'en sais un peu plus au sujet de Jana. »

Valrin fit un pas en avant. Aussitôt, Xavier dirigea le canon de son fusil vers sa poitrine.

« C'est le nom de la femme ? fit Valrin en s'arrêtant.

— C'est en tout cas comme ça qu'ils l'appelaient.

— Est-ce que le mot "Clé" t'évoque quelque chose ? »

Xavier secoua la tête, les sourcils froncés par la concentration.

« Et celui de "Porte noire" ? »

Le jeune homme secoua à nouveau la tête.

« Ils n'ont jamais discuté en ma présence. Je devais simplement produire un clone de Jana. Et c'est ce que j'ai fait. J'étais sous étroite surveillance. Mes collaborateurs et moi devions même porter un bracelet-espion à la cheville, grâce auquel ils pouvaient nous localiser à tout moment. Mais j'ai quand même pu dérober un échantillon tissulaire de Jana.

— Pourquoi ? »

Xavier détourna brièvement la tête une fraction de seconde – assez pour que Valrin bondisse sur lui. D'une main, il repoussa le canon du fusil vers le haut au moment où celui-ci crachait son feu, ouvrant un grand trou dans le porche en pierre. Puis il percuta Xavier, roula avec lui sur le perron. Le jeune homme rua pour se dégager, mais un coup sous le menton l'assomma à demi. Valrin posa un genou sur sa poitrine. Les yeux de Xavier papillotèrent. Valrin relâcha un peu de sa pression pour lui permettre de parler.

« J'aurais dû me douter qu'ils enverraient quelqu'un dans ton genre, haleta Xavier.

— Mes nerfs n'ont pas été artificiellement optimisés, si c'est ce que tu entends par là.

— Non... ce sont tes yeux.

— Je ne suis pas venu pour te liquider, bien au contraire.

— Dans ce cas, pourquoi m'as-tu attaqué ?

— Pour te prouver que tu dois me faire confiance. Tu serais mort à la seconde où je l'aurais décidé. »

Il tendit la main à Xavier. Après une hésitation, celui-ci l'empoigna et se hissa sur ses jambes.

« Le temps presse, reprit Valrin. On parlera plus tard de la raison pour laquelle tu as volé des cellules de Jana. L'autre ne va pas tarder à arriver. Il me faut le plan de tes dispositifs anti-intrusion. »

Xavier hocha la tête. Le soleil disparut dans un bref flamboiement à l'horizon. La lueur sanglante de la naine rouge diffusa dans la nuit.

« Est-ce qu'elle brille toute la nuit ? questionna Valrin.

— Non, les deux premières heures seulement.

— Il n'attendra pas demain pour attaquer. Il peut arriver d'ici quelques heures ou quelques minutes. Il est peut-être déjà en route. »

Ils rentrèrent dans la résidence. Xavier le mena dans une petite pièce sous l'escalier, où étaient centralisées les commandes des dispositifs de protection. Il y en avait une bonne centaine, reliés en réseau à travers six hectares entourant la résidence. Une mosaïque d'écrans était branchée à des caméras cryptées disséminées un peu partout. Sur un écran figurait une carte tactique de type militaire.

Valrin sortit une barrette mémo standard de sa poche.

« Là-dedans se trouve un portrait du tueur à gages qui va arriver. Enregistre-la dans tes analyseurs d'images. Cela peut toujours servir. »

Xavier hocha la tête et s'exécuta. Un point rouge apparut sur la carte et se mit à se déplacer. Plutôt vite.

« On dirait que c'est notre ami. Que donne l'image ? »

C'était un camion dont le numéro de location était effacé.

« C'est bien lui. Il arrive à toute allure... Son pare-brise est polarisé. Dommage, on ne saura pas combien ils sont là-dedans. »

Xavier tapa quelque chose sur un clavier.

« J'ordonne un suivi vidéo. »

Valrin pointa l'index sur un point.

« Pourquoi est-il orange ?

— C'est une mine-taupe, expliqua Xavier distraitement. Modèle Ster MT12C. Il y en a cinq. Je ne les ai pas encore activées, mais...

— Elles peuvent bouger ?

— D’après ce que j’ai lu sur le mode d’emploi, elles émettent un faisceau d’ultrasons capable de réduire en poudre n’importe quelle roche. Totalement silencieuses, mais leur progression est très lente, trois kilomètre-heure au mieux.

— Verrouille-les sur le camion.

— Ils seront déjà entrés depuis longtemps dans la résidence quand la première mine-taupe l’atteindra...

— Obéis. »

Alors que le jeune homme s’exécutait, le véhicule ralentit sur l’écran. La porte arrière s’entrebâilla et se referma tout aussitôt. Le camion reprit aussitôt sa vitesse initiale. Valrin se tourna vers Xavier.

« Tes caméras ont un mode infrarouge ?

— Je crois... Attends. Oui, voilà.

— Bascule-les maintenant. Dépêche-toi ! »

Les images sur la mosaïque d’écrans perdirent leurs couleurs et leur résolution chuta de moitié. Un *bip* discret signala qu’une silhouette humaine venait d’être repérée, courant en direction de la résidence. Pour se dissiper sur-le-champ.

« Une armure mimétique », murmura Valrin.

Il avait déjà vu ce genre de tenue haut de gamme quand il avait parcouru les catalogues de vente d’armes par correspondance : un système caméléon d’accommodation à l’environnement. Excessivement cher et d’une efficacité peu évidente, car les cellules chromatophores qui le tapissaient ne fournissaient qu’un camouflage peu affiné. Sans doute comptait-il jouer sur l’effet de surprise.

« Le camion arrive devant la résidence, indiqua Xavier en se mordant les lèvres. Que fait-on pour le type invisible ? »

Valrin se rua vers la porte, attrapant le fusil matriciel au passage.

« On a quelques minutes avant qu’il n’arrive. Branche tous les dispositifs anti-intrusion et reste ici. Moi, je leur réserve un comité d’accueil.

— Tu es fou, ils sont sûrement trois ou quatre dans le camion. Tu vas te faire tuer ! »

Sur la carte, les points orange convergeaient vers le camion qui approchait. Xavier voulut à nouveau raisonner Valrin, mais

ce dernier était déjà parti. Il se remit aux commandes. À plusieurs reprises, des signaux de mouvement <élément inconnu> s'incrustèrent sur des capteurs, de plus en plus près de l'entrée : le tueur était invisible aux infrarouges, ce qui impliquait que son armure devait dissiper sa chaleur par bouffées aléatoires. Xavier réfléchit. S'il pouvait reprogrammer les systèmes pour qu'ils tirent sur les « éléments inconnus » captés çà et là...

Quelques secondes plus tard, des impacts amortis firent vibrer les murs tandis que des rafales d'armes automatiques ravageaient la façade. Un échange nourri s'ensuivit. Les points clignotants des mines-taupes avançaient à la vitesse d'un homme au pas en direction du camion immobile.

Quand elles ne furent plus qu'à dix mètres de leur cible, Xavier cria :

« À l'abri ! »

Un bruit de cavalcade. Une explosion assourdissante – les mines venaient d'exploser. Une autre rafale retentit. Puis la détonation sourde d'un coup de feu tiré par un fusil matriciel.

Enfin le silence. Xavier désactiva les mines-taupes qui restaient.

« Ça va, Xavier, tu peux venir. »

Le jeune homme saisit son pistolet, écouta l'entrée des balles dans la chambre d'induction. Puis il sortit sur le seuil.

La scène était éclairée par les flammes bleues du camion qui se consumait. Une silhouette mutilée gisait sous une portière ouverte.

Valrin était accroupi à vingt mètres sur la gauche. Quelque chose se matérialisait devant lui. Un homme allongé, harnaché dans une sorte de combinaison matelassée. Elle était déchirée en plusieurs endroits. L'un de ses bras avait été brisé. Xavier se mit à marcher plus vite. Le visage androgyne du tueur apparut lorsque Valrin lui arracha sa cagoule. Tout comme le reste de la combinaison, elle était recouverte de losanges d'un ocre terne : les cellules chromatophores inertes.

Une peur rétrospective fit trembler les mains de Xavier... Elle s'accrut brutalement quand un long frémissement parcourut la silhouette.

« Ne t'approche pas encore, dit Valrin sans lever les yeux. Et toi, reste tranquille ou je te tue tout de suite. Pas de chance, hein, que tu te sois trouvé trop près de la mine-taupe quand elle a explosé. »

La voix du tueur chuinta à travers sa souffrance :

« Si tu me tues, tu n'auras plus rien à négocier. »

Valrin éclata de rire.

« Je crois que tu te surestimes aux yeux de tes employeurs. Et si tu avais une quelconque valeur à leurs yeux, ce serait un argument en ta défaveur. D'ailleurs, il y a fort à parier qu'après cet échec soit ils laisseront tomber, soit leurs moyens de coercition changeront d'échelle. La stérilisation de cette planète, pourquoi pas ?

— Je ne comprends rien. Que veux-tu ? siffla le tueur.

— Un nom.

— Un nom ?

— Celui de la multimondiale qui t'emploie. La filiale ou l'agence avec laquelle tu as traité suffira.

— Mon contrat comporte une clause de discrétion. Il ne m'est permis de divulguer aucun nom. » Il déglutit. « Et même si je le voulais, je ne pourrais pas. Trop de paravents entre eux et moi.

— Allons, tu n'es pas du genre à accepter un travail important sans t'être renseigné. Quelque chose me dit que tu es appointé par eux régulièrement. Une opération contre Xavier s'est déjà cassé les dents. Pour rectifier le tir, ils ont envoyé quelqu'un de confiance. Quelqu'un qui avait déjà mené à bien des opérations pour leur compte, et avec succès. Tu connais leur nom.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? »

Il bougea la main pour la mettre devant sa bouche, mais Valrin la lui plaqua sur le sol.

« Je veux leur peau. »

L'autre le dévisagea, incrédule.

« Bon sang, c'est une multimondiale ! Qui veux-tu éliminer au juste ?

— Leur bureau exécutif au complet. Les donneurs d'ordres qui envoient les gens comme toi faire le sale boulot. Je veux les tuer, eux.

— Tu es fou. »

Valrin fit aller et venir la lame contre la tempe tatouée de l'homme. L'oreille se détacha et un jet de sang jaillit. Valrin replaça la lame sous son menton.

« On peut dire ça. Mais donne-moi tout de même le nom.

— C'est la KAY. La Kilmer-Ade-Yoruba Co., une multimondiale. »

Valrin laissa échapper un soupir de contentement. Il répéta ce nom à mi-voix pour en savourer la moindre syllabe. Et pendant qu'il égrenait chacune de ces syllabes – *la Kilmer – Ade-Yoruba, la Kilmer-Ade-Yoruba* –, l'univers cessa d'exister autour de lui.

Puis, d'un geste vif, il trancha la gorge du tueur.

CHAPITRE X

XAVIER vit le sang pulsant de la carotide du tueur s'élargir en une flaque noire peu à peu absorbée par le sol.

« Bon sang, tu l'as...

— Il fallait que je le fasse et lui-même le savait, lança Valrin d'une voix agacée. Cela te pose un problème ?

— À vrai dire, oui. »

Il pointait l'index vers la tempe tatouée de l'homme.

« Eh bien quoi ?

— Je serais toi, je m'écarterais.

— Pourquoi ?

— Il est sur le point d'exploser.

— Hein ? Comment le sais-tu ?

— Certains de mes clients avaient ce genre de types à leur solde. Ceux qui avaient les moyens, en tout cas. »

Tout en parlant, Xavier reculait hors de portée. Il toucha sa tempe :

« Des tueurs castrés avec un trident tatoué à l'envers, là. Le trident signifie qu'il possède une glande catabolique qui le transforme en grenade naturelle à l'instant de sa mort. La glande synthétise le bio-explosif en quelques secondes. »

Valrin suivait Xavier. Un décompte s'écoulait sous son crâne. Huit secondes... Un flash intense, presque sans bruit. Un geyser engloutit le cadavre, creusant un cratère de trente centimètres dans le sol. L'herbe tout autour était noire et racornie.

Xavier avait détourné les yeux, mais Valrin, lui, contempla les lambeaux carbonisés qui voletaient encore dans l'air malmené.

Les trois initiales de la multimondiale carillonnaient à ses oreilles. *Un de moins. Un simple exécutant, mais ce n'est qu'un début.* Il fit volte-face lorsque la porte de la résidence claqua. Il rattrapa Xavier dans la salle de réception.

« Tu n'es pas content de savoir qui était ton employeur, lança-t-il, et accessoirement celui qui a tenté de te tuer par deux fois ? »

Xavier se servait un verre d'alcool.

« Je ne me sens pas plus à l'aise avec toi qu'avec eux, fit-il après avoir bu une lampée.

— Oh, tu n'es pas drôle. Mais tu as raison. Je n'hésiterais pas à te liquider s'il le fallait.

— On dirait que cela te fait plaisir de le dire.

— Non, mais je le répéterai aussi souvent que nécessaire. Que ce soit parfaitement clair entre nous.

— Pourquoi le répéter ? Tu pars, et moi je reste. »

Valrin secoua la tête.

« Nous ne pouvons pas nous séparer. D'ailleurs, tu n'as pas le choix si tu veux vivre.

— Je partirai de mon côté. Ou plutôt nous : Jana et moi, lorsque sa croissance sera achevée.

— Sa croissance ?

— Je peux te montrer si tu veux. Ensuite nous nous dirons adieu. »

Il le guida au premier étage. Un curieux parfum d'herbes pourrissantes sauta aux narines de Valrin.

« Il y a une piscine sur le toit juste au-dessus, expliqua Xavier. La pluie a créé un marigot, et la remise en marche de la climatisation n'a jamais pu évacuer la puanteur. À vrai dire, je ne la sens plus depuis longtemps... Là. C'est par ici. »

Il s'engouffra dans un bureau, ouvrit la porte d'une chambre forte située dans le fond. Ils pénétrèrent dans un autre monde seulement éclairé par les diodes d'appareils de contrôle. Valrin observa les empilements hétéroclites d'appareils au capot relevé, les câbles maintenus par des rubans adhésifs, les pièces détachées dans des bacs en plastique qui s'entassaient dans tous les coins. Au centre de ce capharnaüm se dressait une cuve de

croissance garnie d'une grande vitre ovale où l'on discernait une jeune femme nue.

« Voilà Jana », fit Xavier d'une voix changée.

Elle flottait dans son bain amniotique, les bras le long de son corps parfait. Sa peau rosâtre n'avait ni poils, ni sourcils, ni cheveux. Ses yeux étaient clos. Son visage était mangé par un appareil respiratoire dont le tube contournait sa nuque.

« Un vrai temple de la résurrection, pas vrai ? dit Valrin.

— Ne touche à rien.

— Ne t'inquiète pas, je connais tout ça... Mhm. Elle a l'air complète. Elle est consciente ? »

Xavier répondit à contrecœur :

« Par moments. Le minimum. Je communique avec elle par l'intermédiaire de son implant neural. Le plus souvent, elle rêve ou apprend grâce à des programmes éducatifs.

— C'est donc pour elle que tu as pris tous ces risques.

— Paradoxalement, c'est aussi elle qui m'a sauvé : je serais mort avec les autres si je n'avais pas décidé de la cloner ici. Regarde-la. Cela en valait la peine, n'est-ce pas ?

— Elle est très belle, convint Valrin.

— Dans moins de deux mois maintenant, je la libérerai. Alors nous pourrons partir.

— Je suis désolé.

— Pourquoi... » commença Xavier.

Le coup lui arriva sur le côté de la nuque, emplissant sa tête d'étoiles. Il tomba à genoux, brusquement privé d'énergie. Dans un brouillard palpitant, il aperçut Valrin qui sortait son pistolet à induction.

Il va me tuer. Pourquoi seulement maintenant ?

« Je regrette vraiment », dit Valrin. Xavier le vit poser une main sur son épaule mais ne ressentit aucune pression. « Il faut que je le fasse. »

Comme dans un cauchemar, Xavier le vit se placer face à la cuve, le pistolet à l'horizontale. Il voulut se lever, mais ses muscles n'étaient que des bourres cotonneuses.

Non. Non, pas Jana...

Le coup partit. Unique, droit dans le cœur. Les poumons de Xavier se vidèrent comme si c'était lui qui recevait l'impact. La

vitre du substitut géant de matrice était conçue pour ne pas exploser. Elle se fendit dans un craquement, et le liquide commença à se déverser sur le sol. Sur les panneaux de biomonitoring, tous les témoins se mirent simultanément au rouge, et une alarme grêle vrilla les tympans. Valrin rengaina son arme et hala Xavier jusqu'au seuil de la chambre forte.

« Il n'y a rien à regretter. Ça n'aurait pas été la femme que tu as rencontrée, et tu aurais fini par te débarrasser toi-même de cette chose. Tu n'as plus le choix, tu dois m'accompagner pour retrouver l'original. »

Un peu de force était revenue dans les muscles de Xavier. Il se pencha en avant et vomit une bile acide mêlée d'alcool. Quand il releva ses yeux larmoyants, Valrin avait pris une seringue pneumatique dans son atelier chirurgical. Il entrebâilla la porte de la cuve, appliqua l'embout de la seringue contre la jugulaire du cadavre et préleva cinquante centimètres cubes de sang. Il retira l'ampoule, en plaça une vide et fit une nouvelle ponction. Enfin il se tourna vers Xavier qui essuyait son menton souillé du revers de la manche.

« Cette femme a quelque chose de spécial en elle, tu dois le savoir mieux que moi. Voyons : le clone n'avait pas plus d'ongles aux doigts et aux orteils que l'original, donc la modification est génétique. Un défaut de pigmentation de la peau... quoi encore ?

— Je n'ai pas cherché à savoir, fit Xavier en s'adossant à la porte métallique. Ses gènes ne m'intéressaient pas. Tout ce qui m'intéressait, c'était elle. Et tu viens de la tuer.

— La KAY a dépensé une fortune colossale et éliminé des centaines de gens pour Jana – je veux dire l'original, continua Valrin, imperturbable. Cette fille est donc le pivot de quelque chose d'énorme. Sans doute le levier qui me manque pour faire basculer la KAY. On doit la retrouver... Au fait, tes employeurs n'ont laissé aucun indice concernant son passé ? »

Xavier se contenta de secouer la tête. Il avait souvent fantasmé sur le passé de Jana. Une fille de prince enlevée, une riche héritière... des scénarios dignes des holodramas les plus kitsch s'étaient déroulés dans son esprit – bien qu'il sût qu'il ne pouvait y avoir une once de vérité là-dedans.

Valrin se perdit quelques secondes dans ses pensées puis s'adressa à nouveau à Xavier :

« Tu te serviras d'une des deux ampoules de sang pour les analyses. Quant à la seconde, nous en aurons besoin pour autre chose. »

Il ouvrit largement la cuve et commença à arracher les câbles et les sondes reliant le corps à l'équipement intérieur.

« Retourne au rez-de-chaussée, dit-il. Je m'occupe de ça. »

Ça. À présent, Xavier commençait à saisir ce que son propre pouvoir avait eu de monstrueux. Ce n'était pas une révélation : les détracteurs patentés de toute sorte ne se privaient pas de faire la morale, le plus souvent sans rien y connaître. Mais il s'était convaincu que ceux qu'il amenait à la vie n'étaient que des objets de chair. Il apprenait de la plus horrible manière à quel point il s'était volontairement aveuglé.

Il se releva. Le monde tournait autour de lui.

« Je vais aller chercher une arme et revenir te buter, marmonna-t-il.

— Tu peux me haïr, mais pas me tuer. Nous sommes dans la même galère. Avec moi, tu as une chance de revoir la vraie Jana. »

Xavier était trop choqué pour répondre. Il retourna dans la salle de réception, se versa un verre. Son gosier se refusa à déglutir, et il dut recracher. Néanmoins, cela le lava des vomissures qui salissaient son menton. Il attendit que Valrin ait descendu le corps pour regagner sa chambre et changer de chemise.

Puis il redressa un fauteuil renversé et s'affala dedans. Aussitôt, il s'endormit.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand il s'éveilla. Ses jambes reposaient sur un fauteuil en vis-à-vis, et une couverture avait été jetée sur lui.

Son premier réflexe fut de repousser la couverture comme si elle était souillée. Puis il s'aperçut qu'il n'avait aucune intention de se mettre en colère. Une sorte de détachement feutrait ses émotions. Ce qu'il percevait derrière était de la rancœur – mais curieusement moins à cause de l'acte de Valrin que du fait que

la décision d'en finir lui avait été volée. À présent, cela lui paraissait l'aboutissement d'un processus inéluctable. Tout avait été écrit. *Cela aurait été trop facile si j'avais pu m'en tirer à si bon compte.* Il respira un grand coup afin de vérifier qu'aucune nausée ne contractait plus son estomac.

Il se leva avec une grimace pour ses jambes ankylosées et monta au premier. Valrin s'était approprié son lit. Il ouvrit les yeux lorsque Xavier parut sur le seuil.

« Bien dormi ? On a pas mal de travail à faire. »

Xavier hocha la tête. Valrin eut un sourire bref.

« Au fait, que manges-tu ? »

— Des sachets de PPb. On trouve aussi des baies derrière la propriété. Elles ressemblent à des framboises et sont à peu près comestibles. Je te montrerai. »

Ils descendirent au rez-de-chaussée. Xavier décongela deux sachets de PPb, de la pâte de protéines-base produite par des levures génétisées. À l'origine, elle avait été créée par les adeptes d'une secte se refusant à consommer les animaux comme les végétaux. Les colonies en milieu extrême et les équipages des vaisseaux avaient vite fait leur ordinaire de cette gelée opaque à l'aspect de riz glutineux. Pour qui n'était pas difficile, c'était la denrée à la fois la plus nutritive et la moins chère.

Dès qu'ils eurent fini de se restaurer, Valrin entraîna son compagnon dans le laboratoire. Il avait tout nettoyé puis scellé la cuve. Les moules de croissance osseuse, l'armoire frigo et les cubes de collagène avaient subi le même sort. Tout ce qui restait de Jana trois se résumait à présent à deux ampoules de sang, dont une était posée sur un support en caoutchouc au-dessus du module chirurgical.

« En théorie, dit Xavier, je n'ai pas besoin d'échantillon de sang de Jana : toutes les caractéristiques de son ADN sont codées dans mes ordinateurs.

— Qu'est-ce que cet ADN a de si particulier ? »

Xavier haussa les épaules.

« Rien en ce qui concerne les séquences codantes : Jana est une jeune femme normale à deux ou trois anomalies mineures près, comme l'absence d'ongles. Il n'y a rien qui détermine un caractère inédit. En comparaison, les posthumains ont des

génomés infiniment plus singuliers. Les peaux-épaisses par exemple ont un chromosome supplémentaire pour abriter les gènes qui leur permettent de survivre dans le vide spatial.

— Mais pas Jana, fit Valrin qui le voyait s'égarer.

— En effet. Toutefois, son ADN recèle des séquences fortement anormales. Elles représentent moins d'un pour mille du total. Elles ne sont pas réactives et je ne leur ai vu jouer aucun rôle dans le programme cellulaire. Du reste, cela serait très improbable.

— Pourquoi ?

— Parce que leurs nucléotides ne sont pas formés des quatre éléments atomiques qui composent exclusivement les trois milliards de bases de l'ADN humain : l'hydrogène, l'azote, l'oxygène et surtout le carbone. Or les éléments qui constituent le pseudo-ADN étranger sont tous de la troisième période, avec une prédominance du phosphore et de l'aluminium. Ses liaisons covalentes sont si exotiques qu'il dispose de son propre complexe enzymatique de duplication. Pour les manipuler, il a fallu que je reprogramme entièrement mon séquenceur PCR et que...

— Je ne comprends rien à ce charabia, coupa Valrin. Ces portions d'ADN bizarres, elles sont naturelles ou artificielles ?

— Je l'ignore. J'ignore même si leur fonction est de conserver des informations génétiques et comment elles sont parvenues à s'intégrer à l'ADN de Jana. Ce dont je suis sûr, c'est qu'elle n'est pas née comme ça. Chaque semaine, on découvre une nouvelle planète. Je ne suis pas xénobiologiste, mais je sais que toutes les formes de vie répertoriées jusqu'à présent utilisent des acides aminés comparables aux nôtres, tout simplement parce que les éléments qui les composent sont les plus courants dans la nature. Mais l'une des planètes les plus récemment découvertes pourrait déroger à cette règle... Il s'agirait alors d'un virus inconnu qui est arrivé à s'associer Dieu sait comment à un ADN humain.

— Puisqu'il ne code rien, en quoi peut-il intéresser autant des multimondiales ?

— C'est important de le savoir ?

— Pour le moment, la connaissance est notre meilleure arme contre la KAY. Jusqu'à ce qu'on ait trouvé Jana. »

Xavier opina. Puis il déclara :

« Peut-être que l'intérêt de ce virus étranger réside dans sa capacité même à se greffer à une biomolécule aussi radicalement différente sans lui porter préjudice ni se détruire lui-même.

— C'est toi le spécialiste, dit Valrin. Est-ce que ça te paraît plausible ?

— J'ai besoin d'y réfléchir. »

Son expression indiquait plutôt le doute. Valrin n'insista pas. Il s'empara de la seconde ampoule, la jeta à Xavier qui la rattrapa d'extrême justesse.

« Bon, passons aux choses sérieuses. Je veux que tu m'injectes ça dans le corps.

— Quoi ?

— Le sang de Jana. Pas directement dans une veine, bien sûr. Il s'agit de le mettre en stase et de le transporter discrètement. Le corps est suffisamment complexe pour y trouver une planque sûre. »

Xavier jeta un coup d'œil perplexe à l'ampoule.

« Faire tenir cinquante centimètres cubes dans une poche étanche ne sera pas aussi facile que tu crois.

— La moitié suffira.

— Une fausse veine ferait l'affaire ?

— Trop évident. L'idéal serait de placer la poche dans un organe. Éviter une moitié du rein ou du foie et y placer la poche. Un scanner ne diagnostiquerait qu'une anomalie fonctionnelle. »

Xavier refoula la surprise qu'il éprouvait devant l'indifférence absolue de Valrin à la perspective de sacrifier un de ses organes.

S'il veut souffrir, c'est son problème.

« On verrait vite que cette portion d'organe n'est pas irriguée, argua-t-il. De plus, elle apparaîtrait un peu plus froide... sauf si on répartit cette poche tout le long de l'organe. Mais aucun stratagème ne résistera à un examen approfondi.

— Il ne s'agira que de passer des contrôles de douane.

— Dans ce cas, je peux le faire. »

Pendant qu'il programmait le médikit du labo sur un vieux clavier en plastique noir, Valrin lui demanda de narrer son histoire depuis l'arrivée de Jana. Xavier obéit d'une voix morne. Lorsqu'il raconta l'élimination du premier contingent de tueurs, Valrin ne put s'empêcher de sourire :

« L'amour peut faire bien des choses, presque autant que la haine. J'ai eu raison de te porter secours. *Ils* n'avaient pas prévu cela... À deux, nous sommes invulnérables. »

Xavier demeura silencieux. Ce qu'il éprouvait vis-à-vis de Valrin n'était pas très loin de la terreur. C'était comme si une araignée mortelle s'était endormie sur son épaule ; tant qu'elle restait endormie, tout allait bien et il valait mieux ignorer son existence. Mais, en même temps, cet homme l'intriguait. Il avait envie d'en savoir plus sur lui.

Il se concentra à nouveau sur sa tâche. Au bout de quelques minutes, il repoussa le clavier.

« Voilà, j'ai élaboré une procédure et lancé une simulation. Le taux de réussite est optimal avec des paramètres physiologiques moyens. Le médikit mesurera les tiens et fera lui-même les ajustements. Mais, avant, il faut que je mette le sang en stase.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ?

— J'ai quelques substances à échantillonner dans le synthétiseur. Disons deux heures.

— Parfait. »

Pendant qu'il procédait, Valrin lui raconta comment il était remonté jusqu'à lui. C'était la première fois que Xavier entendait parler de l'Eborn. Lorsque Valrin lui décrivit le grain de pollen qui lui avait permis d'identifier Hixsour, il ne put s'empêcher de penser : *Un bloc compact et hérissé de piquants... L'esprit de cet homme n'est pas très différent.*

« Que faisais-tu avant ? demanda-t-il. Tu ne m'as rien dit de ta vie. »

Il n'avait pas besoin de préciser à partir d'où cet « avant » remontait. La description qu'avait faite Valrin de sa torture, bien que concise, lui avait suffi.

« Avant ? Je ne sais plus. Ça n'a pas d'importance.

— Tu as bien des souvenirs...

— Laisse tomber. »

Xavier demeura silencieux quelques instants, malaxant la poche en plastique dans laquelle il avait injecté les produits de stase. Il comprenait que Valrin ne veuille rien livrer d'important sur son passé à un quasi-inconnu. Mais quelque chose lui disait que l'homme s'était réellement arraché ses propres souvenirs de son esprit. Quel genre d'homme était capable d'une telle chose ?

« Tu fais tout ça pour te venger, dit-il en fixant la poche de sang au médikit. Mais le tueur au tatouage avait raison : tu crois vraiment que la possession de ce sang te permettra de venir à bout de la KAY ? Ils proposeront de te le racheter quand tu prendras contact avec eux. Ou, plus certainement, ils enverront d'autres tueurs pour le récupérer et nous éliminer. »

Valrin éclata de rire.

« En effet, seuls nous ne pouvons rien. C'est pourquoi je ne compte pas m'adresser à la KAY. Nous avons le sang de Jana et le nom de la multimoniale qui rêve de l'obtenir.

— L'Eborn ?

— Pour elle, nous sommes inestimables.

— L'Eborn tient apparemment autant au secret que la KAY. Nous représentons donc aussi un danger pour elle. Qu'est-ce qui te garantit qu'elle ne va pas tenter de récupérer le sang de Jana en toi et nous éliminer ensuite ?

— C'est ce qu'elle aura sans doute en tête au début, fit Valrin avec un sourire énigmatique. Ce sera à nous de la faire changer d'avis. »

L'opération se déroula sans problème. Le médikit était suffisamment performant pour ne laisser qu'une balafre de deux centimètres sous le nombril, ressoudée à la colle organique. Valrin exigea de rester conscient. Quand les appendices du médikit se rétractèrent dans leur logement autoclave sans un bruit, il caressa sa cicatrice. Il parut frappé d'une idée.

« N'est-ce pas romantique ? dit-il. Je porte dans mes entrailles l'amour que tu veux ressusciter.

— Je vais te suivre, répondit Xavier en parvenant à soutenir son regard. Tout ce que je veux, c'est retrouver Jana. Même s'il n'y a qu'une chance sur un million d'y parvenir.

— Une chance sur un million me suffit. En attendant, charge le code génétique numérisé de Jana dans cette barrette mémo. »

Xavier saisit la barrette plate en plastique, longue comme le doigt. Elle était jaune, la couleur standard pour la contenance de vingt téraoctets. Assez pour stocker le bloc de données.

« Comme tu veux.

— Autre chose, fit Valrin : j'espère que tu disposes de suffisamment d'argent pour nous faire quitter Hixsour. En ce qui me concerne, j'ai dépensé tout le mien pour venir jusqu'ici. »

Xavier réfléchit.

« Je dois avoir assez pour nous hisser en orbite, mais pas beaucoup plus.

— Ça suffira. »

Par mesure de sécurité, Xavier avait coupé la liaison comsat de la résidence. Valrin dut attendre d'être revenu à la capitale pour pouvoir se renseigner sur la KAY via un terminal public. Ils prirent la chambre la moins chère qu'ils purent trouver. Désormais, chaque équor gagné comptait.

Valrin retourna dans un isoloir à terminal et sélectionna les services commerciaux. Il loua un espace de quelques téraoctets, inséra sa barrette mémo dans le terminal puis déchargea le code génétique numérisé de Jana. Cela fait, il retira la barrette et la plia ; celle-ci se rompit dans un bruit de gaufrette écrasée. Ensuite il se connecta aux infos publiques des téléthèques et fit une recherche sur la KAY.

La Kilmer-Ade-Yoruba était un exemple glorieux de réussite écopolitique. Son histoire remontait à plus de deux cents ans. Elle s'était formée à partir de trois compagnies obligées de fusionner pour ne pas être détruites, lors d'une grande guerre qui avait eu lieu pour l'hégémonie du transport minéralier des mondes de la Couronne. La KAY en était ressortie victorieuse ; aujourd'hui, elle comptait une soixantaine de planètes sous licence d'exploitation exclusive, une myriade de spatiocénoses sous protectorat, des intérêts dans les plus grandes administrations interplanétaires. Des matières premières aux services privés en passant par les produits manufacturés, il n'était pas de domaine économique qui lui soit étranger. Aucun

des accrochages qui avaient lieu de temps à autre avec ses concurrentes ne l'avait mise en difficulté...

« Stop, dit Valrin. Requête : conflits ponctuels avec l'Eborn ou ses filiales ? »

L'écran se remplit de nouvelles données : quatre ans plus tôt, une lutte armée l'avait opposée à l'Eborn au sujet de la propriété d'une spatiocénose litigieuse. Les analystes financiers s'étaient perdus en conjectures sur son opportunité.

Curieusement, l'affaire s'était très vite éteinte. La spatiocénose en question avait été évacuée puis atomisée, conformément à la volonté des deux parties. Tout ce qu'il restait à présent était un nuage de gaz radioactifs autour d'une planète morte.

C'est là que s'est produit le premier affrontement pour Jana. Nous n'en aurons jamais la preuve.

Mais Valrin était satisfait de sa recherche. Il mémorisa toutes ces données comme il l'avait fait avec l'Eborn, pendant qu'ils attendaient le passage d'un orbiteur à destination d'Ast Faurès.

« Pourquoi Ast Faurès ? demanda Xavier quand Valrin lui annonça leur destination. Dans un astéroïde, nous serons beaucoup plus vulnérables que sur une planète.

— C'est là-bas que se trouve le comptoir de l'Eborn le plus accessible d'ici. À vrai dire, Ast Faurès leur appartient en sous-main. Ils y ont un *confidato*, un fondé de pouvoir. Là-bas, nous serons à l'abri de la KAY, à supposer qu'elle nous découvre.

— Et nous serons du même coup à la merci de l'Eborn, argua Xavier. Pourquoi ne pas la contacter par les téléthèques ? Ce serait plus raisonnable. Nous sommes presque à sec et nous devrions garder le peu d'argent qui reste pour les urgences, non ?

— Rien ne vaut le contact direct. Quand nous aurons conclu un accord avec l'Eborn, c'est elle qui assurera notre transport.

— Quelle sorte d'accord ?

— On verra », éluda Valrin.

Les comptes bancaires de Xavier étaient juste assez garnis pour acheter deux billets pour Ast Faurès. La mise en orbite s'effectuait par un magnétolanceur linéaire, une installation rustique qui propulsait des trains de caissons hors de

l'atmosphère, où ils étaient récupérés par un module de liaison et remorqués jusqu'à l'orbiteur de passage. La vendeuse qui leur remit les billets leur demanda s'ils souffraient de crises de claustrophobie.

« Pourquoi ? s'inquiéta Xavier.

— La claustrophobie est une cause de résiliation automatique.

— Nous ne le sommes pas », déclara Valrin en empochant les billets.

Il leur fallut attendre une semaine pour qu'une fenêtre de tir se dégage. Pendant ce temps, Xavier essaya d'en savoir plus sur son compagnon, mais, en dehors de ce qui touchait à sa vengeance, Valrin ne semblait pas avoir d'existence. À plusieurs reprises, il l'interrogea sur Jana – mais uniquement dans le but d'obtenir des informations utilisables. Ce fut avec un sentiment de soulagement qu'il réceptionna le message d'embarquement immédiat.

Après leur avoir injecté un somnifère, on fit pénétrer Valrin et Xavier, nus, dans un cylindre contenant des sarcophages remplis d'une pâte cireuse. Un haut-parleur leur ordonna d'enfiler un masque à oxygène puis de s'allonger dans les sarcophages. Ils obéirent sans discuter, car l'injection commençait déjà à ramollir leurs jambes. Un courant basse tension liquéfia la cire, la transformant en gel bleuté anti-g qui les engloutit lentement. Leur masque se mit à leur distiller un air froid à goût de plastique.

Le somnifère leur évita les affres du départ. Vingt minutes plus tard, un choc les réveilla : ils venaient d'être pris en remorque par le module de liaison. Un rayon laser projeta sur leur rétine les images de l'approche de l'orbiteur. Sans ce lien avec l'extérieur, Xavier aurait été sans doute saisi de panique. Il comprenait à présent pourquoi les claustrophobes étaient interdits de vol...

L'orbiteur n'excédait pas quatre mille tonnes. Ses habitacles cylindriques explosaient dans les trois dimensions. Ses multiples coques arboraient l'emblème de l'Eborn, simple E dans un cercle représentant sans doute une Porte de Vangk. La plupart des cylindres étaient inoccupés ; par mesure d'économie, ils n'étaient plus ni chauffés ni éclairés, et une

diode rouge sur la poignée indiquait qu'on les avait verrouillés. De l'intérieur, le vaisseau se résumait à un lacs de cursives. Ils furent littéralement démoulés puis transbordés.

Sur l'écran de leur cabine, Xavier regarda Hixsour rapetisser, songeant à ce qu'il laissait derrière lui ; rien sinon des crimes et des cadavres. Il le constatait sans amertume, et même avec ce qui ressemblait à de l'ivresse. Son passé avait éclaté comme une cosse pourrie. Tout était possible.

Pendant ce temps, Valrin complétait ses connaissances sur la KAY. Il aurait aimé mettre Admani à contribution pour qu'elle creuse tout ce qui se disait sur les relations commerciales et les escarmouches entre l'Eborn et la KAY, mais, ses réserves financières étant épuisées, il dut se contenter des articles publiés sur les téléthèques publiques, passées au filtre de la censure des intéressées. Il explora également l'organigramme des cadres de l'Eborn. Parmi les milliers de noms, il trouva le *confidato* du comptoir d'Ast Faurès : Ilon Desiderio. L'homme qu'ils devaient contacter avait un visage de mannequin vieillissant, au bronzage et à la moue aussi artificiels l'un que l'autre. Ses mains fines étaient manucurées. Mais la dureté de ses yeux, elle, ne trompait pas.

Au cours du trajet, Valrin apprit aussi à Xavier à se déplacer en impesanteur. Le jeune homme se révéla plutôt médiocre élève, mais Valrin continua à l'entraîner trois heures par jour.

Une microseconde avant que l'orbiteur ne franchisse la Porte, le plan singulaire se forma. Le vaisseau creva la membrane de néant, et émergea dans le système de Faurès.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XI

LE PORT D'AMARRAGE d'Ast Faurès était si vaste qu'il pouvait accueillir l'orbiteur sans qu'il soit nécessaire d'utiliser un module de liaison. Valrin et Xavier assistèrent à l'arrivée par la baie vitrée d'une salle de repos. Ast Faurès était une arcologie, un monde-astéroïde orbitant autour d'une planète tellurique de deux fois la taille de la Terre et de huit fois sa masse : Es Faurési. Un monstre drapé de nuées opaques et corrosives ne permettant jamais de voir la surface. Des éruptions volcaniques intenses imbibaient l'atmosphère de teintes allant du bistre terne au grenat éclatant. La croûte résistait tant bien que mal, au prix de dislocations périodiques, aux conditions extrêmes. Seul l'éloignement du soleil – un an faurésien équivalait à cinquante années terrestres – l'empêchait de bouillir. La chaleur et la radioactivité la rendaient stérile, aussi l'Eborn avait-elle installé un avant-poste sur la maigre ceinture d'astéroïdes qui la ceignait.

Elle avait porté son choix sur un caillou ovoïde de seize kilomètres de long et l'avait baptisé – avec un remarquable manque d'imagination – Ast Faurès, puis l'avait déplacé sur une orbite extérieure, à distance respectable de la ceinture d'astéroïdes.

La spécificité d'Ast Faurès ne tenait pas à la planète géante qui lui servait d'ancre gravifique mais aux travaux qu'avait entrepris l'Eborn, alors en pleine expansion. La jeune multimondiale avait eu l'idée de créer un lieu de villégiature pour ses cadres les plus méritants. Ast Faurès avait été sélectionné. Les architectes les plus en vue en avaient fait une

planète miniature dotée de sa propre atmosphère – on avait écopé celle d'Es Faurèsi pour y puiser les éléments nécessaires. Une enveloppe transparente, retenue par des amarres à l'astéroïde central, évitait à l'air de s'évaporer dans l'espace. C'était un feuilleté de polymères d'un centimètre d'épaisseur dans lequel circulait un colloïde ; les millions de nanomachines qui flottaient dedans colmataient les fuites provoquées par les micro-impacts survenant deux à trois fois par jour et réparaient les brins moléculaires des polymères rompus par les rayons cosmiques ou la fatigue du matériau. Les équipements de maintenance et les structures urbaines ne se trouvaient pas en surface : elles truffaient l'intérieur du bloc rocheux originel de l'arcologie. Celui-ci se percevait à travers la membrane et la couche d'air de deux cent cinquante mètres d'épaisseur.

« C'est magnifique, ne put s'empêcher de s'exclamer Xavier. Sortir à la surface sans scaphandre... On dirait un fruit vert suspendu dans l'espace. Comme si on avait découpé un morceau de forêt à une planète, qu'on aurait ensuite recousu sur un astéroïde pour l'habiller.

— Pas une mais vingt-deux planètes, rectifia Valrin. C'est un patchwork écologique. La surface a été sculptée et paysagée pour entretenir l'illusion d'être à l'air libre. Toutes les installations et les habitations des cinq mille résidents permanents sont en sous-sol. Il y a cinq fois plus de touristes. Ils viennent admirer l'orgueil de l'Eborn.

— L'entretien de la biosphère doit être un gouffre financier, murmura Xavier. Rien ne justifie une telle dépense.

— Détrompe-toi ! C'est la preuve que la mégalomanie des multimondiales a du bon. Sans elle, Ast Faurès ne serait qu'un astéroïde parmi d'autres.

— Je ne te comprends pas. Toi et moi avons été victimes de la KAY, mais tu n'es pas naïf au point de croire que l'Eborn est plus convenable. »

Valrin secoua la tête.

« C'est la KAY qui m'a fait renaître. Je méprise ce que j'ai été avant ma métamorphose. Un nom sans importance, tout en bas d'un organigramme. Sans la KAY, je ne serais jamais allé jusqu'ici. Je n'aurais jamais réellement vécu.

— Elle t’a torturé...
— Et elle paiera pour ça.
— Tu la hais, mais en même temps on dirait... on dirait que tu l’aimes. Comment peut-on... »

Il laissa sa phrase en suspens.

« Je ne te demande pas de me comprendre, sourit Valrin. Admire plutôt le paysage. »

Renonçant à poursuivre, Xavier s’absorba dans la contemplation de Faurès. Seules les pulsations des réacteurs d’appoint occupés à synchroniser le vaisseau sur l’arcologie troublaient le silence. L’accès au port s’effectuait par un puits qui perçait du ballon au niveau de la pointe de l’œuf. À mesure que le vaisseau s’approchait de l’ouverture, les détails du relief devenaient visibles : une rivière bleu turquoise sillonnait des plateaux ravinés, des collines et des cratères délimitant des jardins multicolores.

« Magnifique... » répéta Xavier au moment où le puits d’accès engloutissait le vaisseau.

Des lumières artificielles remplacèrent le fond étoilé. Des boudins-passerelles couraient le long de la paroi, serpentant entre des caténaires, des docks temporaires, des grues en surplomb de nacelles de radoub. L’orbiteur dépassa des vaisseaux plus petits. Puis, après plusieurs à-coups, il s’immobilisa. La baie s’opacifia, et Xavier s’aperçut qu’il s’agissait d’un écran.

« Il est temps de rencontrer ce monsieur Ilon Desiderio », fit Valrin en se détournant.

Ils purent sortir après avoir sacrifié aux formalités sanitaires. L’heure locale indiquait presque midi.

Les galeries, décorées de styles planétaires marqués, bruissaient de monde. Tout avait été conçu pour faciliter la progression en gravité réduite : des barges sans propulsion visible circulaient au milieu des galeries, s’arrêtant au niveau de petits quais spécialement aménagés. Les policiers ainsi que quelques civils – sans doute autorisés – utilisaient de longs bâtons pour se mouvoir sans l’aide de leurs jambes ni de leurs mains.

L'air était d'une qualité remarquable, frais et chargé de fragrances subtiles ; sans doute provenait-il de l'extérieur. Valrin entraîna Xavier en direction du quartier des affaires. Il n'eut pas besoin des téléthèques pour savoir où se trouvait le comptoir de l'Eborn : l'établissement s'ancrait au point central, étalant une majestueuse façade de pierre vernie tout en dégradés de gris et de verts.

De l'autre côté de la place se dressait un restaurant dont le nom en devanture était presque illisible à force de fioritures : L'Herbier. Valrin poussa la porte à vis, malgré les protestations de Xavier contre cette dépense excessive. Sur la moitié des tables inoccupées clignotait le mot RÉSERVÉ. Les sièges étaient des fauteuils en cuir végétal, sur les appuis-tête desquels étaient fixés de délicats napperons.

Ils s'installèrent sous un mur où séchaient des fleurs ombellées et des feuilles présentant des spécimens de la surface. Les tables, quant à elles, étaient des écrans branchés en direct sur des jardins. Les plantes ondulant sous la brise avaient un effet apaisant. Il devait être possible de changer de prise de vue, mais c'était parfait ainsi.

Valrin n'eut aucun mal à lier conversation avec une serveuse au petit nez en trompette aussi refait que le reste de sa silhouette. Ici, cela semblait être la norme.

« Monsieur Desiderio, vous dites ? grasseya-t-elle. Oui, il vient souvent déjeuner ici.

— Je dois le rencontrer tout à l'heure », dit Valrin.

La jeune femme eut un sourire pincé.

« Et vous voulez des infos croustillantes, c'est ça ? Navrée, mais vous n'en aurez pas. Monsieur Desiderio est quelqu'un de très comme il faut.

— J'en suis persuadé, et votre discrétion est tout à votre honneur. Je voudrais seulement savoir quel plat il préfère.

— Ce n'est que ça ? Il en change régulièrement, car la carte dépend des arrivages. En ce moment, il commande du porçon truffé aux grains de garresh, dans une sauce à la moutarde. »

Valrin désigna l'entrée.

« La façade du comptoir de l'Eborn est impressionnante. »

La jeune femme hocha la tête d'un air blasé.

« N'est-ce pas ? Elle est aussi visitée que les jardins de surface. Du *marbre spatial*, on appelle ça. C'est le cœur métallique d'un astéroïde qui a été fracassé il y a cinq milliards d'années et a dérivé dans la région centrale de la galaxie, là où le vent cosmique est le plus intense. Il a été récupéré et débité en tranches pour former les dalles de la façade. On dit qu'elle n'a pas de prix.

— Je veux bien le croire », fit Valrin.

Ils commandèrent un jus de fruit tiède où surnageaient des billes de gelée aromatisée.

« Que fait-on maintenant ? s'enquit Xavier en tâchant d'oublier le goût de la boisson.

— Je doute qu'un rendez-vous nous soit accordé. Nous attendons donc ici que monsieur Desiderio daigne pointer le bout de son nez. Ensuite nous aurons une conversation avec lui.

— Et que comptes-tu lui dire : que tu es prêt à négocier vingt centimètres cubes de sang hybride ? Contre quoi, d'ailleurs ?

— Il s'agit d'abord d'une simple prise de contact. Fais-moi confiance. J'ai même un cadeau pour lui. »

Il posa sur la table une statuette en métal figurant une espèce de singe à six membres assis sur son postérieur. Elle était haute comme la main et semblait faite de fils de cuivre si serrés qu'ils s'étaient amalgamés. Les ciselures étaient fines, mais l'objet n'avait rien d'extraordinaire. Xavier sourit, interloqué.

« Où est-ce que tu t'es procuré cette affreuse babiole ?

— Affreuse, tu exagères. Un cadeau, trouvé sur ta planète natale... Non, ne le touche pas. C'est à trente-sept degrés qu'il prend sa forme utilitaire.

— Pardon ? »

Valrin referma la main sur la figurine.

« Attention, le voilà. » Ilon Desiderio était accompagné d'un individu plus jeune que lui et à l'élégance plus superficielle. Ils se dirigèrent tout de suite vers une table à l'écart, sans doute là où déjeunait habituellement Desiderio. Le personnel s'affaira aussitôt autour d'eux, les autres clients devenant secondaires. Valrin regarda l'objet dans sa main et repoussa sa chaise.

« C'est le moment, dit-il sans regarder Xavier. Suis-moi et évite d'intervenir. »

Il se dirigea directement vers la table. Ilon Desiderio leva les yeux au moment où il se penchait par-dessus l'épaule de son ami. Aussitôt, son regard obliqua vers le couteau que Valrin tenait à la main, la pointe de la lame touchant presque le cou de son ami.

« S'il vous plaît, monsieur Desiderio, dit Valrin doucement, nous avons à parler. Dites à votre ami de nous laisser seuls. »

Le jeune homme commença à protester, mais Desiderio le congédia d'une voix calme :

« C'est un rendez-vous que j'ai oublié. Excuse-moi, Bertrand. Je promets de passer te voir après. Ce serait trop bête...

— Ne te donne pas cette peine », lança le jeune homme en jetant sa serviette sur son assiette.

Valrin s'assit à sa place dès qu'il eut disparu. Il posa le couteau devant lui. Quelques secondes plus tard, l'arme se mit à remuer, se ramassant sur elle-même pour reprendre sa forme originelle : une statue de singe.

« Un cadeau pour votre ami, dit Valrin en poussant l'objet devant lui. Avec mes excuses. »

Desiderio n'avait pas bougé d'un millimètre. Ses lèvres bougèrent à peine lorsqu'il parla.

« Maintenant que vous avez réussi à attirer mon attention, en quoi puis-je vous aider ?

— Je voudrais que vous nous rendiez service.

— Combien voulez-vous ?

— Vous vous méprenez, monsieur Desiderio, nous ne sommes pas des bandits. Le service consistera à envoyer un message au bureau exécutif de l'Eborn par votre canal sécurisé.

— Rien que ça ! Je crois que je préférerais vous donner de l'argent. »

Ils se turent, car un serveur apportait un plat roulant.

« Tout va bien, monsieur ? demanda ce dernier en jetant un coup d'œil suspicieux aux deux hommes.

— Oui. Je déjeunerais plus tard, vous pouvez disposer. »

Puis le regard de Desiderio se durcit.

« Vous avez intérêt à vous montrer très persuasifs. Naturellement, dans un sens différent de ce que vous venez de faire. Je ne suis pas sensible à la violence : sachez que mes

vêtements sont en soie produite par des vers génétiquement programmés pour y incorporer des nanofibres de carbone. Même une lame en céramique ne pourrait les percer. »

Valrin resta impassible.

« C'est bien pourquoi j'aurais enfoncé la lame dans l'orbite oculaire... Mais j'en viens au fait : nous détenons quelque chose qui intéresse votre bureau exécutif. Son plus grand secret.

— Rien que ça ? Et de quoi s'agit-il ?

— Je ne suis pas sûr que vous aimeriez savoir. Il n'est pas très bon pour la santé de détenir certaines connaissances. »

L'homme joignit ses mains, doigts entrelacés.

« Nous tournerons en rond tant que vous ne m'aurez pas parlé de ce fameux secret. Et tant que je n'aurai pas vérifié par moi-même.

— Vous prenez un gros risque.

— Allez-y. Mais dépêchez-vous, j'ai faim. »

En quelques minutes, Valrin résuma leur voyage.

« Si j'ai bien compris, dit Desiderio sans s'émouvoir, la KAY convoie une mystérieuse jeune femme de planète en planète, et la compagnie que je représente cherche à se l'approprier. Mais vous ne m'avez pas dit l'essentiel : en quoi le code génétique étranger de cette Jana est susceptible d'intéresser autant deux multinationales.

— C'est une information confidentielle, même pour un *confidato*.

— Je suis habilité à traiter les informations confidentielles.

— C'est la raison pour laquelle c'est à vous que je demande d'envoyer un message crypté avec ce que je vous ai raconté. Dans l'intitulé, il vous suffit d'inscrire ces mots : *Porte noire*. Je vous assure que la réponse ne tardera pas. À ce moment-là, je vous communiquerai mon offre. »

L'homme sourit.

« Vous vous fichez de moi ? Il me faut une preuve. Quelques lignes du code génétique que vous avez numérisé feront l'affaire. À ce moment-là, moi je vous croirai et je transmettrai le message.

— Impossible. Je ne livrerai aucune partie du code.

— Alors notre discussion n'a plus d'objet. Je vous suggère d'entrer en contact avec notre bureau exécutif par la voie normale. Adieu, messieurs. »

Valrin fit un signe de tête à Xavier et se leva. Puis il se pencha par-dessus la table :

« Vous allez bientôt avoir une preuve de ce que j'avance, mais le prix en sera Ast Faurès. Je vais avertir l'Eborn de notre présence par la voie publique. Je donne trois jours à la KAY pour venir et essayer de nous éliminer par tous les moyens. À ce moment-là, vous nous croirez, mais il sera trop tard pour votre bel habitat. Un conseil si vous voulez avoir la vie sauve : la KAY a certainement des agents infiltrés. Arrêtez tous ceux que vous connaissez ou suspectez.

— Estimez-vous heureux que ce soit *vous* que je ne fasse pas arrêter. »

Sur ce, Desiderio eut un sourire poli et fit apparaître la carte sur l'écran de la table, en surimpression du paysage.

« Nous avons échoué », se plaignit Xavier tandis qu'ils erraient dans les galeries.

Le sourire n'avait pas quitté les lèvres de son compagnon.

« Je m'attendais à un refus, dit-il. Desiderio a peur de mordre à un hameçon trop gros pour lui. Mais cela ne durera pas.

— Tu ne comptes pas mettre ta menace à exécution ?

— Bien au contraire.

— Tant que la KAY ignore notre existence, nous sommes à l'abri. Si jamais elle l'apprend...

— Elle nous trouvera tôt ou tard. Comme tu l'as dit, seuls, nous ne pouvons rien : nous avons besoin de l'Eborn. Mais je veux que la KAY sache que nous existons. Une confrontation ouverte entre les deux mastodontes ne peut que nous être profitable. C'est peut-être même notre meilleure garantie de survie. »

À condition qu'ils ne nous écrasent pas, songea Xavier.

« Tu te rends compte de ce que cela signifie pour les habitants d'Ast Faurès ? fit-il.

— En profitant des avantages de l'Eborn, ils ont perdu les prérogatives de l'innocence. »

Il envoya un message d'un terminal public. Xavier se demandait s'il ne faisait pas un mauvais rêve. La confiance sans borne que Valrin avait en lui-même le sidérait. À aucun moment il n'avait considéré que l'arrivée des forces de la KAY pouvait leur coûter la vie. Et, comme dans un mauvais rêve, Xavier se sentait impuissant à infléchir le cours des événements.

Deux jours après l'envoi du message de Valrin, quatre vaisseaux d'intervention de la KAY émergèrent de la Porte de Vangk.

CHAPITRE XII

LA MENACE soudaine et incompréhensible que représentaient les quatre orbiteurs militarisés avait vidé la surface d'Ast Faurès des promeneurs. Valrin et Xavier étaient presque les seuls à déambuler sous la bulle enveloppant l'arcologie. Chacun interrogeait frénétiquement les téléthèques pour connaître les intentions de la KAY. L'attaque sans préambule d'un habitat sans intérêt économique n'avait pas de précédent.

Les écrans publics transmettaient des vues prises de sondes d'observation de la Porte de Vangk, où quatre traînées lumineuses de cent mille kilomètres de long s'étiraient vers Es Faurèsi. On glosait sur les échauffourées qui avaient eu lieu entre les deux multimondiales au cours des vingt dernières années, sans trouver de motif réel à une déclaration de guerre. Des touristes avaient assailli le spatioport, mais un communiqué de la KAY était arrivé : tout orbiteur tentant de s'échapper par la Porte de Vangk serait poursuivi et abattu. Suite à cette mise en garde, des personnes avaient pris d'assaut le petit comptoir de la KAY qui servait d'ambassade. Mais des policiers, certainement dépêchés par Desiderio, étaient passés avant et avaient embarqué les employés. Ceux-ci étaient à présent gardés dans les locaux de la police, moins pour les faire parler que pour les soustraire à la vindicte populaire en cas d'exactions des forces de la KAY. Ils pourraient aussi servir de monnaie d'échange, le cas échéant.

Valrin et Xavier se promenaient dans les vastes allées entourées de plantes étranges. Une brise tiède soufflait, chargée

de senteurs. On leur avait fourni des filtres à s'insérer dans les narines pour éviter les allergies à tous les pollens ; ils étaient censés ne pas gêner la respiration, mais Valrin s'était tout de suite débarrassé du sien, et Xavier n'avait pas été long à l'imiter. De petits oiseaux dépourvus de bec coassaient dans les branches. On aurait pu se croire sur une riche planète de la Couronne si ce n'étaient la courbure anormale de l'horizon et son relief trop accentué.

Ce monde-là n'est pas à notre taille... à moins que ça ne soit l'inverse : les posthumains qu'il faudrait pour habiter ici, ce sont des lilliputiens.

Sans les chaussons à crampons qu'ils avaient dû enfiler, ils auraient pu bondir et toucher le bord du ciel... si l'on négligeait les systèmes qui empêchaient de porter atteinte à l'intégrité de la membrane de confinement atmosphérique.

Des projecteurs suppléaient le soleil déficient, remplacé par le globe fuligineux d'Es Faurèsi qui occupait un bon tiers du ciel incolore. On aurait dit une géante gazeuse que l'on aurait secouée pour en mélanger les bandes nuageuses. Tempêtes et résurgences volcaniques maintenaient l'atmosphère dans un perpétuel chaos multicolore. La mince ceinture d'astéroïdes pointillait l'équateur.

Valrin pointa l'index vers un petit pont en dos d'âne enjambant une rivière sinueuse entre deux grosses touffes d'ajoncs torsadés.

« Par là, il y a un lac.

— Ne devrait-on pas retourner voir Desiderio ? s'inquiéta Xavier. Les vaisseaux de la KAY sont rapides. Ils seront là dans quelques heures. »

Valrin se pencha par-dessus la rambarde en corail du pont et plongea son regard dans le cours d'eau cristalline où nageaient péniblement des batraciens caparaçonnés de coquillages iridescents.

« Desiderio saura où nous trouver quand il voudra nous contacter. Sinon, il ne mériterait pas son titre de *confidato*. »

Il se remit en marche. Le chemin était bordé de faux rochers en béton expansé. Ils franchirent un bois d'arbres aux plumets chatoyants. Le sol à leurs pieds bourgeonnait de tubercules

animés de mouvements de respiration. Plus loin, des cosses roses s'épanouissaient en inflorescences, penchées comme des saules sur de curieuses flaques laiteuses. À un moment, Xavier s'arrêta pour laisser passer ce qu'il prit tout d'abord pour un gros coléoptère, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait d'un robot jardinier.

Ils suivirent la rivière qui contournait une vallée circonscrite par un cratère aux contreforts élevés ; les sommets arrondis de fleurs aux allures de citrouilles en dépassaient. Par une trouée, Xavier s'aperçut que c'étaient des sortes de chardons dont la tige atteignait quinze mètres, surmontée de globes duveteux d'un jaune sale.

Leurs pas foulaient une terre grasse et noire, presque collante, sans doute étudiée pour ne pas s'éparpiller en microgravité. *De la vraie terre, sur un astéroïde !* songea Xavier, gagné par une sensation d'irréalité. La lumière oblique d'un projecteur faisait danser des particules au-dessus du chemin, et il se prit à cette magie, même si elle était factice. Le cours d'eau traversa plusieurs biotopes avant de se jeter en glougloutant dans un lac peu profond – dont la présence était déjà un miracle, à moins d'une décimale de g. Des algues rouge vif veinaient une plage de sable blanc. À leur approche, les éclairs argentés de créatures pisciformes sautèrent hors du sable pour y replonger aussitôt.

Au centre du lac, de grosses fleurs festonnées se perchaient sur des plantes-pilotis formant un îlot ; un groupe de paons-lyres se posa dans le froufrou musical de leurs ailes.

Desiderio surgit d'un bosquet d'arbustes à diaphragmes.

Son visage portait les stigmates du choc qu'il avait reçu lorsque la nouvelle lui était parvenue. Ce qu'avait prédit Valrin s'était réalisé. Il avait alors pressenti que son monde était en train de s'effondrer. Il contemplait à présent les deux hommes d'un œil neuf où se mêlaient respect et aversion. Ainsi qu'une question : *Qui êtes-vous donc ?*

« Vous voilà, lança Valrin. Votre compagnie s'est-elle finalement réveillée ?

— J’ai reçu l’ordre de vous protéger et de vous exfiltrer par tous les moyens possibles. De plus, le bureau exécutif désire s’entretenir avec vous. »

Il semblait aussi choqué par ce qu’il advenait que par le fait qu’en ces circonstances critiques il n’avait pas accès à toutes les informations. Il les entraîna vers un cratère dont des panneaux interdisaient l’accès au public. La flore, noire et hérissée de poils, paraissait faite d’araignées agglomérées en architectures torturées mais qui n’étaient pas dénuées de beauté. Des rongeurs à la démarche de crabe s’enfuirent à leur approche. Ils marchèrent sur un tapis d’aiguilles grises avant d’arriver à une tour de quatre étages, garnie de baies panoramiques. Deux policiers en gardaient l’entrée. Xavier s’étonna :

« Je croyais qu’il n’y avait aucun édifice à la surface, en dehors des ouvertures d’accès contrôlé ? »

— Un privilège pour les hôtes de marque de l’Eborn, dit simplement Desiderio.

— J’en déduis que nous en faisons désormais partie. Comme c’est agréable. »

Les gardes refermèrent la porte derrière eux. Ils pénétrèrent dans un hall blanc dépourvu d’ornement. Au fond se trouvait un ascenseur. Ils s’engouffrèrent dans la cabine d’où s’exhalait un parfum artificiel de feuilles mouillées. Les étages se mirent à défiler.

« Où nous emmenez-vous ? » questionna Xavier.

Le *confidato* grimaça.

« Dans un endroit où se trouve un terminal sécurisé.

— Les vaisseaux ne contrôlent pas les faisceaux de communication des téléthèques ? s’enquit Xavier.

— Nous avons un réseau d’urgence privé. Il utilise un laser à micro-ondes indétectable. Il est également crypté à l’entrée et à la sortie. »

Il hésita avant de se tourner vers Valrin.

« Lors de notre première rencontre, vous avez annoncé qu’Ast Faurès serait détruit. Est-ce que... vous êtes sûr que cela va arriver ? »

Valrin eut un rire sarcastique.

« Je vous aime bien, Ilon Desiderio. Vous aimez vraiment ce monde, pas vrai ? Oui, cela crève les yeux. On vous a affecté ici, et vous vous y êtes attaché.

— Non, c'est moi qui ai demandé à venir. J'ai importé personnellement l'écosystème de mon monde natal.

— C'est parfait. »

Xavier lui décocha un coup d'œil interrogatif, mais Valrin croisa les bras sur sa poitrine et ne dit plus rien, une expression indéchiffrable sur le visage.

L'ascenseur s'arrêta dans les profondeurs de Faurès. Desiderio les guida à travers un dédale de bureaux impersonnels où régnait une activité fébrile. Des écrans muraux transmettaient des images de l'espace : les quatre orbiteurs militarisés accéléraient toujours. Des nouvelles défilaient en bas. Xavier s'arrêta devant un écran.

« La KAY a enfin donné les raisons de son incursion, lut-il. Selon elle, Ast Faurès abrite deux dangereux terroristes qui ont mené de graves attaques contre ses intérêts sur au moins trois planètes. Une troupe va débarquer et occuper les lieux. L'Eborn doit remettre les terroristes entre ses mains, sinon Ast Faurès sera évacué et dépressurisé. L'Eborn n'a pas encore répondu officiellement. Les vaisseaux d'intervention seront ici demain.

— On dirait que nous sommes devenus des gens importants », gouailla Valrin, et Xavier perçut dans sa voix une excitation malsaine.

Il jubile. Il voit l'ampleur des destructions à venir, et il jubile.

Si le *confidato* avait remarqué cette lueur, il n'en laissa rien paraître. Ils entrèrent dans une salle de conférence déserte. Il y avait une grande table en fibres de verre à l'ancienne, des chaises à harnais, un percolateur, quelques tasses-oignons en plastique, et c'était tout. Desiderio alla ouvrir un coffre, empoigna la mallette qui s'y trouvait. À l'intérieur, un terminal. Xavier regarda distraitemment le *confidato* sacrifier aux rites de sécurité. Sur l'écran gris du terminal, une infopenêtre de dialogue s'agrandit.

« Ils sont à l'autre bout, dit Desiderio. Vous pouvez taper votre texte sur le clavier ou appuyer sur ce bouton qui

déclenchera la transcription de vos paroles. Je vais attendre à côté. Appelez-moi quand vous aurez terminé. »

Dès qu'il eut refermé la porte, Xavier s'effondra sur une chaise et mit sa tête entre ses mains. Un nœud lui tordait l'estomac. Valrin s'assit devant le terminal.

« Ce n'est pas le moment de flancher, dit-il. La partie ne fait que commencer. Par les Vangk, elle s'engage enfin ! »

Son compagnon soupira.

« Pourquoi nous feraient-ils confiance ? Nous avons si peu de cartes en main...

— Il ne s'agit pas de confiance. Nous avons déjà gagné une manche, Xavier : si l'Eborn n'était pas déjà convaincue que nous pouvons leur être utiles, nous serions en cellule, en attendant d'être livrés aux mercenaires de la KAY. »

Cela signifie surtout que ce que nous possédons vaut plus pour l'Eborn qu'Ast Faurès, ajouta Xavier en son for intérieur. Il alla se servir un verre d'eau – c'était tout ce que son nœud à l'estomac l'autorisait à ingurgiter.

« Mais nous ne savons rien au sujet des séquences génétiques étrangères de Jana.

— Exact. Cela dit, nous ne sommes pas obligés de leur faire part de notre ignorance. »

Xavier eut un rire amer.

« Tu espères tromper le bureau exécutif de l'Eborn ?

— Nous avons quelques pièces du puzzle. À nous de les agencer pour leur faire croire que nous avons deviné l'image globale. »

Xavier se mit à malaxer son menton.

« Le terminal crypté m'a donné une idée. Cela ne répond pas à la question de ce que cache le pseudo-ADN, mais cela pourrait éclaircir sa fonction. Prenons comme hypothèse de départ que ces séquences n'ont pas de sens sur le plan génétique. Elles ne transforment pas leur hôte en mutant, cela j'en suis absolument certain. Puisqu'elles ne sont pas des gènes, il pourrait s'agir d'un cryptage biologique. En l'inscrivant dans chacune des cellules de Jana, on dispose de cent mille milliards de copies. Le fait d'utiliser des nucléotides différents du nôtre garantit qu'il ne s'altérera pas, ni n'influencera le génotype du porteur. »

Tout en exprimant sa théorie, Xavier se rendait compte des lacunes et des incohérences qu'elle recelait : un codage au niveau atomique tel qu'il en existait depuis toujours était beaucoup plus sûr sur le plan de la sauvegarde de l'information. De surcroît, les êtres humains perdaient des millions de cellules par jour, susceptibles d'être récupérées et analysées : un message codé ne pouvait rester longtemps secret. Mais il doutait tout autant que le code génétique parasite puisse avoir un quelconque pouvoir mutagène sur son hôte. Il manquait toujours la pièce centrale du puzzle.

Valrin claqua des doigts, faisant sursauter Xavier.

« Tu as sûrement raison. Cela me revient maintenant. Dans un des rapports papiers de Nargess, elle évoquait Jana en parlant de "clé". Une clé, on emploie bien ce mot pour désigner les chiffres utilisés pour déchiffrer un message codé...

— Il suffirait alors de décomposer les séquences parasites en suite de chiffres basés sur le comptage des bases, réfléchit Xavier à haute voix. Ces chiffres fourniraient la clé d'un algorithme de cryptage. Mais où est le message ? À moins qu'il y ait le message codé lui-même... Oui, c'est presque certain. Une clé de chiffrement n'a pas besoin d'être aussi longue, même si une partie de la clé peut n'être que de la poudre aux yeux. Une clé secrète à... disons mille chiffres codés sur cinq cents bases est virtuellement incassable. Elle a encore moins besoin d'utiliser des éléments exotiques, à moins que leur numéro atomique – ou le nombre de leurs protons ou de leurs isotopes possibles, que sais-je encore – ne détermine le chiffre. Les possibilités seraient astronomiquement grandes, mais ce serait vraiment alambiqué, alors qu'il y a des procédures beaucoup plus simples...

— Bravo ! l'encouragea Valrin. C'est exactement le raisonnement que je me fais. Si l'on payait Admani pour qu'elle tente de percer le code...

— Non, une cryptanalyse est vouée à l'échec. D'ailleurs, il existe des milliers de dialectes dans l'univers, et le message décodé pourrait être une image numérique compressée... Rien d'identifiable par l'examen des récurrences en tout cas. »

Le regard de Xavier se perdit dans l'écran vide.

« Jana est donc une clé cryptographique vivante. Mais qui va sur quelle serrure ?

— Peut-être celle de la Porte noire », dit soudain Valrin.

Xavier cligna des paupières.

« Quelle porte ?

— La Porte noire. Les rapports de Nargess portaient cet intitulé.

— La Porte noire est une légende. Elle n'a aucune réalité sauf pour les Apôtres des Vangk, fit remarquer Xavier.

— Ces mots ont donc une signification cachée. Tant qu'on ne l'aura pas trouvée, on ne saura rien de concret.

— En tout cas, je pense savoir pourquoi la KAY m'a engagé pour fabriquer un clone. »

Valrin fronça les sourcils.

« Dis-le-moi.

— Le processus de duplication a été initié à partir de quelques cellules souches sélectionnées. À plusieurs reprises, mon équipe et moi avons été forcés de quitter le laboratoire sans avoir d'explication malgré mes protestations. Il est possible qu'ils aient inversé quelques bases du pseudo-ADN. Ils savaient qu'ils étaient poursuivis par l'Eborn. Ils ont ainsi produit un clone de Jana inutilisable.

— Une fausse clé, résuma Valrin. Ils n'ont plus qu'à laisser traîner des indices la concernant, alors que l'original reste bien caché. Oui, ça se tient. »

Il souriait largement. Soudain, Xavier lui posa la main sur l'épaule.

« Là, regarde. »

Des lettres s'inscrivaient sur l'écran du terminal.

> *Valrin Hass ?*

Valrin bascula en reconnaissance vocale.

« C'est moi. »

Ces deux mots s'inscrivirent sur l'écran, sous la première phrase. Le dialogue s'engagea.

> *J'en déduis que vous serez mon interlocuteur. L'homme à vos côtés s'appelle Xavier Ekhoud, n'est-ce pas ?*

— C'est exact. Au fait, à qui ai-je l'honneur ?

> Appelez-moi Kristoferson. Retrouver la trace de votre ami a été plus facile que pour vous. La vôtre remonte à un certain Léodor Kovall. Mais j'ai du mal à considérer que c'est vous.

— Pourquoi ?

> Au vu de vos récents exploits... Sincèrement, votre profil cadre mal avec celui d'un fonctionnaire de police de troisième zone, au fin fond d'une planète tranquille.

— Vous m'en voyez navré, Kristoferson. Mais, à vrai dire, je me fous de votre avis. »

À son côté, Xavier se mordit les lèvres – qu'ils le veuillent ou non, leur vie dépendait de l'individu qui se trouvait à l'autre bout –, mais Valrin n'en tint pas compte :

« Ce qui importe, c'est l'accord que nous allons passer ensemble.

> Un accord, mais avec qui ? Quels intérêts représentez-vous ?

— Des intérêts personnels. Je ne représente que Xavier et moi-même.

> Ce n'est pas assez.

— Vous devrez vous en contenter. Écoutez, votre secret est éventé. Vous n'avez pas le choix, vous devez traiter avec nous. Il ne vous faut pas seulement le code contenu dans Jana – ou peu importe le nom que vous avez donné à cette femme –, il vous faut aussi l'exclusivité. Sinon à quoi bon ?

> Je crains que vous n'ayez du retard, monsieur Hass. Nous avons enfin récupéré Jana sur Volda, au prix d'une bataille qui nous a coûté trois cents hommes. Nos spécialistes étudient son génotype et, d'ici quelques semaines...

— Ce que vous avez n'est qu'une copie modifiée, coupa Valrin, un leurre produit par mon ami ici présent pour le compte de la KAY. Vous pouvez la jeter à la poubelle, elle est inutilisable. L'original court toujours. »

Le cœur de Xavier avait bondi dans sa poitrine en entendant le nom de Jana prononcé par leur interlocuteur. Il tâcha de ne rien montrer de son trouble – si cela se trouvait, Kristoferson les observait par une caméra dissimulée dans le terminal.

> *Vous n'avez aucune preuve à l'appui de cette thèse. Confiez-nous une cellule de l'original, comme vous prétendez l'avoir, et nous la comparerons avec ce que nous possédons.*

— Et je me dépouillerais du seul intérêt que j'ai pour vous ? Non, j'ai une meilleure idée : je balance la moitié des séquences numérisées sur les téléthèques, en accès anonyme et gratuit. Ainsi, vous pourrez faire vos tests sans avoir la séquence totale. Tout le monde y trouvera son compte. Qu'en dites-vous ?

> *Que vous aimez jouer avec le feu. Je ne sais rien de vos motivations.*

— Je veux d'abord que vous nous sortiez d'ici. Ensuite vous localiserez la vraie Jana. Vous me confierez un groupe de vos mercenaires, et j'irai la récupérer pour vous. Ma récompense sera l'élimination du bureau exécutif de la KAY. La récompense de mon ami Xavier sera de rester avec Jana une fois cette affaire réglée.

> *Rester avec Jana ? Je ne comprends pas.*

Valrin se tourna vers Xavier, qui demeura silencieux : jusqu'à présent, son compagnon menait la discussion et il valait mieux ne pas intervenir.

« Xavier est tombé amoureux d'elle, fit Valrin.

> *Ce genre de requête est pour le moins inhabituel. Je ne sais pas pourquoi je dois vous faire confiance, mais... A priori, c'est d'accord. Avant, j'ai besoin de savoir votre niveau d'implication dans le secret.*

— Oui, la Porte noire.

> *Que savez-vous sur elle ?*

Il venait donc de toucher un point sensible. Il y avait bien une vérité dissimulée sous cette appellation.

Mais il ne pouvait éluder plus longtemps son ignorance.

« Là-dessus, soyez rassuré, répondit-il. Nous n'avons pas décodé les informations encryptées dans le génotype étranger de Jana. Mais ce que je vous ai dit reste valable : à tout moment, nous pouvons rendre les séquences publiques sur les téléthèques. Si vous vous avisiez malencontreusement de nous faire disparaître, un programme de ma composition les enverrait aussitôt à toutes les multimondiales existantes, avec un petit résumé de la situation. Je suppose qu'il est préférable

que vous ne soyez que deux sur les rangs... Mais ne voyez dans cette mesure de précaution rien d'une menace.

> *C'est ainsi que je l'avais compris. Certaines dispositions de notre arrangement restent à préciser. Puisque nous sommes d'accord, discutons-en maintenant.*

C'est ce qu'ils firent pendant encore une demi-heure. Xavier découvrit que Valrin était un négociateur redoutable. Il le fallait pour tenir front à un fondé de pouvoir de l'Eborn. En outre, Valrin obtint d'avoir Desiderio comme interlocuteur permanent.

> *Pourquoi lui ?* questionna Kristoferson.

— Vous vous apprêtez à sacrifier son arcologie. Mais il est du genre à rester loyal. Ce sera un partenaire intéressant.

> *Vous êtes un électron libre et vous ne vous en cachez pas, monsieur Hass. Je ne sais pas si je dois m'en réjouir ou m'en inquiéter.*

— J'aime assez qu'on s'inquiète... Mais vous savez que vous pouvez avoir confiance : nous avons un ennemi commun. C'est assez pour que nous soyons amis.

> *À bientôt, monsieur Hass.*

Déconnexion.

La fenêtre de texte disparut. Valrin rabattit l'écran et flanqua une bourrade amicale à Xavier.

« Alors, qu'est-ce que je t'avais dit ? On fait une sacrée paire, tous les deux. Si tu n'avais pas découvert que le clone de Jana était un leurre, je n'aurais pas eu d'argument sérieux à faire valoir à Kristoferson.

— C'était moins une, souffla Xavier... Mais tu avais sûrement préparé quelque chose, non ?

— À vrai dire, non. »

Xavier était si estomaqué qu'il ne songea même pas à s'insurger. La tension de la discussion l'avait épuisé, mais il avait l'intuition que les événements à venir ne le laisseraient pas dormir de sitôt. Au moins, la sensation d'angoisse s'était évanouie... Ils rejoignirent Desiderio, occupé à regarder un écran qui transmettait des images de la flottille de la KAY. La résolution était suffisamment fine pour voir les détails de chacun des vaisseaux : ils avaient déployé leur arsenal offensif, essentiellement des batteries de missiles et des lasers à rayons X

montés sur des tourelles directionnelles. De quoi stériliser l'arcologie avant de la désintégrer.

Desiderio pivota vers eux, l'air défait.

« Le bureau de l'Eborn a dénoncé l'attaque dont nous sommes victimes et appelle une enquête menée par un pouvoir tiers. La KAY invoque une manœuvre pour vous laisser filer. Elle a averti que deux cuirassés vont apponter tandis que les autres resteront à l'extérieur, prêts à anéantir tout vaisseau qui tentera de s'enfuir. Voilà qui ne va pas faciliter les choses. Mais je vous garantis que vous parviendrez à gagner la Porte de Vangk.

— Il semble que vous deviez nous accompagner, Desiderio, déclara Xavier.

— Pas question. Je veux être là pour sauver Ast Faurès, du moins ce qui pourra l'être.

— Vous n'allez pas tarder à recevoir votre nouvelle affectation, intervint Valrin sans nuance. Ils vont vous démettre de votre fonction actuelle, et vos ordres seront de nous accompagner.

— Je proteste...

— Vous n'avez pas le choix. »

Le *confidato* fonça jusqu'à un terminal, ouvrit une fenêtre tactile et tapa quelque chose. Ses épaules s'affaissèrent. Puis il fit volte-face.

« C'est vous, n'est-ce pas ? »

Valrin eut un sourire ambigu.

« Maintenant que nous sommes certains de passer du temps ensemble, on peut se tutoyer, tu ne crois pas ? »

Desiderio passa une main sur ses yeux d'un geste las.

« Depuis que vous êtes arrivés ici, ma vie a tourné au cauchemar.

— Allons, rétorqua Valrin d'une voix glacée. C'est la KAY qui attaque Ast Faurès et l'Eborn qui a choisi de le sacrifier. Pas nous. Cela dit, tu n'as pas à te plaindre : tu es mieux placé que quiconque pour savoir que tu n'es qu'un pion. Un pion particulièrement bien payé, mais un pion tout de même. Il ne fallait pas t'attendre à avoir une quelconque importance aux yeux de tes patrons. »

Le *confidato* – ou plutôt l'*ex-confidato* – leva brutalement le menton pour répondre. À cette seconde, une alerte retentit.

« Un nouveau message en provenance de la flottille ! » cria un de ses assistants d'un bureau attendant.

Sept mots s'affichaient en lettres noires sur l'écran :

LA BULLE SERA DÉTRUITE DANS 6 HEURES.

« Quoi ? murmura Desiderio, assommé. Ils ne vont pas faire ça, ils ne peuvent pas ! »

Xavier devinait les pensées de cet homme tiraillé entre sa fidélité envers sa compagnie et son amour pour Ast Faurès. Peut-être calculait-il ses chances de s'en sortir s'il livrait les deux hommes qu'on lui avait ordonné de protéger.

« L'Eborn a donné sa réponse nous concernant, fit Valrin comme s'il voulait enfoncer le clou, et voici la réaction. Ce n'est qu'un avertissement.

— Votre compagnie ne peut pas envoyer des vaisseaux pour venir nous chercher ? »

La question de Xavier força Desiderio à se ressaisir. Il se racla la gorge puis déclara d'une voix raffermie :

« Entretenir une flotte de guerre n'a jamais fait partie de la politique de l'Eborn. Notre bureau exécutif préfère passer par l'office de mercenaires, et cela prend du temps. À propos de temps, je dois donner des ordres pour l'évacuation de la surface et le scellement des accès. Il y a tellement longtemps que l'arcologie est atmosphérisée qu'il faudra se préparer à colmater de nombreuses fuites. Ensuite je vous montrerai comment nous échapperons aux cuirassés. »

CHAPITRE XIII

SUR UN ÉCRAN PORTATIF qu'un assistant de Desiderio lui avait remis, Xavier regarda une portion ovale de la bulle se troubler puis jaunir comme du parchemin. Un sentiment d'horreur l'envahit. Il ignorait les moyens dont disposaient les cuirassés pour faire cela à une telle distance – probablement un laser opérant en fréquence non visible. Dans le colloïde interstitiel, les nanomachines avaient dû griller dès la première seconde sous la morsure du faisceau. Très vite, le matériau souple se gondola. Un instant plus tard, une perforation apparut au centre de l'ovale.

Et l'air commença à fuir.

Ce fut plus long que Xavier ne s'y était attendu. Il y avait des milliards de litres d'air, et le trou ne faisait que quelques mètres carrés. Celui-ci ne s'agrandissait pas : le matériau lui-même avait stoppé la déchirure, ou les nanomachines alentour. Sous la zone lésée, la végétation s'était racornie.

Une minute plus tard, un deuxième trou apparut. Puis un autre.

Une nouvelle onde de panique balaya l'arcologie. Xavier se brancha sur une chaîne de télé interne. Un reportage montrait la police débordée, ne pouvant contenir le raz-de-marée des touristes qui voulaient regagner leur vaisseau. Les premiers actes de violence furent enregistrés.

Bientôt, il y aura des morts. Quand les mercenaires de la KAY vont débarquer au milieu de cette foule en proie à la terreur... ce sera le massacre.

Il se demanda si tout cela en valait la peine. Et, comme une litanie apaisante, il se répéta le nom de celle qu'il aimait. *Jana... Jana... Jana...* Il se tourna vers Valrin pour lui faire partager l'horreur et la honte qu'il ressentait, mais ce dernier lui renvoya un visage fermé.

Sur un autre canal, une caméra extérieure transmettait le désastre. D'autres trous étaient percés en permanence dans le ballon qui se fripait. Les bourrasques provoquées par la décompression accélérée le faisaient faseyer. Toute la faune devait avoir péri maintenant. Des tombereaux de terre et de fragments végétaux se déversaient dans l'espace, mêlés à l'air qui se transformait en paillettes sous l'effet du vide glacé. Un nuage sombre s'épanouissait autour de l'astéroïde en une corolle qui oblitérait la clarté des étoiles. Au niveau du sol, une poignée de caméras continuaient malgré tout à fonctionner. Xavier crut discerner un pan entier de forêt en train de se détacher lentement – mais l'air sursaturé de débris ne laissait heureusement pas voir grand-chose.

Voilà, c'en est fini de l'arcologie, se dit Xavier, terrifié, *la surface de l'astéroïde est rendue à l'espace.* Il espérait que Desiderio n'avait pas assisté à la fin de son rêve.

Ce dernier revenait en compagnie d'une escouade de policiers. Ils avaient des cannes permettant de se propulser aisément, mais aussi de repousser d'éventuels émeutiers. Et, à la ceinture, des flécheurs Baz.

Cela signifiait qu'ils allaient devoir emprunter les galeries encombrées par la foule... Xavier comprit pourquoi Desiderio s'était dépouillé de sa veste arborant le blason des cadres supérieurs de l'Eborn. Sur son visage se lisait la honte de fuir ainsi, en catimini, de l'arcologie qu'il avait dirigée pendant tant d'années.

« Nous allons utiliser une capsule de secours qui date de la colonisation alpha d'Ast Faurès, expliqua Desiderio. Lors du nanotissage de la bulle, le tube d'éjection a été bouché en surface, mais la capsule a été conservée et une équipe de maintenance secrète la garde opérationnelle. L'avantage, c'est que ce tube ouvre du côté opposé au spatioport. L'inconvénient, c'est qu'il va falloir attendre que l'ennemi ait débarqué.

— Pourquoi ? » questionna Xavier.

Ce fut Valrin qui répondit :

« Parce que la moitié de leurs effectifs sera alors dans le spatioport. Nous n'aurons à échapper qu'aux deux vaisseaux qui gardent l'entrée à l'autre bout – ce qui nous fera encore gagner de précieuses minutes.

— Exact, confirma Desiderio. Nous avons juste le temps de faire sauter le bouchon rocheux du tube d'éjection. Un missile monté sur le nez de la capsule déchiquettera le matériau de la bulle juste avant notre passage. »

Des hommes s'activant à la surface de l'astéroïde... réfléchit Xavier. Est-ce que ça n'allait pas mettre la puce à l'oreille de leurs agresseurs ?

« De ce côté-là, il n'y a rien à craindre, répondit Desiderio lorsqu'il posa la question. J'ai également fait arrêter tous les agents potentiels de la KAY qui pourraient la renseigner sur mes faits et gestes. Ce qui m'inquiète davantage, ce sont les débris. Notre vitesse d'éjection, même en la ralentissant le plus possible, sera telle qu'il sera impossible d'éviter une collision si un tronc d'arbre arraché à la surface coupe notre trajectoire.

— C'est un risque à courir », affirma Valrin comme pour mettre fin à la discussion.

Xavier ne put s'empêcher de sourire : il lui semblait avoir entendu cette phrase maintes fois.

L'un des policiers détermina un trajet sûr, à l'écart des mouvements de foule les plus importants : les envahisseurs n'avaient pas encore débarqué que l'on organisait déjà des manifestations de protestation contre cette violation du droit. Dans certains secteurs, les alertes de décompression se multipliaient. Les vieux sas de scellement étaient obsolètes, aussi la panique enflait-elle. Beaucoup de résidents avaient déjà enfilé une combinaison d'urgence. Cela ne faciliterait pas les contrôles d'identification de la population par les envahisseurs, réfléchit Xavier. En voulant terroriser les habitants d'Ast Faurès, le capitaine de la flottille avait commis une erreur tactique.

Ils quittèrent le comptoir de l'Eborn par une porte dérobée et se harnachèrent dans une barge de police à turbines qui les attendait. Le véhicule vrombit en avant.

« Il faut agir vite, annonça Desiderio qui ne quittait pas son terminal des yeux. Le premier commando de la KAY est en train de débarquer. »

Xavier tiqua : cela signifiait qu'ils disposaient de vaisseaux extrêmement rapides, peut-être capables d'intercepter les fuyards.

« Où en est le dégagement du tube ? s'enquit Valrin qui avait dû avoir la même pensée.

— Ça ne devrait plus tarder. Trois ou quatre minutes. C'est le temps pour arriver à l'entrée du tube. Le pilote nous y attend.

— Puisque le commando est là, il va sûrement détecter l'explosion en surface, non ? »

Desiderio dut admettre la validité de l'argument. Il entra en communication avec ses artificiers pour leur demander de différer la mise à feu d'un quart d'heure.

« Nous décollerons dès que l'explosion aura libéré le tube. »

Desiderio restait branché sur le canal d'informations interne qui lui fournissait des renseignements sur la progression du commando de la KAY. Celui-ci avait investi le comptoir de l'Eborn et commençait à le fouiller. Ils devaient avoir été mis au courant au sujet de la présence des deux fugitifs dans les locaux : parallèlement au raid militaire, tous les cadres du comptoir avaient reçu des offres d'embauche immédiates de la KAY, avec clauses d'impunité et de protection personnelle. D'ici peu, la tête de Desiderio serait elle aussi mise à prix. Le réseau de surveillance avait été sécurisé, mais, dès que le commando de la KAY aurait circonvenu les défenses informatiques, les caméras intérieures passeraient à leur service et ils n'auraient plus qu'à utiliser un analyseur d'images pour repérer les fuyards. Ce n'était peut-être qu'une question de minutes : jusqu'à présent, le commando s'était montré redoutablement réactif.

Ils furent obligés de contourner une section où une fuite d'air venait d'être détectée. Des gens remontaient en courant le long des parois et, dans leur affolement, coupaient la trajectoire du

véhicule de police. Les policiers refoulaient à coups de canne ceux qui s'approchaient trop. L'un d'eux – un homme d'une cinquantaine d'années vêtu d'un costume élégant doublé d'une résille – les injuria et fit mine de s'accrocher, mais le policier lui appliqua l'extrémité de sa canne sur le torse et pressa un bouton. L'homme, choqué, lâcha prise. La turbine arrière de la barge le souffla littéralement, et il disparut très vite de leur champ de vision.

« Ta canne fait aussi fonction de matraque électrique ? voulut savoir Xavier.

— Non, rigola le policier. En impesanteur, ça n'aurait aucune conséquence sauf si on touchait une paroi au même moment – et encore. Cela dit, l'effet est quasiment le même : c'est une piqûre d'un neurotoxique dont l'action est de contracter violemment les muscles. La dose injectée varie en fonction de la durée du contact. »

Il n'avait pas besoin d'être explicite pour faire comprendre qu'à partir d'une certaine dose le résultat pouvait être fatal.

L'air sentait bizarre. Sans doute des compresseurs de secours, au repos depuis longtemps, avaient-ils été mis en marche. Les oreilles de Xavier se mirent à bourdonner. Il dut se presser les narines et souffler jusqu'à ce que cette sensation désagréable disparaisse. La pression elle aussi se modifiait. Il songea à Jana afin de se donner du courage, mais l'image qui s'imposa à son esprit fut Valrin. *Jana... Jana, Jana, où es-tu ?*

« C'est là », dit enfin Desiderio. Ils se trouvaient dans un vieux quartier faisant alterner conapts et centres commerciaux. Le véhicule de police stoppa devant une boutique condamnée dont la porte portait des scellés municipaux.

Les policiers forcèrent les scellés et s'écartèrent pour laisser passer Desiderio. Valrin le retint par le bras :

« Dis à l'un de tes hommes de me donner son flécheur. »

Desiderio eut un mouvement d'hésitation.

« Dépêche-toi, nous n'avons pas toute la journée.

— Je suppose qu'un brin de confiance est nécessaire, dit l'*ex-confidato* en ordonnant d'un geste de la main au policier le plus proche de lui donner son pistolet à aiguilles.

— N'en espère pas trop de notre part », fit Valrin avec un grand sourire.

Desiderio ne répondit pas. Lui et ses deux compagnons entrèrent dans une salle sombre qui évoquait un entrepôt désaffecté. Du fond, un homme flotta à leur rencontre. Instinctivement, la main de Valrin se referma sur la crosse du Baz.

« Voici Lance, notre pilote », annonça Desiderio.

Un gars roux et filiforme, les yeux pâles, semblant à peine sorti des tourments de l'adolescence – ce qui ne l'empêchait pas de cumuler de nombreuses heures de vol transorbital non simulées, précisa Desiderio après avoir remarqué la moue sceptique de Valrin.

« Salut la compagnie », dit simplement Lance.

Il les mena par un étroit corridor badigeonné de peinture fluo vers un trou pratiqué dans la paroi. Un sas en plastique avait été installé à l'entrée. Ils entrèrent dans une pièce immaculée où Lance leur distribua à chacun une combinaison une pièce. Xavier déplia la sienne : fine et presque transparente, elle paraissait d'une grande fragilité. Elles étaient interchangeables mais s'adaptèrent automatiquement à leur morphologie.

« Ne vous fiez pas à leur allure, fit Lance, elles sont très sûres. Les packs de survie sont dans la capsule. C'est par là. »

Nouveau sas, en dur cette fois. Dans l'ouverture bâillait la porte de la capsule transorbitale. Une lumière bleuâtre en émanait.

« Tu es sûr que ce n'est pas un monoplace ? » fit Xavier en jetant un œil à l'intérieur.

Lance secoua la tête.

« Normalement, l'habacle est conçu pour trois personnes, mais j'ai rajouté un siège. On se serrera, voilà tout.

— Pourquoi ne pas utiliser tout simplement l'IA de navigation ? dit Valrin. Tu n'aurais pas à venir et il y aurait assez de place.

— Pour les manœuvres tordues, les IA ne valent pas tripette », lança Lance d'un ton rogue.

Cette réponse parut convenir à Valrin. Ils s'installèrent dans l'espace exigü en tâchant d'ignorer les coups de coude et de

genou qu'ils se donnaient mutuellement. L'air sentait le plastique froid. Lance leur indiqua la procédure à suivre pour connecter leur pack à leur combinaison. Celle-ci n'avait pas de casque mais une cagoule transparente nettement moins volumineuse. Le tableau de bord s'alluma au-dessus du siège baquet du pilote : un simple joystick vissé sur une console tactile. Un minuscule écran de contrôle dévidait des gribouillis dansants. Lance déroula un câble et se le ficha dans la nuque : il pilotait via une interface neurale.

Le capitonnage intérieur avait été retiré pour faire place à des racks servant d'étagères, bourrés de rations et de bidons d'eau ; des filets antichute les maintenaient fixés.

« On a besoin d'autant de nourriture ? demanda Xavier.

— On ne sait pas combien de temps on restera dans la ceinture. Et il y aura le trajet jusqu'à la Porte de Vangk, si c'est bien votre destination.

— La ceinture d'astéroïdes, c'est là que nous allons ?

— Vous n'espérez tout de même pas foncer directement vers la Porte de Vangk ? rigola Lance. D'abord cette capsule n'est pas faite pour ça. Et puis on n'aurait pas fait le dixième du trajet que les missiles des cuirassés nous auraient rattrapés. Ils ont aussi des lasers haute fréquence, de quoi nous transformer en popcorn. Non, aucune chance...

— Alors tu comptes perdre l'ennemi dans la ceinture d'astéroïdes ? Je croyais que ce genre de truc ne fonctionnait que dans les vieux holodramas...

— Vous, vous manquez de foi, rigola à nouveau Lance. En fait, c'est plus compliqué : dans la ceinture...

— Silence, lui intima soudain Desiderio. D'après mon terminal, le capitaine de la flottille a mis notre tête à prix. Ils savent que nous sommes ensemble et que nous essayons de fuir.

— Combien offrent-ils ? demanda automatiquement Lance.

— Dix millions d'équors, plus l'immunité quant aux éventuelles représailles de l'Eborn.

— Ouah... Je me demande si je ne vais pas retourner ma veste, moi aussi. »

Valrin tapota le siège du pilote avec le canon du Baz.

« Mon ami, tu n'aurais jamais l'occasion d'en profiter.

— C'est pas pour en profiter, c'est juste pour le principe, grimaça Lance. Au fait, espérons que les artificiers en surface n'aient pas entendu l'offre de récompense pour votre capture... »

Valrin demanda à Desiderio combien de temps les séparait de l'explosion. Desiderio tapa sur son terminal puis releva la tête.

« J'ai donné l'ordre de la mise à feu. »

Une vibration sourde s'amplifia dans le tube. Puis un sifflement d'air qui s'échappait.

« Calez-vous bien le dos et posez vos mains sur les genoux. C'est parti ! » cria le pilote.

Un chaos absolu présida aux quinze secondes qui suivirent. Le siège de Xavier n'était pas orienté vers la console, et la capsule n'avait pas de fenêtre d'observation par laquelle il aurait pu voir ce qui se déroulait dehors. D'ailleurs, toute son attention était focalisée sur les quatre g qui l'enfonçaient dans son siège – l'embout d'arrivée d'air s'imprimant au fer rouge au bas de son dos, son pouls affolé martelant ses tempes, son cœur près d'exploser... À plusieurs reprises, Lance hurla quelque chose, aussitôt noyé par le rugissement des moteurs de poussée. Puis un crépitement dur transforma l'habitacle en mixeur. *Les particules de terre et les résidus d'atmosphère disséminés autour de l'astéroïde...* Xavier ferma les yeux, dans l'attente du choc fatal contre un bloc plus gros que les autres.

Et soudain cela s'apaisa. En quelques fractions de seconde, le crépitement avait cessé. Le régime des propulseurs se modifia, et Xavier sentit l'accélération redescendre au niveau plus acceptable de deux g. Lance tira un clavier devant lui et le colla sur son avant-bras par un velcro.

« On est sortis de la zone critique, annonça-t-il inutilement. Direction, un des astéroïdes de la ceinture. Les chocs ont imprimé un mouvement de rotation à la capsule : le temps que j'arrange ça, et Ast Faurès sera bientôt visible... Voilà. Putain, quel carnage... Si on m'avait dit qu'un jour je verrais ça de mes propres yeux... »

La menace d'être abattus par des missiles était plus que jamais présente, mais ce fut le sentiment de soulagement qui l'emporta. Desiderio brancha son terminal portable à la console

et demanda la vue arrière. Pendant deux minutes, il ne dit rien. Puis, toujours sans un mot, il passa l'écran à Xavier.

Ast Faurès avait été un joyau vert suspendu dans l'espace. Ce n'était à présent qu'un grain de raisin flétri, nimbé d'un halo saumâtre. La biosphère composite qui avait fait son unicité dans l'univers n'était plus qu'un souvenir en miettes. La traînée de débris s'allongeait avec lenteur le long de l'orbite que décrivait l'astéroïde. La déchirure provoquée par le missile de Lance n'était déjà plus visible, perdue au milieu du désastre général.

Les cuirassés n'étaient pas encore réapparus de derrière l'horizon de l'astéroïde. Mais il était difficile de faire des prédictions sur leur délai de réaction.

Ils arriveront toujours trop tôt, se dit Xavier.

Valrin continuait de fixer Ast Faurès par le terminal de Desiderio.

« Au moins, dit-il, on est sûrs à présent d'une chose : qu'il n'y aura pas de collusion entre l'Eborn et la KAY sur notre dos. »

L'état de grâce de la réussite était terminé. Xavier remarqua les voyants d'alerte qui envahissaient la console de navigation.

« Qu'est-ce que c'est que toutes ces alarmes ?

— Les capteurs de proue dysfonctionnent, répondit Lance. La plupart sont morts, les dérivations automatiques sont inopérantes.

— Je croyais que la capsule avait été maintenue en état ?

— Merde, elle l'était, avant la couche de débris de l'atmosphère ! On a déjà eu une sacrée veine de passer à travers sans être perforés de partout. Ce genre de situation n'est jamais abordé par les simulations d'entraînement... »

Ses doigts voletaient sur sa console. Une à une, les alarmes s'éteignirent.

« On dirait que ça s'arrange ? fit Xavier en se tordant le cou pour voir par-dessus son dossier.

— Vous rigolez ? Rien ne s'arrange. Je me contente de simplifier au maximum tout ce bordel. Cette capsule est d'ores et déjà moins instrumentée que les fers à repasser des temps héroïques de l'Expansion. Bientôt, on volera à vue... Eh, vous voulez bien vous remettre à votre place ? J'ai déjà assez à faire sans avoir à m'occuper de vous ! »

Il s'absorba dans ses réglages. De temps à autre, il pestait quand telle ou telle manipulation aboutissait à une impasse. Les caméras de proue ayant été grillées, il était obligé d'interpoler les caméras latérales bloquées en grand angle et de profiter des oscillations de la capsule.

Valrin et Xavier ignoraient quelle était leur destination exacte, mais ni l'un ni l'autre n'émit de question à ce sujet. La seule qui vaille était celle concernant leurs chances d'échapper à un missile envoyé par un cuirassé. La réponse était : nulles. Xavier regardait tour à tour Valrin, qui ne laissait percer aucune inquiétude, et Desiderio. Ce dernier observait lui aussi Valrin avec une curiosité non dissimulée. Au bout d'un moment, Xavier rit doucement :

« Tu dois te demander comment deux énergumènes tels que nous ont pu troubler l'ordre sacro-saint de deux multimondiales, non ? »

Desiderio hésita, puis :

« Et vous, vous me considérez manifestement comme un de ces fonctionnaires bouffis arrivés par népotisme, qui servent de tampon entre les instances dirigeantes et les populations civiles. Si c'est le cas, vous faites fausse route.

— Raconte », dit simplement Valrin.

Desiderio était né dans les bas-fonds d'une planète rocailleuse tout juste immatriculée, entre une décharge à ciel ouvert et l'unique astroport. Sa mère était morte alors qu'il avait cinq ans ; devenu adulte, il n'avait jamais cherché à savoir de quoi elle avait vécu. À douze ans, il s'était vendu à une bande de trafiquants qui livraient leur drogue dans les faubourgs, à l'ombre des incinérateurs, des entrepôts et des métalleries semi-automatiques géantes. Très vite, sa gouaille et son esprit d'entreprise lui avaient établi une solide réputation ; on l'avait accepté dans des cercles plus huppés. Il avait commencé à se prostituer et, avec l'argent, s'était fait remodeler le visage. Il avait dix-sept ans. Cela lui avait permis de franchir d'autres cercles, jusqu'à attirer l'attention du *confidato* local de l'Eborn. Celui-ci était devenu son amant et protecteur, l'autorisant à effectuer diverses besognes pour le compte de l'Eborn, du recrutement occulte à des manœuvres de gestion. Après

quelques opérations couronnées de succès, un inspecteur de l'Eborn avait voulu en savoir plus sur Desiderio. Craignant d'être évincé, le *confidato* avait essayé d'assassiner son protégé. Mais aucun contrat passé avec la pègre n'échappait à la vigilance de Desiderio. Ce dernier l'avait annulé et fait savoir au *confidato* qu'il n'avait qu'une alternative : démissionner en sa faveur ou mourir de façon lente et cruelle. Le *confidato* avait fait le bon choix – ce qui ne l'avait pas empêché de succomber quelques années plus tard, pour une raison inconnue. Desiderio était devenu l'un des *confidatos* les plus côtés des mondes de la Ceinture, et comme récompense il avait été invité à visiter Ast Faurès. Il était instantanément tombé amoureux de l'arcologie. Par la suite, il n'avait eu de cesse d'en briguer le poste de *confidato*. Cela lui avait pris quinze ans, mais il y était parvenu.

« Parvenu est bien le mot qui convient », plaisanta-t-il en guise de conclusion.

En l'entendant raconter son histoire, Xavier n'avait pu s'empêcher de comparer cet homme, mû par l'unique désir de gouverner Ast Faurès, à Valrin. Mais c'était sans commune mesure. La vengeance n'était pas l'unique but de Valrin, elle était son essence même. Sans elle, il n'existait pas. Desiderio, lui, avait survécu à la destruction de son rêve. Il y avait d'autres Ast Faurès à conquérir. Mais il n'y avait qu'une seule KAY à détruire.

Xavier entendit Lance farfouiller dans les racks, en sortir des sachets-repas remplis de pâte de protéines-base verdâtre. Puis :

« Moi, j'ai faim. Quelqu'un d'autre ? »

Enfin les premiers astéroïdes apparurent. La capsule se mit à donner des à-coups : Lance incurvait leur trajectoire. Pendant encore une heure, l'engin modifia plusieurs fois sa course. Après toutes ces heures d'accélération dont son épine dorsale gardait encore un douloureux souvenir, Xavier accueillit le retour à l'impesanteur comme une délivrance.

« Voici notre objectif, indiqua laconiquement le pilote en désignant un corpuscule infime qui se profilait dans la luminosité d'Es Faurèsi.

— Ce caillou ? » s'étonna Valrin.

Lance lança à nouveau son rire franc.

« Oh, c'est un peu plus qu'un caillou, croyez-moi. Celui-ci est notre unique chance d'atteindre la Porte de Vangk. »

CHAPITRE XIV

LANCE programma la manœuvre d'approche. Le bloc rocheux ne portait pas de nom mais un numéro dans le registre de surveillance des astéroïdes majeurs de la ceinture.

« Deux kilomètres et demi de long pour quelques millions de tonnes, psalmodia Lance. De l'extérieur, ça a l'air de ce que c'est : un vulgaire caillou, comme vous avez dit. C'est à l'intérieur que ça se passe. Pour ça, vous pouvez remercier l'ancien *confidato*. Au fond, c'est grâce à lui qu'on va peut-être s'en sortir... »

Xavier lança un regard d'incompréhension. Desiderio soupira.

« C'est exact. La ceinture n'est qu'un amas de caillasse sans intérêt, mais mon prédécesseur a cru bon de l'exploiter tout de même. L'Eborn possède en propre des milliers de drones d'extraction minière. Elle n'a fait aucune difficulté pour en céder une trentaine à bas prix. Le filon s'est révélé aussi pauvre que prévu. Les drones sont stationnés là depuis dix ans, en attendant une réaffectation. Cet astéroïde n'est rien d'autre qu'un hangar.

— Dix ans, et tu crois qu'ils sont toujours opérationnels ? fit Xavier.

— Ils sont capables de se réparer mutuellement si nécessaire. Ce sont sûrement les machines les plus résistantes jamais conçues par l'homme... Et en tant que *confidato*, j'ai les codes de déverrouillage des IA pilotes. Ils vont nous servir de leurres jusqu'à ce que nous arrivions à la Porte de Vangk. »

Valrin secoua la tête.

« Je ne suis pas certain que trente drones suffisent à nous protéger.

— Ce sont des drones miniers. Voilà l'astuce. »

Xavier lui jeta un regard interrogatif, mais Desiderio n'ajouta rien. Par à-coups successifs, la capsule se positionna en face d'un cratère d'impact. L'entrée, tout au fond, pouvait passer de loin pour une faille naturelle. Deux lèvres minérales les avalèrent... et ils se retrouvèrent dans un vaste dock plongé dans la pénombre. Lance immobilisa la capsule, de crainte de heurter une structure, et alluma les deux projecteurs de manœuvre encore intacts. Le halo éclaira la paroi d'un conteneur à moins de trois mètres de leur flanc.

Desiderio fouilla dans une de ses poches et en sortit une barrette mémoire sécurisée rouge qu'il inséra dans son terminal.

« Lance, j'ai besoin d'un accès à l'ordinateur du dock.

— Une seconde...

— Maintenant, s'il te plaît.

— Ouais, ouais. »

Quelques instants plus tard, une clarté clignotante illumina le dock : une vaste cavité de trois ou quatre cents mètres de diamètre, près du quart de l'astéroïde entier. Lance effectua un panoramique avec les caméras latérales.

« Voilà, c'est fait, déclara Desiderio avec satisfaction. Vous les voyez ? »

On ne pouvait pas les rater. Stationnés en quinconce sur deux parois opposées du hangar, les drones étaient plus massifs que Valrin et Xavier ne l'avaient imaginé. Ils avaient l'air d'insectes endormis accrochés aux parois d'un nid. Des coléoptères bossus, bardés d'outils barbares destinés à empoigner, forer, broyer, etc., tout rocher n'excédant pas cent tonnes. Ils avaient trois ou quatre fois la taille de la capsule, peut-être davantage – les observateurs manquaient de repères d'échelle –, et étaient aussi cuirassés et dangereux que les vaisseaux de la KAY.

« Pas mal, apprécia Valrin. Vraiment pas mal... »

La capsule flotta jusqu'à une nacelle inoccupée. L'habitacle frémit violemment lorsque l'anneau de capture se resserra autour du sas d'entrée. Lance retira son câble neural et se massa

longuement la nuque. Ils ne pouvaient pas sortir, toutes les installations humaines ayant été démontées. Mais, au moins, ils ne risquaient plus de heurter une des structures métalliques qui hérissaient la cavité.

Les doigts de Desiderio n'avaient cessé de voler sur son terminal.

« Que fais-tu ? demanda Valrin.

— J'ai entré le code d'urgence d'asservissement de l'ordinateur central. Maintenant, j'entre une série de commandes : en premier lieu, nous avertir si un objet, vaisseau ou missile, part d'Ast Faurès dans notre direction. Ensuite nous fournir un bilan des ressources en carburant. Un check-up des drones...

— C'est vraiment indispensable ?

— On ne peut pas y couper. Sans check-up de sécurité, les drones refuseront de réaliser certaines tâches. Cela ne prendra que deux heures.

— Encore deux heures, gémit Xavier. Et on ne peut même pas s'étirer.

— Vous avez intérêt à prendre votre mal en patience... ou avaler tout de suite un calmant. »

Il ajouta qu'il ne serait pas le seul à en prendre : ils n'auraient pas le choix s'ils voulaient éviter les crampes qui s'annonçaient. Car ils resteraient confinés dans l'habitacle jusqu'à ce qu'ils aient franchi la Porte de Vangk ou qu'un missile mette un terme définitif à leur voyage.

Valrin fit pivoter son siège de quelques degrés pour voir Desiderio.

« Si ton plan pour gagner la Porte de Vangk fonctionne, quelle sera notre destination ? »

Desiderio sourit.

« En principe, je n'ai pas le droit de vous le révéler. Mais, vu les circonstances... Nous allons dans le système des Jarmaques. »

La réaction vint de Lance.

« Les Jarmaques ? Eh ben, c'est sûr qu'on y sera en sécurité. Ça m'étonnerait que la KAY vienne nous y chercher des poux.

— Ce nom me dit quelque chose, murmura Valrin. En étudiant un dossier sur l'Eborn... Oui, ça me revient.

— Explique, dans ce cas, fit Xavier.

— Les Jarmaques forment ce qu'on appelle un système-archipel : une étoile autour de laquelle gravitent un minimum de trois mondes habitables. Sur les vingt mille Portes de Vangk, seulement cinq ouvrent sur un système-archipel. Les Jarmaques comptent quatre planètes, et la cinquième est couverte d'océans d'hydrocarbures qui offrent un réservoir inépuisable en carburant pour le trafic intra-système. C'est grâce à ces ressources qu'est née l'Eborn... Sa patrie, en quelque sorte. »

Un sifflement admiratif jaillit des lèvres de Lance.

« Toi, tu as une sacrée mémoire ! »

Valrin sourit.

« Je n'oublie rien de ce qui est important. »

Desiderio s'était remis à la programmation des drones. Xavier ne voyait pas où l'ancien *confidato* voulait en venir.

Peut-être Valrin en avait-il une idée, lui. Son visage n'affichait aucune expression. Ses muscles paraissaient totalement détendus, alors que Xavier avait des fourmis dans tous les membres. Il se remplit une tasse-oignon de thérouge, but. Quelques minutes plus tard, une irrésistible envie d'uriner lui tordit le bas-ventre.

« Il y a une poche exprès. Ça va t'occuper un bon moment », gloussa le pilote.

Pendant que Xavier se contorsionnait, Desiderio reçut le résultat du check-up des drones : tous étaient opérationnels. Il ordonna à l'un d'eux de remplir les réservoirs de la capsule. Sur l'écran de la console, ils virent le drone le plus proche se détacher lentement de la paroi, poussé par de brefs jets d'hydrazine. L'engin passa devant la capsule, et Xavier put déterminer sa taille : près de vingt mètres de long. À cela s'ajoutait la longueur des outils et des appendices à demi rétractés. Sa carapace était criblée de trous circulaires aux bords noircis : les tuyères de ses réacteurs de manœuvre fine. Valrin pointa l'index sur les trois grosses tuyères à l'arrière du drone.

« Ces trois pousseurs lui permettent d'opérer des accélérations foudroyantes, n'est-ce pas ? Et ils doivent être

suffisamment puissants pour lui faire atteindre la vitesse de transfert par une Porte de Vangk. »

Desiderio opina du chef. Xavier commençait lui aussi à saisir : l'un des drones allait les prendre en remorque. Ou, plus exactement, il se comporterait comme le premier étage d'une fusée. Mais il y avait toujours le barrage des missiles.

Il allait demander des explications à ce sujet quand il vit les autres drones se détacher l'un après l'autre de leur nacelle et se diriger vers la sortie.

« Que font-ils ? »

Desiderio se fendit d'un sourire entendu.

« Ils vont moissonner les astéroïdes. Au moment opportun, ils les propulseront vers la Porte de Vangk. Un chacun. Trente astéroïdes transformés en météorites, plus trente drones : cela nous fait soixante leurres.

— Un nuage de météorites fonçant vers la Porte de Vangk, releva Valrin, est-ce qu'il n'y aura pas un risque que l'un d'eux la percute et qu'elle se scelle ?

— Le couloir des météorites leurres passera à une dizaine de kilomètres au large de la Porte. Nous dévierons de notre course au dernier moment. Mais, en fait, le risque d'une collision est nul : les Portes reconnaissent les objets inertes comme les météorites et peuvent pivoter pour ce genre de cas. »

Xavier chercha une faille dans ce plan. Les inconnues étaient nombreuses, mais cela pouvait fonctionner.

Le drone vint remplir les réservoirs de la capsule puis la saisit entre trois pinces métalliques. Xavier s'attendait à être rudement secoué, mais le drone opéra avec une surprenante délicatesse – à vrai dire, le dégagement de la nacelle les ballotta davantage.

À cet instant, le terminal de Desiderio bipa.

« On dirait que la flotte de la KAY se décide à réagir, annonça-t-il. Le radar de surface indique deux échos. »

Valrin réfléchissait à haute voix.

« Elle a dû nous repérer pendant notre voyage, mais il était trop tard pour agir. Dans la ceinture d'astéroïdes, nous avons l'avantage. Ils ont préféré voir ce que nous mijotons. Ou bien ils ont été mis au courant de l'existence des drones. C'est même

probable, s'ils sont parvenus à débaucher des cadres de l'Eborn. Cela réduit notre marge de manœuvre.

— Deux échos... Des cuirassés ou des missiles ? s'enquit Xavier.

— Des cuirassés : un missile ne laisserait pas d'écho.

— Alors un missile est peut-être déjà en route ? »

Desiderio se contenta de hocher la tête.

« Heureux de le savoir », grommela Lance.

Desiderio demanda au pilote son assistance pour programmer le lancement des astéroïdes des drones. Puis une légère secousse se fit ressentir, et la paroi se mit à défiler : ils bougeaient vers la sortie.

Plus vite, se surprit à penser Xavier. *Plus vite, bon sang...*

Il essayait de ne pas songer au missile qui fonçait peut-être – sûrement – vers eux.

Le couple drone-capsule émergea de la faille de l'astéroïde. Xavier n'en éprouva aucun soulagement : ainsi, ils redevenaient visibles à leurs adversaires. Et un missile pouvait être reconfiguré en cours de route pour atteindre une nouvelle cible.

Cela lui donna une idée. Il tapota sur le siège de Desiderio :

« Tu peux demander à deux des drones de lancer un astéroïde vers les cuirassés ? »

L'homme réfléchit.

« Cela nous amputerait de deux... non, de quatre leurres. Les cuirassés n'auraient même pas à dévier, ils n'auraient qu'à envoyer un missile pour détruire les astéroïdes et ensuite les drones en remontant la trajectoire balistique jusqu'à la source. »

Mais une étincelle s'était allumée dans l'œil de Lance.

« Un seul drone suffirait pour cette besogne, suggéra-t-il. Ouais... On le laissera derrière nous. Il n'agira que lorsque les cuirassés passeront au plus près de la ceinture. On lui ordonnera d'envoyer tous les astéroïdes qu'il peut vers les deux cibles... »

Cela valait le coup d'essayer. Lance et Desiderio s'attelèrent à la tâche. La capsule se maintenait à deux cents mètres de l'astéroïde, tout en gardant celui-ci entre eux et les signatures radar des cuirassés.

Au bout d'une heure, le nouveau programme était prêt. Les cuirassés s'étaient rapprochés. Il était temps de catapulter les leurres. Lance considérait qu'il valait mieux donner à l'essaim la configuration d'un ovale très allongé, épais de trois ou quatre rangs. Leur capsule devrait louvoyer en permanence à l'intérieur afin de ne pas offrir de cible facile.

« Il faudra aussi se débrouiller pour qu'il y ait toujours un bloc rocheux ou, à défaut, notre drone remorqueur entre la capsule et nos poursuivants : les lasers à rayons X se moquent de la distance et ils seraient tentés de nous griller avec. »

D'un geste machinal, Lance enficha le câble de pilotage dans sa nuque. Ce fut le signal tacite pour passer à la deuxième phase du plan : la projection des astéroïdes et la formation du cortège de leurres. Leur drone se mit à son tour en branle. Une accélération brutale les cloua dans leurs sièges. Ils étaient partis.

Ce furent les caméras latérales qui captèrent l'augmentation brusque de luminosité : derrière eux, l'astéroïde-hangar venait d'exploser.

« Ogive conventionnelle à fusion HH, diagnostiqua Lance en passant la langue sur ses lèvres. On ne pourra plus compter sur le radar de surface de l'astéroïde, mais il y a toujours ceux des drones. »

Ils rejoignirent le cortège de météorites, en remontèrent lentement le cours. Les cuirassés à leur poursuite modifièrent aussitôt leur trajectoire. Celle-ci passa au ras de la ceinture d'astéroïdes une demi-heure plus tard.

Alors le drone embusqué lança son premier projectile.

L'astéroïde d'une vingtaine de tonnes fut détruit à mi-course par un missile de faible puissance. Deux autres missiles furent tirés en direction de la ceinture d'astéroïdes. Deux fleurs jaunes s'épanouirent. Un second projectile démontra qu'ils avaient raté leur cible.

« Les cuirassés n'ont même pas ralenti », réalisa sombrement Xavier.

Lance se gratta la nuque juste au-dessus de sa fiche neurale.

« Il faut voir le bon côté des choses : notre vitesse n'est pas inférieure à celle des cuirassés, et nous pouvons encore

accélérer. Ils ne nous rattraperont pas. Je doute qu'ils arrivent à nous toucher.

— Brève lumière repérée, trancha Desiderio qui surveillait les alertes à partir de son terminal.

— Alors nous n'allons pas tarder à être fixés. »

Il fallut cent minutes au missile pour parvenir à portée. Lance avait prévu la parade : un drone s'empara d'un des leurres et l'aligna sur la trajectoire du missile. Celui-ci ne pouvait dévier, au risque de ne plus avoir assez de puissance pour revenir. L'explosion qui s'ensuivit détruisit la météorite.

« Un de moins, et il nous reste cinquante-huit leurres ! triompha Lance. Eh, si on m'avait dit que je vivrais ça un jour... »

Pendant des heures, ils essuyèrent des tirs de missiles, parfois isolés, parfois groupés. À chaque fois, cela leur coûtait un ou plusieurs leurres. Trois drones avaient dû être sacrifiés lorsqu'un missile avait réussi à contourner la météorite lancée contre lui.

Après la première victoire, Xavier avait cessé de s'intéresser à ce qui se passait dehors. Ce qu'il pensait n'influaient en rien sur le cours de sa destinée. Mais, surtout, il lui semblait que cela faisait des heures qu'il se grattait. Cela avait débuté par des picotements dans le haut du dos puis les extrémités. Et très vite tout son corps s'était mis à le démanger. Depuis un moment, il sentait les parois de la capsule se resserrer autour de lui – les premiers symptômes de la claustrophobie. Il se résolut à demander un calmant à Lance. Desiderio en prit un à son tour : l'immobilité commençait à le rendre fou lui aussi.

« Tu n'en prends pas ? s'étonna-t-il lorsque Valrin déclina la proposition.

— Non. Je veux rester conscient.

— Que tu sois conscient ou non ne changera rien à l'affaire. Notre sort est entre les mains de Lance... et de la chance.

— Moi, je préfère qu'il reste conscient, intervint Xavier. C'est idiot, mais j'ai l'impression que, tant qu'il est éveillé, on ne risque rien. »

Et c'était vrai. Cette sensation irrationnelle ne tenait pas à l'apparent contrôle de Valrin sur leur destin. En fait, c'était tout

le contraire : l'impression qu'une force plus grande agissait à travers lui.

Desiderio le regarda, interloqué. Puis il interpella Valrin.

« Est-ce ce que tu penses ? »

Valrin soupira.

« Non. L'univers se fiche de notre sort, il n'a ni conscience ni morale. Les atomes ne pensent pas, les étoiles ne pensent pas. Nous sommes seuls avec nous-mêmes. C'est pour ça que je veux me venger : parce qu'aucune instance supérieure ne le fera à ma place. Vois-tu, la vengeance est encore la forme la plus sûre de la justice.

— Qu'est-ce qui te fait croire que te venger te soulagera ?

— La KAY me doit réparation. Elle paiera.

— Mais si elle te faisait des excuses publiques ? »

Valrin le fixa comme s'il parlait une autre langue. Puis son rire rebondit contre les parois de l'habitable.

« Des excuses, tu te fiches de moi ? Le repentir est l'apanage des États et des religions, il est étranger aux multimondiales. Elles ne sont jamais redevables de leurs forfaits. » Il siffla entre ses dents. « Quand bien même la KAY s'excuserait, cela ne me ferait pas redevenir comme avant. Je n'accorderai jamais mon pardon – on croit être clément, et ce n'est que de la faiblesse. Les intentions ne changent pas l'univers. Seuls les actes comptent. Si la KAY s'excusait, est-ce que cela te rendrait Ast Faurès ?

— Non. Mais je me sentirais peut-être mieux.

— Eh bien, moi pas. Mais cette discussion ne mène à rien. En ce moment, les excuses de la KAY sont empaquetées dans des missiles. »

Desiderio faillit poser une autre question. Mais il se ravisa, haussa les épaules et avala sa pilule.

Il sombra aussitôt dans une léthargie nauséuse. Xavier ne tarda pas à le rejoindre. Valrin resta seul en compagnie de Lance qui, les yeux mi-clos rougis par le manque de sommeil, restait branché sur sa console et donnait des ordres inopinés à l'IA de bord pour maintenir la capsule dans une course aléatoire à l'intérieur du cortège de leurres. Pour se tenir éveillé, il racontait des lambeaux de sa vie. Il était né sur un chantier

spationaval et le virus du pilotage s'était déclaré dès sa prime jeunesse. En dépit de résultats brillants en simulateurs, il n'avait jamais pu obtenir de poste. Il avait fini par embarquer sur un vaisseau qui l'avait déposé sur Ast Faurès. Là, il avait piloté des barges de transbordement, bien que ce genre de tâche puisse être accomplie par une IA. Au cours d'une de ses tentatives d'incorporation dans l'équipage d'un long-courrier, Ilon Desiderio l'avait remarqué et lui avait proposé de s'occuper de la maintenance de la capsule transorbitale. Lance avait d'abord hésité. Puis il avait réfléchi, prenant conscience qu'il y avait peu de chances qu'il obtienne jamais un poste sur l'un des orbiteurs qu'il ambitionnait de piloter. Il avait accepté sans grand espoir de décoller un jour. Aussi l'attaque de la KAY était-elle pour lui une manière de miracle.

« Eh, si on s'en sort, je deviendrai un putain de héros ! » conclut Lance.

Lorsque Xavier émergea du sommeil, ses démangeaisons avaient miraculeusement disparu, son estomac réclamait à boire et à manger, sa vessie demandait à se soulager au plus vite. Il se pencha afin de jeter un coup d'œil à l'écran de Desiderio. Un compte à rebours s'affichait, indiquant le temps qu'il restait avant le saut : cinquante-sept minutes. Ils y étaient presque !

Ses contorsions urinaires réveillèrent Desiderio.

« Ahhh... gémit-il. J'ai rêvé d'un bain chaud. Et de cinq mètres cubes rien qu'à moi... Alors, quoi de neuf ? »

Lance lui fit signe qu'un problème urgent venait de survenir.

« Les cuirassés émettent sur la fréquence de réception précise des drones, expliqua-t-il. On dirait qu'un de nos cadres a fini par nous trahir... »

— Hum, tu veux bien me repasser une pilule ? Je crois que je suis tombé dans un mauvais rêve, plaisanta sombrement Desiderio.

— En tout cas, oubliez votre bain. Il y a une commande secrète pour bloquer la réception des drones. On a intérêt à la trouver très vite, sinon les cuirassés donneront bientôt l'ordre aux drones de venir nous démanteler comme de vulgaires astéroïdes.

— On ne peut pas attribuer une nouvelle fréquence ?

— Trop tard. Tout ce qu'on peut faire, c'est éviter la catastrophe immédiate. Grouillez-vous ! »

Desiderio s'activait déjà. Enfin il envoya le signal, sachant que, ce faisant, ils se privaient de la moitié de leurs boucliers. Ils regardèrent les drones quitter lentement le cortège pour devenir des satellites inertes. Pendant un long moment, personne ne parla.

Puis Xavier consulta le compte à rebours. Trente-cinq minutes avant le saut.

Désormais, ils ne disposaient plus des radars des drones pour repérer les missiles. L'un d'eux pulvérisa à lui seul trois astéroïdes, et l'onde de choc de débris modifia la trajectoire d'une dizaine d'autres qui commencèrent à s'écarter. Le cortège se dispersait.

« Il nous reste un drone, déclara Lance : celui qui nous sert de propulseur. La capsule a suffisamment de carburant pour pouvoir se débrouiller sans lui. On va se désaccoupler et il nous protégera du prochain coup direct. »

Cela signifiait qu'ils ne disposaient que d'un seul bouclier réellement efficace. Mais ils n'avaient plus le choix. Lance tapa l'ordre. Chacun perçut au fond de ses os le crissement des pinces du drone qui se relâchaient. Un raclement, et ce fut tout. Sur l'écran latéral, la taille du drone se mit à diminuer ; de l'autre côté, la Porte de Vangk se distinguait à présent.

« Trois minutes avant le changement de trajectoire, avertit Lance. Préparez-vous à une forte poussée. »

Il orienta le nez vers leur nouvel objectif et la capsule se remit à vibrer. Pendant l'accélération d'un g et demi, Lance afficha la caméra arrière. Ils purent voir le cortège d'astéroïdes s'éloigner – ou plutôt ce qu'il en restait : une poignée de blocs intacts au milieu d'un semis de débris et d'écharpes gazeuses. Le drone était visible lui aussi, quelques pixels argentés sur la nuit de l'espace. Il restait dans leur sillage, à cinq cents mètres.

« Maintenant, il faut toujours que l'un d'entre nous garde un œil sur l'écran. Il est réglé sur les infrarouges. Le missile ne peut pas camoufler la chaleur de son propulseur. Dès qu'un missile

pointera son nez, le drone foncera dessus. Il faudra vérifier qu'il ne rate pas sa cible. »

Personne ne releva que, si tel était le cas, qu'ils le sachent ou non ne changerait rien à leur sort. Sur l'écran, un flash vert s'imprima.

« Un signal ! » cria Desiderio.

Le compte à rebours continuait de s'égrener, imperturbable, vers le zéro du collapsus. Silence angoissé. Le drone l'avait repéré : il était en train de pivoter afin de lancer toutes ses tuyères arrière contre l'intrus. Cinq minutes avant le saut, un flash satura brièvement l'écran. Leur ultime rempart venait de sauter. Le prochain missile serait pour eux.

« Un signal, fit Desiderio.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas un résidu d'ergols du drone en train de brûler ? insista Lance.

— Je ne sais pas, regarde toi-même !

— Il est toujours là ?

— Oh oui.

— Alors c'est bien un missile. »

Ils n'avaient aucun moyen de savoir à quelle distance ils se trouvaient l'un de l'autre.

Le compte à rebours indiquait T moins cent secondes. La Porte de Vangk était assez proche à présent pour qu'ils puissent discerner les bosselures ourlant l'anneau.

T-60.

Il sembla à Xavier que la signature thermique du missile prenait des proportions démesurées. *Il va envahir tout l'écran. C'est alors que nous serons désintégrés.*

Mais il savait que le missile n'avait pas besoin de les percuter. Il lui suffisait d'exploser à portée. Quelle distance lui restait-il à parcourir ?

Et ils ne pouvaient même pas accélérer, car de leur vitesse dépendait leur destination. Si Lance l'augmentait, ils surgiraient autre part... ou, plus certainement, ils passeraient la Porte sans l'activer.

Dix secondes avant le saut. Neuf, huit.

L'anneau grossissait à vue d'œil. T-5.

Le disque d'étoiles derrière la Porte – trois secondes – scintilla et s'éteignit. Le plan singulaire se formait.

T-1.

T.

« Le missile ! » hurla Desiderio.

CHAPITRE XV

AUCUNE DISTORSION ne se fit ressentir lorsque le plan singulaire leur fit franchir seize cents parsecs.

En une infime fraction de battement de cœur, les étoiles avaient changé de place, et une perle jaune brillait devant eux.

Derrière, la Porte rapetissait. Des étoiles brillaient à travers l'anneau : le plan singulaire était désactivé.

Desiderio expira longuement. Juste avant le saut, il avait vu la signature du missile envahir le champ de la caméra. Toute sa vie avait défilé devant ses yeux. Mais sa certitude de leur désintégration inéluctable était erronée : pour les rattraper, le missile avait dû atteindre une vitesse supérieure à la leur. Cela l'avait empêché de franchir la Porte avec la même destination. De surcroît, il n'avait pu exploser à proximité de la Porte, de crainte que celle-ci l'interprète comme une agression et ne se scelle pour toujours.

De la main, Desiderio exerça une brève pression sur l'épaule de Lance.

« Bravo, mon vieux. Tu nous as sortis d'un sacré pétrin.

— Vos copains ont intérêt à me trouver une place bien payée, marmonna le pilote afin de masquer sa gêne. Sur Ast Faurès, je suis on ne peut plus grillé. »

Xavier se joignit aux félicitations. Valrin, quant à lui, avait commuté la caméra et était en train d'observer la planète autour de laquelle la Porte orbitait : un disque vert aux océans orangés et aux continents tassés sur l'équateur. Il se tourna vers Lance.

« Mets-moi en communication avec les responsables de l'Eborn. Nous avons à discuter.

— Tu es extraordinaire ! siffla le pilote. On vient juste d'échapper à la mort. Tu n'as pas l'intention de prendre un peu de repos ?

— Il a raison, renchérit Desiderio. La destruction d'Ast Faurès va aboutir à des rétorsions contre la KAY de la part des autres multimondiales. Pour avoir amené la KAY à agir contre ses intérêts, c'est que tu l'as fortement agacée. Peu d'hommes peuvent se targuer de cet exploit.

— Ça ne suffit pas. Je ne me reposerai pas avant d'avoir détruit le bureau exécutif de la KAY. Vas-y, Lance. »

Un silence pesant s'abattit dans l'habitacle. Chacun s'était prudemment enfermé dans ses propres pensées.

« Contact visuel », fit soudain Lance.

C'était un vaisseau de remorquage équipé de grosses tuyères, qui approchait avec précaution. Il paraissait avoir été militarisé à la hâte. Un E dans un cercle était tatoué sur son flanc : le logo de l'Eborn.

« C'est bien l'un des nôtres. Il devait nous attendre tout près de la Porte et attendre que nous émergions...

— Un seul vaisseau ? s'étonna Xavier. Et si les cuirassés se décident à nous poursuivre jusqu'ici ?

— Ils ne le feront pas, affirma Desiderio. Ce serait considéré comme un acte de guerre majeur, et les accords passés entre multimondiales aboutiraient à un blocus économique. Ils ne s'en relèveraient pas...

— Ils ont détruit Ast Faurès. Ça, ce n'est pas un acte de guerre ?

— Cela n'équivaut qu'à une violation de frontière.

— Contact établi ! intervint Lance.

— Passe-moi le terminal », fit Valrin.

Il l'orienta de façon que Xavier puisse voir. Une fenêtre de dialogue textuel était ouverte.

> *Bonjour, monsieur Hass.*

Valrin passa en mode vocal.

« Vous pouvez m'appeler Valrin. Ai-je affaire à Kristoferson ?

> *C'est exact. Je vous attends en personne à la station.*

— La station ?

> Nous perdrons du temps en nous rencontrant au fond d'un puits gravifique, je pense que vous ne me contredirez pas.

— Vous pensez juste.

> Nous avons un relais orbital autour de J-4. Le remorqueur va vous y conduire. C'est là que nous nous rencontrerons.

Déconnexion texte.

Valrin sourit. Une rencontre au sommet. Ils s'étaient enfin décidés.

Xavier pointa l'index sur le « J-4 » juste avant que Valrin ne referme l'infofenêtre.

« Je suppose que c'est la planète en dessous de nous ? »

Desiderio hocha la tête.

« Chacune des planètes des Jarmaques a un nom, mais personne ne les utilise. Pour tout le monde, ce sont J-1 à J-5. Celle-ci est la planète habitable la plus extérieure du système-archipel ; et la seule autour de laquelle tourne une Porte de Vangk.

— Il n'y a qu'une seule Porte pour tout le système solaire ?

— Les quatre planètes ont des orbites très proches les unes des autres. C'est la condition même de leur habitabilité. Mais, avant tout, l'existence d'une seule Porte est ce qui a rendu possible la naissance de l'Eborn. Avant de s'installer dans les Jarmaques, les colons avaient déjà pâti de guerres territoriales. Ils savaient qu'ils seraient obligés de coopérer sur tous les plans pour pouvoir s'étendre sans qu'un conflit interne n'éclate pour la domination totale des Jarmaques. Ils ont établi une constitution qui, à la base, devait les protéger d'eux-mêmes. C'est elle qui a servi de texte fondateur à l'Eborn.

— Intéressant », commenta Xavier.

Lance transmet les codes d'asservissement IA de la capsule au remorqueur.

« Voilà... Nous n'avons plus qu'à nous laisser voguer. On ne devrait pas être très loin de notre destination. Deux heures à tout casser, un saut de puce. » Il fit mine de souffler. « Ce n'est pas trop tôt, car on arrivera bientôt à bout d'oxygène.

— Alors tu me réveilleras dans deux heures, dit Valrin.

— Et s'ils rappellent ?...

— Lâche-moi. Tu es assez grand pour te démerder. »

Il sombra dans un profond sommeil. Xavier se demanda s'il n'allait pas reprendre une des pilules de Lance... mais il ne voulait pas être vaseux avant la rencontre.

Perplexe, Lance contemplait Valrin. Il secoua la tête puis s'adressa à Xavier.

« Il est comme ça avec tout le monde ? »

— Spécialement avec ceux qui tentent de s'approcher de lui. Valrin est un trou noir. La haine est l'horizon événementiel de son univers mental. S'il maintient les autres à distance, c'est aussi pour les préserver.

— À ce que j'ai pu comprendre, tu restes tout de même à ses côtés. Drôle de relation.

— Le rôle de satellite me convient. À la bonne distance, on ne risque rien. Sans lui, je serais mort dix fois. Il a le don de courber le destin autour de lui comme un trou noir courbe l'espace-temps.

— Allons, tu crois vraiment...

— Je *veux* y croire. C'est le seul moyen pour moi de ne pas perdre la boule.

— Et... tu t'es déjà demandé pourquoi, lui, il te garde auprès de lui ? Il a l'air de n'avoir besoin de personne.

— Je ne sais pas. Peut-être qu'il m'a choisi pour lui servir de témoin. »

Ou de conscience, ajouta-t-il en son for intérieur. *En ce cas, il a bien mal choisi : un cloneur illégal, un trafiquant de chair humaine.*

Mais il avait l'impression que cette partie de sa vie appartenait à quelqu'un d'autre. Quelqu'un qu'il n'avait guère envie de retrouver.

« Il a peur, tout simplement. »

L'espace d'un instant, Xavier ne sut de qui Desiderio parlait. Puis cela l'atteignit.

« Valrin, peur ? »

Desiderio sourit.

« Peur, oui. De toi, de lui-même. Que l'attachement pour quelqu'un ne le détourne de son but. Sa haine doit rester pure. Valrin n'est pas un trou noir, c'est une étoile en explosion. Il rayonne de haine pour ne pas s'effondrer sur lui-même. »

Devant la perplexité de Xavier, il cligna de l'œil et conclut :

« Après cette brillante démonstration de psycho-astronomie de bazar, je crois que nous devrions suivre l'exemple de Valrin et dormir un brin. Vous ne croyez pas ? »

La station gravitait à trente mille kilomètres de la surface de J-4. Bardée de nacelles et de rampes de lancement, elle évoquait – peut-être volontairement – une fleur stylisée de métal et de plastique. Les nacelles étaient vides à l'exception d'une seule, occupée par un module de liaison tapissé de tuiles de rentrée atmosphérique. Cette fois, Lance laissa la capsule se synchroniser avec la rotation de la station et s'enficher dans une des nacelles.

« Votre rencontre à venir ne me concerne pas, bâilla-t-il. Tout ce que je veux, c'est sortir de cette boîte de conserve et aller dormir une petite trentaine d'heures.

— Je te comprends, murmura Desiderio.

— Adieu, héros, lança Valrin avec un mince sourire.

— J'espère que nous nous reverrons », ajouta Xavier comme une barre verte s'allumait au-dessus de la porte de la capsule : la pression sas était équilibrée.

« L'univers est vaste », fit Lance en disparaissant.

Deux gardes, en tenues pare-balles intégrales fermées par des velcros, les aidèrent à s'extraire de la cabine. En même temps, ils les fouillèrent sommairement et délestèrent Valrin de son flécheur.

En respirant l'air de la station, Xavier se rendit compte à quel point celui de la capsule avait été corrompu par leurs exhalaisons corporelles. Les gardes n'exhibaient aucune arme, cependant Xavier ne se fit pas d'illusions à leur égard : c'étaient des tueurs. Le petit groupe remonta un long couloir radial incurvé vers la droite. Il était si brillamment éclairé qu'il faisait mal aux yeux. Des galeries verticales creusaient des puits réguliers dans le plafond, mais, à un demi-g, elles étaient impraticables. Valrin renifla à son tour.

« Ils n'ont pas changé l'air, dit-il soudain.

— Quoi ? fit Desiderio.

— Il n'y a personne sur cette station, mais ça sent l'occupation récente. Ils ont viré tout le monde il y a quelques heures. »

Desiderio tourna la tête vers le garde sur sa gauche.

« Pourquoi est-ce désert ? » demanda-t-il.

L'homme plissa les yeux comme s'il évaluait le degré d'innocuité de la question. Mais, plus probablement, ils étaient écoutés et il recevait par implant radio l'autorisation – ou non – de répondre.

« La station a été évacuée avant l'arrivée de madame Kristoferson afin que vous puissiez être tranquilles », répondit-il enfin.

Madame... ?

Xavier s'aperçut alors que le sexe de leur interlocuteur n'avait jamais été spécifié. Valrin, quant à lui, ne broncha pas.

On les fit entrer dans une salle où se trouvait un scanner. Ils se soumièrent de bonne grâce à l'examen destiné à vérifier qu'ils ne dissimulaient pas d'arme dans leur corps. Puis un ascenseur les fit grimper d'un niveau. Une travée radiale donnait sur un alignement de cabines.

« Prenez celles qui vous plaisent », dit un garde.

Ils ne se firent pas prier. Xavier referma la porte sur une chambre qui devait avoir été occupée par une adolescente, au vu des clichés de vedettes de *virtua-life* agrafés aux murs. Il se rendit alors seulement compte qu'il avait toujours sa combinaison pressurisée sur le dos. Cinq bonnes minutes lui furent nécessaires pour s'en défaire.

Fatigué, les nerfs à fleur de peau, il se dirigea vers la salle de bains. Il eut l'agréable surprise d'y trouver une vraie douche avec de l'eau et du savon, et non un appareil à ultrasons qui laissait la peau bizarrement lisse et huileuse.

Pendant qu'il s'essuyait, il repensa à leur conversation au sujet de Valrin. De la peur... Passée la première réaction d'incrédulité, il avait senti que Desiderio pouvait avoir raison.

Il ne le connaît que depuis deux jours, mais c'est un confidato, et l'un de leurs talents consiste à jauger les hommes en très peu de temps. Il ignorait quelle serait la réaction de Valrin s'il venait à l'apprendre. Mieux valait qu'il ne sache pas.

Sur ce, il s'effondra sur le lit et s'endormit.

On lui secoua l'épaule. D'abord doucement, puis sans ménagement.

« Debout, là-dedans ! Cela fait plus d'une heure que tu ronfles, et Kristoferson nous attend.

— Qui... quoi... Oh, Valrin ? »

Il se redressa, en alerte.

« Pas de panique. Enfile quelque chose et suis-moi. »

Il devait avoir inspecté tout l'étage, car il guida sans peine Xavier vers un autre ascenseur encadré par deux gardes. L'un d'eux remua doucement les lèvres : il avertissait son supérieur de leur arrivée.

« Madame Kristoferson est prête à vous recevoir au troisième niveau », leur dit-il.

À la sortie de l'ascenseur, deux nouveaux gardes les attendaient. L'un d'eux eut un mouvement de mâchoire comme s'il mastiquait de la gomme – il subvocalisait leur arrivée par micro laryngé. On les mena par un couloir axial jusqu'à une grande salle octogonale encombrée de tables et de chaises basses, et aux murs couverts d'écrans souples. Une classe d'école peut-être.

La porte se referma derrière eux.

Au fond de la salle, Desiderio était en discussion avec une femme menue d'environ quarante-cinq ans. Cheveux châains filés de gris ramassés en un chignon strict, pantalon large et chemise beige sans col. *Kristoferson*. Aucun maquillage. Seule concession à la coquetterie, une fiche neurale en or en forme de broche, sous le lobe de l'oreille gauche. Kristoferson mesurait une tête de moins que le *confidato*. Sa silhouette n'avait rien de remarquable. Pourtant Desiderio, épaules et regard légèrement fuyants, avait l'air d'un enfant de chœur auprès d'elle ; lui et tous les caïds pour lesquels Xavier avait travaillé. Le pouvoir qu'elle incarnait, un pouvoir influant sur le destin de plusieurs mondes, émanait d'elle comme une aura.

L'absence même de gardes du corps dans la pièce était éloquente ; c'était presque l'aveu qu'au moindre geste suspect des canons sortiraient aussitôt des murs et les cribleraient de fléchettes paralysantes. Xavier essaya d'imaginer cette femme

nue ou dans une position ridicule. Cela s'avéra absolument impossible.

Il fut une époque où il n'aurait pu affronter un tel personnage sans sentir ses mains trembler. Mais, face à elle, Valrin formait un pôle d'attraction/répulsion tout aussi puissant. *Deux astres supermassifs enroulés autour d'une même orbite. Mais Valrin est un trou noir, et les trous noirs ont toujours le dessus.*

Lorsque Kristoferson se tourna vers eux, un bref sourire crevassa le bas étroit de son visage.

« Valrin Hass et Xavier Ekhoud, soyez les bienvenus sur cette station. J'espère que votre séjour y sera agréable. »

Elle leur tendit une main que Xavier serra. Une pince sèche et dure, tandis que son regard glissait sur lui comme une limace sur une statue.

« Je suppose que vous ne vous êtes pas déplacée jusqu'ici rien que pour nous voir en chair et en os », fit Valrin après les salutations d'usage.

La femme joignit les mains derrière son dos et sourit.

« Détrompez-vous, monsieur Hass. Je voulais contempler de mes yeux les deux hommes qui sont parvenus à faire trembler la KAY sur ses bases.

— Ainsi que l'Eborn, compléta Valrin en lui rendant son sourire. Allons, Kristoferson, quelle est la raison de votre venue ? »

La femme ne cessa pas de sourire.

« Vous pouvez m'appeler Margaret.

— Quelle est la raison de votre venue, Margaret ?

— D'abord vous dire que nos experts ont confirmé que la Jana que nous avions récupérée sur Volda était bien fausse, comme vous nous l'avez révélé. »

Voyant qu'ils restaient impassibles, elle continua :

« J'ai une bonne nouvelle. Mais, avant, j'aimerais avoir des détails sur ce que vous savez de Jana.

— Rien de plus que ce que je vous en ai déjà dit, fit Valrin.

— J'aimerais tout de même l'entendre de votre bouche. »

Il s'acquitta de cette demande.

« ... Nous ne sommes à peu près certains que d'une chose, conclut-il : que l'ADN étranger de Jana contient à la fois le message et la clé. Une clé qui ouvre une Porte noire. C'est tout.

— Vous y êtes presque, admit Kristoferson. Rien que pour cela, vous constituez un danger.

— Nous le savons. Mais, de votre côté, vous savez que votre secret ne nous intéresse pas. Sinon, nous l'aurions déjà vendu.

— Avec ce que vous savez, vous auriez pu faire chanter la KAY.

— Je ne veux pas les faire chanter. Je veux décapiter leur bureau exécutif. »

La femme cligna des yeux. Puis elle ébaucha un geste de lassitude.

« Je vous envie, monsieur Hass.

— Pour quelle raison ?

— Vous, vous n'avez qu'un seul ennemi, et il est identifié. Nous, nous passons notre temps à nous battre contre toutes les forces qui s'agitent dans l'ombre. »

Elle se tourna vers Xavier.

« En fait, ma question sur Jana vous était destinée, monsieur Ekhoud. Vous l'aimez donc tant que ça, pour... » Elle détourna la tête de deux ou trois degrés. « Oui, c'est évident. Contrairement à ce que mon... statut au sein du bureau pourrait vous laisser croire, je comprends très bien vos sentiments. Cette Jana a beaucoup de chance. Mais comment pouvez-vous être certain qu'elle vous aimera ?

— Je n'ai aucune certitude d'être payé en retour, avoua Xavier. Mais la seule idée d'avoir une chance de le lui dire me suffit. »

Elle demeura sans réaction, ce qui révélait en soi son scepticisme. Xavier sourit en son for intérieur. Contrairement à ce qu'elle prétendait – et sans doute était-elle persuadée de ce qu'elle disait –, elle était incapable de comprendre. L'idéologie écopolitique qu'elle appliquait tous les jours avait formaté son esprit de telle sorte qu'elle ne pouvait considérer l'amour autrement que comme un investissement à rentabiliser. L'idée que l'amour puisse se nourrir de lui-même lui était étrangère.

« Vous allez être satisfaits de la nouvelle que j'ai à vous apprendre, reprit-elle. Vous nous aviez demandé de localiser la vraie Jana. Nos agents l'ont fait il y a deux jours. »

En un instant, Xavier oublia tout ce qui s'était dit auparavant.

« Où ? demanda-t-il. Où est-elle ? »

Les yeux de Margaret Kristoferson pétillèrent.

« Sur un monde des Confins nommé Hursa. »

CHAPITRE XVI

XAVIER et Valrin s'interrogèrent du regard. Ils n'avaient jamais entendu ce nom auparavant.

« Curieux, dit enfin Valrin. Je ne me souviens pas qu'Hursa soit une planète ou une spatiocénose sous administration de la KAY.

— Parce qu'elle ne l'est pas, confirma Kristoferson. Elle a été découverte il y a moins de vingt ans. Elle est la propriété d'un vieil empire ruiné qui ne s'en soucie plus. C'est pourquoi elle a été choisie pour servir de cachette à Jana. Hors de notre sphère de surveillance.

— Nous irons la délivrer pour vous, déclara Valrin.

— Hursa n'est pas hospitalière, précisa Kristoferson. Aucun programme d'exploitation n'y a jamais été envisagé.

— Pourquoi ?

— La faune et la flore sont si hostiles qu'il n'y a pas de population sur place hormis un avant-poste scientifique. On pense que ceux qui détiennent Jana se trouvent à cinq cents kilomètres de là, mais ils bougent sans cesse. L'avantage c'est que, pour être aussi mobiles, leur nombre est forcément réduit. L'inconvénient c'est que vous devrez l'être aussi afin de ne pas attirer l'attention : ils ne doivent pas évacuer Jana vers un autre endroit, sinon nous perdrons à nouveau sa trace. »

La suite coulait de source. Une fois Jana récupérée, ils la livreraient à l'Eborn, avec l'assurance que Xavier resterait auprès d'elle si elle le désirait. Quant à Valrin, il aurait le soutien logistique nécessaire pour détruire le bureau exécutif de la KAY.

« Au fait, demanda Xavier, pour quelle raison la cachent-ils ? Pourquoi ne pas l'avoir déjà *utilisée* ? »

Kristoferson le fixa puis cligna brièvement des yeux.

Ma question vient de lui fournir la preuve que nous ne savons rien de leur secret, réalisa Xavier sans pouvoir se l'expliquer précisément.

« Le temps n'est pas encore venu, éluda-t-elle. Mais il approche. »

Elle spécifia que Valrin et lui n'auraient pas à se battre personnellement : ils n'avaient qu'à choisir sept noms pour former un commando, parmi une liste de mercenaires disponibles immédiatement et ayant la confiance de l'Eborn. Il y en avait près de deux cents. Valrin sélectionna ceux qui avaient déjà opéré en biosphère hostile. Il ne se faisait pas d'illusions : ceux-ci seraient payés pour les aider à récupérer Jana, mais aussi pour faire des rapports sur Xavier et lui auprès de Kristoferson ; et, selon toutes probabilités, les exécuter après la libération de Jana. Car, dès que leurs intérêts divergeraient de ceux de l'Eborn, celle-ci tâcherait de se débarrasser d'eux.

Les scientifiques de l'avant-poste n'étaient certainement pas au courant de la présence d'un groupe clandestin sur la planète. Le commando de Valrin n'avait pas à craindre d'être trahi de ce côté-là. Néanmoins, les arrivées sur Hursa devaient être surveillées par la KAY. Aussi, à leur débarquement, ils se feraient passer pour une équipe de maintenance des installations. Ils achèteraient le silence des scientifiques et obtiendraient peut-être même un guide. Jusqu'à l'exfiltration de Jana, aucune liaison comsat ne serait autorisée, y compris pour évacuer un blessé. Ils seraient livrés à eux-mêmes.

Pendant une semaine, ils demeurèrent dans la station orbitale de J-4, seulement occupée par les gardes du corps. Kristoferson ne fit plus d'autre apparition : elle était repartie juste après leur rencontre.

Un nouveau plan germa dans la tête de Valrin. Cela nécessiterait d'envoyer un message sans que l'Eborn soit au courant. Il avait un accès libre à un terminal de téléthèques, mais celui-ci était certainement espionné. Il devrait attendre d'être dans un orbiteur de ligne.

Au bout de dix jours, un orbiteur de l'Eborn les déposa, eux et Desiderio, sur Ast Case, un astéroïde de transit où ils avaient rendez-vous avec le commando. Celui-ci se composait de sept hommes aux noms aussi hétéroclites que leurs origines : Venator, Fesoa, Salvez, Mameluk, King, Madrian et Yavanna. Xavier et Valrin les rencontrèrent dans le hall d'attente d'Ast Case. Ils étaient déjà au courant de leur mission et n'attendaient plus qu'eux pour embarquer à bord d'un orbiteur spécialement affrété. Xavier se sentit jaugé tour à tour par chacun des mercenaires. L'un d'eux – Venator – avait la peau léopardée de bandes vertes irrégulières, sans que l'on soit certain qu'il s'agisse d'une mycose attrapée dans les Confins ou d'un tatouage militaire. Il se frotta le menton de l'index :

« Je ne comprends pas pourquoi vous tenez à nous accompagner. On nous a ordonné de ne pas poser de question à votre sujet, et vos instructions doivent avoir valeur d'ordres, mais je préfère vous prévenir tout de suite : je ne mets pas ma vie entre les mains de personnes que je ne connais pas – même si c'est vous qui nous avez choisis. Dans l'action, je serai seul juge. Si ça ne vous convient pas, trouvez-vous quelqu'un d'autre. »

Il y eut des acquiescements silencieux. Desiderio fronça les sourcils, mais Valrin le devança :

« Rassurez-vous, nous ne sommes pas des touristes avides d'émotions fortes. On fera la route ensemble, on délivrera Jana ensemble. Ensuite vous toucherez votre solde et on se dira adieu. »

L'homme-léopard hésita puis hocha la tête. Tout était dit.

Six cents kilos de matériel avaient déjà été embarqués sur l'orbiteur : armes, armures et instruments tropicalisés – les mercenaires savaient ce qui les attendait. Ils devaient rejoindre au plus vite un cargo de fret à destination d'Hursa. Celui-ci était déjà en route et ils n'auraient peut-être pas d'autre opportunité avant un an.

Pendant le trajet, ils se forcèrent à prendre leurs repas en commun afin de mieux se connaître. L'orbiteur disposait de nombreux caissons vides, en pressuriser un et le garnir de tables

et de chaises en mousse rigidifiée ne leur prit pas plus de trois heures. Au cours d'un de ces repas, Venator leur conseilla de se familiariser avec Hursa.

« Toutes les infos disponibles sur les téléthèques proviennent d'une seule source, précisa-t-il : l'avant-poste scientifique où nous allons.

— Je ne t'ai pas attendu », rétorqua Valrin.

Et c'était vrai. Il savait tout ce qu'il y avait à savoir sur les résidents de l'avant-poste, du nombre de leurs communications scientifiques à leur consommation mensuelle d'antidépresseurs – assez élevée.

Hursa faisait partie des planètes à biosphère hostile, jugées peu prometteuses et donc délaissées. Impossible d'y faire pousser la moindre culture, et le sol était trop pauvre en minerais pour l'éventrer à grande échelle. Pire : la flore et la faune étaient un réservoir inépuisable de poisons violents, de substances cancérigènes ou hautement allergisantes. Bref, avait songé Valrin, aucune chance de la voir un jour représentée dans une arcologie comme Ast Faurès... Lors de sa découverte, un programme d'éradication totale de sa biosphère avait été envisagé. Mais le balayage complet de la surface aux rayons gamma par des satellites était d'un coût trop important ; quant au bombardement intensif de la croûte terrestre par des ogives HH, il n'offrait pas un résultat garanti à cent pour cent, sans compter le risque de contaminer l'atmosphère pour longtemps – trop pour les investisseurs qui avaient réalisé l'étude de rentabilité.

Une station-relais avait été placée en orbite un siècle auparavant. Et, comme par hasard, plus aucun vaisseau n'y transitait depuis trois ans. Seul l'avant-poste scientifique restait en surface, uniquement pour des raisons juridiques : un accord entre multinationales stipulait que la propriété d'une planète ne pouvait être valide que si son propriétaire occupait le terrain. Toutefois, le poste avancé ne restait pas inactif. Les biochimistes qui composaient l'équipe principale analysaient la biosphère et tentaient de trouver des parades aux agressions, dans l'hypothétique espoir de l'installation d'une colonie alpha.

« Puisque tu t'es renseigné, continua Venator, tu sais que ce ne sera pas une promenade de santé. En ce qui te concerne, ça devrait aller. Mais pour ton ami et le *confidato* ? » L'espace d'un instant, le regard de Valrin oscilla. « Desiderio restera dans la station-relais. Quant à Xavier, la décision lui appartient. »

Desiderio, assis à côté de lui, lui souffla : « Tu peux rester en orbite avec moi, tu sais. Ou retourner sur J-4. Tes talents t'assureront un avenir à l'Eborn. Ce serait mieux pour toi... et peut-être même pour cette mission. »

L'espace d'un battement de cils, Xavier considéra cette offre. C'était vrai que rien ne l'obligeait à les accompagner. Il pouvait rester ici et attendre que Valrin et ses hommes lui ramènent Jana... Mais il savait que cela ne marchait pas ainsi.

Il lui fallait remonter lui-même le chemin jusqu'à elle. Quels que soient les obstacles. Sinon, ça n'avait pas de sens.

Je suis aussi fou que Valrin.

« Je viens », dit-il simplement.

La station-relais n'était constituée que de quatre entrepôts assemblés en croix autour d'un module d'appontage vieillot dont seul le cœur était pressurisé. Ils y laissèrent Desiderio avant de passer une combinaison et d'embarquer dans l'atterrisseur. Ils occupaient tous les sièges de l'unique cabine à l'extrémité conique. Par une caméra vidéo extérieure, Xavier regarda la station-relais se réduire à mesure que le puits gravifique d'Hursa les engloutissait. Des propulseurs d'appoint firent basculer l'appareil de cent soixante degrés, lui faisant pointer le nez vers le haut. Le soleil en profita pour entrer dans le champ, et un filtre de protection s'abattit sur l'objectif. À ce moment-là, une intuition traversa la conscience de Xavier : la certitude qu'il ne reverrait plus Desiderio.

Je suis vraiment aussi timbré que Valrin, se répéta-t-il en demandant à son terminal de changer de vue. Aussitôt, la planète emplit tout l'écran. Des formations nuageuses ocre et violacées dérivèrent au-dessus d'un océan informe aux bords déchiquetés. Un message d'alerte indiqua que d'ici quelques minutes ils atteindraient la mésosphère et que le bouclier atmosphérique occulterait la caméra. L'atterrisseur survolait un

continent qu'une cordillère sinueuse fronçait sur toute sa longueur. Il y avait des steppes, des vallées et des forêts jaune-rouge couvrant d'immenses territoires. De quoi offrir une cachette idéale à des ravisseurs.

Tu es là, quelque part, Jana. Et tu ne sais rien de moi. Pour toi, je ne suis qu'un visage entrevu lors d'une de tes escales. Et c'est mon meilleur camouflage.

Il mit la main devant la bouche et toussa fortement. Une mauvaise habitude contractée sur le cargo, depuis qu'on leur avait fait inhaler une poudre devant ensemençer leurs alvéoles pulmonaires. L'endolichen qui s'y développait absorbait l'oxygène excédentaire de l'atmosphère hursane, l'empêchant d'empoisonner les tissus ; on avait préalablement stérilisé cette souche afin d'éviter qu'elle ne colonise l'intégralité du système respiratoire. On avait garanti à Xavier que sa toux était purement psychologique. Salvez, à son côté, n'était pas du même avis et se donnait de furieux coups de poing sur la poitrine, comme pour écraser de la vermine.

La vision directe s'occulta, remplacée par une reconstitution synthétique de la péninsule où ils tombaient selon une courbe préprogrammée. *Alignement correct*, essayait de le rassurer l'écran tandis que l'indicateur d'altitude dégringolait à toute allure. Le fuselage se mit à vibrer davantage, mettant leurs sangles à rude épreuve. Xavier observa les lignes de relief qui s'aplatissaient lentement. Puis les tremblements de l'atterrisseur rendirent toute vision impossible.

« Altitude zéro ! » cria une voix.

Xavier crut reconnaître celle de Madrian, derrière lui. Une fraction de seconde plus tard, la cabine eut une secousse plus forte. Puis plus rien.

L'écran se ralluma, indiquant l'heure locale : six heures de l'après-midi. Xavier se déplia. La gravité était plutôt agréable, avec ses 0,89 g.

Un bip d'appel radio retentit dans leurs écouteurs.

« Ici Marion Ashley, commandant de l'avant-poste. Vous avez une tenue pressurisée sur le dos ? Si c'est le cas, ne vous en débarrassez pas en sortant. Sinon, mettez-la. »

« Quoi ? s'insurgea Salvez. À quoi ça sert de s'être enfilé cette saloperie de lichen dans les poumons pour être obligé de porter encore ce truc ? »

On ne pouvait l'en blâmer, car sa taille massive repoussait les limites de souplesse de sa combinaison. Xavier s'était d'abord dit qu'il venait d'une planète à forte gravité. Mais les apparences pouvaient être trompeuses.

« La ferme, Salvez, grogna Venator. Il y a sûrement autre chose. »

La porte bascula et Hursa leur souffla son haleine au visage.

Ils se trouvaient sur un tarmac fissuré, sali de grandes fleurs de suie causées par les atterrissages successifs. Le pourtour était rongé par une végétation aux allures de forêt sous-marine, avec des plantes grasses orangées, bardées de carapaces. La température était chaude mais pas étouffante ; le taux d'humidité devait être assez bas.

Xavier gardait le nez pointé vers le ciel. Venator le bouscula en riant :

« Pas la peine de te dévisser la tête, mon gars : le ciel est bleu sur toutes les planètes... ou bien il faudrait s'inquiéter pour nos poumons ! »

Un half-track tout-terrain jaune vif et couvert de gyrophares – aussi voyant qu'un camion de pompiers – se trouvait en bordure de piste. Une tourelle abritant un tandem de mitrailleuses lourdes coiffait son toit. Quatre hommes arrivaient en trottant. Deux d'entre eux portaient des pistolets-mitrailleurs en bandoulière. Un autre avait grimpé dans la tourelle et surveillait les alentours.

« C'est la guerre ou quoi ? maugréa King, un géant roux.

— Biosphère hostile », fit Madrian, laconique.

Valrin et Venator s'avancèrent ensemble vers le groupe qui approchait. Eux n'avaient pas de combinaisons. Valrin repéra la femme du groupe et la salua.

« Commandant Ashley ? »

Trop maigre. Menton en galoche, yeux noirs renfoncés, tignasse brune tombant sur des épaules osseuses. En tenue beige, un holster à la ceinture, elle n'était pas sans rappeler une de ces héroïnes kitsch d'holodrama, un peu ridicules et

paradoxalement non dénuées d'élégance, de la propagande coloniale.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? lança-t-elle d'une voix éraillée. Vous, qui êtes-vous ? »

— On ne vous a pas prévenue ? fit semblant de s'étonner Valrin. On vient pour la maintenance des...

— Ne vous foutez pas de moi. Là-haut, ils savent qu'il n'y a rien à *maintenir*. Tout ce qui est cassé est irréparable. C'est pourquoi tout est remplaçable. Bon, qu'est-ce que vous voulez exactement ? »

Valrin lança un bref regard à Venator. Ce dernier avait négligemment porté la main derrière son dos.

« Ne vous énervez pas, madame. À vrai dire, nous ne sommes que de passage. On aura besoin d'un peu de votre coopération, et vous n'entendrez plus parler de nous. Il y aura même une prime à la clé pour votre discrétion. »

La colère qui enflait en Ashley sembla faire saillir les yeux de ses orbites.

« *Qui êtes-vous ?* Des prospecteurs miniers clandestins ? » Soudain, elle éclata de rire. « Mais non. Si c'était le cas, vous seriez les prospecteurs les plus stupides de l'univers. Je ne pense pas que vous soyez non plus les envoyés d'une entreprise pharmaceutique, cette biosphère ne vaut pas un clou. À moins que vous n'ayez jamais lu nos rapports ? »

Valrin leva le pouce en direction de l'atterrisseur.

« Et si nous terminions cette discussion au camp de base ? Vos amis vont s'impatienter. »

— D'accord. Mais vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. »

La soute de l'atterrisseur était conçue pour se détacher sans aide. Ils n'eurent qu'à amener le camion en dessous. Quand elle vit les conteneurs scellés et marqués USAGE RÉSERVÉ MAINTENANCE, Ashley fronça les sourcils mais ne broncha pas. Ils allèrent s'entasser dans l'habitacle avant, encadrés par les hommes d'escorte qui se postèrent au niveau des portes. Le camion démarra lourdement.

Venator désigna le fusil à impulsion à viseur laser entre les cuisses d'un des hommes. Des couches de ruban adhésif marqué par l'usure l'enrubannaient sur toute sa longueur.

« On dirait qu'il a l'habitude de servir, pas vrai ? »

L'homme gratta machinalement un abcès sur sa joue grêlée de cicatrices.

« Ouais, et vous aurez intérêt à vite apprendre si vous ne savez pas.

— Ne t'inquiète pas, on sait », fit Venator.

L'autre grimâça un sourire goguenard. Xavier savait que l'équipe de recherche était là depuis des années, certains depuis le début. Mais il ne s'attendait pas à découvrir ces individus efflanqués, couverts de plaies plus ou moins bien refermées. Il se garda d'échanger un regard avec Valrin ou l'un des mercenaires.

Le camion remonta une piste sur trois ou quatre kilomètres, et subitement le camp fut là.

Il méritait bien sa qualification d'avant-poste : une vingtaine de bunkers en béton trapus, rassemblés dans un périmètre délimité par des miradors surplombant un fossé de trois mètres de profondeur. Le camion franchit un pont de caillebotis en acier. Par la fenêtre, Xavier aperçut au fond du fossé des ossements biscornus et des carcasses d'animaux agglomérés, à divers stades de pourrissement.

Bon sang, quelle horreur.

Venator désigna un mirador :

« Mitrailleuses automatiques ? »

Ashley acquiesça.

« Reliées à un radar d'approche. Elles sont actives même de jour, mais elles ne tirent pas sur les êtres humains. Au début, les rafales nous mettaient tout le temps sur les nerfs, et puis en haut ils se sont enfin décidés à nous envoyer des réducteurs de son. Depuis, le moral s'est amélioré. »

Mameluk ébaucha une plaisanterie sur le sens de l'hospitalité de la faune locale, mais le camion passa devant le cimetière du camp, et le mercenaire ravala sa remarque en dénombrant une bonne trentaine de tombes.

« Ce sont des animaux sauvages qui ont fait ça ? interrogea Valrin.

— Ceux qui ont été tués par des animaux sauvages ne reposent pas ici, répondit Ashley. On ne les retrouve pas. Là, ce sont les piqûres d'insectes et les contaminations amibiennes. »

Les mercenaires échangèrent un regard interloqué.

« Des amibes ? On n'a rien lu là-dessus », dit Venator.

La femme eut un sourire.

« Ce n'est pas leur dénomination officielle. Mais c'est comme ça qu'on les appelle entre nous. Je vous les montrerai au microscope si vous voulez, elles sont assez mignonnes.

— Nos combinaisons, c'est à cause des amibes ? »

Elle secoua la tête.

« On n'échappe pas aux amibes, on se contente de colmater les brèches par thérapie cellulaire. Non, c'est pour les insectes, jusqu'à ce qu'on vous ait traités... D'ailleurs, nous y sommes. »

Le camion avait stoppé devant un bunker aux murs recouverts d'une couche luisante noire. Du téflon, expliqua Ashley, car certains pseudo-champignons parvenaient à s'incruster dans le béton le plus dur et finissaient par le faire éclater.

Les nouveaux arrivants descendirent et furent amenés dans une salle de bains commune.

« Un quart d'heure le matin, un quart d'heure le soir, indiqua Ashley en leur distribuant des lunettes de protection. C'est pénible et contraignant, mais absolument indispensable pour survivre. Il y a au moins cinquante espèces d'insectoïdes dont la piqûre est mortelle à plus de quatre-vingts pour cent. Le produit pulvérisé crée une seconde peau impénétrable aux dards, tout en permettant à la transpiration de s'évacuer. Oubliez une séance de douche, et c'est la mort assurée. Compris ? Ah, encore une chose : n'oubliez pas qu'il faut bouger juste après la douche, avant que le produit ne sèche. Sinon, vous serez engoncé jusqu'au soir. Une sensation très désagréable, je vous assure. »

Sur ce, elle sortit et referma soigneusement la porte derrière elle. Venator fut le premier à retirer sa combinaison pressurisée et la rouler en boule. Tout en l'imitant, Xavier put constater que les stries vertes qui zébraient son épiderme se prolongeaient sur

tout son corps. Les uns à la suite des autres, ils se placèrent sous les vaporisateurs. Il n'y avait qu'à appuyer sur un bouton pour déclencher l'aspersion.

Xavier était le dernier. Il regarda l'air autour de lui se remplir de gouttelettes graisseuses tandis qu'un picotement gagnait tout son corps.

Les milliers de gouttes qui s'étaient déposées sur sa peau comme une rosée gluante semblèrent se vaporiser à vue d'œil. Au niveau microscopique, les chaînes polymères se liaient les unes aux autres pour former un film élastique, NE PAS SE GRATTER, insistait une inscription gravée dans le mur au niveau des yeux. *Facile à dire...*

Un chuintement, et une porte dans le fond bâilla. Ils se retrouvèrent dans un vestiaire avec des vêtements propres pour chacun d'eux. Valrin et les mercenaires se mirent aussitôt à faire des mouvements d'assouplissement. Xavier se soumit lui aussi à cette brève séance avant de passer la tenue beige et la ceinture à holster qui semblaient être la norme. Quand il fut habillé, il se rendit compte qu'il ne sentait plus du tout la pellicule qui le recouvrait. C'était comme si elle n'existait pas.

L'arrivage de matériel avait mis de l'animation dans le camp. Les conteneurs avaient été déchargés et ouverts, hormis ceux réservés aux mercenaires. Les hommes et les femmes examinaient à présent les nouveaux venus d'un œil soupçonneux, mais ils hésitaient à les questionner ouvertement. Xavier remarqua à cette occasion qu'au moins la moitié d'entre eux portaient d'anciennes traces de maladies.

Il s'approcha du bord du périmètre. Le fossé était bel et bien rempli de charognes décomposées. Des corps trapus, d'une blancheur oxygénée, laissant émerger un fouillis de membres tronqués recouverts d'une peau verruqueuse évoquant des pattes d'étoiles de mer. Des relents douceâtres de fruit pourri se dégageaient du charnier. Cela aurait dû être insupportable, mais l'odeur ne lui parvenait qu'atténuée. Il remarqua alors des piques métalliques plantées en terre, saillant vers l'extérieur. Certaines étaient presque entièrement recouvertes des cadavres qui s'y étaient embrochés. Saisi par ce spectacle macabre, Xavier recula...

Ce n'est qu'au dernier moment que son regard intercepta la forme qui fonçait sur lui.

CHAPITRE XVII

L EÛT à peine le temps de porter la main à son holster pour en extraire – maladroitement – le pistolet qui s’y trouvait. L’animal bondit. Une vibration sourde retentit au-dessus et il fut fauché en plein saut.

La mitrailleuse automatique ! songea Xavier en faisant un bond en arrière.

Il trébucha et tomba sur les fesses tandis que l’animal, à demi déchiqueté par les balles, boulaît dans le fossé.

Un bruit derrière lui fit sursauter Xavier. Une main se tendit pour l’aider. Il la saisit et se releva d’une poussée.

« Bienvenue sur Hursa, lança Marion Ashley.

— Pourquoi vous me dites ça maintenant ? fit Xavier, un peu vexé, en s’époussetant.

— Vous venez de passer votre baptême du feu, non ? Maintenant, vous savez à quoi vous en tenir avec les rampeurs.

— Les rampeurs ?

— Ordre des astéchinides, si vous préférez les terminologies savantes. D’ailleurs, le mot a été plutôt mal trouvé : les rampeurs peuvent aussi courir et bondir – vous l’avez vu –, ou carrément se laisser tomber des branches sur votre tête. C’est le prédateur le plus courant de la péninsule. Assez malin et très agressif. »

Xavier se pencha avec précaution au-dessus du fossé.

L’astéchinide gisait renversée sur le côté, ses sept bras emmêlés et inertes. Les balles qui l’avaient traversée devaient être explosives, car elles avaient démantibulé le squelette et emporté de vastes morceaux de chair. Un fluide sérieux

s'écoulait des blessures. Elle évoquait une étoile de mer de deux mètres de diamètre, couverte de spicules chitineux et de crochets. Elle était rose foncé mais se décolorait à vue d'œil.

Ashley continua à commenter.

« Si un rampeur vous tombe dessus, il n'y a plus rien à faire. Ses bras vous agrippent avec leurs crochets et sécrètent de l'acide sulfurique pour vous dissoudre la peau. D'autres détails ?

— Non, merci.

— Il y a aussi les vifs-argents, les épingleurs, les crapauds-flammes... D'une façon générale, évitez les abords. Comme vous avez pu le voir, votre seule présence suffit à déclencher une attaque, et les munitions coûtent cher... sans compter les piques au fond du fossé. J'espère qu'il n'y a pas de somnambule parmi vos amis.

— Pourquoi, c'est déjà arrivé que...

— C'est une manière comme une autre d'en finir. »

Le soleil déclinant faisait flamboyer l'horizon, éclaboussant la végétation de teintes violacées. Il n'avait pas encore disparu que de gros projecteurs grillagés, installés aux angles des bunkers et sur des mâts, illuminèrent le camp, ne laissant subsister aucun coin d'ombre. Xavier se rappela qu'ici le jour comptait vingt heures et trente-cinq minutes. En revenant en direction du centre du camp, il passa devant une serre aux vitres sales ; par une fenêtre brisée, on pouvait apercevoir un potager décharné contenu dans des bacs juchés sur des claies, sans contact avec la terre. Un homme du camp faisait courir la flamme d'un petit chalumeau sur les montants d'un bac – dans le but probable de le désinfecter.

Valrin discutait âprement avec un des mercenaires nommé Yavanna. Yavanna était le plus fort du groupe, avait le crâne rasé et une façon dangereusement féline de se mouvoir. D'après ce que put en saisir Xavier, ils débattaient du délai nécessaire pour préparer l'expédition. Yavanna proposait de faire une incursion d'une journée en forêt, avec un des scientifiques de l'avant-poste comme guide. Valrin, lui, était partisan de partir le plus tôt possible.

Fesoa avait emprunté un chariot élévateur afin de transporter les conteneurs dans le hangar du bunker que leur avait permis

d'occuper Ashley. Il était aidé de King et de Mameluk. Il était trop tard pour les ouvrir, aussi se contentèrent-ils de les entreposer dans le hangar. À côté se trouvait le dortoir : une grande pièce aux murs peints en blanc, éclairés par des lampes UV afin de traquer la moindre incursion étrangère – ou plutôt autochtone – et de maintenir un niveau d'asepsie. Une vingtaine de lits en aluminium émaillé s'alignaient de chaque côté.

Ils se rendirent dans un baraquement abritant le réfectoire. Posés sur des tréteaux, d'épais panneaux en acrylique transparent quadrillé d'une résille de carbone faisaient office de tables. Les couverts et les assiettes étaient en plastique vert pomme ; quant aux verres, ils ressemblaient à des béchers ou des éprouvettes de laboratoire. Tous les habitants de l'avant-poste étaient présents pour accueillir les nouveaux arrivés ; ce devait être la coutume, à moins qu'Ashley n'en ait donné l'ordre. Il y avait presque autant de femmes que d'hommes, mais aucun enfant. Valrin avait lu que, par contrat, il était obligatoire de se faire poser un implant contraceptif.

Ils ne cachaient pas leurs soupçons quant aux véritables motifs de leur présence, et cela confirma Valrin dans son choix de ne pas s'attarder.

Ashley s'était assise entre Valrin et Xavier. Celui-ci essayait d'oublier la médiocrité du ragoût qu'on leur avait servi. Valrin désigna les abcès sur les mains et le cou d'un bon quart des scientifiques. Tout le monde semblait en avoir pris son parti.

« Les amibes ne sont pas mortelles, expliqua la jeune femme. Leur prolifération est trop lente. Au bout d'un certain temps, elles abandonnent la partie.

— Comment cela ?

— Elles ne cherchent pas à utiliser nos cellules pour se reproduire, nos structures biologiques sont trop différentes. Nous constituons un environnement hostile qu'elles essaient simplement d'améliorer... » Elle s'esclaffa. « C'est plutôt drôle de constater que depuis des années nous échouons à terraformer Hursa, alors que, pendant ce temps, les formes de vie d'Hursa parviennent à nous terraformer à leur manière. »

Elle raconta qu'un jour une partie de l'équipe – une dizaine de couples – avait volé un véhicule et essayé d'établir une colonie primitiviste à cinquante kilomètres de là. Ils avaient laissé une vidéo en forme de manifeste, où ils déclaraient rejeter les protections usuelles et les instruments technologiques pour se fondre dans la forêt et s'unir avec elle. Ce genre d'accident arrivait sur de nombreuses planètes au stade exploratoire, et Hursa n'avait pas fait exception à la règle. Au bout d'un mois, un drone patrouilleur avait retrouvé des cabanons à demi ensevelis sous la végétation. Ils n'avaient pas tenu une semaine.

Nichés tout au fond de leurs orbites, les yeux d'Ashley scrutaient leurs réactions. Valrin éclata de rire.

« Vous trouvez que nous ressemblons à des primitivistes ? »

Elle haussa les épaules.

« Pas plus qu'à des techniciens, en tout cas.

— À quoi ressemble-t-on, à votre avis ?

— Vous voulez vraiment savoir ? Bon. Tous les deux ans environ, moi ou l'un de mes collaborateurs sommes contactés pour capturer et envoyer des spécimens vivants de prédateurs. Soi-disant pour des zoos, mais en réalité on sait tous qui sont les clients : des chaînes holo spécialisées dans l'organisation et le pari de combats de fauves ou des agences fournissant des bêtes féroces à quiconque est disposé à payer. Nous refusons toutes ces offres, même si chaque animal pourrait nous rapporter un an de salaire... Dans ces conditions, il ne serait pas étonnant que quelqu'un, en haut, se soit lassé et ait décidé de monter sa propre expédition.

— Si c'est le cas, dit Valrin, vous êtes en droit de nous arrêter, puisque vous représentez la seule autorité d'Hursa. Je me trompe ? »

Nouveau haussement d'épaules.

« Non. Mais, en venant, vous saviez très bien que je ne risquais pas de le faire. Mon métier consiste à étudier la faune et la flore de cette planète. Faire respecter la loi de la multimondiale qui m'emploie ne m'intéresse pas. L'environnement est assez dangereux comme ça, sans qu'en plus nous nous battions entre nous. »

Elle avala une bouchée de ragoût avant d'ajouter :

« Et puis à quoi bon ? La forêt se chargera de vous. »

À gauche de Xavier, Salvez s'entretenait avec un microbiologiste spécialisé en phylogénétique. Ce dernier paraissait ravi de faire la leçon à un novice :

« Toute la vie hursane est architecturée autour d'une symétrie radiaire double. Ce qui explique que les arbres ressemblent à des concombres feuillus et que beaucoup d'animaux aient un corps rond d'où rayonnent trois ou quatre paires de membres.

— Le premier animal que j'ai vu avait sept pattes, intervint Xavier.

— Cela signifie simplement que sa huitième patte est dans l'estomac d'un prédateur. Tous les animaux guérissent facilement, car la compétition est rude. Et ici le gibier vous considère aussi comme du gibier... »

Il dressa alors sa main droite, amputée de l'auriculaire.

Salvez piocha dans son assiette d'un air dégoûté.

« En tout cas, on dirait qu'ils n'ont rien à craindre de nous.

— Ah, ça ! Le problème, c'est que rien n'est comestible sur cette planète. Il faudrait la terraformer entièrement, ne rien garder. Ou alors modifier les colons pour qu'ils puissent assimiler tous les poisons, ça reviendrait moins cher. Mais ça me paraît infaisable... Si les Vangk existent, je me demande pourquoi ils nous ont refilé une planète aussi merdique. Peut-être pour mesurer notre degré de polymorphisme, notre aptitude à nous adapter à n'importe quelles conditions. Ou bien ils ont un sens de l'humour un peu particulier. »

Visiblement, le phylogénéticien penchait pour la dernière solution.

Ni Valrin ni Venator n'obtinrent de Marion Ashley qu'elle leur loue un guide.

« Même sur les premiers kilomètres ? argua Venator. Nous paierons ce qu'il faut. »

La jeune femme secoua la tête.

« Je suis comptable de cette colonie. Toute rentrée d'argent doit être justifiée, et notre présence ici repose sur la confiance que nos employeurs nous prêtent.

— Ce sera un don personnel. Le versement n'apparaîtra pas sur les comptes.

— Mes patrons ne sont pas si bêtes. Ici, on fait du bon boulot. Je ne veux pas voir ma carrière gâchée pour un pas de côté.

— Le montant prendra en compte ce risque. »

Ashley soupira.

« Vous pensez que tout et tout le monde s'achète, hein ? Vous êtes réellement ce que je pensais : de vulgaires mercenaires.

— Pas pour ce que vous pensez. Nous n'en voulons pas aux animaux.

— Vos raisons ne m'intéressent pas. Ma réponse est non. Tout ce que je peux faire pour vous aider, c'est vous fournir les caractéristiques des espèces répertoriées comme les plus dangereuses. Vous en découvrirez d'autres, si vous survivez assez longtemps. »

Valrin accepta. C'était mieux que rien, et ils ne pouvaient forcer aucun d'entre eux à les accompagner. Il lui acheta une douche démontable d'aérosol protecteur. Ashley transféra également sur leur médikit les rares traitements qu'elle et son équipe avaient réussi à mettre au point contre certaines pathologies locales.

Le lendemain, alors qu'ils se préparaient à partir, elle leur remit des bracelets en plastique métallisé. Chaque scientifique en portait un.

« On le garde jour et nuit, alors on le met à la cheville. En cas de choc anaphylactique, ce bracelet vous injectera automatiquement une dose d'adrénaline. Ça marche quelquefois.

— Merci », dit Xavier en l'ajustant à son poignet.

Les mercenaires se regroupèrent dans le hangar de leur bunker et la distribution de l'équipement commença. Xavier reçut un sac à dos en plastique d'une dizaine de kilos, des vêtements du même orangé que la flore et un pistolet-mitrailleur à induction. Agrafé sur la manche au niveau de l'avant-bras, son treillis à tigrures orange comportait un ordinateur étanche à écran souple. Les mercenaires se

harnachaient avec des gestes précis, empreints d'une longue expérience.

Les conteneurs renfermaient également leurs montures pliées en deux : des quads à trois roues, pourvus d'une remorque contenant les vivres et de l'équipement plus lourd. On vissa par-dessus les sièges des tubes métalliques coudés afin d'éviter d'être assailli du haut des arbres par des rampeurs.

Enfin la procession se mit en route. Les moteurs, totalement silencieux, avaient une autonomie d'environ un mois. Tout le camp assista au départ. Quelques-uns agitèrent même la main ou prononcèrent une parole encourageante, mais la plupart détournèrent le regard lorsqu'ils franchirent la porte.

Ils nous considèrent déjà comme morts, se dit Xavier, souhaitant que le camp disparaisse au plus vite. Le guidon de son quad avait un écran qui pouvait servir de rétroviseur. La silhouette de Marion Ashley s'y découpa et Xavier fit un zoom. Ses traits ne trahissaient aucune émotion.

Elle devrait quitter cette planète : elle n'est que trop marquée.

Les arbres se refermèrent sur l'avant-poste. Ils étaient partis pour de bon. Ils roulaient vers l'est à une trentaine de kilomètre-heure, remontant la piste qui menait au tarmac. Si les renseignements que leur avaient fournis les espions de l'Eborn étaient fiables, ceux qui détenaient Jana se faisaient parachuter depuis l'espace, de temps à autre, des conteneurs de denrées et de matériel de survie. Ces conteneurs portaient une balise émettant sur une certaine fréquence afin de pouvoir être récupérés là où ils tombaient. L'Eborn avait découvert la fréquence en question. Il suffisait de se brancher dessus et d'attendre sagement. D'après les espions, un largage aurait bientôt lieu à l'est du camp de base. Il faudrait se trouver dans les parages et tâcher de prendre les convoyeurs de Jana de vitesse. S'ils arrivaient avant, ils dresseraient un piège. Sinon, ils profiteraient de leur immobilisation temporaire pour attaquer.

Le seul problème résidait dans leur ignorance des caractéristiques exactes du terrain. Il aurait été trop risqué d'acheter les cartes existantes à la multimondiale propriétaire : toute transaction concernant Hursa devait être surveillée par

des IA au service de la KAY. En conséquence, ils devraient s'accommoder des surprises que leur réserverait l'environnement.

Un frémissement dans la frondaison – une cascade de flashes provenant simultanément de Salvez et de King. Une forme orangée chuta d'une branche pour se perdre quelque part dans les fourrés. Xavier aurait voulu examiner le cadavre, mais les autres ne firent pas mine de ralentir, et il ne voulut pas se laisser distancer.

La piste se dégagea et les roues foulèrent le revêtement dur du tarmac. Ils n'y firent même pas escale, s'enfonçant dans le sous-bois de l'autre côté. Hors de la piste, leur vitesse moyenne ne tarda pas à baisser : de plus en plus denses, des buissons ralentissaient leur progression. Le convoi se frayait un chemin entre des cactus-tonneaux géants surmontés de feuilles rondes aussi larges que des parasols. Des troncs gravés d'envoûtantes arabesques s'écartaient devant eux en une invite silencieuse à percer leurs secrets. Xavier se rappela qu'il avait vu ces motifs enroulés, tatoués sur le dos de la main du phylogénéticien, lorsque ce dernier avait exhibé son auriculaire tranché.

... Et des sortes de philodendrons suintant de goudron ; des pelotes de filaments tire-bouchonnés, qui émettaient un doux sifflement. Au cours d'une halte, Xavier vit un colibri à queue de scorpion subjugué par l'appel se poser sur une vrille. Celle-ci se rétracta avec lenteur sans cesser de vibrer, emprisonnant sa proie dans sa mortelle étreinte.

La vitesse des quads les mettait à l'abri des insectoïdes piqueurs ainsi que de la plupart des prédateurs : en trois heures, ils ne furent attaqués qu'à quatre reprises. Une fois, Xavier reconnut une astéchinide. La fois suivante, ils surprirent un tatou de la taille d'un pachyderme et au dos crêté de piquants dentelés, qui fonça sur eux aussitôt qu'ils apparurent. Il semblait dépourvu de tête... mais pas de gueule, située à la base de l'abdomen, au fond d'un calice jaune vif. Ses pattes massives écrasaient des cactus-tonneaux, dispersant des bouquets d'aiguilles. Venator le mitrilla de projectiles gros calibre, mais ils ne parvinrent à stopper sa charge qu'en concentrant tous leurs tirs. Xavier, en arrière, n'avait pas encore eu à faire usage

de son arme, et il se demandait s'il aurait le sang-froid nécessaire pour viser juste, le moment venu.

Le soleil sombra derrière les arbres. Venator, en tête du convoi, les guida jusqu'à une colline dépouillée où ils firent le point. Quelque part dans la forêt, une bestiole, prédateur ou proie, trompétait d'une voix de basse, tandis que des arbres gigantesques expulsaient telles des cheminées d'usine de lourdes colonnes de pollen multicolore. L'air sentait le vinaigre, le safran, la charogne. On déballa le contenu des remorques et on monta la douche à vaporisation. Ils n'avaient fait que rouler, mais la tension qui n'avait cessé de les maintenir aux aguets avait exténué Xavier : ses épaules n'étaient plus qu'un nœud de contractures.

« Qu'est-ce qu'on fait ? questionna Valrin, un sourire étirant son visage. On met les quads en cercle et on se poste au centre en attendant l'attaque des fauves ?

— On a beaucoup mieux que ça, affirma Fesoa en sortant un piquet de sa remorque.

— Quoi, ça ? »

Mameluk retroussa ses lèvres en signe d'amusement. Sans un mot, il aida son compagnon à poser les piquets autour du campement, en prenant soin de les espacer régulièrement les uns des autres.

« Ça ne nous protégera pas des attaques de rapaces, mais, contre les prédateurs nocturnes, c'est imparable. »

Il se pencha sur l'un des piquets, saisit une tige et la tira jusqu'au piquet suivant où elle s'inséra sans difficulté. Ils répétèrent ce manège sur tous les piquets.

« Maintenant, plus personne n'entre et plus personne ne sort, déclara Fesoa. À moins que vous ne vouliez vous retrouver découpés en rondelles. »

Xavier avait deviné ce dont il s'agissait : des filaments monomoléculaires tendus entre les piquets, capables de sectionner même du métal. Leur retranchement était inexpugnable. Il leur fallut s'habituer à voir, chaque matin au lever, une dizaine de cadavres de prédateurs débités en tronçons parallèles. Parfois, une alarme grelottait, indiquant qu'un

monofilament s'était rompu ; en dérouler un nouveau ne prenait que quelques instants.

En une semaine, Xavier n'eut recours à son arme que trois ou quatre fois, car il ne faisait jamais partie de l'avant-garde. On aurait dit que Valrin le protégeait. Un moment, il songea à protester, mais cette dépendance avait l'avantage d'être confortable. Les autres mercenaires ne firent aucun commentaire.

Du reste, par accord tacite, personne n'évoquait son passé. Au cours d'une veille, Yavanna avait raconté l'une de ses campagnes sur une planète désertique où une taupe-lion lui avait emporté un bras. Il l'avait fait remplacer et s'était même fait reproduire son tatouage à l'identique, une sorte de scarabée qui ouvrait et refermait les mâchoires selon l'angle depuis lequel on l'observait... Mais son histoire n'avait éveillé aucun écho chez les autres. Xavier ne se faisait pas d'illusion : le gros du travail d'un mercenaire consistait à réprimer des grèves ou des mouvements séparatistes, bref rien de très reluisant. Une bonne partie de ces hommes avaient dû connaître la prison.

Xavier avait travaillé pour la pègre, il savait reconnaître l'étoffe dont était fait ce genre d'individu. Il avait aussi appris à se garder de les juger.

À vrai dire, durant toutes ces années, il n'avait guère valu mieux.

Est-ce que l'amour que je porte à Jana me place au-dessus du lot ? lui arrivait-il de se demander. *Non, ce serait trop facile. Valrin a raison : seuls les actes s'inscrivent dans la texture de l'univers, alors que les pensées ne sont que des étincelles aussitôt éteintes. Ce que j'ai fait jusqu'à présent, il n'y a que ça qui compte.*

Il savait aussi qu'en ce cas aucune repentance n'était possible. Mais lui n'en était pas si sûr. Sans le sentiment qui le portait, il ne serait jamais allé aussi loin... Et une horrible pensée se fit jour : son amour était-il réellement désintéressé ou ne procédait-il que d'un simple remords qu'il avait refoulé et qui s'était incarné en Jana ? Au moment même où il formulait cette question, il sut qu'aucune réponse ne lui serait jamais donnée – et que cela n'avait, au fond, aucune importance, pas plus que,

pour un flocon de neige, n'importait l'infime poussière à la base de sa cristallisation.

Les jours passaient. La diversité de la jungle recelait sa propre monotonie, et Xavier perdit peu à peu la notion du temps. Cet engourdissement mental n'était pas pour lui déplaire. Se concentrer sur le présent, devenir une machine à survivre, lui évitait de penser à ce qu'il allait trouver au bout. Valrin, quant à lui, n'avait aucun effort à faire : sa haine agissait comme leur seconde peau polymère, laissant sortir les toxines mais ne laissant rien entrer.

Après le repas du soir, ils gonflaient leurs tentes-bulles indéchirables et se déchaussaient avant d'y pénétrer. Leurs bottes avaient été conçues pour se sceller en rapprochant les bords : pas de risque de se faire piquer par un insecte qui y aurait trouvé refuge pour la nuit. Fesoa, qui avait négligé ce rituel, découvrit un matin une masse ressemblant à des grains de riz gluant. Il en fut quitte pour les extraire un par un avec la lame de son couteau.

Les treillis, quant à eux, étaient taillés dans un matériau so-disant intelligent, censé – entre autres – maintenir une température égale au niveau de la peau. Ils s'aperçurent vite que ce n'était que de la théorie. Les fibres étaient, quant à elles, programmées pour se recoller après n'importe quelle coupure, « un cauchemar de fabricant de vêtements », avait commenté Yavanna. Xavier n'était pas pressé de découvrir si la notice avait là aussi exagéré. Mais il souffrait plus que ses compagnons des conditions de voyage. Il n'était pas blindé comme l'était Valrin, ni entraîné comme les mercenaires. La crasse, la fatigue, la peur lancinante d'être déchiqueté ou infecté étaient autant de pieds de nez à la noblesse de sa quête.

Parfois les attaques d'animaux arrivaient par vagues coordonnées, parfois c'était un chasseur solitaire. Les noms que les scientifiques de l'avant-poste leur avaient donnés ne laissaient guère de place à l'imagination, mais ils avaient l'avantage d'être fidèles dans la description : les bondisseurs, les arrache-tête, les tenailles, les vitrioleurs, les tarauds, les araignées-sangsues, les féroces... Sur chaque planète, la vie se

réinventait ; mais, sur Hursa, il n'y avait que des prédateurs, eux-mêmes proies d'autres prédateurs. Et il semblait que jamais l'homme ne pourrait prétendre être le prédateur suprême.

« Finalement, ces bestioles ne sont pas si différentes de nous autres, avait fait remarquer Salvez en guise de plaisanterie.

— Je ne crois pas qu'on soit vraiment représentatifs du genre humain », avait répondu Venator avec un bref regard en direction de Valrin.

Ils apprirent que les terrains dégagés n'étaient pas toujours plus sûrs que la forêt dense. Ainsi, les marmites-de-l'enfer ne poussaient que dans les vallées découvertes, nivelées périodiquement par des troupeaux de buffles-marteaux. La forêt n'avait qu'un avantage : elle maintenait la taille des monstres dans des limites de poids et d'envergure raisonnables. Le plus grand carnivore était une sorte d'étoile de mer obèse de l'envergure d'un immeuble de deux étages, dressée sur ses bras et puissamment cuirassée d'un blindage chitineux de trente centimètres d'épaisseur. Quand il chargeait, rien ne pouvait l'arrêter. Heureusement, les humains représentaient pour lui des proies négligeables. Il fallait simplement prendre garde à ne jamais croiser sa route.

Un matin, alors qu'ils dégonflaient leurs tentes-bulles, King annonça qu'il ne se sentait pas bien.

Tous avaient déjà été piqués dans les orifices ou les interstices non traités par la vaporisation du film polymère. Une fois, Xavier avait été piqué à l'intérieur du nez, au point que sa narine avait été obstruée ; deux heures après, cela avait dégonflé.

On ne localisa jamais l'endroit où King avait été piqué. Cela avait pu être n'importe où : sur la langue pendant qu'il parlait, à l'intérieur du conduit auditif... Une forte fièvre survint, accompagnée de rougeurs aux mains et au visage. Comme ils s'y attendaient, l'examen du médikit ne donna rien.

Ils le laissèrent branché dessus, au cas où les symptômes s'aggravaient.

Douze heures plus tard, King porta la main à son front et hoqueta quelque chose tandis qu'une cascade de voyants d'alerte se mettaient à clignoter sur la façade du médikit.

Effondrement de tension, perte de tonus cardiaque, arythmie...
Les symptômes s'égrenèrent jusqu'à ce que King s'allonge à même le sol. Il donna l'impression de vouloir se soulever, puis il poussa un petit soupir et retomba lourdement. Au moment où la vie se retirait de ses yeux, un oiseau-sagaie rasa la cime des arbres, son aileron dorsal déchirant le ciel de part en part.

On ne perdit pas de temps à l'enterrer ni à prononcer d'oraison funèbre. Un bref regard, et on se contenta de l'allonger sous un oursin-fougère.

Personne ne le pleurera, se dit Xavier en contemplant le cadavre une dernière fois. *En un sens, il est mort depuis longtemps. Et nous sommes tous en sursis.*

Lui avait Jana, Valrin sa vengeance. Que possédaient ces hommes ? Eux étaient véritablement seuls. Des cadavres chauds. Telle était l'image ultime que renvoyait ce sinistre spectacle.

On se partagea son équipement, puis Venator récupéra la batterie de son quad.

Cela fait, ils repartirent. Ils passèrent sous une cathédrale d'éventails végétaux brun jaune tapissés de filaments lie-de-vin, probablement vénéneux. Des masses congestionnées pendaient d'arches cartilagineuses traçant des lignes de fuite évanescentes vers le ciel. Au loin, l'air crépitait de claques-fouets en colère. Puis les roues des quads s'enfoncèrent dans un matelas spongieux constitué de minuscules lobes feuillus. Sur leur passage, des pommes d'arrosoir éternuaient des bouffées de poudre rouge, sans doute dans l'espoir de les asphyxier. Le terrain devenant instable, ils progressaient moins vite, et il leur arrivait de faire un grand détour pour éviter telle colline inabordable, tel brusque effondrement ou, au contraire, une côte trop abrupte.

En milieu d'après-midi, ils s'engagèrent dans une vallée encaissée qui se révéla être un cul-de-sac. Ils durent faire demi-tour, mais personne ne se plaignit : tous savaient que leur méconnaissance du terrain se payait en jours perdus.

Le crépuscule brassait un ciel de rouille lorsqu'ils dénichèrent un candélarbre dans une clairière entourée de roncedards et montèrent le camp. Pas plus de trois mots n'avaient été

échangés. Venator donna un coup de pied dans le candélarbre pour l'allumer : la plante était recouverte de lumineuses, des larves qui devenaient fluorescentes à la moindre vibration.

Salvez et Mameluk demandèrent à Valrin de les suivre afin de les aider à chercher un point d'eau. Ce dernier s'exécuta. Quelques minutes plus tard, Venator surgit dans le dos de Xavier. Sa main étreignait un poignard avec la lame duquel il tapotait la fossette de son menton.

« Bien. On dirait qu'on a un peu de temps pour causer, tous les deux. »

CHAPITRE XVIII

LA PREMIÈRE RÉACTION de Xavier fut de penser :
L'Eborn vient de les contacter pour leur ordonner de nous éliminer maintenant, en pleine jungle. Ainsi, il n'y aura même pas de corps dont se débarrasser.

Mais ce n'était pas logique, et Venator le détrompa tout de suite :

« Dans notre contrat avec l'Eborn, il est stipulé que nous sommes sous vos ordres. J'ai accepté. Mais il n'a jamais été écrit que nous devions accepter vos petits secrets sans broncher. Je l'ai déjà dit, je n'aime pas les mystères quand ma vie peut en dépendre. Alors accouche. Et essaie d'être convaincant. »

C'est la mort de King qui l'a fait réfléchir, se dit Xavier en se mouillant les lèvres.

« Que veux-tu savoir ?

— Tout.

— Cela risque de prendre du temps...

— On prendra celui qu'il faudra. Allons, détends-toi. Tu ne risques rien si tu obéis.

— Non, tu ne comprends pas. Ce n'est pas pour moi que j'ai peur : c'est pour toi, si Valrin s'avise que tu as rompu le pacte qui te lie à l'Eborn. »

Venator perçut sa sincérité.

« L'Eborn peut aller au diable, dit-il sans colère. Ce que je veux savoir, c'est ce que ton ami a de spécial. Parle-moi de lui. Qui est-il ? »

Xavier lui répondit en quelques mots.

« C'est tout ce que tu sais sur lui ? fit remarquer Venator. Merde, j'en sais autant sur Madrian ou Mameluk rien qu'en ayant lu leurs dossiers. Je vous croyais amis.

— Il est mon ami. Quant à lui, je suis ce qu'il peut avoir de plus proche d'un ami. »

Le mercenaire fit le geste que ces considérations ne l'intéressaient pas.

« Ce qui m'intéresse de savoir, dit-il, c'est s'il est un de ces tueurs optimisés en laboratoire, aux réflexes assistés par neuro-implant et à l'ossature consolidée. »

Xavier secoua négativement la tête. Venator lui renvoya un sourire de biais – le sourire d'un rampeur qui aurait adopté forme humaine.

« De toute façon, je ne crois pas aux surhommes, dit-il. Valrin n'est qu'un homme. Il est fait de chair, par conséquent une simple balle peut en venir à bout. »

La moue sceptique de Xavier, subitement, l'énerva.

« Dépêche-toi de raconter ce que tu sais, ma patience a des limites. »

Xavier s'exécuta, espérant sincèrement que Valrin ne se doutait de rien. Sinon, Salvez et Mameluk ne feraient pas le poids contre lui.

Il avait à peine fini que Venator s'esclaffa.

« Tu te fous de moi, pas vrai ? Maintenant, dis-moi la vérité.

— Pardon ? »

L'homme s'approcha et posa sa lame contre sa jugulaire.

« Un amoureux transi et un type obsédé par une vengeance qui confine à la psychose. Et l'Eborn marcherait dans cette combine... Tu penses vraiment que je vais gober ça ?

— Libre à toi de ne pas me croire. C'est toi qui as voulu que je te raconte...

— La vérité, pas ces conneries ! Pourquoi l'Eborn vous protégerait ?

— Je l'ignore. Peut-être parce que nous avons survécu jusqu'à présent.

— Vous avez eu du bol, rien d'autre. »

La pression contre sa jugulaire s'accroissait légèrement. Avec une lame céramique, il n'en fallait pas beaucoup plus pour entailler la chair jusqu'à l'os – et l'os aussi.

« Valrin, je peux comprendre, poursuivit Venator. Si on m'avait fait le quart de ce qu'on lui a fait subir, je péterais sûrement les plombs. Mais toi ? Bon sang, tu es encore plus bizarre que les bestioles de cette saloperie de planète ! Tu dis avoir cloné des centaines de femmes superbes, mais tu risques ta peau pour une femme qui ne t'a vu qu'une seule fois... Je me demande lequel d'entre vous deux est le plus dingue. »

Xavier n'osait hausser les épaules de peur d'augmenter la pression de la lame sur sa peau. Il se contenta d'attendre. La suite ne tarda pas.

« Est-ce que tu as déjà pensé que le but de ton copain n'était pas de récupérer Jana, mais au contraire de la buter ? Ce serait sa plus belle revanche.

— Quoi ?

— Il réduirait à néant tous les efforts de la KAY pour protéger son projet, quel qu'il soit. Si, comme je le pense, vous avez gardé des échantillons de tissus de la Jana originale, vous seriez ensuite en mesure de traiter d'égal à égal avec eux. Valrin les tiendrait par les balloches. Quant à toi... »

Il se contenta de claquer dans ses doigts.

L'espace d'un instant, Xavier demeura sans réaction. Cela se tenait.

« Lâche-le maintenant », lança une voix derrière eux.

Cette voix n'avait rien de péremptoire. Elle n'avait pas besoin de l'être.

La lame ne dévia pas d'un millimètre. Alors Valrin émergea de derrière une tente-bulle. Il avait les mains nues – son pistolet à induction était à la ceinture.

« Si tu le saignes, tu es mort, gronda-t-il.

— Est-ce que tu as tué Salvez et Mameluk ? » fit Venator d'une voix neutre.

Valrin approcha à environ six pas puis stoppa brusquement.

« Non... C'est ce qui a été le plus difficile, du reste. Mais, s'il le faut, je vous tuerai tous. Ne me forcez pas à le faire : j'ai besoin de vous pour récupérer Jana.

— C'est aussi mon intention », fit Venator.

En d'autres termes, nous sommes embarqués dans la même galère, traduisit Xavier en son for intérieur. *N'empêche qu'il a raison : que se passera-t-il quand Jana sera à l'abri ?*

L'espace d'un battement de cils, il se dit que la lame était si effilée qu'il ne la sentirait même pas s'enfoncer dans sa gorge – peut-être était-elle déjà en train de le faire.

Soudain, le contact froid de la lame contre son cou disparut. Le poignard avait regagné son fourreau. Le mercenaire paraissait troublé, ses lèvres réduites à un trait mince. Ses mâchoires se desserrèrent enfin – mais il les enveloppa d'un même regard, secoua la tête et se détourna.

Le lendemain, une pluie drue se mit à tomber. Cela marqua le début d'une nouvelle période, la plus pénible qu'ils eurent à vivre au sein de la jungle. La pluie ruisselait sur leur film polymère sans les mouiller, mais leurs tenues, déjà rongées par les acides des plantes, ne tardèrent pas à moisir et à sentir mauvais. Dès qu'ils mettaient pied à terre, leurs bottes s'enlisaient dans le sol détrempé avec des gargouillis d'estomac affamé. Une écœurante odeur de levain montait de l'humus fumant. *Hursa n'est qu'un gigantesque système digestif*, songea Xavier, *et nous nous enfonçons à l'intérieur.*

Chaque matin ils devaient arracher à pleines poignées la mousse qui avait poussé sur leurs vêtements au cours de la nuit et qui attirait les insectes. Une fois, Xavier négligea cette précaution ; vers le milieu de la journée, il dut stopper son quad et se dévêtir en catastrophe, lorsque des centaines de larves carnivores soudainement écloses se mirent à fourmiller sur son treillis. La mousse attaqua même leur ordinateur de poignet.

Fesoa et Madrian furent la proie d'agressions amibiennes qui leur ouvrirent des abcès et des sarcomes sur le torse. Ashley avait laissé des instructions sur leur ordinateur, et Xavier programma le médikit en ce sens. En fait, il n'y avait pas grand-chose à faire, sinon se protéger les zones à vif avant de passer à la douche de vaporisation. Xavier tint néanmoins à ce que chacun se fasse examiner quotidiennement par le médikit.

La pluie tombait à torrents et des rivières furieuses se créèrent en quelques jours, charriant des débris de plantes et d'énormes grappes d'œufs translucides – parfois aussi mousseuses que si on avait versé de la lessive dedans. Certaines plantes gonflaient, se changeant en barriques qu'il fallait crever à coups de balles explosives pour pouvoir passer. D'autres se délavaient à vue d'œil ou au contraire fonçaient, passant de l'orangé au violet pâle puis à une teinte crépusculaire.

Le comportement des prédateurs changeait lui aussi : il devenait plus agressif, et l'expédition tomba plus d'une fois sur les vestiges de terribles combats où les adversaires s'étaient mutuellement réduits en charpie.

« Peut-être que c'est pour eux un moyen de se reproduire, suggéra Mameluk en ramassant du canon de son arme un bras de rampeur arraché, sur le sol : ils se mettent en pièces et les morceaux repoussent chacun dans leur coin pour former un nouvel individu... Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Que tu ferais mieux de consulter les données que nous a fournies Ashley », répondit Venator.

Peu après, ils furent attaqués par une astéchinide de près de sept mètres d'un bras à l'autre : un modèle géant de rampeur disposant de gueules entre ses bras. Et chacun de ces derniers était curieusement déformé, comme s'il lui en poussait d'autres dessus, plus petits...

« C'est marrant, fit remarquer Fesoa en contemplant le cadavre qu'ils venaient de cribler de balles explosives, on dirait un dessin de fractales...

— Hein ? grogna Venator.

— Vous savez, ces flocons de neige obtenus à partir d'un simple triangle dont on a répété la forme sur chacun des côtés : on obtient d'abord une étoile de David, puis une silhouette de plus en plus découpée. Comme si le dessin bourgeonnait à l'infini... »

Un bourgeonnement, oui, c'était ainsi que se reproduisaient les animaux d'Hursa. Ils en eurent confirmation lorsqu'ils virent un rampeur soudé à un autre à demi formé – ce qui ne l'empêcha pas d'attaquer maladroitement les intrus.

Le soir, Xavier étudia de plus près les documents informatiques de Marion Ashley. La reproduction animale était sexuée, mais le matériel génétique, enfermé dans des nodules graisseux, était transmis par contact sous-cutané. Ce qui impliquait que les partenaires brisent leurs carapaces pour que l'accouplement ait lieu. Dans un cas sur deux, l'un des partenaires y laissait littéralement la peau.

Leurs ordinateurs portables auraient pu, à partir des courbes du relief, indiquer les prédictions d'écoulement... s'ils avaient eu les données de base. Les quads étaient amphibies, de sorte qu'ils pouvaient rouler avec de l'eau à la ceinture. Mais les rivières ne cessaient de grossir, jusqu'à former un fleuve bouillonnant qui leur bloqua le passage. Venator descendit de son quad et s'accroupit sur la berge, les bottes au ras de l'eau.

« Cette fois, plus question de tergiverser. Les quads ne suffiront pas, il faut construire une embarcation. D'ailleurs, si le fleuve continue de couler vers l'est, il nous mènera directement au cœur de la zone cible. »

L'une des plantes les plus communes ferait l'affaire : ils en avaient vu flotter, en dépit de leur écorce dure comme de la pierre. Trois quads fixés à l'arrière assureraient la propulsion. Valrin donna un coup de pied dans la plante la plus proche.

« On ferait mieux de s'y mettre tout de suite. Même avec les machettes en céramique, ça risque de durer un bon moment.

— Ce n'est pas ça qui posera problème, rigola Fesoa. On a ce qu'il faut. »

Il alla chercher une bombe aérosol dans la remorque de son quad. Puis il choisit un arbre, vaporisa une bande de dix centimètres de large à la base du tronc sur tout le pourtour.

« Attention les yeux », dit-il simplement.

Ils s'écartèrent. Une minute plus tard, un flash intense accompagné d'un grésillement électrique s'imprima sur leur cornée, tandis qu'une bouffée d'ozone leur sautait aux narines. Une fumée noirâtre s'éleva autour du tronc qui vacillait... avant de s'effondrer dans un fracas de branches brisées. Valrin s'approcha. Le tronc abattu dégageait des relents d'oignon frit qui le firent saliver. Fesoa s'accroupissait déjà devant une nouvelle plante, l'aérosol à la main...

La construction du radeau et la fixation des quads les occupèrent une demi-journée. Ils avaient même prévu un auvent pour se protéger de la pluie. Une fois qu'ils eurent tous embarqué, Xavier remarqua que le radeau était presque au même niveau que les flots. Une écume sale se forma très vite sur les bords, et ils durent se relayer pour la balayer car elle grouillait de larves. Madrian avait bricolé un mécanisme pour commander aux trois quads en même temps. À l'avant se tenaient deux hommes armés de machettes. De temps à autre, ils les abattaient sur les *alquianes*, des fouillis de tiges à barbelures qui entravaient leur progression.

Ils organisèrent la plate-forme à la manière d'un campement et passèrent le plus clair de leur temps sous l'auvent.

« Au moins, on n'a plus à monter et démonter la douche matin et soir », dit Valrin avec ironie.

Ils venaient de terminer leur repas : des rations de PPb, cette purée protéinée sans goût et jaunâtre. Mais son insipidité même rassurait, au milieu de cette débauche empoisonnée de couleurs et de parfums.

Xavier jeta sa barquette de PPb dans le fleuve en hochant la tête.

Le fleuve s'élargit pour former un véritable lit. Il gagna en vitesse, heureusement pas au point de se transformer en rapides. Surgis d'on ne savait où, des poissons en forme de soucoupes, couverts d'épines et dotés de six nageoires, se mirent à grouiller. Xavier en trouva un qui avait mordu dans le plat-bord et ne pouvait plus lâcher prise. Venator lui écrasa la tête à coups de talon. Peu après, des dizaines de poissons-soucoupes plantèrent leurs mâchoires tout aussi stupidement. Xavier s'en inquiéta, s'attirant l'hilarité de Madrian :

« Les cordes qui relient les troncs entre eux sont solides. Elles passent dans des rainures que l'on a calfatées ensuite. Alors pas de panique ! »

Valrin s'était accroupi devant l'un d'eux dont la tête sortait de l'eau et qui s'asphyxiait lentement. Ses bottes étaient à quelques centimètres de la gueule armée de dents mais dans l'incapacité de le mordre. Il tendit la main comme dans un élan de pitié.

« Regarde », dit-il à Xavier.

Des anguilles à la gueule disproportionnée commençaient à dévorer vif les poissons-soucoupes piégés par leur insatiable appétit. Bientôt, il ne resta plus que leurs mandibules incrustées dans le bois. Cela ne rassura pas Xavier : si le radeau chavirait, ces bêtes les déchiQUetteraient jusqu'à l'os avant qu'ils aient eu le temps d'atteindre une berge.

Dès le deuxième jour, un débris d'alguiane s'infiltra dans la turbine d'un des quads de propulsion. Madrian lança le check-up : la turbine en avait pris un coup et ne pouvait plus fonctionner qu'à quarante pour cent. Ils décidèrent de remonter les deux autres : ils ne pouvaient se permettre la perte d'un second engin. Mameluk tailla des perches dans des roseaux épineux – qu'ils durent préalablement élaguer – pour leur permettre de manœuvrer.

Puis, aussi soudainement qu'elles étaient apparues, les averses cessèrent. En une journée, la hauteur du fleuve descendit de moitié et perdit son cours, les laissant échoués dans une mangrove dense où le radeau se cognait sans cesse. Les îlots servaient parfois de refuge à des prédateurs. Une fois, un crocheteur tomba au beau milieu du radeau, semant un début de panique ; par chance, la langue-hameçon de l'animal se ficha dans un montant de l'auvent et on put l'éliminer sans risque.

Ils débarquèrent sur une colline surmontée de piques acérées de pins empaleurs. Ils y établirent leur camp de nuit.

« Nous y voilà, fit Salvez après avoir consulté son ordinateur. L'objectif est dans les parages. Trente kilomètres au maximum. Je règle le récepteur radio sur la fréquence d'émission des conteneurs largués. Il nous avertira au moindre signal. Il ne reste plus qu'à attendre sagement ici.

— En espérant que le conteneur ne nous tombe pas sur la gueule, gouailla Madrian.

— Et si on ne reçoit aucun signal ? » fit Yavanna.

Venator renifla.

« On en reparle dans un mois. D'ici là, pas d'extraction prévue. »

Fesoa siffla entre ses dents.

« Un mois à vous supporter, les mecs. Ça devrait valoir triple solde...

— Le signal peut retentir dans un mois, demain... ou dans cinq minutes, précisa Venator. Il faut être prêts à partir sur-le-champ. »

Valrin s'approcha de lui.

« Dans ce cas, on a tout intérêt à discuter maintenant du plan de bataille, tu ne crois pas ? »

Venator jeta un bref regard aux autres.

« Tout est prévu. Une fois qu'on aura repéré le terrain, on utilisera un projectile spécial, traité avec un somnifère à effet retard. Il suffit de le tirer dans le réservoir d'eau de leur véhicule. Le projectile est aussi complexe qu'un missile, il se fiche dans la paroi et injecte la substance dans l'eau. Puis il colmate le trou, se détache et s'autodétruit en silence. Après, on n'a plus qu'à attendre que cela fasse effet. Une demi-heure après l'ingestion, les ravisseurs tomberont comme des mouches. On n'aura plus qu'à les égorger dans leur sommeil.

— Leur véhicule ? demanda Valrin.

— Une chenillette. Jana y est certainement enfermée, à l'abri des dangers de cette planète. Il y a fort à parier qu'elle ne sort jamais. »

Valrin se frotta le menton d'un air dubitatif.

« Cela me paraît aléatoire. On ne sait même pas combien ils sont.

— Entre cinq et huit, d'après nos estimations. Leur nombre importe peu. On attendra la nuit. Ainsi, ceux qui commenceront à roupiller n'éveilleront pas l'attention.

— Comment sauras-tu qu'ils ont bu ?

— Au rayonnement thermique de leur corps. La drogue est conçue pour faire descendre de trois degrés la température normale d'un individu en sommeil. Nos senseurs infrarouges (il cligna des yeux, et ses iris parurent changer de couleur) nous l'indiqueront – nous sommes tous équipés de ces paupières artificielles. Quant à ceux qui n'auront pas bu... eh bien, c'est aussi à ça qu'on sert, non ?

— Leur véhicule est certainement imperméable aux infrarouges. Vous ne verrez pas ceux qui dorment à l'intérieur,

riposta Valrin. Et si vous le mitraillez à l'aveuglette, vous risquez de toucher Jana.

— C'est pourquoi nous devons d'abord repérer le compartiment où elle est enfermée.

— Ce plan laisse trop de place aux impondérables », persista à dire Valrin.

Mais ni lui ni Xavier n'avaient mieux à proposer. Ils verraient sur place – ils n'avaient pas vraiment le choix.

Ils s'accordèrent un jour de repos, puis Venator organisa des patrouilles de reconnaissance. Deux équipes constituées chacune de deux hommes devaient effectuer des relevés topo. Ils avaient peu de chances de rencontrer leur cible mais, si tel était le cas, ils avaient pour consigne absolue d'éviter tout contact.

Xavier se retrouva avec Salvez. Ils devaient faire une boucle d'une quinzaine de kilomètres puis revenir en zigzaguant. Xavier se demanda s'il était qualifié pour ce genre de besogne.

« Ne t'inquiète pas, lui dit Venator en interceptant son regard. Je t'ai vu à l'œuvre l'autre jour, quand tu as tué ce rampeur. Tu pourras te débrouiller. »

Salvez avait un visage étroit et un menton effacé de rongeur ; ses cheveux tressés étaient toujours impeccables – Xavier s'était même demandé s'ils étaient naturels. Ils traversaient une forêt champignonneuse aux branches terminées par des bulbes duveteux. Ils avaient pour consigne de garder le silence, mais le vacarme ambiant était tel qu'ils pouvaient parler sans crainte.

« Cette foutue planète ressemble à mes coups de bourdon, pesta Salvez alors qu'ils amorçaient le retour : moite et froide à la fois, et qui a l'air de ne jamais finir... »

Il pinça les lèvres comme s'il regrettait d'avoir laissé échapper un peu de lui. Xavier était étonné : il pensait que le mercenaire n'aurait pas tellement envie de parler ; après tout, il avait comploté contre lui et Valrin. Et il n'avait pas su tenir Valrin à l'écart du camp pendant l'interrogatoire auquel avait procédé Venator.

Xavier désigna la tête d'insectoïde que Salvez portait en pendentif : tous les matins, il en tuait un, lui tranchait la tête et se l'accrochait sur la poitrine.

« C'est un rituel, sur le monde d'où tu viens ?

— Le monde d'où je viens... répéta l'autre avec une moue. Imagine ce qu'il y a de pire dans l'univers et rassemble-le dans un endroit : tu auras le monde d'où je viens.

— Il doit être vraiment terrible pour que tu lui préfères Hursa », fit remarquer Xavier.

Un instant d'hésitation saisit Salvez... jusqu'à ce qu'il éclate de rire.

« Mais non, bien sûr. Ma planète natale n'a rien de différent de toutes les autres. Partout les mêmes emmerdes... sauf Hursa, qui est un concentré d'emmerdes. » Il pouffa. « Ici, au moins, l'hostilité est franche et totale. »

Il tripota l'insectoïde décapité, menaçant de le décrocher.

« J'ai pensé que l'odeur éloignerait peut-être les autres bestioles... Mais celle-ci ne pue peut-être pas assez. »

D'un coup sec, il l'arracha.

« Et Venator ? s'enquit Xavier.

— Venator, c'est différent. Je n'ai jamais travaillé avec lui, mais il a une solide réputation. C'est un tueur. Il n'a jamais eu besoin de ce boulot. C'était un fils de diplomate sur je ne sais quel monde. Il avait un avenir assuré jusqu'à ce qu'il se fasse bannir pour avoir fomenté un coup d'État. Je crois qu'il affronterait un rampeur à mains nues s'il le fallait. Et qu'il gagnerait. Il n'opère que sur les opérations délicates.

— Tu as confiance en lui ? »

Salvez le regarda comme si sa question n'avait aucun sens.

« Confiance ? Je ne fais confiance à personne. Mais dans l'action on peut compter sur lui. Sinon, il ne travaillerait plus depuis longtemps en équipe. »

Soudain, il s'arrêta de parler et désigna la trompe végétale barbue qui se déroulait à une vingtaine de mètres devant eux, au-dessus des cimes.

« Une crosse... On court ! » cria-t-il en donnant l'exemple.

Ils s'arrêtèrent au bout de deux cents mètres. Ils ne se laissaient plus surprendre par les crosses depuis les tout premiers jours — ils savaient qu'elles pouvaient tuer plus efficacement qu'un rampeur, et l'onde de choc d'une explosion avait failli rendre sourd Yavanna. Ils assistèrent à l'expulsion

par la plante de panaches d'oxygène pur, en longs sifflements de décompression. Xavier se boucha les oreilles, mais aucun papillon-silex ne voletait dans les parages, de sorte que la bulle gazeuse se dilua dans l'atmosphère sans exploser. Par mesure de sécurité, ils ne repartirent que dix minutes après. Quand ils passèrent devant la crosse, elle s'était réenroulée en un disque spiralé compact ; des insectoïdes morts jonchaient le sol, tordus dans les affres de l'agonie et dégorgeant par les articulations leur sang empoisonné. Déjà, un grouillement de carnassiers miniatures s'affrontaient dans de féroces combats pour avoir la meilleure part du festin.

Aucun autre incident n'émailla le trajet du retour.

Ils prévinrent par radio de leur arrivée : ils ne voulaient pas risquer de se faire canarder en surgissant sans crier gare. Ce fut Fesoa qui les accueillit, leur faisant signe de passer entre deux piquets dans lesquels il venait de rétracter les monofilaments de protection. Il les remplaça dès qu'ils furent rentrés.

Xavier chercha Valrin du regard. Yavanna manquait aussi : ils n'étaient pas encore revenus de patrouille. Fesoa lui apprit qu'ils en avaient encore pour au moins deux heures. Xavier se dirigea vers le médikit pour un check-up : c'était la procédure après chaque incursion prolongée en forêt.

Le médikit était contenu dans une grosse valise en plastique. Xavier le saisit par la poignée et alla s'isoler sous l'auvent. Là, il laissa les appendices articulés se déployer devant son visage. Il ouvrit la bouche, ferma brièvement les yeux tandis qu'un des appendices se collait par aspiration contre la muqueuse de sa joue – les prélèvements sanguins ne pouvaient être réalisés autrement, à cause de la couche polymère qui leur protégeait l'épiderme et ne devait en aucun cas être lésée.

Deux heures, songea-t-il en déglutissant la salive qui s'était accumulée sous sa langue. *C'est plus que suffisant.*

Cela le hantait depuis des jours. Depuis que Venator avait insinué que Valrin tuerait Jana si cela favorisait l'exécution de sa vengeance. Il ne pouvait rester sans rien faire, à attendre que cela arrive.

Il vérifia qu'aucun des mercenaires n'était à portée de regard, se pencha sur le moniteur du médikit et sélectionna la console

de programmation interne. Son domaine de compétence l'avait amené à manipuler les IA utilisées sur les médikits les plus perfectionnés ; et celui-ci en faisait partie. Désactiver les protections logicielles ne fut l'affaire que de quelques minutes. Ses doigts coururent frénétiquement sur le petit clavier sensitif intégré. Le physiogramme de Valrin s'afficha sur une sphère d'infonavigation.

Xavier ouvrit la sphère virtuelle et entreprit de modifier ses paramètres.

CHAPITRE XIX

A TOUR DE RÔLE, Valrin et Yavanna se donnèrent de vigoureuses tapes sur le dos de leur treillis pour se débarrasser de la couche de spores multicolores qui les recouvrait ; chaque bourrade soulevait un nuage crayeux. Cela arrivait si souvent qu'un des mercenaires avait appelé cela « se faire plâtrer ». L'expression avait très vite été adoptée par tout le monde.

Les deux hommes entrèrent dans le camp et Fesoa réactiva les piquets derrière eux. Yavanna passa le premier au médikit, baissant la tête pour franchir l'entrée. Puis ce fut au tour de Valrin.

Xavier s'aperçut qu'il se mordillait la lèvre jusqu'au sang sous l'effet de la nervosité. Il lui avait fallu une bonne demi-heure pour dresser son piège et il espérait que les autres n'avaient pas remarqué son manège. Mais, surtout, il avait l'impression de trahir Valrin – sans doute pour rien.

Une sonnerie grêle retentit sous l'auvent où Valrin faisait son check-up.

C'est parti, songea Xavier en se mettant à courir vers lui, le cœur battant à tout rompre.

Valrin était adossé à un coin de l'auvent. Il s'était mis une main devant les yeux comme si le soleil était devenu subitement trop brillant. Elle retomba mollement sur son genou au moment où Xavier s'accroupissait devant le médikit.

« Choc anaphylactique ? questionna Venator derrière lui.

— Peut-être, mentit Xavier en tournant la console vers lui. Le diagnostic est sans appel, le foie a été touché. Je vais l'opérer maintenant. »

Il se pencha vers Valrin. Celui-ci marmonna, la bouche pâteuse :

« Qu'est-ce que... tu fais... »

Xavier appuya la main sur son front, le forçant à s'allonger.

« Ne t'inquiète pas, on s'occupe de toi », fit-il à voix haute.

Valrin ne pouvait lutter contre la dose massive d'anesthésique que lui avait administrée le médikit lors du prélèvement sanguin.

Je pourrais l'abattre maintenant, songea bizarrement Xavier. Tirer mon couteau et le lui planter dans le cœur... Personne ne pourrait m'en empêcher.

Mais, en même temps que son esprit la formulait, cette éventualité lui parut aussi dépourvue de réalité qu'une image de téléthèque.

Outre Venator, Mameluk et Fesoa s'étaient approchés et lorgnaient par-dessus son épaule. Xavier leur demanda d'apporter la civière et de l'aider à allonger Valrin dessus. Puis il leur fit signe de s'éloigner. Ils obtempérèrent sans rechigner. Valrin avait sombré dans l'inconscience. Xavier installa le module chirurgical sur sa poitrine. Puis il lança le programme qu'il avait préparé. Six appendices se déployèrent du module telles des plantes à croissance ultrarapide, pratiquèrent une incision au laser de quatre centimètres de long et plongèrent dans l'abdomen de Valrin.

La poche contenant le sang de Jana incluse dans son foie fut extraite en un quart d'heure. L'un des appendices ressouda les lèvres de la plaie avec un gel décuplant la guérison cellulaire. Sur le moniteur de contrôle, un rapport indiquait que tout s'était déroulé sans anicroche. Xavier l'effaça. Il récupéra l'échantillon de tissu qu'avait conservé le médikit pour analyse éventuelle et le balança.

Enfin il se releva. Ses tempes bourdonnaient et il s'aperçut qu'il était en sueur. Il retira le module chirurgical, débrancha le médikit. Venator vint aux nouvelles.

« C'est arrangé, fit Xavier d'une voix presque agressive. Il va se réveiller dans quelques minutes. Demain il n'y paraîtra plus. »

Venator haussa les épaules – cela ne le concernait pas. Quant aux autres, ils se détournèrent. Venator annonça qu'ils disposaient à présent d'assez de repères pour avoir une carte précise des environs. Il ne servait à rien d'étendre le périmètre des patrouilles – ce serait augmenter les risques de rencontrer le convoi ennemi par inadvertance, et ils devaient être prêts à partir au premier signe de largage.

Xavier retourna au chevet de Valrin. Celui-ci émergeait déjà de sa léthargie. Il posa la main sur son abdomen, suivant la mince cicatrice presque invisible. Il tourna le regard dans sa direction.

« Pourquoi as-tu fait cela ?

— Je... Je n'avais pas d'autre choix. C'était un risque que je ne pouvais prendre. »

Valrin sourit méchamment.

« Mais tu m'as trahi. Est-ce que tu as hésité ?

— Je... »

Il opina en silence.

« Tu comprends, à présent ?

— Comprendre quoi ?

— Tout ce qu'il faut sacrifier pour arriver à son but. Il n'y a pas de victoire sans renoncement. »

Ma trahison a été un premier pas vers ce renoncement de soi-même, réalisa Xavier. Mais irai-je aussi loin que toi ? Serai-je capable de me dépouiller de tout ce qui fait de moi ce que je suis ?

« En tout cas, poursuivit Valrin, tu as eu raison. L'existence de cette poche m'aurait *forcé* à tuer Jana pour faire venir la KAY jusqu'à moi. J'aurais peut-être été forcé de te tuer, toi aussi. »

Sans compter les autres. Un long moment, ils restèrent sans parler, partageant quelque chose d'indicible. Puis Xavier hocha doucement la tête : Valrin n'avait pas de ressentiment contre lui, parce que celui-ci était tout entier dirigé contre la KAY. Il aurait aimé éprouver le réconfort du soulagement. Mais cela ne venait pas. Il avait passé plus de temps avec Valrin qu'avec

quiconque. Et pourtant, encore maintenant, leur unique possibilité de communiquer passait par la violence.

« Il est préférable que les autres ne soient pas au courant, dit Valrin. Cela affaiblirait notre position vis-à-vis d'eux. Aide-moi à me redresser. »

Un bref instant, il mit la main sur l'épaule de Xavier et la pressa.

Des voix excitées retentirent à l'autre bout du camp. Salvez surgit. Avant même qu'il ne parle, Xavier comprit que la grande nouvelle était arrivée. Ses réflexions maussades se volatilisèrent.

« Le signal... commença Salvez.

— À combien de kilomètres ? coupa Valrin en se relevant.

— Quinze. »

Ce qui signifiait que, par terrain favorable, ils y arriveraient dès le lendemain. Ils ignoraient où se trouvait le convoi de Jana en ce moment, mais il y avait de fortes chances pour qu'il ne soit pas à moins de quarante kilomètres du lieu du largage, au cas où un ennemi localise le point de chute et décide de larguer une bombe HH au-dessus.

Salvez observa Valrin.

« Est-ce que tu vas pouvoir...

— N'aie pas d'inquiétude pour moi. Ça ira. »

Venator avait ouvert les conteneurs des quads et sorti le matériel de combat : des armures en plastique orange d'une grande légèreté et des fusils d'assaut munis de lunettes de visée. Lui-même avait les micromissiles qu'il tirerait dans la cuve d'eau potable du camion ennemi.

Ils levèrent le camp et se mirent en route vers le signal. Cette fois, personne ne parlait. Le signal était retransmis dans les écouteurs de chacun en *clac* comparables aux pics d'un compteur de radiations.

Les crosses à oxygène maintenaient les rampeurs à l'écart mais attiraient des prédateurs volants aux ailes pareilles à des rasoirs, friands des papillons-silex qui pullulaient aux alentours. Les treillis pouvaient résister à leurs attaques, mais, contre des essaims, ils pouvaient littéralement se faire hacher. La seule parade, dès qu'apparaissait un essaim, consistait à stopper les

quads et à aller se coller contre un arbre. C'est ce qu'ils firent à trois reprises. La fréquence des *clac* augmentait peu à peu. La nuit venue, ils montèrent un camp de retranchement restreint, à deux kilomètres à peine de leur objectif. Valrin enrageait, mais il n'y avait plus rien à faire jusqu'au lendemain.

Xavier eut du mal à s'endormir, l'excitation le partageant à l'angoisse. Jana – il pouvait presque sentir sa présence. L'aube pointait à peine quand Mameluk le secoua.

« Départ dans dix minutes », grogna-t-il.

Ce qui signifiait qu'il avait tout juste le temps de passer à la vaporisation. Il avala tout de même sa ration pendant que Fesoa éparpillait à coups de pied les cadavres tronçonnés par les monofilaments de protection. Puis il enfila le plastron et les jambières articulées de son armure. D'après Madrian, elle était conçue pour résister à une pression de dix tonnes au centimètre carré, avec dispersion contrôlée de l'onde de choc.

« Ils n'auront pas d'autre choix que de nous tirer dans la tête », avait achevé Madrian – Xavier n'était pas certain qu'il plaisantait.

Ils s'étaient également collé un micro contre le pharynx pour communiquer en silence. Venator les avait distribués deux jours plus tôt afin qu'ils puissent s'entraîner à les utiliser, car parler en étouffant les sons n'était pas si évident. Les micros occupaient une fréquence infrarouge peu usitée et émettaient sur un mode proche du chaos.

Ils s'arrêtèrent à cinq cents mètres du signal. Salvez dénicha une cavité sous un tronc abattu, assez vaste pour y entreposer les quads. Ils les recouvrirent d'une bâche qui prit aussitôt la couleur du sol. Puis ils formèrent une colonne et se mirent en route, Venator ouvrant la marche. Leur progression était ralentie par le fait qu'ils ne pouvaient plus utiliser leurs machettes, à l'action trop voyante. Ils avaient convenu de se replier au moindre signe que les lieux étaient déjà occupés. Les *clac* continuaient à se rapprocher, jusqu'à devenir un crépitement assourdi. Puis, le son cessa.

« Là », subvocalisa Yavanna en levant sa grosse main.

Le conteneur était à une dizaine de mètres du sol, fiché dans une grande corolle ligneuse qu'il avait fendue en la percutant.

C'était un cylindre métallique de quatre mètres de long qui pesait au moins une tonne. La partie inférieure portait les restes calcinés d'un bouclier atmosphérique. Sur ses flancs, aucun numéro ni logo susceptible d'identifier sa provenance.

Venator, aidé de Madrian, dissimula des détecteurs passifs dans le sol : dès que le convoi approcherait, ils en seraient aussitôt avertis. Les détecteurs pouvaient analyser le nombre et la masse des véhicules, ainsi que ceux des hommes qui fouleraient le sol. Ensuite ils s'autodétruisaient automatiquement.

Les détecteurs posés, ils se replièrent. Ils n'avaient fait que quelques pas lorsqu'un rampeur de belle taille surgit. Salvez le mitrailla alors qu'il n'était plus qu'à un mètre de son visage.

« Merde, subvocalisa Venator en repoussant le cadavre tressautant du fauve. Tu ne pouvais pas utiliser ta machette ?

— Pas eu le temps, grommela Salvez. Je voudrais t'y voir, avec...

— Ils arrivent ! » interrompit Fesoa à voix haute, une main sur son oreille.

Leurs armes comportaient des réducteurs de son, aussi étaient-ils certains de ne pas avoir été entendus. Mais ils n'avaient que trois ou quatre minutes pour agir. Sur un signe de Venator, Yavanna et Valrin empoignèrent la dépouille du rampeur – celle-ci pesait bien cinquante kilos et était aussi flasque qu'un vieux matelas. Après quelques mètres, Salvez vint les aider.

« Si ce sont de vrais professionnels, ils vont sécuriser les alentours, avertit Venator par radio. Il faut bien camoufler cette bestiole – et nous avec. Sinon, adieu l'effet de surprise. »

Ils achevèrent leur besogne au moment où les détecteurs émettaient un ultime message : un véhicule lourd chenillé venait de s'arrêter à cent mètres du site d'atterrissage, et huit adultes en étaient descendus.

Xavier était aux trois quarts enseveli sous une couche d'humus – du moins le substrat acide qui en faisait office. Seuls ses yeux dépassaient. Il doutait qu'on pût le repérer. Il ignorait où se trouvaient les autres. Il jura en lui-même en constatant que son fusil d'assaut était à l'envers et qu'il avait laissé son

pistolet à la ceinture : s'il était découvert, il n'aurait le temps de se servir ni de l'un ni de l'autre. Et il n'osait pas bouger.

Les minutes s'allongèrent, interminables. Derrière la rangée de plantes biscornues, on percevait des éclats de voix masculines et féminines.

« Attention, en voilà un qui arrive droit sur moi, grésilla la voix de Mameluk.

— Sécurisation du périmètre, transmit Venator. C'est signe qu'ils ne se doutent de rien.

— Je pourrais l'abattre...

— Non, on ne fait rien avant ce soir. Ils vont s'installer.

— Merde, comment peux-tu en être sûr ? Ils pourraient prendre le conteneur et filer.

— Mais toi tu ne pourrais pas sur cette planète depuis plus d'un an. Eux, si. Les largages sont tout ce qui les relie au reste du monde. Ils vont rester un peu. »

Xavier se figea : une silhouette se faufilait en silence à travers les arbres. Un pistolet-mitrailleur était attaché à son avant-bras par du ruban adhésif. Un casque en plastique à moitié rongé lui protégeait le crâne. Il passa à moins de dix pas de la cachette de Xavier, et celui-ci put voir les balafres et les abcès purulents sur son visage. Les marques de son séjour prolongé.

L'homme s'arrêta, porta la main devant ses lèvres.

« Pas de nid ici », fit-il d'une voix effroyablement éraillée – les abcès devaient avoir gagné sa bouche.

Puis il s'éloigna. Un long moment passa, seulement troublé par les échos des discussions et le fracas des branches lorsqu'ils abattirent la plante pour récupérer le conteneur. Xavier ramena lentement son poignet et afficha la carte de la zone. Ses compagnons apparaissaient sous la forme de points clignotants.

« Ils vont filer, commença Salvez, si on ne...

— Venator a raison, coupa Valrin. Ils vont s'installer. Il faut encore patienter. »

Cela mit un terme à la discussion. L'attente reprit. Xavier avait des fourmis dans tous les membres. De temps à autre, il s'étirait les muscles en essayant de ne pas faire bruire les débris végétaux autour de lui. Une crainte le taraudait : que des

insectes en profitent pour s'introduire sous sa cuirasse et le grignoter...

Le jour céda la place à l'obscurité. Xavier fit tomber devant ses yeux le petit rectangle amplificateur de lumière intégré au casque. Un traitement numérique restituait toutes les couleurs d'origine, et l'on se serait cru en pleine journée s'il n'y avait eu une absence totale d'ombre.

Peu à peu, une douce torpeur s'empara de lui.

Il fut brutalement réveillé par la voix de Venator dans ses écouteurs :

« Attention à tous, je sors... Je suis en train de ramper vers leur campement... »

Des coordonnées s'affichèrent sur l'écran de poignet de Xavier. Puis un deuxième point se mit à clignoter derrière celui qui symbolisait Venator.

« Venator, je suis derrière toi, intervint Valrin.

— Reste où tu es, répondit ce dernier, son exaspération parvenant à transparaître malgré la subvocalisation. Tout seul, je ne me ferai pas repérer.

— Mais, si tu te fais repérer, je serai là pour te couvrir et abattre le maximum d'ennemis avant qu'ils ne se retranchent. »

Venator ne répondit pas. Xavier suivait leur progression sur son écran.

« Ils sont là, fit soudain Venator. Deux candélabres les éclairent. Ils ont une enceinte de filaments monomoléculaires comme la nôtre. Avec le laser, les trancher ne posera aucun problème. Deux sentinelles en vue... Le véhicule est au centre. Trois types sont en train d'inventorier le conteneur qui est à terre, à cinq ou six mètres de leur blindé. Je m'approche, histoire de voir s'ils ont ou non mangé... »

Tous étaient suspendus à ses lèvres.

Sur l'écran de Xavier, de nouveaux points apparaissaient : Venator pointait les repères visuels et les transmettait en direct, dessinant progressivement la configuration du campement. Celui-ci était situé à deux cents mètres à peine du point d'atterrissage, au sommet d'une petite colline. Le blindé chenillé en formait bien évidemment le centre.

« Le réservoir d'eau, grésilla Venator. Je le vois... Bon sang, je peux presque le toucher. »

Ils ne devaient pas s'attendre à autant de facilité, car Yavanna demanda :

« Confirmation ?

— Puisque je te dis que je le vois, bordel !

— Décris-le, insista Yavanna.

— Il est sur le toit, comme prévu. Il est relié à un collecteur d'eau de pluie en forme d'entonnoir et doit être pourvu de filtres à pollen. Satisfait ?

— Tu peux envoyer ton projectile d'où tu es ?

— Sans problème. Ils n'ont pas encore mangé, j'en mettrais ma main à couper. C'est pour cela qu'ils n'ont pas attendu demain pour ouvrir le conteneur : ils veulent profiter des denrées tout de suite.

— On va faire mouvement pour encercler leur camp, fit la voix grave de Yavanna. Prêts, vous autres ?

— Prêt, répondit Fesoa.

— Prêts, dirent Mameluk et Salvez en même temps.

— Prêt », dit Xavier.

Et il se rendit compte qu'il l'était. Prêt à faire usage de son arme pour sauver Jana.

Ils n'avaient plus qu'à progresser en rampant jusqu'à leur position calculée par l'IA tactique de leur ordinateur en fonction des nouveaux paramètres.

Il se releva, faisant craquer un napperon de minuscules racines qui avaient eu le temps de repousser dans l'humus au-dessus de lui. Après ces heures d'immobilité, il s'attendait à ce que ses muscles protestent, mais il était en pleine forme – comme il ne l'avait plus été depuis des semaines. Le sang pulsait dans ses veines, il sentait diffuser sa chaleur telle une drogue bienfaisante. Et, en même temps, il se sentait étonnamment calme et sûr de lui. Il empoigna son fusil d'assaut et entreprit de ramper vers sa position. Les deux candélabres le guidaient tels des phares.

« Je viens de tirer sur leur réservoir, indiqua Venator... Le projectile s'est détaché. Cela signifie que l'injection a bien eu lieu. »

La colline se découpait entre les arbres. L'un après l'autre, les mercenaires donnèrent leur position – celles-ci correspondaient aux points clignotants sur la carte informatique. Xavier effectua une large boucle pour arriver au point qui lui était assigné : un trou derrière un arbre, au pied de la colline. Il pouvait voir des silhouettes aller et venir dans le campement. Devant le blindé, une table avait été dressée sur deux caisses en plastique. Très vite, Xavier s'aperçut qu'il y avait deux femmes.

Elles doivent s'occuper de Jana, songea-t-il... et des hommes de l'équipe afin qu'ils ne poursuivent pas Jana de leurs assiduités. Logique. Aucune relation sentimentale ne peut être tolérée... sans compter l'éventualité de transmission latérale de ses gènes infectés.

Il avait jusqu'à présent soigneusement écarté la pensée que Jana pût tomber d'elle-même amoureuse d'un de ses geôliers. En la délivrant, ils allaient peut-être tuer son amant.

Au nom de quoi serais-tu jaloux ? Elle ne te connaît pas. Pour elle, tu n'es rien. Allons, ne sois pas stupide.

Pourtant, il n'arrivait pas à y croire. Il expira lentement et se força à décrisper ses doigts blanchis sur la crosse de son arme.

Une demi-heure s'était écoulée depuis l'injection du somnifère dans le réservoir. Mais ils savaient que rien n'était joué : c'était une demi-heure après le repas qu'ils devraient passer à l'action – en espérant qu'ils aient tous bu de l'eau du réservoir.

Ils étaient assez près pour que des bribes de conversation leur parviennent. Il y avait six personnes. Un homme et une femme se disputaient à propos d'une corvée. Un troisième intervint plutôt rudement. Il portait un plateau. Les deux autres prirent chacun une assiette et un bulbe d'eau qu'ils se mirent aussitôt à siroter.

Trente minutes à partir de maintenant, songea Xavier. Il fit apparaître un compte à rebours sur l'oculaire de son amplificateur de lumière.

Cela passa comme dans un rêve. Jana était là, dans le blindé. Elle ignorait ce qui se tramait en ce moment même – elle aurait sans doute été horrifiée à l'idée du carnage à venir. Car il n'y

aurait pas de prisonniers : c'était la seule certitude quant au résultat de l'assaut.

Le compte à rebours atteignit zéro. Dans le camp, deux des quatre hommes s'étaient mis à bâiller bruyamment.

« C'est le moment », subvocalisa Venator.

Les points se mirent à bouger sur l'écran de Xavier. Il suivit le mouvement, se servant de ses coudes pour progresser. Il avait presque gravi la colline. Ses compagnons étaient en place. Deux des hommes du camp étaient dehors, les autres étaient allés se coucher. Ils discutaient à voix basse, affalés sur un siège et les pieds sur la table. Venator activa son laser pour sectionner les monofilaments entre les piquets.

« On peut pénétrer dans leur camp en silence », fit soudain Valrin.

La réaction de Venator fut instantanée.

« Comment ?

— Sectionner les monofilaments déclenchera les alarmes des piquets. On ne bénéficiera plus d'effet de surprise.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— D'abord éliminer les deux hommes. Puis faire éclater les piquets à la base afin qu'ils s'effondrent. Il faudra sauter par dessus, mais les monofilaments resteront connectés et les alarmes ne se déclencheront pas. »

Après un instant de réflexion, Venator opina.

« D'accord, on va faire comme ça. Fesoa et Salvez, vous êtes les mieux placés pour vous occuper des deux cibles. »

Moins de dix secondes après, un petit trou apparut sur le front des deux hommes, et ils basculèrent mollement. Madrian et Mameluk foncèrent, pliés en deux, vers les piquets. Ils installèrent des microcharges puis se replièrent en hâte. Il n'y eut aucune explosion. Les piquets se couchèrent d'un même ensemble.

« C'est bon, on peut y aller. Yavanna, tu couvres la porte. »

Xavier se redressa et marcha vers le camp. La lueur des candélabres était suffisante, aussi remonta-t-il son amplificateur de lumière. Il sauta et se réceptionna deux mètres plus loin, derrière la ligne de piquets. Valrin, à une vingtaine de pas, lui fit signe de converger vers la porte.

Celle-ci s'ouvrit à la volée. Une femme en sortit, bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Avant qu'elle ait eu le temps de voir les assaillants, une balle s'enfonça dans sa gorge. Valrin la cueillit au vol et la traîna à l'écart. Fesoa et Venator montèrent sans mot dire, un poignard à la main. Xavier voulut leur emboîter le pas, mais Valrin lui fit signe que c'était inutile. Pendant deux ou trois minutes, un silence de mort régna. Valrin grimpa à son tour.

Ils se trouvaient dans une sorte de réfectoire. Quatre hommes étaient allongés sur des lits de camp disposés deux par deux de chaque côté de la porte. Une fleur écarlate gargouillait au niveau du cœur : Fesoa et Venator les avaient poignardés dans leur sommeil.

Plus que deux.

Une porte, au fond, donnait sur un sas. Un corps sans vie était étendu. Au-dessus de lui, Venator et Fesoa étaient en train d'ausculter une seconde porte.

La prison de Jana.

Les deux hommes firent marche arrière.

« Il reste une femme avec Jana, dit Venator. Elles dorment à l'intérieur, derrière cette porte blindée. La fermeture est manuelle, impossible de la forcer. Je pense qu'on peut la faire sauter avec des charges dirigées sans les blesser. Si la femme a bu de l'eau, elle ne se rendra compte de rien. Sinon, il faudra se débarrasser d'elle avant qu'elle n'ait eu le temps de liquider Jana.

— Tu es sûr qu'elle le fera ? » questionna Xavier.

Venator lui lança un regard dépourvu d'ambiguïté.

Xavier faillit proposer qu'on laisse la femme se réveiller de sa léthargie artificielle puis qu'on lui offre la vie sauve en échange de Jana. Mais on lui aurait ri au nez. Et avec raison : la femme saurait qu'elle n'en sortirait jamais vivante.

Il serra les lèvres tout en regardant Salvez qui collait deux cônes explosifs contre les gonds de la porte, plus un au niveau du loquet. Ils évacuèrent les lieux : le souffle allait ravager le sas et même le réfectoire.

Yavanna avait sorti une grenade peinte en jaune.

« Eh, s'alarma Xavier, tu ne comptes pas t'en servir ?

— Rassure-toi, répondit l'autre en faisant glisser une main sur son crâne rasé. Cela va produire un flash qui les aveuglera, ainsi qu'une fumée irritante mais non toxique. Je ne veux pas qu'on se fasse canarder en entrant... à moins que tu veuilles passer devant ? Après tout, c'est toi le prince charmant qui vient secourir sa belle, pas vrai ? »

Xavier se contenta de hausser les épaules. Salvez approcha son index de son écran de poignet. Il tapa un code. Une brève secousse ébranla le blindé. Yavanna bondit à l'intérieur, suivi de Valrin. Xavier s'élança à son tour.

De la fumée encombra l'espace confiné du blindé. Tout était chamboulé, les lits renversés, les affaires personnelles éparpillées sur le sol. Xavier distinguait le dos de Valrin, mais pas plus loin. Il continua d'avancer jusqu'au sas. La porte du fond était tordue et déchiquetée. Soudain, un flash intense foudroya la pénombre, figeant les volutes de fumée et semant un essaim de lucioles noires sous ses paupières.

Trois détonations rapprochées claquèrent – suivies d'un juron sonore poussé par Yavanna.

« Valrin ? » appela Xavier.

Il le heurta alors qu'il reculait. L'atmosphère commençait à se clarifier.

« Ça va, elle est en vie, annonça Valrin en se retournant. Elle dort.

— Et ces coups de feu ?

— Yavanna s'en est occupé, éluda Valrin. Il a été légèrement touché à l'épaule. Viens m'aider à sortir Jana de là. »

Ils pénétrèrent dans le compartiment. Xavier jeta un coup d'œil circulaire tandis que Valrin informait Venator par radio de la situation.

La geôle était aussi dénudée que l'intérieur d'un conteneur : murs métalliques blancs dépourvus de fenêtres. Une armoire en aluminium était ouverte sur des piles de vêtements. Deux couchettes s'adossaient à une paroi. L'une d'elles était renversée et criblée d'impacts. Un cadavre en treillis en dépassait. Par chance, la tête du lit dissimulait son visage. Sur l'autre se trouvait Jana. Yavanna s'était assis à son chevet. Il tenait une compresse tachée de rouge contre sa pommette.

Xavier abaissa son regard vers Jana.

Il se rendit alors compte que la peur le paralysait – bon sang, il pouvait à peine marcher.

Qu'est-ce que je vais lui dire ? Que je suis venu la délivrer parce que je suis amoureux d'elle ? Ridicule. Et pourtant c'était la vérité. Il prit une profonde inspiration et s'avança.

CHAPITRE XX

LORSQUE le matin pointa, les quads s'alignaient devant le blindé. Les cadavres avaient été jetés au bas de la colline et les piquets de protection replantés. Jana dormait encore, récupérant de la drogue qu'elle avait ingurgitée. La veille, elle n'avait eu que quelques instants de lucidité avant de replonger dans le sommeil. Son regard n'avait fait qu'effleurer Xavier ; il s'était longuement attardé sur Valrin, jusqu'à ce que ses paupières se referment.

Venator s'était penché sur elle.

« C'est vrai qu'elle est belle...

— Tu l'ignoris ? s'était étonné Xavier.

— Kristoferson nous avait fourni un cliché holo. Mais en vrai... merde, c'est autre chose. »

Curieusement, Xavier n'avait eu aucun mal à s'endormir et son sommeil avait été vierge de tout rêve.

Il passa à la douche de vaporisation. Quand il sortit, Valrin prenait son petit-déjeuner à la table. De l'autre côté du camp, Salvez montait l'émetteur satellite.

« C'est notre dernier jour sur cette planète, dit-il en levant son verre. Ça se fête, non ? »

Xavier secoua la tête.

« Que va faire l'Eborn maintenant ?

— Nous rapatrier, pourquoi ? »

La voix de Xavier baissa d'un ton.

« Tu vois très bien de quoi je veux parler. Que va-t-il advenir de nous, maintenant que Jana est libérée ? »

Un sourire se dessina sur les lèvres de Valrin.

« Libérée ? Quel mot curieux dans cette situation...

— Tu as quelque chose en tête, n'est-ce pas ? Est-ce que... tu comptes les tuer ?

— N'aie aucune crainte de ce côté. »

Xavier se pencha en avant pour répéter sa question. Mais Salvez apparut, le réduisant au silence. Il frottait ses mains contre son pantalon de treillis.

« L'appel est lancé et Desiderio fait suivre le message, annonça-t-il. Une navette d'extraction sera là dans deux jours. Voilà ce que j'appelle une mission réussie ! »

Madrian et Fesoa manifestèrent leur joie par de bruyants sifflements. Ceux-ci ne s'éteignirent que lorsque Jana parut. Un treillis remplaçait le pantalon et la chemise en papier bleu qui la vêtaient la veille. Une ceinture soulignait la finesse de sa taille.

Elle vint s'asseoir près de Valrin. Xavier sentit son cœur s'accélérer. Elle semblait plus âgée que dans son souvenir – elle devait avoir trente-cinq ans.

« Bonjour, Jana.

— Bonjour, Xavier. »

Une voix flûtée, un peu assourdie. Il l'entendait pour la première fois : lors de l'opération de clonage, on ne l'avait pas autorisé à s'adresser à elle.

« Vous avez faim ? » s'enquit poliment Valrin.

Elle hocha la tête, et il se leva. Xavier se demanda s'il les laissait intentionnellement seuls. Probablement, se dit-il en jetant à la jeune femme un regard en biais.

Elle le fixait de ses yeux d'un noir insondable. Elle croisa ses mains sur la table.

« C'est vrai, ce que votre ami m'a dit ?

— Quel ami ?

— Je crois qu'il s'appelle Venator. Il a dit que c'est grâce à vous que l'Eborn m'a retrouvée.

— Oui, c'est vrai. Valrin et moi.

— Mais il ne m'a pas dit pourquoi. »

Xavier humecta ses lèvres soudain trop sèches.

« Eh bien... Vous ne vous souvenez probablement pas de moi, mais... »

Il se tut comme elle levait la main.

« Je me souviens de vous. Vous êtes l'homme que la KAY a payé pour produire un clone de moi. Mais on ne m'a jamais révélé votre nom. Je suis toujours entourée d'inconnus. »

Xavier hocha la tête. Il faillit répondre que lui aussi était entouré d'inconnus – qu'il l'avait toujours été.

« Ce clone n'existe plus, précisa-t-il sans bien savoir pourquoi.

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous me cherchiez.

— Parce que je... je tiens à vous. Je tiens particulièrement à vous.

— Mais nous ne nous connaissons pas », dit-elle du tac au tac.

Il n'y avait pas pire réponse. Une carapace professionnelle étouffa instantanément les émotions de Xavier.

« Votre cas n'a pas d'antécédent connu dans les annales médicales, prononça-t-il d'une voix neutre. On n'a jamais fait état d'hybridation réussie entre un être humain et un organisme exogène. Je pense que c'est la raison pour laquelle tant de gens s'intéressent à vous.

— Et c'est aussi votre cas. »

Il voulut dire que cela n'avait rien à voir. Qu'il se fichait de ce que ses gènes transportaient et de la valeur qu'ils pouvaient avoir. Mais il était trop tard. C'était un désastre.

« La KAY, l'Eborn... dit-il en choisissant ses mots avec soin, n'importe laquelle des multimondiales intéressées vous découpera en tranches d'un micron d'épaisseur pour vous extorquer tous vos secrets. Je veux vous éviter ça. Mais il faut m'aider, car je ne sais rien de vous. Vous comprenez ? »

Elle secoua la tête.

« Vous travaillez pour l'Eborn. En quoi êtes-vous différent d'eux ?

— Je ne travaille pas pour l'Eborn, nous sommes seulement alliés. J'ignore même jusqu'à quand durera cette alliance. C'est un peu long à expliquer... Je vous promets de le faire, mais j'ai besoin de réponses à mes questions. Est-ce que vous m'aidez ? »

Elle hésita puis opina brièvement. Valrin revenait avec un plateau. Elle grignota tandis que Xavier la mettait au courant du

peu qu'il savait d'elle et de ses spéculations. Pendant qu'il parlait, il se rendait compte combien Jana était reléguée au rang de marchandise. Son destin était décidé par d'autres. Ses gènes ne lui appartenaient plus... et lui-même jouait ce jeu. Il l'avait toujours fait.

« Comment est-ce que cela vous est arrivé ? questionna-t-il en refoulant sa honte. Êtes-vous née avec ces séquences ou s'agit-il d'un virus étranger qui vous aurait contaminée ? »

Jana sourit. Le premier sourire qu'elle lui adressait.

« Un virus ? Alors l'Eborn ne vous a vraiment rien dit. Vous ne savez pas où *cela* m'est arrivé. »

Xavier jeta un coup d'œil interrogatif à Valrin. Celui-ci se contenta de hausser les épaules.

« Où cela ? »

— Au large d'Alioculus X2. »

Cela ne disait rien à Xavier, mais Valrin réagit immédiatement.

« Alioculus... Vous étiez aux Trois Portes ? »

— Les Trois Portes ? » répéta Xavier qui n'y comprenait rien. Valrin se frotta pensivement le menton.

« Oui, cela coïncide. Ce serait extraordinaire si... »

Un sourire énigmatique fendit ses lèvres et il se tourna vers Jana.

« C'est arrivé il y a cinq ans, n'est-ce pas ? »

La jeune femme acquiesça.

« J'ai fait une recherche sur les Pèlerins des Vangk, raconta Valrin. Il y a cinq ans, trois Portes spatiales ont été découvertes près d'un couple post-stellaire constitué d'un trou noir et d'une naine blanche. Les Trois Portes formaient une configuration autour d'un artefact inconnu, un polyèdre en carbone. C'est aussi là qu'un objet organique flottant dans l'espace a été détecté par des travailleurs du vide : un corps momifié, que certains Apôtres des Vangk ont immédiatement revendiqué comme étant la dépouille d'un de leurs dieux. Ils ont formé une secte, les Pèlerins des Vangk, destinée à lui vouer un culte. Beaucoup les ont rejoints. Ils croient que derrière l'horizon du trou noir, dans cette région séparée causalement du reste de

l'univers, pourrait se trouver l'interface du Multivers où se cachent les Vangk.

— Êtes-vous un membre de cette secte ? » demanda Xavier.

La réponse de Jana fut tout aussi abrupte :

« Non, et je ne l'ai jamais été. Moi et la petite équipe scientifique à laquelle j'appartenais résidions dans la station spatiale Wheeler, pour étudier les effets de l'exposition prolongée à l'espace sur les peaux-épaisses – des travailleurs génétiquement modifiés pour survivre dans le vide. Notre but était de résoudre le problème de l'affaiblissement du système immunitaire en impesanteur... Nous étions là quand un clan de peaux-épaisses a découvert cet objet à la dérive. Organique, mais avec de fortes proportions d'éléments de la troisième période, notamment du phosphore et de l'aluminium. Par la force des choses, nous sommes devenus le premier groupe à l'étudier. Nous en avons prélevé un échantillon par carottage. On a d'abord vérifié qu'il n'était pas radioactif – c'est en établissant ses composants isotopiques qu'on a constaté qu'il avait plus de cent mille ans, soit le même âge que les Portes de Vangk. J'ai touché l'échantillon au cours de cette manipulation. C'est de là que tout est parti.

— S'agissait-il réellement d'un cadavre de Vangk ? »

Haussement d'épaules de la jeune femme.

« Et les autres ? reprit Valrin.

— Tous morts. Officiellement dans un accident d'ouverture qui a dépressurisé un quart de la station Wheeler. On ne m'a pas laissé voir leurs corps. Je ne saurai jamais... »

Sa voix se brisa.

« Par conséquent, vous êtes la seule survivante de ce premier groupe », poursuivit Valrin.

Elle se reprit. Elle avait besoin de parler.

« J'étais malade, c'est pourquoi on m'avait changée de quartier. Sinon je serais morte, moi aussi. Mais l'échantillon m'a infectée au niveau cellulaire. J'ai eu quelques symptômes, comme la perte de mes ongles et des désordres endocriniens. Rien de grave, et cela a disparu en moins de deux semaines. Mais je n'étais déjà plus là. Des hommes sont arrivés... des hommes de la KAY. Un véritable commando. Ils ont tué le

médecin qui me soignait, m'ont enlevée et mise en isolement. Depuis, je voyage de planète en planète. Et puis vous êtes venus... »

Il ne faisait aucun doute que les compagnons de Jana avaient été assassinés. Ainsi probablement que tous ceux qui avaient été en contact avec le corps du Vangk – ou quoi que ce puisse être. Une foule d'émotions envahissait Xavier.

Je me suis embarqué dans une aventure par amour d'une femme. Et voilà que je me retrouve au centre d'une intrigue cosmique pour percer le secret des Vangk !

« Je connais la suite, dit Valrin. Le bruit de l'existence d'un "corps du Vangk" s'est répandu comme une traînée de poudre. Une commission d'experts diligentée par les grandes multinationales de transport a essayé de désamorcer la rumeur, mais elle n'a réussi qu'à l'amplifier. Alors, fort opportunément, des fanatiques ont fait exploser leur vaisseau près de la seule Porte de Vangk active des Trois Portes. Automatiquement, celle-ci s'est refermée. Plus de Porte, plus d'accès à Alioculus et au corps du Vangk. Et la KAY avait Jana à sa disposition pour l'étudier tranquillement. » Il fit une longue pause avant de conclure : « Mais l'Eborn a éventé ce secret et tenté de récupérer Jana. Aussi la KAY a-t-elle décidé d'en fabriquer une de substitution – une *fausse* Jana, aux gènes modifiés et inexploitable. Le boulot de Xavier. »

Celui-ci détourna les yeux. Cela le gênait encore d'en parler. Aussi posa-t-il la question qui n'avait cessé de tourner sous son crâne depuis des semaines :

« Savez-vous si ces séquences anormales collées à votre ADN ont été décodées par la KAY ? » La jeune femme sourit.

« On pourrait se tutoyer, vous ne croyez pas ? Mes convoyeurs ont toujours eu l'ordre de me vouvoyer. »

Cela n'avait pas effleuré l'esprit de Xavier, mais il acquiesça.

« J'ignore s'ils ont réussi à décoder le matériel étranger, poursuivit-elle. Régulièrement, on me fait des prélèvements. Il y a un médikit rien que pour moi dans le blindé.

— La Porte noire, ça te dit quelque chose ? » demanda Valrin à brûle-pourpoint.

Jana pencha légèrement la tête sur le côté et plissa les yeux.

« Des Apôtres des Vangk, à la station Wheeler, parlaient souvent d'une Porte noire. Je n'y ai jamais prêté beaucoup attention... Maintenant cela me revient. Deux ou trois fois, des gens de la KAY qui sont venus me voir ont évoqué ce nom. L'un d'eux m'a posé la même question.

— Sais-tu sous quel nom de code tu es connue de l'Eborn ? La Clé.

— La clé de la Porte noire ?

— C'est ce qu'ils semblent croire. Mais, toi, que penses-tu de... »

Il s'interrompit, car Venator arrivait. Le mercenaire s'enquit de la santé de la jeune femme, puis Valrin lui demanda s'ils pouvaient communiquer avec Desiderio. Venator secoua la tête : ils avaient ordre de ne plus émettre afin de ne pas trahir leur position. Lorsqu'il insista, Venator le regarda d'une drôle de manière, et Valrin laissa tomber.

Le reste de la journée, ils n'eurent plus l'occasion d'être seuls à seule avec Jana ; il y avait toujours au moins un mercenaire à proximité. Il en fut de même le lendemain.

Au matin du troisième jour, ils reçurent un bref message donnant les coordonnées d'atterrissage de la navette d'extraction : à deux kilomètres à l'ouest, dans une plaine dégagée. Ils s'y rendirent avec les quads, laissant le blindé sur place. Jana prit place derrière Xavier. Durant le trajet, il sentit ses bras autour de sa taille. Il aurait voulu que cela ne finisse jamais. Mais le convoi s'arrêta, et Salvez leva l'index vers les nuages.

« La voilà, elle arrive. »

Xavier suivit la traînée de feu qui tombait vers la terre, tout droit dans leur direction. Un roulement de tonnerre enfla dans le lointain, se rapprochant. Venator activa une petite balise.

« Pour qu'ils n'aient pas la mauvaise idée de nous atterrir dessus », expliqua-t-il.

Le grondement se transforma en un rugissement de plus en plus aigu. L'engin apparut enfin, descendant sur quatre jets de plasma haute densité. Le groupe recula d'une centaine de mètres en se protégeant les oreilles. Une tempête de feu carbonisa la plaine. Puis l'engin atterrit sur ses patins. Le sigle

de l'Eborn était peint sur ses flancs. Une trappe s'ouvrit sur le côté et une échelle métallique se déploya. À l'intérieur, une silhouette leur fit signe de grimper.

« Dépêchez-vous ! lança l'homme. Inutile de prendre les quads ni votre matériel. Notre poids est compté. »

Il portait un uniforme de l'Eborn. Xavier fit passer Jana devant lui. Le pilote hésita avant de prendre sa main, puis il la hissa avec ménagement à l'intérieur. La cabine cylindrique était étroite, les sièges s'étagaient sur deux niveaux. Il aida Jana à s'installer sur un siège supérieur ; une barre se rabattait sur les épaules et le torse, bloquant tout mouvement. Les mercenaires embarquèrent à leur tour. Madrian et Salvez se harnachèrent les premiers. Puis ce fut au tour de Mameluk et Fesoa. Yavanna s'apprêtait à abaisser à son tour la barre de maintien lorsque Venator fronça les sourcils. Le géant suspendit aussitôt son geste.

« Minute, dit Venator. Avant le départ, on nous a spécifié de détruire tout le matériel, qu'il n'en reste aucune trace. Vous le savez. Alors pourquoi nous avoir dit qu'il était inutile... »

Le pilote réagit avec une rapidité extraordinaire. En un clin d'œil, un flécheur Baz apparut dans sa main et il tira à bout portant. Venator n'eut pas le temps d'esquisser le moindre geste. Le nuage d'aiguilles l'atteignit en pleine poitrine et il s'effondra en arrière, basculant par la porte. Le pilote pivota son arme en direction de Yavanna au moment où celui-ci prenait appui sur la barre encore relevée de son siège. Il donna un grand coup de pied. Le choc se doubla d'un craquement – le poignet du pilote avait été cassé net. Yavanna rugit et se précipita sur lui.

Valrin lui asséna une manchette par-derrière. Le géant s'abattit sur le sol, sonné.

Madrian et Salvez se contorsionnaient sur leur siège en hurlant des imprécations, sans parvenir à relever la barre : ils étaient comme des loups pris dans les mâchoires d'un piège.

Xavier n'avait pas pu voir la scène dans son entier. Il avait aperçu Venator, la poitrine barbouillée de sang, qui disparaissait à l'extérieur.

« Ne regarde pas ! » cria-t-il à Jana.

Le pilote grimaçait en se tenant le poignet. Il alla récupérer son flécheur. Puis il se tourna vers Madrian.

« Je suis désolé », dit-il avant de tirer.

Valrin alla jusqu'à lui et posa sa main sur son avant-bras.

« Ce carnage est inutile. Il suffit de les endormir et de les laisser sur Hursa. S'ils ont la chance avec eux, ils pourront rejoindre le poste avancé, et la KAY les évacuera peut-être. Cela leur prendra des semaines. Nous, nous serons à l'abri depuis longtemps. »

Le pilote eut une seconde d'hésitation avant d'obtempérer. Ignorant les injures des trois mercenaires survivants, il sortit un médikit portatif de sous un siège et, de sa main valide, le programma pour les anesthésier. Dès que ce fut fait, il releva les barres. Valrin les traîna vers les quads. Quant aux morts, il les jeta pêle-mêle sous les propulseurs de la navette.

Jana n'avait rien dit. Placé sous elle, il était impossible à Xavier de croiser son regard – et il préférerait ne pas savoir ce qu'elle éprouvait en cet instant. De nouvelles victimes autour d'elle, à cause d'elle.

Pendant que Valrin procédait, Xavier avait évité de le regarder. Il avait eu envie de dire à Jana qu'il n'était pour rien dans tout cela. Ces morts, il ne les avait pas voulus.

Inutile de se mentir, se dit-il comme la porte de la navette se refermait et que le compte à rebours du départ s'égrenait. *La mort de ces mercenaires m'arrange bien. Reste à savoir avec qui Valrin a passé un nouvel accord dans le dos de l'Eborn.*

Cela n'avait a priori pas de sens... Alors l'évidence le frappa. Le pilote de la navette portait bien l'uniforme de l'Eborn, mais il ne travaillait pas pour elle. Ce n'était qu'un leurre pour les faire embarquer. Venator s'était douté de cette supercherie juste avant de boucler son siège, c'est pourquoi le pilote l'avait abattu. Alors à quel camp ce dernier appartenait-il ? Ce qui revenait à se demander de quel côté Valrin était passé. Ça ne pouvait pas être la KAY... à moins que cela ne fasse partie d'un plan pour s'y introduire et la détruire de l'intérieur ? Mais la KAY était trop méfiante pour mordre à ce genre d'hameçon, et Valrin en avait sûrement conscience.

Non, Valrin s'était adressé à une troisième force. Une nouvelle multimondiale susceptible d'être intéressée par le secret de Jana.

Où allons-nous maintenant ?

Un rugissement monta des entrailles de la navette, noyant ses réflexions. Ils s'arrachèrent de la surface d'Hursa. Dix minutes plus tard, ils flottaient au-dessus de l'atmosphère dans l'attente d'un module de liaison devant les remorquer jusqu'à un orbiteur. Toutes les pensées de Xavier étaient dirigées vers Jana. Mais la jeune femme demeurait silencieuse, hors d'atteinte. Quant à Valrin, il évitait d'y penser pour le moment, de peur de laisser la colère l'emporter.

« Veuillez m'excuser de laisser les barres de maintien abaissées jusqu'à l'arrimage du module, prononça le pilote. Je ne veux prendre aucun risque. Ensuite vous serez libres... Y compris vous, madame », ajouta-t-il à l'intention de Jana.

« Ça va, Xavier ? lança Valrin.

— Oui, répondit Xavier d'une voix atone.

— Allons, mon ami, ne fais pas la tête. Dès que Jana aurait été remise à l'Eborn, nous serions devenus gênants. Kristoferson nous l'a presque avoué à mots couverts : tout ce qui n'est pas avec l'Eborn est contre l'Eborn. Venator nous aurait éliminés sur son ordre dans l'orbiteur de retour ou un peu plus tard. Ce qui vient de se passer n'était qu'une frappe préventive. »

Nous n'en aurons jamais la preuve, se dit Xavier. Mais il savait également que, même si l'Eborn l'avait laissé accompagner Jana, il n'aurait pu la préserver. Pour la multimondiale, elle n'était qu'un cobaye.

« Je sais bien que nous n'avons jamais eu réellement le choix », dit-il enfin, mais si bas qu'il ne fut pas certain que Valrin ait entendu.

Il se tourna vers le pilote.

« Et Desiderio ? Qu'est-il advenu de lui ?

— Desiderio ?

— L'homme de l'Eborn, dans le relais orbital. »

L'autre afficha une expression chagrinée.

« Je regrette. Nous avons dû le contraindre au silence. »

Environ trente minutes plus tard, une sirène assourdie résonna dans l'habitacle, puis un module de liaison les prit en remorque. Xavier entendit Jana bâiller. Un déclic retentit et la pression sur son torse disparut. Le pilote avait tenu parole. D'un mouvement d'épaules, il releva la barre et s'expulsa de son siège.

Il se tourna maladroitement vers Jana. Celle-ci le regardait avec un demi-sourire. Il ouvrit la bouche pour la rassurer mais s'aperçut qu'elle n'en avait nul besoin. En fait, il devait avoir l'air beaucoup plus inquiet qu'elle. Ils se contentèrent d'entrelacer leurs doigts sans prononcer un mot.

Le module de liaison les hissa lentement en orbite haute. La légère accélération induisit une pesanteur d'un huitième de g. Celle-ci entraîna Xavier vers le bas. Il toucha le sol, rebondit en se déportant de côté, ce qui lui permit de voir le pilote. Celui-ci avait ôté l'uniforme de l'Eborn et était en train d'enfiler une longue robe à attaches velcro. Il avait également un pad d'ordinateur sur l'une de ses manches évasées. Son poignet cassé était encoquillé dans un moule en plastique transparent.

Un moine ? songea Xavier stupidement. Le pilote lui tendit un pad en grimaçant un sourire pincé : « Je m'appelle Mardokin. C'est mon nom depuis que je suis devenu Pèlerin. Encore un peu de patience, il va nous falloir cinq heures avant d'aborder le *Dankal*. Le révérend Prachet est impatient de vous accueillir. »

Xavier pivota vers Valrin d'un air interrogatif. Celui-ci attachait son pad. Il leva les yeux vers Xavier, sourit.

« Ah, je ne t'ai pas dit ? J'ai fait alliance avec les Pèlerins des Vangk. »

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XXI

MARDOKIN leur fit inhaler un gaz à goût métallique, d'une densité presque liquide. Cela purgea leurs alvéoles pulmonaires de l'endolichen qui s'y trouvait et les fit cracher bleu pendant quatre heures. Puis ils allèrent mieux. Ils respiraient normalement et étaient capables de parler.

Un écran retransmettait l'image du *Dankal* qui grossissait à vue d'œil : un cargo de trois ou quatre cents mètres de long, constitué de soutes cubiques et cylindriques explosant dans toutes les directions ; des tubes et des câbles serpentaient comme un réseau veineux apparent. Le propulseur à fusion était cantonné à l'arrière et séparé du reste par trente mètres de poutrelles entrecroisées. L'orbiteur tournait sur son axe longitudinal – il y avait donc une gravité artificielle.

Les manœuvres d'approche furent effectuées automatiquement par le module remorqueur. Pendant qu'il procédait, Xavier réfléchit à cette nouvelle situation.

D'après ce que lui avait dit Valrin, leurs nouveaux hôtes étaient les Pèlerins, une branche des Apôtres des Vangk. Ils croyaient à l'existence d'une Porte noire ouvrant sur la planète d'origine des Vangk. *Et Jana en serait la clé*. Une nouvelle image se forma dans l'esprit de Xavier à mesure que les pièces du puzzle s'assemblaient : le corps du Vangk découvert au large d'Alioculus n'était autre qu'un signe laissé par les Vangk aux êtres humains... Non, pas un signe : un code qui, distribué dans un ADN humain, devenait une clé, un algorithme permettant d'atteindre la Porte noire.

Telle devait être l'interprétation des Pèlerins des Vangk. Restait une inconnue majeure : comment cet algorithme pouvait devenir un jeu d'instructions utilisable. Xavier comprenait mieux à présent la déférence exagérée de Mardokin quand il s'adressait à Jana. La jeune femme était une élue pour eux. Elle avait touché un Vangk. Et le Vangk était entré en elle – ou plutôt dans ses gènes.

C'était complètement fou... mais logique.

Lorsque Valrin avait contacté les Pèlerins, dans le vaisseau en route pour Hursa, il ignorait que Jana avait touché le corps du Vangk : tout ce qu'il supputait, c'était qu'elle était liée à la Porte noire. Ce qui, en soi, était suffisant pour les amener à intervenir. Les Pèlerins n'avaient sûrement pas été longs à découvrir la vérité. Désormais, Xavier et Valrin étaient devenus les convoyeurs d'une sorte de messie.

Mais Jana n'a jamais demandé à devenir cela. Peut-être est-ce mon rôle à présent : exiger des Pèlerins qu'ils la laissent en paix une fois qu'ils auront obtenu ce qu'ils veulent.

L'arrimage s'effectua en douceur. La porte s'ouvrit sur un sas ovoïde plongé dans une lumière violette où ils furent décontaminés. Ils arrachèrent eux-mêmes les derniers lambeaux de film polymère. Une pile de vêtements propres s'entassait sur une chaise au dossier en losange, à la sortie. Ils s'en vêtirent tandis que la porte du sas se refermait dans leur dos avec un claquement sourd. Puis ils pénétrèrent dans un ascenseur qui les déposa dans un hall à 0,6 g brillamment illuminé. Une dizaine de personnes en robe blanche formaient le comité de réception.

« Voici le révérend », annonça Mardokin en s'effaçant devant un Pèlerin qui venait à leur rencontre. Celui-ci arborait une toque en feutre écarlate. Xavier chercha les stigmates du ravissement extatique sur son visage et fut presque déçu de ne déceler qu'un enthousiasme enfantin. Prachet eut un geste négligent de la main pour Mardokin, comme pour le bénir ou pour le congédier. L'homme fit une courbette et partit.

Ce type a l'habitude d'être obéi au doigt et à l'œil, constata Xavier.

Les autres Pèlerins demeuraient à l'écart ; leurs regards traversèrent Xavier et Valrin pour se fixer avidement sur Jana. Prachet s'arrêta devant elle et s'inclina profondément.

« Soyez la bienvenue, Jana. Nous sommes heureux, et le mot est faible, de vous voir saine et sauve. Je suis le révérend Karol Prachet, enchaîna-t-il d'une voix monocorde, comme s'il psalmodiait une prière. Je suis également le capitaine du *Dankal*. »

Il adressa un signe de tête solennel aux deux hommes avant d'ajouter :

« J'ai l'honneur de représenter le mouvement des Pèlerins des Vangk. C'est moi qui suis chargé de vous escorter jusqu'à notre destination. Considérez mon vaisseau comme le vôtre.

— Je suis Valrin Hass, et voici mon ami Xavier. Nous avons rempli notre part du contrat, Prachet. J'espère que vous tiendrez parole de votre côté. »

Le révérend grimaça un sourire.

« Nous le ferons. Nous ne sommes pas une multinationale, monsieur Hass. Notre parole ne dépend pas des fluctuations boursières ou des opportunités du marché.

— Elle pourrait dépendre d'autre chose », riposta Valrin.

Des rides de contrariété apparurent aux coins des yeux de Prachet. Ainsi que Xavier l'avait supposé, le religieux avait du mal à supporter la contradiction. Celui-ci reporta son attention sur la jeune femme, et ses yeux s'allumèrent.

« Ainsi donc, c'est vous, dit-il en avançant d'un pas. C'est merveilleux... absolument merveilleux. »

Xavier résista à l'impulsion primitive qui le poussait à s'interposer. Cela aurait été inutile : la main que tendit la jeune femme était plus un barrage qu'un salut. Le chef religieux le sentit, car son sourire se figea quelque peu. Il se racla la gorge.

« On va vous montrer vos chambres. Rassurez-vous, elles sont contiguës : ce n'est pas une prison, il n'y a aucune contrainte. Vous pourrez vous préparer pour le dîner en votre honneur. »

Il tourna les talons et s'éloigna. Un Pèlerin du comité de réception les guida à travers un entrelacs de coursives et de niveaux fonctionnels, jusqu'à leurs chambres respectives.

Prachet n'avait pas menti, elles communiquaient bien. De plus, elles étaient immenses : un hangar cloisonné et drapé de tentures. Le confort était spartiate, mais, par rapport à ce qu'ils avaient vécu ces dernières semaines, cela leur parut le comble du luxe.

Xavier s'allongea sur son lit, l'esprit à la dérive. Peu à peu, une douce somnolence s'empara de lui. Il n'avait plus envie de penser.

Il lui fallut une bonne minute pour identifier la provenance du grattement. La porte donnant sur la chambre de Jana.

« Entre. »

La jeune femme parut dans l'embrasement. Elle avait revêtu une tunique d'impesanteur rose pâle, froncée aux poignets et aux chevilles. Ses chevilles étaient délacées, les zips remontés aux hanches laissaient voir ses jambes fines.

« Comment vas-tu ? demanda-t-elle.

— Bien, merci. Et toi ?

— Euh... je ne sais pas. Je devrais être heureuse d'être sortie des griffes de la KAY, je suppose. »

Il eut un sourire sans joie.

« Mais tu te demandes dans quelles nouvelles griffes tu es tombée, n'est-ce pas ? Moi aussi, je me demande ce qu'on mijote à ton sujet. »

Elle s'assit au coin du lit.

« Je connais les Pèlerins. Mon équipe et moi, nous avons eu affaire aux fondateurs de cette secte quand nous étions en train d'étudier le corps du Vangk. Ils nous ont proposé beaucoup d'argent pour acquérir le corps. Ou des parcelles de ce corps, quand nous avons refusé.

— Vous avez tous refusé ?

— Certains échantillons ont disparu, j'en déduis qu'un ou deux d'entre nous ont cédé à la tentation. Cela représentait vraiment une somme incroyable.

— Toujours la même rengaine », sourit Xavier.

Elle se leva et s'approcha de lui. Il se redressa, gagné par un trouble grandissant.

« Je ne sais pas si c'est une bonne idée de...

— Tu sais quelle est notre destination ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je suppose que Prachet va profiter du dîner pour nous faire la surprise. Tu devrais aller te préparer. D'ailleurs, moi aussi... »

Elle mit son index sur ses lèvres. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du sien. L'excitation monta en lui – avec l'angoisse de la décevoir. La clausturation dans laquelle la KAY l'avait tenue valait sans doute pour le sexe.

Juste avant que leurs lèvres ne se touchent, Jana se recula et dit :

« J'en ai eu la possibilité, tu sais. La KAY était compréhensive sur ce point, sous réserve de précautions. Ils m'ont fourni un implant contraceptif... Mais je n'ai jamais voulu.

— Et maintenant...

— C'est différent. Tu ne me regardes pas comme les autres. »

Sans qu'il sache comment, Xavier sentit qu'ils étaient prêts tous les deux. Il lui laissa prendre l'initiative, et ils firent l'amour lentement, timidement. Quand ce fut fini, elle roula au bord du lit et cacha sa tête dans ses mains. Xavier la regarda, interdit et mortifié. Il l'étreignit avec douceur, caressant ses cheveux. Elle tremblait, recroquevillée contre lui. Se concentrer sur sa détresse lui fit oublier son propre trouble.

« Pourquoi ces larmes ? Je suis désolé si... »

Elle leva la tête vers lui, caressa son torse.

« Ne t'inquiète pas. J'ai retrouvé une vieille sensation, c'est tout : le contrôle de mon destin. Ma vie ne m'appartient plus depuis si longtemps... Pour la KAY, l'Eborn ou les Pèlerins, je ne suis qu'un instrument. C'est comme si je pouvais enfin respirer après des années d'apnée forcée. »

Il fit un signe de tête compréhensif, et ils se rhabillèrent. Pendant qu'elle se préparait, Xavier alluma l'écran. Celui-ci était préréglé sur une chaîne d'informations généralistes.

Accident grave dans une usine atmosphérique sur Arago : quatre mille morts.

Embargo sur les ventes d'armes aux peaux-épaisses.

Ouverture des hostilités entre le Libral, soutenu par l'Eborn, et la VarechInc, filiale de la KAY. La communauté intermondiale s'inquiète.

Cours du chivre en chute libre sur le marché orbital.

Cette litanie de catastrophes le remit brutalement face à la réalité quotidienne de l'univers humain. Rien n'avait changé depuis qu'il avait quitté sa vie sur Hixsour.

Jana a-t-elle réellement le pouvoir de changer tout cela ?

Ils sortirent de la chambre en même temps que Valrin. Celui-ci plissa les yeux en détaillant leur expression. Puis, de manière incongrue, il sourit.

Il sait que nous avons couché ensemble, songea Xavier.

Curieusement, cela le mit mal à l'aise. Mais il n'eut pas le temps d'en déterminer la raison, car un Pèlerin attendait au bout de la coursive. Valrin se dirigea vers lui et lui demanda quand avait lieu le dîner.

« Ils vous attendent, répondit l'homme, impassible. Je vais prévenir le révérend que vous êtes prêts.

— Dites-nous seulement comment nous rendre à l'invitation. »

Le Pèlerin hésita – cela ne devait correspondre à aucune de ses instructions. Il haussa les épaules et leur fit signe de le suivre.

Ils traversèrent un entrepôt sale et gris, changèrent de niveau par une rampe crasseuse. Un petit drone nettoyeur ventousé à une paroi raclait une tache récalcitrante avec des grattements horripilants. Le *Dankal* n'était plus de première jeunesse, nota Xavier. Ils arrivèrent dans un mess carré dont le plafond bas lumineux contrastait avec la hauteur des chambres. Une table était dressée, mais les autres n'étaient pas encore là. Xavier eut le temps de remarquer qu'en guise de couverts il y avait des spatules d'impesanteur que l'on manipulait comme des ciseaux ; puis Prachet apparut, escorté par six officiers de pont en robe blanche. Parmi eux, Xavier reconnut Mardokin. Il n'y avait pas de femme, et il pensa demander si l'ordre des Pèlerins était exclusivement masculin. Tout aussitôt, cela sortit de son esprit – ça n'avait guère d'importance.

« Je suis ravi que vous soyez déjà avec nous, lança Prachet d'une voix forte qui résonna dans le mess. Ma chère Jana, vous avez l'air en pleine forme.

— Mes geôliers se sont très bien occupés de moi, rétorqua-t-elle, sur la défensive.

— Je vous garantis qu'ici vous n'êtes pas prisonnière : vous avez accès à toutes les salles et les compartiments du *Dankal*. Personne ne vous empêchera de prendre un module de liaison et de partir. Mais sachez que la KAY ou l'Eborn vous récupérera tôt ou tard.

— Je n'ai pas l'intention de partir, fit Jana d'une voix lasse. D'ailleurs, je n'aurais nulle part où aller.

— J'espère que vous finirez par nous considérer comme votre nouvelle famille. Nous ferons tout pour vous en convaincre. »

Jana n'émit aucun commentaire. Les Pèlerins des Vangk s'inclinèrent chacun leur tour devant les invités avant d'aller s'asseoir, comme dans un ballet bien rodé. C'était un peu ridicule mais aussi, curieusement, impressionnant. Xavier se retrouva à côté de Jana qui occupait une extrémité de la table, Prachet l'autre. Valrin était assis à droite de ce dernier. Un serveur impassible apporta des amuse-gueules chauds.

« Je suppose que vous désirez connaître notre destination », dit le révérend en portant un petit four à sa bouche.

Xavier hocha la tête, lui sachant gré de ne pas prolonger le suspense.

« Je crois en avoir une petite idée, sourit Valrin.

— Laissez-moi tout de même l'annoncer à vos amis, fit Prachet d'un ton pincé. Le *Dankal* transporte des pièces détachées jusqu'au chantier spatial de Moire pour le *Vasimar*, notre vaisseau. Ces pièces détachées proviennent de dons de fidèles. »

Le nom de Moire disait quelque chose à Xavier... Oui, c'était cela : un système constitué d'une seule planète se trouvant à deux mois-lumière d'Alioculus X2 et ses Trois Portes, là où avait été découvert le corps du Vangk. Des Pèlerins y construisaient un vaisseau ultrarapide capable de rallier les Trois Portes par l'espace conventionnel.

« Alors c'est de cette manière que vous comptez retrouver le corps du Vangk, fit-il à mi-voix. Je croyais qu'il avait été détruit par l'explosion d'un vaisseau de fanatiques escopaliens ? »

Cette question perturba l'assemblée des Pèlerins, et Xavier se rappela qu'il s'agissait pour eux d'une relique sacrée.

« C'est exact, confirma Prachet, laconique.

— Est-ce uniquement pour cela qu'Alioculus vous intéresse ?

— Alioculus est un lieu saint, rappela Prachet d'une voix péremptoire, autant à ses interlocuteurs qu'à ses disciples. Cela est suffisant en soi. Et il y a les restes du corps du Vangk. L'explosion qui a fermé la Porte d'accès à Alioculus l'a bien endommagé, mais par chance l'équipe scientifique sur place avait prélevé de nombreux échantillons. Il est important de les récupérer.

— Mais ce n'est pas la seule raison, n'est-ce pas ? » intervint Valrin.

Les narines de Prachet se pincèrent.

« Ces derniers mois, la construction du *Vasimar* a beaucoup avancé. » Il gloussa. « Il semble que dans certaines sphères la rumeur de votre existence se soit propagée et que cela ait favorisé notre entreprise. Chacun a hâte de vérifier ses théories. De plus, nombreux sont ceux qui souhaitent étudier le trou noir d'Alioculus. Quoi qu'il en soit, le *Vasimar* sera bientôt prêt à effectuer son vol inaugural... avec vous à bord. »

Il entrelaça ses doigts comme s'il se préparait à prier, avant de poursuivre :

« Les Apôtres des Vangk, dont nous sommes issus, rendent grâce aux Vangk pour avoir permis aux hommes d'essaimer dans les étoiles par les Portes qu'ils nous ont léguées. Les Vangk sont peut-être des dieux ou le produit d'une évolution plus avancée que la nôtre. Mais ils existent toujours quelque part, attendant que nous soyons prêts à les découvrir. C'est pour cela qu'ils ont laissé le corps du Vangk, bien que nous ne soyons pas tous convaincus qu'il s'agisse effectivement de la dépouille d'un des leurs. Peu importe au fond : ce dont nous sommes certains, c'est qu'ils l'ont laissé là à *notre intention*, afin qu'il se combine à l'ADN humain pour créer les conditions d'un rendez-vous. Jana est l'élue. Elle porte l'ADN-V. Grâce à elle, nous allons pouvoir ouvrir la Porte noire qui donne sur le monde des Vangk. Nous allons rencontrer ces créateurs, et ils nous livreront leurs grands secrets. »

L'ADN-V – V pour Vangk... Xavier expira avec lenteur l'air qu'il avait inconsciemment retenu dans ses poumons. Il ne savait s'il devait être émerveillé ou consterné. L'idée

d'extraterrestres supérieurs attendant patiemment que l'on découvre le moyen de les contacter lui paraissait grotesque... mais pas beaucoup plus, au fond, que le folklore du panislam ou de l'escopanisme.

Le statut de Jana était équivoque : ils la qualifiaient d'élue, mais elle n'était pour eux que l'application d'un programme biologique. De surcroît, si elle avait touché le corps du Vangk, c'était dans une optique scientifique de dissection et d'analyse. Mais sans doute les Pèlerins avaient-ils incorporé ce sacrilège dans leur récit sacré, en le réinterprétant.

« Quel est le rôle exact de Jana là-dedans ? intervint à nouveau Valrin, précédant de peu Xavier.

— Là est toute la question », fit Prachet.

Il toussota avant de reprendre :

« Une chose est sûre : en portant les gènes vangkes, Jana est la marque vivante de l'alliance qui existe entre nos maîtres et nous. C'est pourquoi elle ne risque rien entre nos mains. Nous nous sacrifierions sans hésiter pour elle. Si elle est d'accord, nous comptons la remettre en présence d'un échantillon et observer ce qui se passera, à présent que son ADN a été modifié. »

Tous les regards se tournèrent vers la jeune femme. Celle-ci secoua la tête.

« Qu'espérez-vous ? J'ai été modifiée, mais rien ne s'est passé. Si ce sont des gènes vangkes que j'ai en moi, sachez qu'ils ne m'ont octroyé aucun pouvoir.

— Nous avons procédé à des simulations. Elles nous donnent à penser que le premier contact a provoqué une métamorphose, mais que le *programme* de l'ADN-V ne débutera vraiment qu'à une seconde exposition. »

Jana grimaça.

« Cette chose est déjà en moi. Je ne veux pas me modifier davantage.

— Cela n'arrivera pas, assura vivement Prachet.

— Qu'en savez-vous ?

— Les Vangk ne tueraient pas l'hôte destiné à ouvrir la Porte noire.

— Dans l'hypothèse où il s'agit bien de Vangk », contra instinctivement Xavier.

Le tic agacé de Prachet lui fit comprendre que, s'il voulait poursuivre la discussion, il devait considérer l'existence des Vangk comme une vérité première.

« Mais nous ne vous forcerons pas à toucher à nouveau un fragment du corps du Vangk », promit Prachet.

Du moins si son refus ne dure pas trop longtemps, ajouta Xavier en son for intérieur. Il ne pouvait se départir d'une extrême circonspection à l'égard du révérend. Il essaya une autre approche :

« Vous dites pouvoir ouvrir la Porte noire grâce à Jana, mais les Trois Portes d'Alioculus sont closes.

— Une fois que la transformation de Jana sera complète, elle aura la faculté d'ouvrir et de fermer n'importe quelle Porte, déclara Prachet. Tel sera son pouvoir. Le *Vasimar* n'aura pas à faire de voyage retour. Pour quelle raison croyez-vous que la KAY et l'Eborn veulent à tout prix s'emparer d'elle ?

— Le contrôle des Portes de Vangk », murmura Xavier.

Son regard se porta sur Valrin. Dans les yeux de son compagnon brûlait à nouveau la flamme inextinguible de la haine.

« Le pouvoir absolu, cracha ce dernier. Bien entendu. »

Valrin savait mieux que quiconque ce que signifiait le pouvoir absolu : la KAY l'avait eu sur lui en le torturant à mort, au-delà de ce qu'un homme était capable de supporter. Elle l'avait privé de toute forme humaine, l'avait réduit à néant. Xavier comprenait à présent pourquoi Kristoferson ne leur avait rien dit, sur la station. Au fond de chaque dirigeant de multimonddiale couvait le désir mégalomane de s'approprier le secret des Vangk. Ce pouvoir qui changerait l'Histoire. Les hommes des temps jadis avaient un mythe : une coupe qui contiendrait la liqueur des dieux ; celui qui la boirait deviendrait immortel. Le contrôle des Portes, c'était l'élixir d'immortalité des multimonddiales. De plus en plus de colonies faisaient sécession ou se vendaient au plus offrant. À cause de cela, l'univers était instable et aucun accord politique ou commercial ne pouvait perdurer à l'échelle des siècles. Les intérêts

économiques ne suffisaient pas à maintenir la cohésion. Ni les moyens de rétorsion ponctuels, comme la Restriction technologique ou l'envoi de troupes d'assaut. Il n'y avait que la terreur de l'isolement total qui soit efficace. Et le contrôle des Portes de Vangk était le moyen de rétorsion suprême. Avec le pouvoir de désactiver et réactiver les Portes à volonté, les multimondiales auraient enfin un réel ascendant sur les colonies. Dès que l'une d'elles tenterait de se révolter, elle serait sanctionnée par dix ans d'isolement ; si les quotas de production n'étaient pas remplis, une pénalité de six mois serait appliquée... Les cadres dirigeants seraient des sortes de dieux dispensateurs d'opulence ou de misère.

Kristoferson et tous les dirigeants des multimondiales ont raison de se prendre pour des dieux, songea-t-il. Tous autant que nous sommes, des simples colons agriculteurs aux plus puissants confidatos, nous leur consacrons notre vie dans l'espoir de récolter quelques miettes. Et même toi, Valrin, en voulant abattre quelques-uns de ses prêtres, tu ne fais qu'honorer la KAY. Attirer son attention vaut mieux que vivre et mourir dans son indifférence. Car c'est elle qui t'a fabriqué.

« Des dieux, murmura-t-il. Voilà ce que deviendront les multimondiales.

— Vous vous trompez, riposta Prachet avec véhémence. Avec le pouvoir sur les Portes, les multimondiales ne seront pas des dieux, seulement des plombiers qui ont trouvé le moyen d'ouvrir et de fermer des robinets.

— Des robinets qui décident de la vie de centaines de milliards de personnes, rappela Valrin, un sourire ironique aux lèvres.

— Cela n'est rien face à la connaissance que nous donneront les Vangk quand nous les aurons trouvés. »

Valrin se contenta d'accentuer son sourire.

CHAPITRE XXII

L'ARRIVÉE des serveurs portant le repas fit retomber la tension qui régnait dans le mess. Le cerveau de Xavier était en ébullition : il en avait plus appris au cours de cette demi-heure qu'en plusieurs mois de pérégrinations. Prachet leva son verre et lança un emphatique :

« Aux grands changements à venir ! »

Les plats défilèrent : rouleaux de viande marinée, pousses de chivre croquant que l'on trempait dans une sauce caramélisée, hachis de légumes mordorés, le tout arrosé de bière de veism... Le chef des Pèlerins avait mis les petits plats dans les grands. Peu importaient ses motivations – c'était un délice, après tant de mois d'austérité. Tout en dégustant son assiette, Xavier jeta des coups d'œil à la dérobée en direction de Jana. À quoi pensait-elle ? Malgré la dévotion sincère des Pèlerins à son égard, rien n'avait vraiment changé pour elle : elle n'était qu'un objet. Un objet saint, mais un objet tout de même. Son regard à demi absent ne trompait pas, elle ne se sentait guère concernée par ce qui se déroulait dans cette pièce.

Ses yeux croisèrent alors ceux de Xavier et elle parut reprendre vie. La dilatation des pupilles, le creusement de ridules au coin des yeux, un infime rosissement des joues dû à un afflux sanguin... Il était aisé pour Xavier de donner un sens à tous ces signaux. De la simple biochimie. Mais cela ne leur ôtait en rien la valeur inestimable qu'ils revêtaient en cette seconde précise. Tout comme ce besoin impérieux qui le saisit de la protéger contre les Pèlerins. Contre l'univers tout entier.

Valrin avait repris le fil de la discussion suspendue par le festin.

« Vous pensez réellement que les Vangk vous attendent, pas vrai ? raillait-il.

— Pas *nous* personnellement, si c'est ce que vous entendez, répondit Prachet qui avait retrouvé le sourire. Mais les hommes en général, oui. Tel est leur projet. Et vous y avez contribué en sauvant Jana.

— En ce cas, ma vengeance fait partie de leur grand dessein. Je ne serais qu'un catalyseur... Qui sait ? les Vangk gardent peut-être un œil sur moi.

— J'en serais le premier surpris, rétorqua Prachet du tac au tac. Je ne suis pas de ceux qui croient que les Vangk manifestent un quelconque intérêt pour les vies individuelles.

— Les gars massacrés sur Hursa seraient sûrement ravis de l'apprendre. »

Instinctivement, Xavier jeta un coup d'œil à Mardokin, mais celui-ci ne broncha pas.

« J'en assume la pleine et entière responsabilité, déclara Prachet d'une voix grave. Nous étions trop près du but pour prendre le risque d'échouer à cause d'eux. L'Histoire jugera quand...

— Vous tenez vraiment à m'infliger un sermon, révérend ? ricana Valrin. Vous êtes mal tombé : vous pourriez être le diable en personne que cela ne me ferait ni chaud ni froid, pourvu que vous m'aidiez à décapiter la KAY. »

Un silence pesant se referma sur ses paroles.

« Allons, déclara enfin Prachet, ne vous faites pas plus méchant que vous n'êtes. Nous ne sommes pas si dissemblables : n'êtes-vous pas, vous aussi, au service de quelque chose sans aucune valeur marchande ? La vengeance n'a pas de prix, c'est pourquoi elle est inestimable à vos yeux. Tout comme notre foi. La différence, c'est que, nous, nous construisons. » Il soupira. « Quel dommage que votre force ne soit pas au service d'un objectif moins destructeur. »

De retour dans leur cabine, Jana et Xavier firent encore l'amour. Après cela, la jeune femme ne pleura pas, bien au contraire : lorsque l'estomac de Xavier se mit à gargouiller, elle

rit doucement – il n'avait pas l'habitude de cette nourriture un peu trop capiteuse.

« Quelque chose te tracasse ? » demanda-t-elle.

Il sourit. Elle commençait à lire en lui, et c'était loin d'être désagréable.

« Je me demande si nous ne devrions pas prendre Prachet au mot et partir sans tarder tenter notre chance ailleurs.

— Pourquoi ?

— Les Pèlerins vont tout faire pour te persuader de toucher à nouveau l'échantillon. Je ne suis pas sûr de le vouloir. »

En réalité, il le redoutait et cette frayeur le paralysait presque. Jana haussa les épaules.

« Je toucherai leur damné échantillon et j'en aurai fini une bonne fois pour toutes avec cette histoire. D'ailleurs, il ne se passera rien. »

Xavier doutait fort que les Pèlerins lâchent si facilement le morceau. S'il ne se passait rien, ils trouveraient bien un prétexte pour la transformer en rat de laboratoire.

« Mais s'il se passe quelque chose ? »

Elle le fixa d'un air apitoyé.

« Tu veux dire si je suis effectivement la clé de la Porte noire ? »

Il hocha la tête avec réticence :

« Tu n'as jamais pensé à ce que sont réellement les Vangk ? Cela ne t'a jamais titillée ?

— Si, bien sûr. Je leur en ai même voulu pour ce qu'ils ont fait de moi... Et puis je me suis dit qu'il était irrationnel de nourrir de la colère – ou un quelconque sentiment – à l'égard de créatures qui nous sont à ce point étrangères. Quant à ce qu'ils sont pour de vrai... Je ne comprends pas ce qui pousse les Pèlerins à vouloir dissiper le mystère qui les entoure. Cela tuerait l'un des plus grands mythes de l'humanité. Mais je suis sûre d'une chose au sujet des Vangk : que, s'ils ont tablé sur la cupidité humaine et son besoin d'expansion sans limite, ils ont eu sacrément raison. »

Elle cala sa tête contre sa poitrine et ils s'endormirent l'un contre l'autre.

Dans la nuit, cependant, elle se leva et retourna dans sa cabine. Lorsque Xavier se réveilla, au terme d'un sommeil sans rêve, la place à son côté était froide. Au cours des jours suivants, cela se reproduisit. Xavier en conclut que la jeune femme préférait dormir seule. Peut-être, avec le temps...

Prachet avait tenu parole : les passagers avaient toute liberté d'explorer le vaisseau. Le *Dankal* n'offrait pas grand intérêt, ce qui n'empêcha nullement Xavier de prendre l'habitude de flâner le long des coursives. Il ne faisait aucun doute qu'on les espionnait tout en leur laissant une illusion d'intimité. Leur destination finale était le système de Moire, avec une halte pour prendre des conteneurs de pièces détachées dans un petit système favorable aux idées des Apôtres des Vangk.

Xavier suivait les informations sur les téléthèques. La tension entre l'Eborn et la KAY se soldait par des escarmouches un peu partout dans leurs colonies respectives. Xavier ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable de la ruine d'Ast Nuvola et de la mort de Desiderio. Il finit par s'en ouvrir à Jana, alors qu'ils se promenaient sur les ponts inférieurs.

« Vous êtes tombés au beau milieu d'un champ de bataille, fut la réponse de la jeune femme. Ce n'est pas vous qui avez fixé les règles. Personne ne peut avoir les mains propres s'il veut s'en sortir indemne. »

C'était ce que dictait la raison. Mais pourquoi la raison se montrait-elle toujours impuissante lorsque les enjeux devenaient énormes ?

L'épuisement physique consécutif au séjour sur Hursa commençait à s'effacer et l'ennui ne tarda pas à poindre. À table, Prachet pouvait se montrer un interlocuteur agréable, bien qu'entre Valrin et lui montât parfois une agressivité électrique. Un soir, celui-ci souleva la question de l'existence d'un Multivers où étaient supposés résider les Vangk.

« C'est vrai qu'il n'y a aucune preuve directe, reconnut Prachet, puisqu'il faudrait pour cela sortir de l'univers, ce que nous n'avons pas réussi à faire jusqu'à présent. Cela dit, nos modèles informatiques les plus cohérents du réseau de Portes de Vangk dans la géométrie du Multivers aboutissent à une

éponge de Menger, un objet mathématique étrange dont la somme des trous est égale à la surface de l'objet lui-même.

— Et alors ? »

Prachet soupira.

« Le réseau des Portes a une *forme* dans le Multivers. Nous pensons qu'il ne s'agit pas d'un hasard ou d'une propriété intrinsèque, mais qu'il y a un ordre sous-jacent. Un ordre qui, si nous en saisissons l'essence, pourrait nous amener à le dominer. »

Xavier perdait pied. Il demanda, mi-plaisantant, mi-sérieux :

« Tous les Pèlerins sont-ils obligés d'avoir un doctorat en astrophysique ?

— On dirait que cela vous étonne ! Moi, ce qui m'étonne, c'est que les autres religions s'enorgueillissent de leur ignorance crasse de la réalité physique.

— Mais vous n'êtes pas une religion, objecta Valrin. Vous êtes une secte, *révérend*. »

Xavier faillit lui donner un discret coup de pied dans le tibia : son compagnon prononçait à chaque fois ce titre avec une telle ironie que Prachet ne pouvait que se sentir insulté. Le Pèlerin était aussi imprégné de sa foi que Valrin de sa vengeance. Un fou allié à un autre fou, se dit Xavier. La folie du premier compensait celle du second, c'était peut-être pour cela qu'ils étaient encore en vie.

« Une secte, répéta Prachet... C'est le mot qu'emploient nos détracteurs en effet. Si vous préférez nous qualifier ainsi, je ne peux pas vous en empêcher. Vous verrez très bientôt ce qu'une secte est capable de mener à bien : nous arriverons au chantier de Moire demain.

— Vos détracteurs, c'est-à-dire tous ceux qui n'appartiennent pas à votre mouvement spirituel ?

— Vous vous trompez. Nous avons même des sympathisants escopaliens et panslamistes. À votre avis, pourquoi révérons-nous les Vangk ?

— Facile. Vous les prenez pour les dieux. »

Prachet dressa l'index vers le plafond.

« Justement non. Pour nous, les Vangk ne sont pas des êtres surnaturels. Ils appartiennent à ce monde ou, du moins, ils en

sont originaires. Ce que nous révèrons, c'est leur compréhension supérieure des lois de l'univers qui leur a permis de s'en affranchir.

— Et vous pensez reprendre le flambeau ? »

Les yeux étincelants, le révérend éclata de rire.

« Il nous faudrait sans doute plus de cerveau... Des posthumains le pourront peut-être un jour. Nous, nous ne le pouvons pas. C'est pourquoi la nature des Portes nous reste hermétique.

— Vos perspectives sont plutôt décourageantes.

— Pardon ? Exaltantes au contraire ! C'est comme se trouver au pied d'une échelle. L'échelle de l'évolution de l'esprit, et il nous appartient de la gravir. Mais si, grâce à Jana, nous parvenons à entrer en contact avec les Vangk, nous gagnerons d'un seul coup cinq ou six échelons. »

De retour à leur cabine, Xavier se connecta aux téléthèques afin de se renseigner sur le chantier spationaval de Moire. Moire était une planète jovienne typique, avec ses écharpes de gaz jaunâtres dissimulant un immense océan d'hydrogène métallique ; elle s'éloignait d'Alioculus, d'où elle avait été expulsée lors de l'effondrement de la seconde étoile du système. Une Porte gravitait au large.

Le *Vasimar* en construction se trouvait sur une orbite inférieure. D'innombrables compagnies, conglomérats et instituts étaient impliqués, ainsi que la quasi-intégralité des fonds des Pèlerins. Des sommes colossales avaient été investies. Le projet avait été présenté à l'opinion publique comme une mission de sauvetage. Il s'agissait d'abord de récupérer les scientifiques et tous ceux que la désactivation de la Porte d'Alioculus avait emprisonnés dans la station spatiale de recherche et les orbiteurs. Et il était exact que, sans le secours du *Vasimar*, les deux mille hommes bloqués sur place seraient condamnés une fois leurs ressources épuisées.

Mais le véritable intérêt était ailleurs : il était formellement interdit d'étudier les Portes, car le risque qu'elles se désactivent était trop grand. Cela s'était déjà produit et, depuis lors, les Portes étaient taboues. Pour la première fois dans l'Histoire, ce

risque-là n'existait plus ; le tabou pouvait être brisé car les Trois Portes étaient toutes inactives. Et l'espoir pour l'humanité de fabriquer ses propres Portes ne relevait plus de l'utopie.

Fabriquer ses Portes... Si cela se révélait possible, l'expansion que connaissait l'espèce humaine depuis la découverte de la première Porte de Vangk au large de Saturne, dans le système solaire du Berceau, ne serait que le prélude du véritable âge d'or.

Les hommes d'équipage, Prachet compris, s'isolèrent lorsque le *Dankal* franchit la Porte de Vangk, de sorte qu'aucun des trois compagnons ne sut s'ils priaient ou non. Xavier avait trouvé une baie d'observation située à l'avant pour assister au saut. Jana et lui se tenaient côte à côte dans la gravité réduite. Valrin restait immobile, un léger sourire aux lèvres. L'anneau de la Porte grandit, les protubérances de sa face extérieure devenant visibles. Il palpita une fraction de seconde avant que le *Dankal* ne pénètre dans le cône de collapsus.

Instantanément, la place des étoiles changea, et une boule fuligineuse grosse comme le poing apparut. Xavier ne put s'empêcher de serrer la main de Jana.

C'était notre dernier saut avant longtemps.

Des à-coups provenant des tréfonds du *Dankal* les firent vaciller sur leurs jambes : des corrections de trajectoire étaient en cours. Lentement, la vision bascula de quelques degrés.

« Regardez par là », avertit soudain Valrin en levant l'index.

De minuscules objets brillants entraient progressivement dans leur champ de vision, s'alignant le long de l'équateur de la planète géante.

L'un des points grossit peu à peu.

« Notre comité d'accueil », ajouta laconiquement Valrin.

La veille, Prachet les avait prévenus que le chantier de Moire faisait l'objet d'une surveillance draconienne : après l'attentat contre la Porte d'Alioculus, tous – et pas seulement les Pèlerins – craignaient un sabotage du *Vasimar*, voire une attaque contre le chantier. Chaque vaisseau arrivant était fouillé de fond en comble et son équipage interrogé. Prachet leur avait garanti qu'on ne les ennuerait pas, toutefois le *Dankal* allait

être inspecté, ce qui prendrait au moins cinquante heures ; ils pouvaient rester à bord ou bien utiliser un module de liaison afin de rejoindre l'un des habitats du chantier. C'était cette solution qu'avaient choisie les trois compagnons : ils avaient hâte de voir de près le fameux vaisseau.

« Nous n'avons pas besoin de gardes du corps, avait spécifié Valrin. En ce qui me concerne, je veux rester à proximité de Jana... et je veux garder mon arme.

— Si vous désirez la garder sur vous, les accès d'un certain nombre d'installations du chantier vous seront interdits, avait répondu Prachet. Quant aux gardes du corps, cela ne pose pas de problème : il est très peu probable que la KAY ou l'Eborn tente d'enlever Jana. Il y a trop de monde ici, leurs chances de succès seraient trop faibles. Mais Jana est le point focal de beaucoup d'entre nous, vous ne pourrez pas empêcher les Pèlerins d'affluer.

— Qu'ils viennent, avait souri Valrin. Tant qu'ils se tiennent tranquilles.

— On y veillera. »

Le module des inspecteurs de la sécurité dépassa la baie d'observation. Quelques minutes plus tard, les haut-parleurs indiquèrent que l'engin venait de s'arrimer et que les membres d'équipage et les passagers devaient tous se présenter dans le hall d'arrivée. Les deux inspecteurs, un homme et une femme blonds armés de curieuses matraques télescopiques, étaient en pleine discussion avec Prachet lorsque les compagnons surgirent dans le hall. Ce n'étaient pas des Pèlerins – en tout cas, ils ne portaient pas de robe blanche.

On les avait mis au courant de leur statut particulier, car ils parurent les reconnaître. La femme s'approcha d'eux. Elle mesurait à peine un mètre cinquante, avait un bassin et des épaules très étroites, des membres filiformes et les traits crispés de ceux qui vivent en impesanteur et supportent mal les traitements de régulation phosphocalcique. Sa bouche petite aux lèvres minces et sombres s'entrouvrit à peine :

« Je m'appelle Nylie. Le chantier est immense. Souhaitez-vous que je vous serve de guide ? »

Valrin et Xavier échangèrent un regard, mais Jana les précéda.

« J'en serais ravie », dit-elle.

Valrin désigna la matraque télescopique.

« D'accord, à condition que vous vous débarrassiez de ce truc. »

Nylie hocha la tête et tendit la matraque à son compagnon.

« Nous pouvons prendre le module qui m'a amenée ici, si vous préférez y aller tout de suite.

— C'était notre intention », fit Valrin.

Xavier se tourna vers Prachet qui patientait à l'écart, mais ce dernier agita la main.

« Les adieux sont inutiles, car nous nous reverrons bientôt », assura-t-il.

Ils embarquèrent sans plus attendre dans un habitacle réduit à sa plus simple expression : des sièges et des écrans au plafond, surplombant une grande fenêtre d'observation. Dès que le sas fut refermé et la pression interne rétablie, Nylie s'assit et attira une console à elle. Le module se détacha. Le *Dankal* commença à défiler sur bâbord. Si tous les caissons devaient être inspectés, il y en aurait pour des semaines, songea Xavier.

Le module dépassa la proue du *Dankal* puis accéléra vers le chantier. Celui-ci était tout proche, quelques milliers de kilomètres seulement : ils y seraient rendus en une demi-heure. Déjà, les éléments les plus volumineux étaient visibles sous la forme de points qui grossissaient à vue d'œil. Des lumières clignotantes orange en délimitaient les contours.

« Vous avez de la chance, votre grappe d'accueil se trouve tout au bout du chantier, nous allons le survoler entièrement avant d'arriver », expliqua Nylie.

Ils ne tardèrent pas à apprendre ce qu'étaient les « grappes » : il y en avait des dizaines réparties tout le long de l'orbite dévolue au chantier du *Vasimar*. Elles consistaient en hémisphères pressurisés qui s'agglutinaient sur de gigantesques structures métalliques. Chaque habitat contenait des centaines de conapts, encastrés à la manière des alvéoles d'une ruche, ainsi que des réfectoires, des jardins artificiels, des parcs... La base des grappes se renflait de socles à modules de liaison et

d'antennes de communication ; parfois, un orbiteur deux fois plus long que la grappe elle-même y était arrimé. Dans l'alignement de l'écliptique du chantier, de grosses citrouilles de deux cents mètres de diamètre dévidaient des boudins de plastique vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Ils passèrent au large d'un tanker à ergols parasité par des drones venus se ravitailler, fixés à ses flancs tels des insectes aspirant son sang. L'espace grouillait de modules habités faisant la navette entre les usines et le *Vasimar*.

« Le *Vasimar*, c'est cette grosse masse là-bas ? » questionna Valrin.

Sa configuration était conventionnelle : propulseur à l'arrière, bouclier à l'avant ; entre les deux, les réservoirs de carburant et les zones habitables. Sa taille, elle, n'était pas conventionnelle.

Nylie ne chercha pas à dissimuler sa fierté.

« En effet. Regardez ce que la foi peut réaliser...

— Vous voulez parler du travail gratuit fourni par vos ouailles ? persifla Valrin, comprenant que Nylie était un Pèlerin.

— Tous ces individus sont là de leur plein gré, protesta Nylie sur le ton de l'indignation. Et la plupart sont rétribués, que ce soit par les Pèlerins ou par les institutions qui subventionnent le projet. C'est la première fois qu'un vaisseau de fabrication humaine va relier deux systèmes différents : c'est une gageure technologique... Mais, sans la foi, ce projet n'existerait pas.

— Je comprends, l'apaisa Jana. Je comprends parfaitement.

— Merci. »

Le module de liaison n'en finissait pas de longer le *Vasimar*, et Xavier sentit sa gorge s'assécher. Un essaim de modules tourbillonnait autour de lui, donnant sa véritable échelle : celle d'un orbiteur de plus de huit cents mètres de long. Il était grossièrement tubulaire, avec des tronçons de largeur et de section différentes. L'arrière se prolongeait de deux grands panneaux incurvés dont la fonction demeurerait incompréhensible à Xavier.

« Nous arrivons vers la poupe, annonça Nylie. Cette grosse sphère que vous voyez là est le réacteur à fusion géant produisant l'électricité pour le générateur de plasma, juste derrière. C'est le plus gros jamais conçu. Il induit un flux de

protons qui est chauffé à dix millions de degrés par un bombardement d'ondes radio. Un convertisseur magnétique de sortie les guide vers la tuyère, entre les deux panneaux géants. »

Valrin grogna, l'air peu intéressé. Pour lui, la manière d'arriver au but n'avait aucune importance. Xavier et Jana, quant à eux, étaient sous le charme. Il existait des tankers plus volumineux, toutefois aucun ne possédait un système de propulsion aussi imposant ni des blindages aussi lourds. La proue était un disque épais, d'un matériau semblable à du mâchefer compacté. Xavier n'avait aucune notion de physique spatiale, mais il était aisé de déterminer sa fonction : celle de bouclier contre les particules du rayonnement galactique qu'ils allaient rencontrer au cours de leur voyage.

« On dirait qu'il est terminé, fit remarquer Jana. Regardez, il est même habité ! »

Nylie eut un sourire involontaire.

« Il est presque achevé en effet. Il sera prêt au départ d'ici deux à trois semaines, ce qui explique cette effervescence. Mais les lumières sur les flancs proviennent d'habitations extérieures : des conapts de peaux-épaisses et de *calmars* qui travaillent sur la coque. Ils trouvent plus pratique de résider sur place. »

Au mot de « calmar », Xavier avait tiqué, mais il ne releva pas. « Calmar » était le surnom péjoratif donné aux posthumains qui avaient fait modifier leur schéma corporel pour vivre plus à l'aise dans le vide. Apparemment, Nylie l'avait employé sans malice.

« Combien de temps va durer le voyage vers Alioculus ?

— La distance qui nous sépare est de mille milliards et demi de kilomètres, c'est-à-dire deux mois-lumière. Si le *Vasimar* tient ses promesses, nous y serons dans deux ans... Ah, votre grappe est en vue. »

CHAPITRE XXIII

LES TROIS SEMAINES s'écoulèrent tel un rêve de microgravité. Xavier était heureux – du moins autant qu'il puisse l'être sachant le destin de Jana entre les mains des Pèlerins. Il alignait les moments de bonheur comme les perles d'un collier. Parfois, ces moments étaient si intenses qu'ils s'apparentaient à la douleur d'une lumière trop vive braquée sur ses yeux. Au lit, il avait souvent le besoin irrépressible de se coller à elle pour vérifier qu'elle était toujours là.

Cette voracité désespérée n'échappa pas à Jana.

« On dirait que tu as sans cesse peur de me perdre, lui confia-t-elle un jour. Tu as tort, les Pèlerins ne nous sépareront pas.

— Ce n'est pas ça. J'ai seulement l'impression de ne pas mériter ce qui m'arrive. Que je devrai le payer un jour. Et, en même temps, je m'en veux de ne pas être plus optimiste. »

Elle déposa un baiser sur son front.

« Tu es un inquiet de nature, mon chéri. Contente-toi de ce que t'offre le destin.

— Je te promets d'essayer.

— Et Valrin ? Je le vois moins ces temps-ci.

— Moi aussi, dit Xavier, soudain plus triste.

— Est-ce qu'il poursuit toujours son rêve de vengeance ?

— Nous évitons d'en parler », éluda Xavier.

En vérité, sa haine n'avait pas faibli d'un iota. Il était stupéfiant qu'un seul homme puisse en contenir autant – comme une bouteille contenant un océan. L'univers pouvait

s'effondrer que cela ne remettrait pas en cause sa soif de vengeance.

On leur laissait la pleine utilisation d'un module de liaison grâce auquel ils purent explorer l'immense chantier. Ils constatèrent que les trois quarts des usines-citrouilles ne fonctionnaient plus : la phase de production lourde était arrivée à son terme. Quant à la main-d'œuvre, beaucoup des techniciens qui avaient assemblé la structure du vaisseau étaient repartis.

Alors qu'ils rentraient de visiter l'une des dernières usines en activité, ils aperçurent le *Dankal* qui s'extrayait de son orbite et accélérât vers la Porte de Vangk. Ils reçurent un mot d'adieu par la messagerie des téléthèques, où Prachet exprimait ses regrets de ne pas les avoir revus. Derrière les mots sourdait la rancune contre sa hiérarchie qui l'avait écarté pour d'obscurs motifs de politique intérieure. Xavier s'étonna tout de même que le *Dankal* ait dû repartir immédiatement après avoir déchargé sa cargaison.

« Je me suis renseigné : les Pèlerins évacuent le chantier de tout le personnel qui n'est pas strictement indispensable, expliqua Valrin. Plusieurs orbiteurs bourrés d'Apôtres des Vangk ont dû rebrousser chemin. Cela facilite la tâche de surveillance et diminue les risques d'attentat. »

Xavier hocha la tête : la plupart des lieux de plaisir avaient été fermés afin d'inciter tous ceux qui ne travaillaient pas en permanence à quitter le chantier. Eux-mêmes logeaient dans une grappe exclusivement occupée par des Pèlerins qui gardaient un œil sur eux, même s'ils avaient reçu la consigne d'interférer le moins possible. Les conapts étaient exigus, rudimentaires et mal entretenus. Les sanitaires et le mobilier étaient fixés à des racks crasseux : les grappes n'étaient guère plus que des dortoirs. Sur les conseils du service de sécurité, ils en changeaient tous les jours, et un inspecteur bardé d'appareils de détection venait vérifier que le conapt qu'ils choisissaient n'avait pas été piégé. Des calmars patrouillaient à l'extérieur de la grappe dans des harnais de propulsion adaptés à leur morphologie, afin de prévenir toute attaque par un drone détourné. Néanmoins, une tentative d'assassinat par une taupe

était toujours envisageable : le chantier grouillait d'agents des multinationales et Valrin passait ses journées avec les hommes du service de sécurité à les traquer sans relâche. Il n'avait pas de titre officiel dans le service de sécurité, mais avait accès à tous les dossiers confidentiels. On murmurait qu'il avait déjà démasqué et fait expulser deux espions de la KAY. Peut-être même les avait-il exécutés... Il rabroua Xavier quand celui-ci tenta d'avoir des éclaircissements à ce sujet.

Un soir, comme ils attendaient à la porte de leurs conapts que l'agent de la sécurité ait fini de vérifier qu'ils ne présentaient aucun danger, Xavier se lança :

« Pourquoi restes-tu ici avec nous ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu veux toujours abattre la KAY...

— Oui.

— Dans ce cas, pourquoi nous accompagnes-tu dans un voyage de deux ans ?

— Peut-être que j'ai décidé de profiter de la célébrité : après tout, nous voilà des personnages historiques pour les Pèlerins...

— Réponds sérieusement.

— Tu essaies de me décourager ? » demanda Valrin en retour.

Cette question troubla Xavier qui balbutia, incapable de répondre. L'agent sortit et leur annonça que les conapts étaient sécurisés. Puis il s'en alla.

« Ce que Xavier veut dire, reprit doucement Jana, c'est qu'il s'inquiète beaucoup pour toi. »

Valrin éclata de rire.

« S'inquiéter ? Tu n'as pas à t'inquiéter. J'ai tenu en échec la KAY jusqu'à présent. Je vais faire le voyage avec vous, car nos ennemis parviendront sûrement à introduire un espion parmi l'équipage ou les scientifiques embarqués. Tant que tu es vivante, Jana, ma vengeance va son train.

— Que feras-tu une fois que nous serons arrivés à Alioculus ?

— Si les Pèlerins ont raison et que tu réactives la Porte, la défaite de la KAY sera totale. Son pouvoir ne pèsera plus bien lourd et son bureau deviendra alors vulnérable. Je poursuivrai les responsables un par un et je les éliminerai.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Cela prendra un peu plus de temps, voilà tout. »

L'énergie qui émanait de ses paroles était telle que Jana recula. Valrin sourit.

« Tu vois ? C'est exactement l'effet que j'ai sur le bureau de la KAY. La peur. »

Xavier eut une mimique interrogative.

« Je les tiens au courant de la situation, consentit à révéler son ami. Je leur envoie régulièrement des rapports – quand je démasque un de leurs espions, par exemple. J'ai demandé à Admani, l'IA qui travaille pour moi, de localiser les membres officiels du bureau. Il y en a une soixantaine. Après réception de mes rapports, un certain nombre d'entre eux ont changé de planète ou ont engagé des gardes du corps privés. Ceux-là sont en tête de ma liste.

— Nous leur avons ravi Jana. Et, vis-à-vis de l'Eborn, ils ont perdu la face. Tu as déjà gagné.

— Tant qu'il restera un membre de leur bureau en vie, ma victoire ne sera pas complète.

— Bon sang, tu ne pourras pas éternellement passer entre les mailles du filet ! éclata Xavier. Tu en tueras peut-être deux ou trois, puis ils t'auront. Pourquoi t'acharnes-tu ? »

Son compagnon inspira avant de continuer.

« Imagine que je te demande d'arrêter de respirer. Eh bien, c'est pareil. Maintenant, foutez-moi la paix ! »

Il s'engouffra dans son conapt et tira violemment la porte derrière lui.

« J'aurais cru que le temps atténuerait sa haine, murmura-t-elle en contemplant la porte close qui vibrait encore.

— Moi aussi, répondit sombrement Xavier. Mais c'est tout le contraire. C'est la haine qui le fait tenir debout, tout comme une moelle épinière. Tout le reste s'est atrophié.

— Il est toujours ton ami. »

Xavier eut un sourire amer.

« Oui. Bien malgré moi.

— Que comptes-tu faire ?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut que je l'aide. »

Mais il savait aussi que c'était un morceau trop gros pour lui. Jana se mordit les lèvres. Instinctivement, elle baissa le ton lorsqu'elle répondit :

« L'unique moyen de l'aider, c'est de l'empêcher d'accomplir sa vengeance. Il te tuera si tu tentes quelque chose dans ce sens. »

Dès qu'il fut seul dans sa chambre, Valrin s'effondra sur son lit. Il avait hâte de sombrer dans le sommeil et de se retrouver le lendemain matin pour poursuivre sa tâche. Dormir n'était pour lui qu'une perte de temps. Il lui arrivait d'avoir des insomnies ; il en profitait alors pour passer en revue les dossiers que la sécurité tenait à sa disposition. Il le faisait avec l'efficacité et l'absence d'émotion d'une machine, et cela avait déjà porté ses fruits : il avait mis hors d'état de nuire quelques espions, au terme d'interrogatoires serrés. Il avait atteint une partie de son but : la KAY le craignait à présent. Mais comme il l'avait dit à Xavier, ce n'était pas assez. Il devait les tuer tous. Curieusement, à mesure qu'il progressait vers ce but, il se sentait se vider lentement de l'intérieur. Aussi évitait-il d'y penser.

Cette nuit-là, il fit un rêve étrange.

Il était sur Hursa. Les membres du bureau de la KAY se terraient au sein de la faune et de la flore toxiques. Il devait les trouver et les abattre. Il marchait à travers une futaie de plantes aiguës comme des rasoirs, qui lui découpaient les mollets en fines lanières. Cela n'éveillait qu'un écho de douleur, aussitôt absorbé par une créature blanchâtre et insipide qui nichait tout au fond de lui. Cette créature hurlait, mais Valrin était trop occupé à chercher ses proies pour s'en inquiéter. Puis, sans crier gare, les choses étaient sur lui. C'étaient des rampeurs, des prédateurs en forme d'étoiles. Mais ceux-là étaient mous, dépourvus de force, de sorte que Valrin n'avait aucun mal à les écraser sous ses bottes. Il les saisissait à pleines mains et les déchirait comme du vieux carton. Au creux des étoiles de chair se nichait un visage anonyme décoloré par la terreur. Valrin les déchirait et les écrasait jusqu'à les réduire en pulpe. Plus il en écrasait, plus il en venait, grouillant sur le sol et se montant les

uns sur les autres. La pulpe atteignait ses chevilles et ne cessait de monter, dissolvant peu à peu le décor. Le flot noir et poisseux noyait les rampeurs qui fuyaient devant lui. Valrin piocha un rampeur au hasard et commença à lui arracher les bras ; le visage qu'il avait sous les yeux le suppliait dans une langue qu'il ne comprenait pas. Ses traits disaient quelque chose à Valrin... Soudain, il le reconnut : c'était Xavier. Ses lèvres s'entrouvrirent et vomirent un flot de sang noir.

« *Pourquoi ne m'as-tu pas écouté ?* demanda-t-il, à l'agonie.

— *Je ne comprenais pas ce que tu disais !* plaida Valrin.

— *Alors pourquoi m'as-tu répondu ?* »

Alors il fondit en un magma noir qui s'écoula dans la glu qui montait de toute part. La forêt avait été absorbée. Valrin se retrouva submergé. Mais il ne se noya pas car il *était* la mer noire qui tuait ses ennemis en les engloutissant, les assimilant à sa masse. Et, en même temps, chacune de ses fibres ressentait leur étouffement.

Il se réveilla baigné de sueur. Et, dans l'instant même, comme des dizaines de fois auparavant, son rêve s'effaça.

L'imminence du départ plongeait les Pèlerins dans une excitation mêlée d'angoisse : l'équipage du *Vasimar* commençait à embarquer, multipliant les problèmes de sécurité. Il y avait environ la moitié de Pèlerins, l'autre étant composée de scientifiques mandatés par des instituts de recherche dont la plupart étaient des filiales de multinationales. Il fallait aussi prendre en compte l'énorme couverture médiatique qui attirait les journalistes des quatre coins de l'univers. Un contrôle absolu était impossible, aussi Valrin avait-il insisté auprès des services de sécurité pour qu'ils se concentrent sur l'infiltration d'armes et de poisons. Là encore, il y avait peu de chances pour qu'ils parviennent à tout intercepter. Le seul moyen efficace de protéger Jana était de l'isoler dans un quartier du *Vasimar* inaccessible aux autres passagers ; l'eau, l'air et la nourriture seraient traités séparément.

Valrin et ses compagnons venaient de quitter la grappe qui les hébergeait depuis presque un mois. Un module de liaison les emmenait jusqu'à la passerelle d'accès au *Vasimar*. La poussée

constante du vaisseau géant lui conférerait une force d'inertie donnant l'illusion aux passagers d'être plongés dans un champ de pesanteur d'un g et deux dixièmes pendant tout le voyage, en accélération comme en décélération. Les compartiments non habités abritaient les hydroponiques, les usines vivrières ainsi que le fret : pour l'essentiel, des denrées et des médicaments destinés à secourir les naufragés d'Alioculus.

« Le voyage va durer deux ans, alors autant ne pas se faire d'illusions, rappela Valrin. Un agent envoyé pour assassiner Jana aura tout le temps de préparer son coup. Il nous faudra être vigilants en permanence.

— Tu veux dire que nous devons attendre d'être attaqués ? demanda Jana.

— Je pense qu'on essaiera de se débarrasser de nous trois en même temps. »

Il ne pouvait ou ne voulait pas en dire plus.

Ils accostèrent à une nacelle d'appontage située entre deux compartiments cylindriques. Un homme en uniforme blanc les accueillit à leur débarquement et les conduisit à leurs quartiers. Il s'agissait du capitaine, un révérend du nom de Lowall. Pour le moment, l'impesanteur régnait et ils devaient s'accrocher à des poignées disposées un peu partout. Leur poids reviendrait quand le *Vasimar* commencerait à accélérer, expliqua Lowall, ajoutant que le départ était prévu pour le lendemain.

Leurs appartements étaient spacieux et luxueusement équipés. Lorsqu'ils étaient arrivés sur le chantier, Xavier avait demandé aux Pèlerins de ne pas bénéficier de traitement de faveur. Manifestement, on ne l'avait pas écouté... mais il était loin de s'en plaindre. Les chambres étaient pourvues d'écrans muraux et de diffuseurs de parfums permettant de recréer des ambiances à volonté, mais Valrin mit tout de suite les diffuseurs aérosol hors service : ce genre d'installation pouvait être piraté. Ils occupaient un niveau entier, séparé des autres par un sas. Cela ne voulait pas dire qu'ils n'auraient aucun contact. Mais l'accès serait interdit à tout visiteur susceptible de laisser une microbombe ou d'empoisonner leurs aliments. Toutes les chambres communiquaient. Des capteurs avaient été posés partout, même dans les parties privatives. Valrin ignorait si

toutes ces précautions seraient d'une quelconque efficacité face aux armures furtives qui ne cessaient de s'améliorer. Mais il ne voyait pas comment quelqu'un pourrait en introduire une à bord.

« Et ça ne t'angoisse pas ? demanda Xavier lorsqu'il l'en avertit.

— Si cela doit se produire, cela se produira. Pourquoi est-ce que je m'angoisserais ? Le moment venu, j'agirai. Jusque-là, inutile de s'encombrer l'esprit de problèmes théoriques. »

Le départ fut avancé de douze heures, et ils furent cantonnés dans leurs quartiers. Ils n'eurent pas à se boucler sur leurs sièges. L'accélération étant progressive, le *Vasimar* n'atteindrait le 1,2 g nominal qu'au bout de vingt-quatre heures.

Une fête avait été prévue pour célébrer le départ dans la salle de sport d'un niveau inférieur. Lorsque les trois compagnons arrivèrent, les lieux étaient déjà noirs de monde. Des écrans avaient été placardés sur les parois, chacun réglé sur une chaîne info différente ; toutes suivaient le lancement en direct.

Où sont les Pèlerins ? se demanda Xavier en constatant que personne n'arborait de robe blanche. Un buffet avait été dressé contre l'une des parois – qui deviendrait bientôt le sol –, sur des tréteaux fixés et recouverts d'une résille d'impesanteur. Au « plafond », une banderole faseyait doucement. Il était inscrit : DÉPART POUR L'INFINI, et un compte à rebours égrenait les secondes jusqu'à la mise à feu. Plusieurs personnes s'étaient déjà prises dans la bande de tissu et on parlait de la dépendre.

« Tu n'as pas un petit creux ? » demanda Xavier à Jana.

Elle palpa son ventre en souriant.

« Ah, tu entends donc mes gargouillis ? »

Pour toute réponse, il éclata de rire. Il lui prit la main et l'entraîna vers le buffet d'une poussée du pied. Des Pèlerins s'écartèrent devant eux, restant à distance respectueuse. Il était difficile de les distinguer des autres passagers car aucun ne portait de robe blanche.

Xavier repéra Valrin qui se tenait devant une baie ouvrant sur l'espace.

« Je te rejoins tout de suite », dit-il à Jana en lâchant sa main.

Il modifia sa trajectoire et flotta jusqu'à son ami. Celui-ci contemplait les traînées réactives d'un remorqueur qui poussait devant lui un morceau de grappe.

« Le grand démantèlement du chantier se poursuit, dit-il sans se retourner. Bientôt, il n'en restera plus rien. »

Curieusement, ces paroles touchèrent Xavier. Ce démantèlement, c'était comme un décor démonté après une représentation théâtrale qui se serait tenue rien que pour eux... Il toussota.

« Les Pèlerins ont renoncé au port de la robe blanche ? »

Valrin cligna des yeux.

« Oui, les révérends ont décidé cela d'un commun accord, pour éviter les heurts avec les autres passagers.

— Les heurts ?

— Deux ans de voyage, c'est très long. Les frictions personnelles sont inévitables. Les révérends ont voulu éliminer au maximum les facteurs aggravants. Les postes-clés sont déjà tenus par des Pèlerins. Le port de la robe pourrait être perçu comme un signe ostentatoire par les non-Pèlerins, c'est pourquoi les révérends ont décidé de l'abandonner. »

Ses yeux n'avaient pas quitté le remorqueur et sa charge. La foule devenait de plus en plus bruyante, et Xavier constata que la fin du compte à rebours approchait. Il se propulsa vers Jana qui écoutait distraitement un ingénieur très animé.

« ... Du magnétoplasma tourne depuis une douzaine d'heures dans la chambre de confinement pour la poussée initiale, pontifiait-il d'une voix aiguë. Dans exactement trois minutes, la tuyère magnétique les relâchera avec une vitesse d'éjection de... »

Il se perdait dans ses explications, aussi Jana fut-elle soulagée de voir Xavier. Elle l'attrapa par le bras et l'attira devant le buffet, s'excusant auprès de l'ingénieur qui commençait à bafouiller.

« Tu me sauves la vie », souffla-t-elle à l'oreille de son compagnon.

Les convives s'étaient rassemblés sur le « sol ». Un certain nombre d'entre eux rythmaient le compte à rebours par des applaudissements cadencés.

Lorsqu'il arriva à son terme, Valrin les rejoignit.

« Ça a commencé, murmura-t-il, une poignée de secondes avant que quelqu'un ne s'exclame :

— Ça y est, je sens la poussée ! »

Des applaudissements frénétiques se répercutèrent dans la salle. Quelques-uns lancèrent des couverts ou des gobelets vides dans les airs. Chacun put voir la vitesse des objets décroître à mesure que la pesanteur augmentait...

Puis, d'un même mouvement, les regards se portèrent en direction de la baie d'observation. Le globe gazeux de Moire basculait lentement. Le déplacement était tout juste perceptible, mais il existait.

Un silence chargé d'émotions tomba sur l'assemblée. Le moment était historique, aucun voyage n'avait jamais été destiné à durer aussi longtemps. Pendant deux ans, ils allaient être coupés de tout. Les colonies vivant en conditions extrêmes sur des mondes en cours de terraformation connaissaient parfois un isolement physique plus grand, mais elles pouvaient communiquer avec l'extérieur. Le cordon ombilical de données informatiques du *Vasimar* allait bientôt s'amincir, cisailé par le décalage relativiste, puis se rompre au bout d'un mois ou deux. Xavier eut le vertige à cette idée. Il fixa l'écran le plus proche. Un pinceau de plasma d'un jaune évanescent jaillissait de la tuyère, aussi long que le vaisseau lui-même.

La pesanteur atteignit un palier d'une demi-gravité. Quelqu'un annonça qu'il allait en être ainsi pendant douze heures, avant le prochain palier de 0,9 g. Puis, d'ici trois jours, la poussée définitive serait appliquée, à 1,2 g. Xavier regarda autour de lui. La gravité avait donné un sens à la salle : ce n'étaient plus de simples parois mais un sol, des murs et un plafond.

Par jeu, les gens qui se trouvaient les plus près des murs arrachaient les poignées d'impesanteur et les exhibaient comme des trophées. Parmi eux, Xavier repéra une silhouette blonde et menue. Nylie, la jeune femme de la sécurité qui les avait guidés jusqu'à leur grappe la première fois. Lorsqu'elle l'aperçut à son tour, il lui fit signe d'approcher.

« Nylie, dit-il en lui enveloppant chaleureusement la main dans les siennes. J'ignorais que tu étais sur ce vaisseau. »

Elle eut un sourire crispé.

« Eh oui, moi aussi je suis du voyage. En tant que biologiste. Je ne vous l'avais pas dit ?

— Non.

— Je suis désolée.

— Tu n'as pas à l'être, la rassura Jana. Je suis heureuse de voir enfin une tête connue sur ce grand vaisseau. J'espère que nous nous reverrons souvent. »

Nylie baissa les yeux.

« La consigne nous a été transmise d'interagir le moins possible avec vous. Question de sécurité...

— Nous nous chargeons nous-mêmes de notre sécurité, intervint Valrin qui arrivait.

— Bonjour », dit simplement Nylie.

Valrin s'inclina, et les joues de Nylie rosirent imperceptiblement.

CHAPITRE XXIV

AL'ORIGINE d'Alioculus était un système binaire : une étoile de trente masses solaires accouplée à une autre de sept masses solaires. Quand les réactions nucléaires s'étaient éteintes au cœur de l'étoile la plus massive, l'équilibre entre pression interne et force gravitationnelle s'était rompu. Plus rien n'avait enrayé la contraction du cœur et, lorsque son rayon était passé sous la valeur critique de Schwarzschild, il s'était mué en un trou noir à jamais enfoui en deçà de l'horizon des événements. En principe, aucune Porte de Vangk n'aurait dû se trouver à proximité : en arrachant de la matière à leur compagnon, les trous noirs des systèmes binaires projetaient un flux intense de rayons X tournant autour d'un axe constitué de deux jets de plasma qui s'élevaient à chaque pôle. Rien ne pouvait subsister alentour. Voilà ce qui aurait dû se passer pour Alioculus X2... si la seconde étoile ne s'était pas effondrée à son tour, vingt millions d'années plus tard ; la déchéance de cette dernière s'était arrêtée au stade de la naine blanche, un caillot de matière dégénérée n'émettant plus qu'un pâle rayonnement. Après son effondrement, les jets polaires du trou noir avaient tari et l'activité de particules superénergétiques s'était réduite à presque rien. À présent, Alioculus X2 était un trou noir dormant de cinq masses solaires. Il ne dévorait plus de matière, permettant à la configuration des Trois Portes d'exister.

Assis en tailleur sur son lit, Xavier arrêta sa lecture et demanda à l'ordinateur d'afficher sur le mur de sa chambre un cliché des environs du trou noir, pris des Trois Portes et réalisé en spectre normal. Il l'avait chargé à partir d'une banque

d'images des téléthèques un an plus tôt, c'est-à-dire peu avant que la liaison ne soit coupée à cause de la vitesse du *Vasimar*. Après treize mois d'accélération, le vaisseau voguait à neuf centièmes de *c*. Il s'était retourné et avait commencé à décélérer. Le jet de plasma, dorénavant dirigé vers l'avant, servait de bouclier au vaisseau, de sorte qu'on avait pu larguer celui-ci, allégeant notablement la masse. Valrin avait soulevé le fait que, s'ils ne parvenaient à réactiver aucune des Trois Portes, ils seraient contraints de faire le voyage de retour par le même chemin. On lui avait rétorqué que cela avait été pris en compte : il y avait assez de métal sur place pour fabriquer un nouveau bouclier.

Il n'y avait eu à bord ni avarie ni accident, tout juste un incident qui avait nécessité le remplacement d'une pièce secondaire du générateur. On n'avait même pas eu à couper le flux de magnétoplasma.

La résolution de l'image était assez fine pour faire scintiller la myriade d'étoiles du ciel galactique. Le trou noir était bien entendu invisible, mais, reliquat du disque d'accrétion, un mince anneau luminescent entourait un minuscule point rougeâtre : la bulle photonique marquant l'horizon événementiel, là où les courbes géodésiques de l'espace-temps s'enfonçaient en tourbillonnant vers la singularité. Autour de l'ogre, la trame spatiale était si perturbée qu'elle induisait des échos visuels et étirait les étoiles d'arrière-plan en ovales lumineux. La naine blanche, qui orbitait autour de lui sur une période de deux jours, était sans doute l'un de ces ovales.

Xavier déplaça ses jambes engourdis. Il n'aurait jamais cru pouvoir s'intéresser un jour aux trous noirs. Au début, il n'avait fait que se renseigner sur leur objectif, et tout de suite le sujet l'avait captivé. Ce trou noir n'avait rien d'exceptionnel, il y en avait des myriades comme lui à travers la galaxie. Cependant les Portes de Vangk ouvrant à moins d'une unité astronomique d'un trou noir étaient rarissimes, aussi Alioculus X2 avait-il suscité une littérature abondante – sans compter les spéculations quant à ses liens éventuels avec les Portes. Certains Pèlerins faisaient la relation entre le corps du Vangk et le trou noir à proximité : selon eux, les Vangk avaient utilisé la

singularité pour disparaître de cet univers, et le champ de gravité extrême du trou noir rendait les Trois Portes spéciales, leur permettant d'ouvrir sur de nouvelles destinations. Avant l'attentat contre la Porte, ils y avaient envoyé des dizaines de sondes, sans aucun succès.

La porte coulisssa, laissant entrer Jana. D'une main énergique, la jeune femme était en train d'ébouriffer ses cheveux mouillés : elle revenait de la piscine. Ces derniers temps, elle et Xavier se voyaient moins pendant la journée, mais il lui arrivait de passer une nuit complète avec lui.

Elle sourit en voyant le fond étoilé sur les murs.

« Ah, Alioculus... Finalement, tu t'y es mis.

— Je ne voulais pas mourir idiot », plaisanta-t-il. Soudain, il mit la main devant sa bouche. « Mais j'y pense, cela te rappelle peut-être de mauvais souvenirs. C'est là que la KAY t'a kidnappée. Si ça te gêne, je l'enlève tout de suite. »

Elle secoua la tête en riant.

« Pas du tout. Tu as vu les images réalisées à partir des mesures des détecteurs d'ondes gravitationnelles que le trou noir génère en vibrant ?

— Elles sont magnifiques, mais elles ressemblent trop à des modélisations informatiques.

— Tu as raison. Et ton image est superbe. Moins sinistre en tout cas que la décoration de la chambre de Valrin. »

Xavier ne put s'empêcher de grimacer. Une fois, il était entré chez Valrin et avait vu la mosaïque de portraits sur les écrans muraux. Certains étaient des clichés d'hologrammes d'identité qui tournaient sur eux-mêmes ; d'autres provenaient de documents internes arborant le logo de la KAY.

« Soixante-quatre en tout, avait annoncé Valrin.

— Ce sont... ce sont tes cibles ?

— Mes cibles prioritaires, oui. »

Xavier avait senti sa nuque se hérissier.

« Combien étaient réellement au courant de ce qui t'est arrivé ? avait-il demandé d'une voix rauque.

— Tous sont coupables », avait déclaré Valrin.

Il était allé jusqu'à un écran, avait caressé la joue d'une femme au visage doux.

« Celle-là... son prénom est Valeriane. Elle a quarante-sept ans et trois enfants en pension dans une école huppée sur une planète de la Ceinture. Elle communique tous les jours avec eux via les canaux des téléthèques. »

Ses lèvres s'étaient crispées.

« Elle les aime beaucoup. C'est sans doute pour eux qu'elle occupe ce poste à la KAY.

— Pourquoi me dis-tu tout cela ?

— Tu ne le devines pas ? »

Xavier avait secoué la tête, de plus en plus mal à l'aise.

« Je les connais tous par cœur, expliqua Valrin. Je sais ce qu'ils sont. Des personnes ordinaires. Pas des monstres. Cette Valeriane adore ses gosses... et c'est peut-être elle qui a signé mon arrêt de mort, sans même y prêter attention. Elle a peut-être ordonné qu'on me dépèce vif pour mériter le salaire qui a permis à ses adorables gosses d'aller une année de plus en pension. Quand j'ai ouvert son dossier, la question que je me suis posée n'a pas été si je devais ou non la laisser vivre. La question a été de savoir si je devais aussi tuer ses enfants ou non. »

Un long moment avait passé. Valrin avait ajouté d'une voix douce :

« Quand nous étions au chantier de Moire, j'ai interrogé un agent de la KAY. J'ai exhibé devant lui un médikit en lui décrivant ce qui l'attendait s'il ne parlait pas.

— Ce qui l'attendait...

— Je lui ai décrit ce que, moi, j'ai subi. »

Valrin avait contemplé Xavier qui serrait les poings sans même s'en rendre compte.

« Il a essayé de m'amadouer en me disant que j'étais pire que mes bourreaux. Eux n'étaient pas vraiment conscients du mal qu'ils commettaient par procuration, alors que moi... »

Tu ne l'as pas fait. Dis-moi que tu ne l'as pas fait, s'était répété Xavier.

« Je n'ai pas eu besoin de le torturer, avait continué Valrin. L'agent a répondu à toutes mes questions. Quand je l'ai regardé en face, il a su que mes menaces n'avaient pas été lancées en l'air. Il a vu en quoi je différais de mes bourreaux : eux

s'accommodent de tuer à distance pour leurs intérêts. Ils croient conserver une certaine innocence parce qu'ils n'ont pas le résultat de leurs actes sous les yeux. Mais, moi, j'ai renoncé à toute illusion d'innocence. Cela me permet de regarder dans les yeux ceux que je tue. »

D'un clignement de paupières, Xavier revint au présent.

Le plafonnier venait de palpiter trois fois.

Il mit une bonne seconde à se remémorer qu'il s'agissait du code muet indiquant une intrusion en cours.

Jana s'apprêta à poser une question, mais il lui intima l'ordre de demeurer silencieuse en posant son index sur ses lèvres. Il se dirigea vers une armoire derrière la porte d'entrée, l'ouvrit et en extirpa deux combinaisons renforcées. Il en jeta une à sa compagne et entreprit de revêtir l'autre. Il ignorait s'il s'agissait ou non d'un exercice. Sans doute, songea-t-il : il ne voyait pas comment quelqu'un aurait pu s'introduire ici sans déclencher une multitude d'alarmes.

« Allons à la chambre de Valrin », dit-il à haute voix.

Il rabattit la cagoule transparente de la combinaison ; à sa ceinture pendait un baudrier d'où dépassait la crosse carrée d'un pistolet à induction. Il la saisit, plus pour faire cesser les picotements induits par l'adrénaline au bout de ses doigts que pour se rassurer. Un voyant vert s'alluma au-dessus de la culasse : l'arme l'avait reconnu. Il entrouvrit la porte de la chambre, jeta un coup d'œil dans le couloir. Personne...

« Est-ce bien utile ? » murmura Jana.

Il ignorait si elle faisait référence à l'arme ou à ses velléités d'action. Il leur suffisait d'attendre les renforts. Mais il voulait être sûr que Valrin était sauf. Il préféra ne pas répondre et fit signe à Jana que la voie était libre.

La chambre de Valrin était juste derrière celle de Jana. La porte était entrouverte.

« Valrin ? »

Abandonnant toute prudence, il se rua en avant.

La chambre était dévastée. Dans le mur du fond se découpait un trou circulaire de quarante centimètres de diamètre. Et au centre de la pièce...

D'abord il crut qu'il s'agissait d'un robot exterminateur. C'était humanoïde et ne mesurait guère plus d'un mètre cinquante. Des protubérances et des antennes saillaient de son armure intégrale grise et de son casque opaque – c'était donc un homme ! Il surplombait Valrin, un genou lui écrasant la poitrine. Du sang éclaboussait le sol tout autour. Renversé sur le dos, Valrin luttait pour empêcher son agresseur de lui enfoncer une aiguille dans le cou. L'aiguille laissait dégoutter du poison.

L'agresseur releva la tête juste au moment où Xavier tirait dans son casque. L'impact le fit tressauter. Xavier tira plus bas sans plus de succès – avant de se rappeler qu'il pouvait moduler l'inducteur de son arme afin d'accroître la pénétration. Pendant qu'il procédait, l'homme rétracta l'aiguille dans son poignet tout en dégainant une arme d'un holster d'épaule. Il visa Xavier... D'une violente poussée des jambes, Valrin le déséquilibra. Le tir passa largement au-dessus de sa cible, creusant un énorme trou dans le chambranle.

Xavier tira à nouveau. Cette fois, le casque s'étoila et l'homme recula sous le choc en laissant choir son arme. Se reprenant, il pivota et fonça vers le trou dans le mur du fond.

Dans le couloir retentirent les pas du groupe de sécurité. Xavier demanda à Jana d'aller au-devant d'eux, puis il s'accroupit au pied de Valrin.

« Tu es blessé ?

— Nylie... C'était Nylie, haleta Valrin.

— Nylie ?

— Elle m'a cassé les deux jambes. Ces imbéciles de la sécurité vont la flinguer. Je la veux avant... Toi, tu peux encore la rattraper ! »

Jana revenait, encadrée par deux hommes. Valrin donna un léger coup dans les mollets de Xavier, et celui-ci s'engouffra dans la brèche. Il se retrouva à progresser sur les coudes dans un étroit conduit, une gaine technique qui lui râpait les reins à chaque mouvement de reptation. Sa respiration s'amplifia jusqu'à emplir tout l'espace.

C'est idiot. Au premier embranchement, elle me sèmera. Et si je reste bloqué au fond d'un cul-de-sac...

Il se rappelait dans quelles circonstances il avait revu Nylie. Deux mois après le départ, il avait postulé pour travailler dans les serres hydroponiques du vaisseau. Ils étaient les hôtes des Pèlerins, mais cela ne signifiait pas qu'ils devaient se tourner les pouces... À la vérité, il en avait eu assez de tourner en rond dans leurs quartiers où personne ne venait. Il avait longuement hésité avant d'annoncer sa décision à Jana. Elle l'avait regardé, amusée.

« Pourquoi as-tu l'air embarrassé en me disant cela ?

— Eh bien... je ne voudrais pas te donner l'impression que je me désintéresse de toi. C'est tout le contraire. Et...

— Et tu as eu peur que je désire venir avec toi, n'est-ce pas ? Rassure-toi, je n'ai aucune envie que des Pèlerins s'agenouillent sur mon passage.

— Il y en a qui aimeraient, avait plaisanté Xavier afin de cacher son soulagement. D'ailleurs, les femmes m'offriront peut-être leurs faveurs. Après tout, je couche avec leur sainte préférée ! »

Elle avait embrassé son front dégarni.

« Je ne crains rien de ce côté-là, si tu as foi dans mon courroux au cas où je te découvrirais une liaison. »

Les serres occupaient cinq niveaux. Leur gestion était automatisée afin d'éliminer les erreurs humaines, mais les tâches de ramassage et d'entretien étaient laissées au personnel humain. Xavier avait trouvé un poste au service de contrôle de qualité. Il prélevait des cellules des souches maîtresses et vérifiait leur bonne tenue génétique. C'était une besogne bien en deçà de ses compétences, mais il y puisait un grand contentement. C'était là qu'il avait retrouvé Nylie, vêtue d'un uniforme de la sécurité. Il s'en était étonné : ne leur avait-elle pas dit qu'elle était biologiste ?

« Justement, avait-elle répondu. Quoi de mieux qu'une biologiste pour assurer la sécurité des serres ?

— Biologiste, spécialiste en sécurité, Pèlerin... Tu cumules beaucoup d'activités, Nylie. »

Elle avait eu un sourire contrit.

« La foi qui m'anime n'est pas une simple activité. Elle fait partie de moi comme tes jambes ou ton foie font partie de toi. Elle est aussi naturelle que le fait d'appartenir à l'humanité. »

Xavier n'avait pas relevé que beaucoup de posthumains estimaient ne plus appartenir à l'humanité et que sa foi n'avait peut-être rien d'universel.

« C'est tout de même une démarche spirituelle, avait-il souligné.

— J'étais sans doute prédestinée à devenir Pèlerin, avait-elle avoué. Je suis née dans une colonie profondément croyante. Deux de mes frères sont entrés dans les ordres quand j'étais adolescente. Ce n'étaient pas des Apôtres des Vangk, ils y étaient même hostiles. Ma famille m'a chassée au moment où je me suis officiellement convertie. Leur rejet m'a mortifiée, mais elle n'a pas affaibli ma foi, bien au contraire. Je l'ai vécu comme une épreuve à surmonter. J'ai suivi des études de biologie appliquée à la terraformation. Grâce à elles, j'ai pu monter en orbite, où j'ai rencontré d'autres Apôtres. Je me suis mariée avec l'un d'eux, mais nous avons rompu.

— Je suis désolé.

— Il n'y a pas de regret à avoir. Sa foi n'était pas aussi forte que la mienne. Lorsque le corps du Vangk a été trouvé, il a refusé de m'accompagner. »

Il l'avait invitée à dîner dans leur niveau. Peu après, Valrin et elle avaient eu une liaison. Mais cela n'avait pas duré.

Une lueur rougeâtre attira l'attention de Xavier. Il se hâta. Il n'espérait plus débusquer Nylie, seulement sortir de là.

La lueur provenait d'un couloir éclairé par une veilleuse. La galerie se poursuivait, mais, au niveau du couloir, la grille avait été retirée. Xavier entendit un bruit mat, comme un casque heurtant le sol. Il se fit aussi silencieux que possible.

Il déboucha dans le couloir. Nylie s'était entièrement dévêtue de son armure et de la combinaison anti-infrarouge qu'elle portait en dessous. Une fumée urticante montait du tas en grésillant : la jeune femme avait dû vaporiser dessus un puissant corrosif. Elle s'acharnait à présent contre une porte de sas qui restait obstinément close. Xavier s'extirpa de la gaine, se releva et pointa son pistolet à induction, l'index sur la détente.

« Pas un geste, Nylie. »

Elle se retourna comme si on l'avait piquée. Dès qu'elle le vit, ses épaules s'affaissèrent. Xavier n'abaissa pas pour autant son pistolet : cinq minutes plus tôt, elle avait tenté de le tuer et pouvait ne pas avoir renoncé à ce projet. L'instinct lui soufflait de lui tirer dans les jambes pour l'immobiliser. Mais c'était inutile : si la porte était fermée, c'est qu'on l'avait bloquée. Nylie était acculée. Et puis il savait qu'il ne tirerait pas sur elle à moins d'être directement menacé.

« Tu n'as aucune chance, dans quelques instants ils seront là, dit-il. Et le plus important, c'est qu'on sait qui tu es. Valrin t'a reconnue. Le vaisseau n'est plus qu'un piège pour toi. »

Contre toute attente, elle sourit.

« Oh, je ne m'enfuyais pas pour survivre, juste pour avoir le temps d'effacer quelques traces. Mais c'est inutile, au fond. L'opération est avortée. Ce pétocard de Pavelic n'osera rien faire contre votre protégée.

— C'est lui qui t'a fourni ton armure furtive ?

— Non. J'ai récupéré l'armure dans la pièce défectueuse qu'on a retirée il y a deux mois. Pavelic m'a trafiqué le système nerveux pour me permettre de passer certains de vos détecteurs... Il faut croire que ça n'a pas suffi.

— Pourquoi me livres-tu son nom ?

— Ce n'est qu'un mercenaire, un mécréant. À cause de la sale réputation de Valrin, son prix a été exorbitant. Il est juste qu'il trinque lui aussi.

— Et toi, combien la KAY t'a-t-elle payée ? »

Elle éclata de rire. La porte laissa passer des clameurs assourdies : ils avaient été localisés. Elle n'en avait plus que pour deux ou trois minutes.

« Tu n'y es pas du tout, lança-t-elle. Je n'ai pas agi pour l'argent. La KAY a rendu cela possible en m'en donnant les moyens matériels. Elle a même offert une prime pour la tête de Valrin Hass. Mais c'est la foi qui m'a poussée.

— La foi ? Tu t'es présentée comme faisant partie des Pèlerins alors que tu les trahis. Comment une renégate peut-elle invoquer la foi ?

— Je suis une Apôtre des Vangk ! Les Pèlerins ne voient dans les Vangk qu'un moyen d'accéder à une connaissance supérieure. On ne franchit pas les portes du paradis sans y avoir été invité, on ne regarde pas les dieux dans les yeux sans qu'ils vous l'ordonnent. Les Pèlerins offensent ceux qu'ils croient honorer. Ce sont eux les renégats.

— Et Jana est l'instrument qui doit permettre de percer le secret des Vangk, poursuit Xavier à sa place. Bien entendu, ça n'a pas dû plaire aux tenants d'une réelle divinité des Vangk. Rendre une abstraction réelle est peut-être le pire des péchés... En conséquence, vous avez décidé de supprimer l'instrument. Mais n'êtes-vous pas aussi présomptueux que vos frères ennemis en vous instituant les serviteurs exclusifs de la volonté divine ? Après tout, vous pourriez considérer l'affection génétique de Jana comme un signe divin, une invite.

— Jana a souillé le corps du Vangk en le touchant. Elle en supportera à jamais l'infamie. »

Toute l'exécration que Jana et lui inspiraient à la jeune fanatique transparaissait dans son regard, et une onde glacée traversa les os de Xavier. La brève liaison qu'elle avait eue avec Valrin au début du voyage prenait son véritable sens : le seul moyen pour elle de tester le système de sécurité du niveau confiné. Xavier s'aperçut qu'il ne pouvait en vouloir à Nylie. Il avait sous les yeux le revers du statut particulier de Jana. Pour les Pèlerins, elle était presque une sainte. Pour la faction la plus radicalement opposée, à laquelle appartenait Nylie, elle ne pouvait être qu'un démon... La KAY n'avait pas dû avoir à la pousser beaucoup. Mais la multimondiale avait probablement abattu là sa dernière carte.

Le bruit de libération de la clenche électromagnétique fit sursauter Nylie. Elle recula vers le mur.

« Reste où tu es », la somma Xavier.

Elle sourit à nouveau.

« Je pourrais te tuer avant qu'ils n'arrivent, mais je n'en ferai rien. Je te laisse à ton destin de damné. Quant à moi, je rejoins le peuple des Vangk. »

Elle déglutit tandis qu'un groupe armé surgissait par la porte.

« Restez en arrière, Xavier Ekhoud ! » lança l'un des gardes de sécurité.

Nylie glissa le long du mur. Ses yeux ne cillaient plus. L'homme brandit un long bâton dans sa direction, lui effleura le torse. Une secousse... Elle demeura sans réaction, un sourire vide plaqué sur le visage. Le garde soupira puis se tourna vers Xavier.

« Vous avez eu le temps de discuter avec elle ? » demanda-t-il abruptement.

Xavier secoua la tête d'un air absent.

« Je n'ai pas eu le temps. Non, désolé. »

CHAPITRE XXV

DEPUIS plusieurs jours, Jana dormait mal.

Le *Vasimar* avait atteint le seuil à partir duquel ses passagers pouvaient correspondre avec Alioculus sans souffrir d'effets relativistes. Le décalage dû à la distance que parcourait le faisceau de communication était encore gênant pour une conversation, mais l'échange de données était possible, et les rapports se succédaient : les naufragés étaient isolés depuis sept ans, mais l'expédition de secours avait ravivé l'espoir, de sorte qu'il n'y avait eu aucun suicide à déplorer au cours des deux dernières années. La station de recherche Wheeler avait été convertie en unité de survie, avec l'aide des quatorze orbiteurs qui se trouvaient dans le système.

Xavier regardait s'agiter Jana dans son sommeil, les rares fois où elle consentait à partager sa couche. Son repos à lui aussi était perturbé. Il voyait croître son inquiétude à mesure qu'approchait l'échéance, comme si le trou noir d'Alioculus, tapi dans le vide sidéral telle une araignée au centre de sa toile, allait la dévorer.

Au cours du dernier mois de voyage, il avait tenté à plusieurs reprises de la faire parler, mais elle était demeurée réticente. Elle ne sortait plus de leur niveau, refusant de se mêler aux Pèlerins. Finalement, elle craqua.

« Toute ma raison me dicte que je ne risque rien à toucher le fragment du corps du Vangk. Il ne se passera rien... Mais la première fois, il n'aurait rien dû se passer non plus. La vérité est que j'ai une frousse mortelle de ce truc. »

Xavier lui caressa les cheveux. Il se sentait démuni, peut-être parce qu'il était tout aussi terrifié qu'elle. *La face sombre de l'amour*, pensa-t-il.

« J'aurais peur moi aussi, dit-il. Plus que toi, sans doute. » Elle eut un rire forcé.

« Oui, mais là ce serait normal : les hommes sont si lâches. » Elle passa une main nerveuse dans sa chevelure défaite et baissa les yeux.

« Excuse-moi. Je ne devrais pas dire ça. Surtout à toi qui... » Il lui mit un doigt sur les lèvres.

« Je sais. De plus, c'est toi qui as raison. Sans Valrin, j'ignore si j'aurais eu l'audace de me lancer dans cette aventure. » Il soupira. « Dès que nous serons arrivés à la station Wheeler, tu iras toucher la relique des Pèlerins, il ne se passera rien, et ils nous ficheront la paix. »

Elle sourit, faisant semblant d'ignorer le doute qui l'habitait lui aussi.

Heureusement, le voyage touchait à sa fin. Une atmosphère de fête régnait à bord : ils étaient les premiers êtres humains à avoir parcouru deux mois-lumière par l'espace conventionnel. C'étaient des pionniers, et la plupart des Pèlerins étaient persuadés d'avoir marché dans le sillon même que les Vangk avaient creusé, cent mille ans plus tôt, quand ils avaient déposé leurs Portes aux quatre coins de la galaxie.

L'attraction du système d'Alioculus commença à se faire ressentir. Au milieu du ciel, à trois quarts d'unité astronomique, se trouvait le trou noir autour duquel tournait son compagnon, sphère blême de matière ultra dense. Xavier fut stupéfait de voir le point se déplacer à vue d'œil. Jana lui expliqua que les neuf millions de kilomètres de séparation orbitale conféraient à la naine blanche la vitesse énorme de trois cent mille mètres à la seconde. Un jour, elle tomberait au fond du tourbillon infernal d'espace-temps distendu, s'aplatirait comme une galette avant de disparaître dans un ultime flash électromagnétique.

Le *Vasimar* effectua son dernier retournement puis se plaça en microgravité, approchant la station Wheeler à vitesse réduite. Le télescope du vaisseau était parvenu à la localiser, ils en étaient à quelques jours maintenant. Dans sa chambre en

compagnie de Jana, Xavier avait allumé l'écran mural et sélectionné la chaîne d'infos du bord. Il ressentit un frisson d'effroi et de plaisir mêlés lorsque les trois anneaux des Portes apparurent, tournant avec lenteur autour de la forme étrange qui leur tenait lieu de centre : un assemblage de polyèdres imbriqués les uns dans les autres.

« C'est incroyable... Il est énorme, murmura Xavier, partagé entre des sentiments contraires.

— Trois kilomètres et demi de diamètre dans sa plus grande section », indiqua Jana, à côté de lui.

Elle ne semblait pas ennuyée d'en discuter, au contraire : parler d'autre chose que de ce qui l'attendait.

« Un artefact vangk comme les Portes ? demanda-t-il.

— Pas tout à fait comme les Portes. Ce machin est complètement inerte. Un simple bloc géométrique de carbone pur.

— À quoi est-ce qu'il pouvait bien servir ? »

Elle plissa les lèvres en une moue dubitative.

« Des scientifiques venus observer le trou noir pensaient qu'il serait tout ce qui reste d'une fabrique de Portes de Vangk.

— Les Portes seraient en carbone ?

— Non, ils pensaient aux machines qui auraient construit les Portes. D'après eux, le polyèdre ne serait qu'un amas de déchets compactés. Une fois qu'elles auraient fabriqué les Portes, les machines vangkes se seraient autodétruites ou quelque chose comme ça. Ou bien le carbone serait un résidu du mode de fonctionnement des machines... »

Elle soupira. Puis rit, plus détendue.

« Oui, je sais, c'est idiot. Une vulgaire analogie avec notre cycle respiratoire qui aboutit au rejet du gaz carbonique. En fait, on ignore tout de ce qui a produit ce gigantesque cristal... Mais toutes ces spéculations doivent te paraître ineptes. »

Xavier avait retrouvé une partie de sa bonne humeur. Il lui saisit les mains.

« Je préfère cela au choix de cette pauvre Nylie qui a essayé d'assassiner puis a mis fin à ses jours plutôt que de voir ses croyances infirmées par la réalité. Spéculer est humain, il n'y a

rien de ridicule là-dedans. Le désir de connaissance est peut-être plus important que la connaissance elle-même. »

En ce sens, il se sentait plus proche des Pèlerins. Chercher Dieu, comme ils le faisaient, était très différent de croire en Dieu. Perdu dans sa réflexion, il caressa l'extrémité des doigts fuselés, dépourvus d'ongles, de Jana. Elle le contempla, songeuse.

« Oui... Oui, tu as raison. Je ne dois pas avoir peur de savoir. Savoir... ce sera ma délivrance. »

Tu es déjà délivrée si tu le penses vraiment, songea Xavier.

Lui ne se sentait pas délivré le moins du monde.

Sur l'écran mural, la vue se modifia. À la place du pseudo-astéroïde flottait la station Wheeler. À l'origine, elle avait ressemblé à un champignon au chapeau de deux cents mètres de diamètre, percé de cavités et hérissé de tubes et d'antennes. Mais, lorsque la Porte s'était scellée, il avait fallu l'aménager dans l'unique but de survivre, et les posthumains qui vivaient là avaient greffé à la structure initiale des éléments prélevés sur les orbiteurs présents à ce moment-là. Le résultat était un assemblage hétéroclite de conteneurs cylindriques reconvertis en conapts basse pression, de poches de recyclage à pnéophyte et de volumes aux fonctions moins aisément identifiables.

Une nouvelle émotion serra alors le cœur de Xavier. Il avait sous les yeux la preuve qu'il y avait des êtres humains en vie pour les accueillir ; qu'ils n'avaient pas seulement fait ce voyage pour d'obscur motifs religieux, politiques ou économiques. Des hommes devaient être sauvés.

À nouveau, le plan changea : un module de liaison biscornu faisait route vers eux. Xavier demanda à l'écran de monter le son.

« ... La délégation de peaux-épaisses abordera d'ici sept heures afin de présenter ses respects au capitaine Lowall. Celui-ci a déclaré... »

« Coupe le son », lança Jana à l'écran.

Ils restèrent sans parler. Ils avaient déjà discuté avec un révérend qui leur avait annoncé le déroulement des opérations : la délégation était constituée de Pèlerins et son véritable but était d'apporter un fragment de relique afin que Jana soit mise

en contact avec lui sans tarder. Le révérend leur avait assuré qu'ensuite Jana resterait en liberté. Il lui était seulement demandé de porter un bracelet détecteur à la cheville, analysant divers paramètres métaboliques. Périodiquement, on recueillerait des cellules de peau dont on vérifierait l'ADN-V. Aucune méthode invasive ne lui serait appliquée.

« Rassurez-vous, on ne vous découpera pas en rondelles », avait fait le révérend en riant.

Xavier n'avait pas répondu qu'il était loin d'en être persuadé.

Ils n'assistèrent pas à la réception donnée en l'honneur de la délégation de peaux-épaisses et filmée par la chaîne d'infos. La rencontre devait se faire à l'écart des médias.

La cérémonie fut organisée le lendemain matin dans le laboratoire du *Vasimar*. Xavier et Valrin accompagnaient Jana. Six révérends les attendaient ; quatre étaient des officiers supérieurs. On leur fit revêtir une combinaison pressurisée légère. Les seuls à en être exemptés étaient Jana et le chef de la délégation. Le peau-épaisse les dépassait tous de plus d'une tête. C'était la première fois que Xavier en voyait un en chair et en os. Il n'avait jamais interrogé Jana à leur sujet et avait même ignoré jusqu'à cet instant que ces individus pouvaient supporter la pression atmosphérique. Le peau-épaisse se présenta d'une voix grave. Il s'appelait Ul Sax et dirigeait un clan d'ouvriers de chantiers spationavals. Il aurait facilement pesé cent quatre-vingts kilos en gravité normale. Son surépiderme gris nervuré de bleu foncé le recouvrait telle une combinaison intégrale, jusqu'à son visage aux méplats accusés et aux traits mongoloïdes. Seuls les yeux, qui n'avaient jamais pu être adaptés aux terribles contraintes de l'espace, avaient été remplacés par des prothèses en métal. Les globes à facettes argentées fixaient Jana d'un regard morne et glacé. Une sorte de valve s'accrochait, bijou insolite, sur sa carotide.

Ils avancèrent. Jana enfonça ses doigts dans le bras de Xavier. Celui-ci suivit son regard jusqu'à une table roulante en aluminium qui occupait le centre de la pièce. La relique reposait sous un globe en verre.

« Le voilà », dit simplement Jana.

C'était une galette d'à peine dix centimètres d'épaisseur pour quinze de diamètre. Elle était compacte et sombre, pareille à du cuir pétrifié. Xavier se demanda comment il était possible d'éprouver une telle dévotion pour un objet inanimé. Et pourtant un sentiment proche du respect l'envahit insidieusement. Cette chose avait flotté depuis des temps immémoriaux dans l'espace, attendant d'être découverte – puis avait délivré son message, quel qu'il soit.

« Allez-y, je vous en prie », fit l'un des révérends.

Les autres avaient joint leurs mains et psalmodiaient une prière sous le regard sarcastique de Valrin. Xavier cligna des yeux. Au cours des dernières heures, sa volonté avait été engourdie, écrasée par un sentiment d'abattement. Et la peur refaisait surface... Il était livide de peur. Tout à coup, la relique devint aussi menaçante qu'une culture de microbes pathogènes. Et si la transformation qui avait commencé à s'opérer en elle se réactivait au contact de la relique ? Si elle se métamorphosait en une créature aussi radicalement étrangère qu'un Vangk ?... Il se rendit compte que ses spéculations ne tenaient pas debout. Ce n'était qu'un délire infirmé par toutes les connaissances qu'il avait acquises en génétique ainsi que par sa propre expérience. D'un seul coup, la peur disparut de son esprit comme une bouteille qu'on débouche. Il sentit le sang affluer de nouveau à son visage.

Il saisit la main de Jana dans la sienne et lui souffla à l'oreille :

« Je suis à tes côtés. Il n'arrivera rien, je te le promets. Donne à ces fous ce qu'ils demandent. Qu'ils nous laissent en paix. »

Elle le regarda. Puis elle sourit et son visage se raffermir. Sans hésiter, elle franchit les quatre pas qui la séparaient de la table, souleva le couvercle de verre et saisit la relique à pleines mains.

Pas d'éclair ni de voix tonnante. Pas de phénomène surnaturel. Nylie serait déçue...

Xavier était surpris par sa propre désinvolture. Voilà, les dés étaient jetés. L'assistance avait les yeux rivés sur Jana qui tenait la relique entre ses paumes, la caressant doucement avec ses pouces.

Un révérend s'inclina, les bras croisés sur la poitrine :

« Grand merci à toi, Jana. Merci pour ton courage. »

Il reprit la relique – lui portait des gants – et la replaça avec un soin dévot sous son bol. Aussitôt, il actionna une petite pompe qui fit le vide à l'intérieur : la relique devait être préservée des agressions de l'air et de l'humidité.

Les révérends se retirèrent l'un après l'autre. Ils invitèrent les trois compagnons à partager un repas. Le capitaine Lowall y assistait, mais pas Ul Sax qui avait dû rejoindre ses compagnons.

Le repas se déroula dans un climat surréaliste : pas un instant la cérémonie à laquelle ils venaient tous de participer ne fut évoquée. C'était comme si ce moment, historique pour les Pèlerins, n'avait jamais eu lieu. Il fut question de l'organisation des secours pour les naufragés. Les années d'isolement avaient dégradé leur environnement, et beaucoup souhaitaient emménager au plus tôt dans le *Vasimar*. Les problèmes logistiques étaient nombreux. Chaque membre d'équipage allait être occupé nuit et jour, les deux semaines à venir.

« Nous pensons que les réfugiés ne représentent aucun danger pour Jana, déclara Lowall. La KAY ne peut pas avoir eu les moyens matériels de soudoyer l'un d'entre eux. La distance entre Alioculus et la Porte de Moire l'en a empêchée. Elle peut encore avoir un espion sur ce vaisseau qui tentera de le faire, mais cela lui prendra des semaines. »

Son ton indiquait qu'il n'y croyait guère, et c'était l'avis de Valrin comme de Xavier. Il se mouilla les lèvres puis se tourna vers Jana.

« Néanmoins, si nous percevons la moindre anomalie chez vous, vous serez consignée dans vos quartiers. »

Elle lança un bref regard à Xavier.

« C'est évident, dit-elle enfin. Je ne prendrais pas le risque de contaminer mes semblables si des ailes ou des pattes venaient à me pousser dans le dos. »

Lowall grimaça un sourire, se forçant à goûter la plaisanterie.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, l'afflux de réfugiés à bord du *Vasimar* les tint occupés. Jana se mêla aux membres d'équipage, heureuse de tromper son angoisse en se noyant dans le travail. Elle n'eut pas à se forcer : il y avait tant à faire

qu'ils n'avaient pas une minute pour penser à eux. Très vite, la cérémonie et ses implications passèrent au second plan.

Douze jours s'écoulèrent ainsi. Valrin ne participait pas à la frénésie ambiante. Patiemment, il mettait au point les plans d'élimination de chacune de ses proies. La seule fois où Xavier alla frapper à sa porte, il passait en revue les moyens qu'il comptait réclamer aux Pèlerins, en paiement de son aide à Jana. Cela représentait des sommes considérables.

« Ils m'aideront, assura Valrin. Ils ne prendront pas le risque de me trahir. »

À l'issue d'une longue journée, Jana trouva Xavier endormi dans sa chambre. Du seuil, elle le contempla qui se retournait dans son sommeil. Elle ne l'avait pas beaucoup vu ces derniers temps. Mais, ce soir, elle avait envie de le serrer à l'étouffer.

Pourquoi l'angoisse est-elle revenue ? se demanda-t-elle. Pourquoi est-ce qu'elle me taraude à nouveau ?

Peut-être parce que, la première fois où elle avait touché le corps du Vangk, il avait fallu une semaine et demie pour que les symptômes se manifestent pleinement puis disparaissent. Elle avait l'impression que, si elle passait ce cap, rien ne l'affecterait plus jamais.

D'ici deux ou trois jours, je n'y penserai plus, se raisonna-t-elle en approchant du lit. Elle tendit une main affectueuse vers lui. L'affection était le sentiment qui prédominait à son égard. Une affection très tendre, qui n'avait rien à voir avec l'aventure tumultueuse qu'était son amitié avec Valrin.

Au début, elle avait été interloquée par l'amour qu'il lui portait. Mais, très vite, elle s'était rendu compte que cet amour ne ressemblait en rien à celui que lui vouaient les Pèlerins. Xavier n'avait jamais essayé de le lui imposer. Il le vivait sans en faire étalage ni revendiquer d'exigences en son nom. Elle avait avant tout estimé sa discrétion. Il avait risqué sa vie pour elle, mais il n'avait espéré en tirer nul avantage. Elle lui avait d'abord accordé son affection. Puis elle avait couché avec lui, sans qu'elle pût dire si son amitié s'était véritablement transmutée en amour... L'affection, elle, était bien réelle.

Ses doigts s'attardèrent sur le front large de son compagnon. Elle ne perçut pas tout de suite le léger son qui bourdonnait à sa cheville.

Les yeux de Xavier s'ouvrirent. Il se dressa sur son séant.

« Excuse-moi, murmura-t-elle, confuse, en retirant sa main. Je ne voulais pas te réveiller.

— Ta cheville... *Lumières !* »

La luminosité ambiante augmenta. Xavier saisit le mollet de Jana et retroussa le pantalon qu'elle avait pris l'habitude de porter pour camoufler le bracelet analyseur.

Une diode rouge clignotait.

CHAPITRE XXVI

« JE L'AI toujours su, disait Jana d'une voix atone. Tout s'est passé exactement comme lors de ma première infection. Je suis revenue dans l'orbite du trou noir. » Ils se trouvaient dans le laboratoire, que les Pèlerins avaient mis en conditions de quarantaine. On leur avait fait revêtir une blouse blanche. Xavier avait dû enfiler un bracelet semblable à celui de Jana. Une équipe de biologistes réduite à cinq Pèlerins s'occupait d'eux, dirigée par un mandarin d'une cinquantaine d'années que Xavier n'avait jamais vu auparavant. Dès qu'ils avaient franchi l'enceinte du laboratoire, l'homme avait ordonné de les séparer. Xavier s'était révolté :

« Si Jana est infectieuse, je suis déjà contaminé. Alors fichez-moi la paix ! »

L'homme avait renouvelé ses objections avec la voix lénifiante d'un médecin s'adressant à un patient récalcitrant. Xavier avait cru qu'il allait en venir aux mains. Valrin avait alors surgi :

« Laissez-le avec Jana, Salmone. C'est ce que stipulait l'accord que nous avons passé avec vous.

— Mais...

— Vous ne voudriez pas remettre cet accord en question, n'est-ce pas ?

— Il faut que j'en réfère à mes supérieurs.

— Référez autant qu'il vous plaira. En attendant, ils restent ensemble. »

Les Pèlerins avaient cédé de mauvaise grâce.

À présent, ils étaient dans une chambre pourvue de deux lits d'examen truffés de scanners. Une glace sans tain couvrait l'un des murs.

« Je l'ai toujours su, dit Jana. Tout s'est passé exactement comme lors de ma première infection. Je suis revenue dans l'orbite du trou noir. »

Xavier essayait vainement de raisonner. L'univers s'était fracturé sous ses yeux. Il aurait voulu protester, lui assurer que rien n'avait été écrit à l'avance. Mais il avait lui-même l'obscur conviction que, quoi qu'il fasse, sa vie avec Jana allait à son terme.

La journée du lendemain n'apporta aucun changement notable. Jana était fatiguée, mais cela pouvait être mis sur le compte des deux semaines de labeur qu'elle venait de passer. Valrin vint les voir. L'équipe de Salmone était en train d'analyser des corpuscules trouvés dans le sang de Jana.

Le surlendemain, Salmone entra dans la chambre, suivi par ses collaborateurs et par Valrin. Xavier tâcha de déchiffrer leur expression. Ils n'avaient pas l'air inquiets. Au contraire, toute leur attitude suggérait le contentement.

« Quel est votre diagnostic ? demanda Jana à brûle-pourpoint.

— D'abord, dit Salmone de sa voix lénifiante, sachez que vous êtes en excellente santé...

— Épargnez-moi ce discours. Qu'avez-vous découvert ? »

Pris de court, Salmone déclara d'un ton plus dur :

« Vous produisez des plasmides, du moins ce qui s'en rapproche le plus du point de vue moléculaire. Vous comprenez de quoi il s'agit ?

— Cela a fait jadis partie de mon travail », répliqua Jana avec tout le mépris dont elle était capable.

Salmone cligna brièvement des yeux, embarrassé.

Xavier savait lui aussi parfaitement ce qu'étaient les plasmides : des molécules d'ADN circulaires produites par la cellule et capables d'autoreproduction. Il en avait utilisé couramment en tant que vecteurs de clonage, car ils contenaient un ou plusieurs gènes.

Jana produit des plasmides. La relique vangke a bien déclenché en elle des processus à l'intérieur de ses cellules infectées.

« Quelles sont leurs caractéristiques ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Ils sont assez petits, quelques centaines de milliers de paires de bases, et formés exclusivement du pseudo-ADN qui a affecté Jana. Leurs brins forment des boucles fermées, sans extrémité libre, comme la plupart des plasmides. C'est pourquoi on leur a donné ce nom, mais on ignore s'ils ont des fonctions virales, toxiques ou cataboliques. À mon avis, il n'y a aucune chance pour ces trois possibilités, car, jusqu'aux plasmides, ils n'ont eu aucune incidence notoire sur le fonctionnement ou la réplication des cellules-hôtes : leur génome est resté parfaitement stable, aucun cancer ne s'est développé.

— Et alors ? Quelles sont vos conclusions ?

— Les séquences de nucléotides vangkes semblent être des versions simplifiées de celles de l'ADN-V. »

Xavier lança un regard soulagé vers Jana. Il avait envie de la prendre dans ses bras. Elle n'était pas dangereuse pour autrui ni pour elle-même, car aucun symptôme ne l'avait affectée. Du moins jusqu'à maintenant. Valrin enchaîna :

« Dans ce cas, à quoi servent-ils ? »

Les yeux de Salmone s'illuminèrent.

« Pendant cinq ans, nous avons vainement tenté de déchiffrer le contenu de l'ADN-V. Nous n'avons rien trouvé car ce n'était pas le message. Le message que nous attendions nous est enfin délivré.

— Le message ?

— La Clé. »

Ce qui explique votre air triomphant de tout à l'heure, songea Xavier.

« Vous avez dit que les plasmides étaient constitués des mêmes bases que l'ADN-V, objecta aussitôt Valrin.

— Oui, mais pas dans cet ordre. L'ADN-V n'est qu'un programme intermédiaire. Sans l'appariement à un ADN humain – celui de Jana en l'occurrence –, il ne signifie rien. Le résultat de ce programme est la production des plasmides après

une seconde exposition à la source. Ce sont eux qui contiennent la Clé.

— Une cellule mise en culture aurait suffi.

— En effet. Les Vangk ont peut-être présumé de notre intelligence. Ils ont pensé que nous comprendrions leur démarche. Ou bien ils l'ont fait sciemment, en gravant leur message dans les tréfonds de notre chair. Si c'est le cas, les symptômes dont a souffert Jana n'ont été qu'un signal d'alarme, un indicateur que le message était en cours d'instruction.

— Pourquoi les Vangk n'ont-ils pas écrit votre fameux message sur les multiples artefacts qu'ils ont laissés à travers l'univers au lieu d'emprunter des moyens aussi tortueux ? » insista Xavier.

Un sourire froid fendit le visage de Salmone.

« Ce qui est tortueux pour vous, *qui ne voyez pas*, est clair pour moi : l'accession à la vraie connaissance n'est pas un chemin facile. En gravant leur message dans le fondement de notre nature, les Vangk ont indiqué clairement que l'humanité est l'espèce qu'ils ont élue ; en chiffrant leur message, ils mettent notre raison à l'épreuve. Les IA que nous avons embarquées dans l'ordinateur du *Vasimar* sont déjà au travail pour élucider le code des plasmides. »

Cela ne manquait pas de logique, réfléchit Xavier : tout comme celle des théologiens des âges sombres, sur le Berceau de jadis, qui voulaient démontrer que l'univers avait le Berceau pour centre.

Une inquiétude plus immédiate le taraudait.

« Combien de temps Jana va-t-elle produire des plasmides ? » interrogea-t-il.

Salmone se mordilla la lèvre.

« Le temps d'épuiser les réserves d'éléments de troisième période stockées dans ses cellules. Elles sont très faibles, par conséquent tout devrait être rentré dans l'ordre dans quelques heures.

— Dans ce cas, son rôle s'achève ici », déclara Xavier d'un ton raffermi.

Salmone détourna les yeux de Jana puis prononça d'une voix sentencieuse :

« Pour nous, Jana restera toujours la première à avoir été touchée par la grâce des Vangk.

— Même si elle ne partage pas vos croyances ?

— Cela n'a rien à voir. Jana, je vous déconseille d'aller vous mêler aux autres passagers avant une bonne semaine. Nous veillerons sur vous en attendant. »

Elle se contenta de hocher la tête. Xavier comprit combien elle était lasse. Il demanda à Valrin de les raccompagner à leurs quartiers.

Elle dormait douze heures par nuit. Chaque jour, elle avait droit à une visite matinale de Salmone. Le Pèlerin confirma l'arrêt des émissions de pseudo-plasmides par son organisme. Du reste, il avait achevé l'analyse : contrairement aux plasmides, les corpuscules génétiques émis par Jana n'avaient aucun pouvoir d'autoréplication, même injectés dans une cellule vivante. Ils étaient inactifs. Il s'agissait bien d'une simple suite de bases.

Un matin, Salmone ne vint pas. Xavier se renseigna par la messagerie du vaisseau. Celle-ci lui indiqua que le révérend était indisponible depuis la veille : il était retenu par une instance extraordinaire qui réunissait tous ses pairs. Xavier laissa un mot, lui demandant de le rappeler dès qu'il serait libre. Puis il alla réveiller Jana qui dormait encore.

« Qu'y a-t-il ? bâilla-t-elle en étirant voluptueusement ses bras.

— Il se passe quelque chose.

— Quoi ?

— Les chefs des Pèlerins sont réunis, sans doute depuis cette nuit. »

Jana s'arrêta en plein bâillement. Elle se prit la tête entre les mains en grimaçant.

« Ils ont trouvé, n'est-ce pas ?

— Trouvé ? »

Elle se pinça rageusement l'avant-bras comme pour en extirper les derniers plasmides qui pouvaient s'y nicher.

« Oh, bon Dieu, Xavier ! Tu ne réalises pas ? Tu as deviné pourtant, sinon tu ne m'aurais pas réveillée. Leurs saloperies d'IA ont déchiffré les pseudo-plasmides.

— Ils ne savent même pas quoi chercher...

— Ils te l'ont dit : ils cherchent la Clé, la vitesse de transfert qui leur permettra de franchir le passage vers le monde des Vangk ! Et peut-être viennent-ils de la trouver. »

Xavier la fixa, ne comprenant pas pour quelle raison elle se mettait dans un état pareil. Ce qui se passait ne les concernait plus.

Mais, au fond, il savait qu'il n'en était rien. Quoi qu'il arrive, ils étaient les premiers concernés.

Tout à coup, l'écran mural émit un son de cloche assourdi, indiquant que quelqu'un cherchait à les joindre. Xavier demanda à une fenêtre vidéo de s'ouvrir.

C'était Salmone. Avant même qu'il n'ait ouvert la bouche, Xavier sut qu'ils avaient réussi.

Son regard se mit en quête de Jana.

Quand il la trouva, le sien le traversa comme s'il n'existait déjà plus.

CHAPITRE XXVII

XAVIER n'aurait su dire exactement à quel moment cette idée lui était venue à l'esprit. Peut-être quand Jana avait posé les yeux sur lui sans que son regard ne s'arrête. Tout de suite, elle s'était reprise et lui avait souri. Mais pour lui, à cet instant précis, le temps avait cessé de s'écouler. Et il s'était rendu compte qu'il était sur le point de tout perdre.

Par la suite, Jana avait semblé plus absente. Elle conversait fréquemment avec les Pèlerins sur ce qu'ils pensaient avoir trouvé. Elle avait tenté d'en discuter avec Xavier, mais ce dernier n'avait écouté que d'une oreille. Les détails techniques ne l'intéressaient plus. De surcroît, c'était effroyablement compliqué : les Pèlerins s'étaient inspirés des modèles mathématiques non linéaires qu'ils avaient mis au point pour formaliser le réseau des Portes de Vangk dans l'interface du Multivers. Et cela avait eu l'air de marcher. Ils tenaient une destination possible. Les révérends débattaient pour savoir s'ils devaient y envoyer une sonde ou directement une délégation. Peut-être la Porte noire ne s'ouvrirait-elle qu'une seule fois, aussi penchaient-ils pour la seconde option. Tous s'accordaient à précipiter le départ afin de profiter de leur position dominante. Ils voulaient être les premiers à contacter les Vangk en réduisant au maximum les prétentions des multimondiales. Les marchands devaient rester hors du temple – même s'ils avaient payé une partie du voyage.

Ces événements avaient lieu à des années-lumière des préoccupations de Xavier. Il avait une idée à mettre à exécution. Une idée folle, dont il avait longuement pesé les répercussions.

Mais il avait vu Valrin, perdu dans ses plans de vengeance qui l'occupaient jour et nuit, et un souvenir lui était revenu à l'esprit : le radeau grâce auquel lui et les mercenaires avaient descendu un fleuve au cours de leur périple sur Hursa ; un poisson-soucoupe avait mordu dans l'un des troncs du radeau et n'avait pu dégager ses mâchoires. D'autres carnassiers en avaient alors profité pour le dévorer vif. C'était ce qui se produirait pour Valrin si rien n'était fait pour l'en empêcher. Mais Xavier n'ignorait pas que ce dernier le tuerait sans hésitation s'il devinait ses intentions.

Il se rendit à l'hôpital du vaisseau. Les nouveaux arrivants étaient tous soumis à des tests pour estimer leur état de santé – et voir si quelques-uns d'entre eux n'avaient pas été contaminés par la relique vangke –, de sorte que les locaux étaient encombrés en permanence. Xavier savait qu'il y passerait inaperçu. Il dénicha sans peine la section de neurologie, entra dans des locaux à peine plus calmes que le reste de l'hôpital.

Le visage de Pavelic, gras et rubicond, paraissait déplacé, planté qu'il était sur un corps émacié. Les cernes sous ses yeux n'étaient sans doute pas uniquement dus à la fatigue. Adossé à une paroi, il faisait tourner dans sa main un gobelet rempli d'un liquide rougeâtre. Il leva à peine les yeux lorsqu'il vit Xavier s'approcher.

« Bonjour, docteur, dit Xavier. Excusez-moi de vous déranger pendant votre pause.

— Je vous connais ? demanda Pavelic en réprimant un bâillement.

— Mon nom est Xavier. Vous ne me connaissez pas personnellement, mais nous avons une amie en commun. »

Subrepticement, il remarqua que son interlocuteur avait cessé d'agiter son gobelet en l'entendant prononcer son nom.

« Vraiment ? fit Pavelic d'un ton neutre. Cette personne est-elle souffrante, pour ne pas s'être déplacée ?

— Cette personne est morte. Elle s'appelait Nylie. »

Les yeux du neurologue s'étrécirent.

« Nylie ? Non, cela ne me dit rien.

— Cela devrait, docteur. Vous l'avez opérée afin que son schéma neuroélectrique ne perturbe pas les détecteurs qui

truffent le niveau où Jana et moi vivons. Vous l'avez aidée à s'y introduire pour nous éliminer.

— Vous divaguez ! Partez, je ne veux plus vous écouter.

— Nylie a prononcé votre nom avant de se donner la mort. Nous étions seuls alors. »

Pavelic stoppa son mouvement de recul. Il lança, acerbe :

« Ainsi toutes vos preuves se résument à cela : Nylie a cité mon nom devant vous ? »

Xavier soupira. Il n'aimait pas ce qui allait suivre, mais il n'avait pas le choix.

« Je n'ai pas besoin de prouver quoi que ce soit, docteur. Il me suffit de lâcher un rapport dans la messagerie publique du bord. Le *Vasimar* est bourré de Pèlerins qui ne creuseront pas davantage pour se faire leur opinion sur vos activités passées.

— À savoir que j'ai été le complice d'un attentat contre le symbole de leur religion, dit Pavelic sombrement.

— Exact. Votre vie à bord deviendra vite très difficile.

— Cela reviendrait à me condamner à mort. Vous en avez conscience, n'est-ce pas ? »

Xavier faillit lui rétorquer qu'un homme impliqué dans une tentative de triple assassinat était mal placé pour parler de conscience. Mais ce n'était pas pour cela qu'il était venu.

« Si cela avait été mon intention, dit-il plus doucement, vous seriez déjà entre les mains des autorités.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas livré ? Si vous voulez de l'argent en échange de votre silence...

— Je n'ai aucun besoin d'argent. Les Pèlerins subviennent à tous mes besoins.

— Dans ce cas, que désirez-vous ?

— Je veux que vous aidiez un ami.

— Pardon ?

— Vous êtes neurochirurgien. Vous pouvez sauver mon ami. »

Il lui parla de l'obsession de vengeance de Valrin. L'homme le considéra, dubitatif.

« J'espère que vous n'êtes pas sérieux. Si votre ami est paranoïaque, je connais un psychiatre qui...

— Valrin a été torturé au-delà de ce qu'un être humain peut concevoir. Il a dû se reconstruire pièce par pièce, avec la haine

comme ciment. Valrin ne se soumettra à aucune thérapie, car cela le détruirait entièrement.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Vous allez détruire les boucles synaptiques responsables de son obsession de vengeance. »

Pavelic sursauta.

« C'est impossible...

— Vous rendrez cela possible. Ou bien je vous dénoncerai.

— Bon sang, je ne peux rien vous promettre !

— Je vous demande d'essayer.

— Ce genre d'opération peut altérer la personnalité profonde du sujet. C'est pourquoi la règle déontologique l'interdit expressément.

— J'en assume toute la responsabilité. »

Il y avait des semaines qu'il compulsait la base de données du vaisseau, sans que Jana le sache, sur la notion d'intégrité de la personnalité. Il en connaissait toutes les implications morales... et elles le condamnaient sans appel. Après l'opération, Valrin ne serait plus « lui ». On admettait que la personnalité changeait avec le temps. Un individu n'était pas le même à dix ans qu'à vingt ans, à trente ans qu'à quarante. Il avait changé en cours de route, mais cette évolution était acceptée si elle était naturelle, c'est-à-dire résultant de l'expérience. Elle était le plus souvent imperceptible – sauf cas ponctuels : traumatismes, conversions religieuses, deuils, accidents cérébraux... La torture qu'avait subie Valrin entraînait évidemment dans cette catégorie ; pour horrible qu'elle fût, elle restait malgré tout « naturelle », en tout cas extérieure. Reconfigurer volontairement un esprit *de l'intérieur* dans un but précis était une sorte de crime, une atteinte fondamentale à la personne, et cela quelque louable que soit le but de la reconfiguration. C'est pourquoi tous les gouvernements qui avaient utilisé ces techniques dans un but d'endoctrinement avaient été frappés d'ostracisme par les autres. La plupart des systèmes juridiques assimilaient cette pratique à une atteinte sévère à la vie d'autrui – l'équivalent d'un meurtre.

Xavier avait accepté l'éventualité de faire ce que la KAY n'avait jamais réussi malgré son pouvoir : faire disparaître Valrin Hass.

« Vous m'avez dit que votre ami ne se soumettrait à aucun traitement de son plein gré, dit Pavelic. Comment comptez-vous le forcer à coopérer ?

— Vous allez nous convoquer afin de passer une visite médicale ensemble. Le rendez-vous aura lieu à votre local. L'hôpital étant surchargé, Valrin ne se méfiera pas. Vous en profiterez pour le droguer.

— Vous êtes fou. Complètement fou.

— Mais ça marchera. Il faut que cela marche, pour lui comme pour vous. »

Sur ce, Xavier tourna les talons et s'éloigna.

Jana l'attendait dans sa chambre. Elle paraissait nerveuse. Xavier l'étreignit, mais elle se raidit entre ses bras. Il s'écarta, la contrariété faisant apparaître des rides autour de ses lèvres.

« Qu'y a-t-il ?

— J'ai cherché à te joindre à plusieurs reprises.

— Je suis désolé. J'étais occupé. Que voulais-tu me dire ?

— Les Pèlerins arment un vaisseau pour aller activer la Porte noire. C'est le *Notos*, un des orbiteurs amarrés à la station Wheeler.

— Bien. Je leur souhaite bonne chance.

— Ils m'ont demandé de les accompagner. »

À cet instant précis, Xavier sut que, depuis qu'il était avec Jana, le temps s'était arrêté de couler et qu'il venait subitement de se remettre en route. De longues secondes s'écoulèrent avant qu'il ne parvienne à dire :

« Qu'est-ce que tu leur as répondu ?

— J'ai répondu que je réservais ma réponse.

— Je peux t'accompagner si tu...

— Non ! »

Jana plaqua une main sur sa bouche, se rendant compte de la brutalité de sa réponse. Elle tendit le bras vers Xavier et lui caressa les lèvres du bout des doigts, comme pour capter un peu de son souffle.

« Je t'aime, Xavier. Je t'aime vraiment. C'est pourquoi ton voyage à toi doit s'achever ici. »

Les pensées de Xavier se mouvaient dans un bloc de gelée.

« Je comprends, dit-il en tentant de s'extraire de cette espèce de torpeur. J'aurais dû comprendre que tu irais jusqu'au bout dès l'instant où tu as accepté de toucher la relique.

— Tu ne t'y opposeras pas ? »

Xavier contempla le mur intangible mais impénétrable qui s'était dressé entre eux. Il parvint néanmoins à demeurer imperturbable lorsqu'il demanda : « Le saut comporte un risque, n'est-ce pas ? »

Elle opina :

« Faible, mais il existe.

— Et tu l'acceptes.

— Oui. »

Il ouvrit la bouche, sachant que ce qu'il allait dire avançait d'un cran l'engrenage de la fatalité.

« Alors je ne m'opposerai pas à ta décision. »

Il fut surpris de la facilité avec laquelle il avait prononcé cette phrase qui scellait leur destin à tous deux. Comme s'il l'avait déjà prononcée des milliers de fois. Comme s'il n'avait jamais eu d'autre choix.

« Xavier, je voudrais te dire... »

Une brève palpitation sur l'écran mural interrompit Jana. Un message prioritaire. Un bref instant, Xavier fut tenté de ne pas répondre. Mais il était trop tard pour contrecarrer le destin. Il activa le message d'un mot, et la convocation de Pavelic s'afficha.

Xavier ne la lut même pas, connaissant parfaitement sa teneur. Il demanda à Jana, un peu trop vite :

« Qu'as-tu à me dire ? »

Elle sourit pauvrement.

« Des banalités, sûrement.

— Excuse-moi. Je dois me rendre à l'hôpital avec Valrin. Cela risque de durer un bon moment.

— Qu'y a-t-il ? »

Il força ses muscles faciaux à se relâcher. Il fut tenté de tout lui révéler au sujet de son plan pour Valrin. Mais il repoussa aussitôt cette idée.

« Il n'y a pas de quoi s'affoler, dit-il enfin. Ils font un bilan à tout le monde.

— Tu es sûr...

— Tout à fait sûr. Je te reverrai plus tard. »

Il passa prendre Valrin. Celui-ci était assis en tailleur sur le sol, les yeux rivés sur l'écran mural qui lui servait d'interface avec l'ordinateur du vaisseau. Certains visages qui tapissaient les murs étaient entourés d'un rond rouge, probablement ceux dont le plan de vengeance était prêt. Il grommela qu'il n'avait pas de temps à perdre avec les contrôles internes.

« Plus tôt ce sera fait, plus tôt on n'aura plus à s'en occuper, fit Xavier en adoptant un ton teinté d'impatience. Allons-y tout de suite.

— D'accord, j'arrive. »

Il étira ses jambes engourdis puis se leva. Ils se rendirent à l'hôpital. Pavelic leur fit avaler un liquide ambré trop sucré, « pour la cérébrographie », avant de leur ordonner d'attendre dans une salle encombrée de gamins turbulents. Un à un, les enfants partirent, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent seuls dans la salle. Xavier tâcha d'offrir un visage neutre à son ami, mais son cœur battait trop vite.

« Tu es nerveux, fit remarquer Valrin. Je ne t'ai jamais vu comme ça.

— Désolé. Je pensais à Jana... »

Il mentait, mais il devait raconter quelque chose de convaincant, sinon Valrin se méfierait de lui et flairerait le piège. Alors il raconta ce que Jana lui avait dit quelques minutes plus tôt, omettant de mentionner que la réponse qu'elle comptait donner était positive. Valrin secoua lentement la tête.

« Elle t'aime, pour autant que je puisse en être sûr. Sa décision tiendra compte de cela. »

Xavier se contenta de hocher la tête. À présent, il n'avait qu'une hâte : occulter Jana de son esprit. Évacuer la peine pour se concentrer sur l'épreuve à venir.

Pavelic ouvrit enfin la porte et les fit entrer dans une salle d'examen. Il passa ses mains dans une boîte à UV puis désigna la table d'examen.

« Lequel d'abord ? »

— Valrin, fit Xavier d'une voix dégagée. Tu es le plus courageux, à toi de donner l'exemple. »

Valrin haussa un sourcil mais grimpa sur la table.

« Allongez-vous, dit Pavelic. Détendez tous vos muscles. »

Il avait à la main ce qui ressemblait à une sonde. Il l'appliqua sur la poitrine de Valrin et pressa un bouton. Soudain, le patient se raidit, comme en proie à une crise de tétanie.

« Voilà, il est immobilisé. Xavier, aidez-moi vite ! »

Xavier se précipita. Pavelic lui indiqua la manœuvre afin de ligoter Valrin à la table. La figure de celui-ci devenait bleue et il ne semblait plus pouvoir respirer.

« Merde, que lui avez-vous fait ? »

— Dans le liquide que je vous ai fait boire, il y avait une drogue, un polymère qui ne devient actif que quand il est excité par une certaine fréquence. C'est instantané. Mais j'en ai peut-être abusé. L'avantage de cette drogue est que ses effets sont parfaitement modulables. Une seconde... »

Il fit parcourir la sonde le long de l'œsophage de Valrin. Ses mâchoires se débloquent.

« Il peut respirer et même parler, indiqua Pavelic. Mais il ne peut bouger aucun muscle. Dites quelque chose, monsieur Hass. »

Valrin l'ignore. Ses yeux se fixèrent sur Xavier.

« Libère-moi, Xavier, et je t'épargnerai. Après, il sera trop tard. Je serai obligé de t'éliminer car tu m'auras trahi une fois de trop. »

Xavier prit une longue inspiration.

« Tu sais bien qu'il est déjà trop tard. »

— Je tuerai Jana si tu ne me libères pas ! »

Xavier ne répondit pas. Valrin comprit alors que Jana avait accepté la proposition des Pèlerins. Et que cela n'avait fait que renforcer la détermination de Xavier, qui n'avait plus rien à perdre.

« Que comptes-tu faire ? » demanda-t-il.

Xavier le lui expliqua en quelques mots. Valrin resta longuement silencieux. Pendant ce temps, Pavelic enclencha la table dans le bloc d'analyse, une sorte d'oignon de métal dont les couches coulissaient indépendamment les unes des autres. La couche interne était un casque que Pavelic boucla sur le crâne de Valrin.

« Je vais lui faire une cérébrographie complète, expliqua-t-il à Xavier tout en procédant, puis je lancerai mes programmes d'analyse. Ensuite je lui injecterai des micromachines qui iront faire le boulot. Mais j'aurai besoin d'assistance.

— Je vous aiderai. J'ai une bonne connaissance des IA médicales.

— Ce ne sera pas de trop. »

Les machines d'analyse se mirent à tourner autour du crâne de Valrin.

« Attends, grinça ce dernier. Pourquoi me détruis-tu, Xavier ? Sans haine, que vais-je devenir ? Tu détruis tout ce qui me fait vivre. C'est comme si je te retirais tout l'amour que tu portes à Jana.

— Non, je te sauve au contraire. Ce que je vais détruire, c'est ta haine insatiable... Je vais extirper cette chose reptilienne qui te dévore la cervelle.

— La KAY restera impunie !

— Il faut vivre avec les démons qui peuplent l'univers, Valrin.

— Détourner les yeux de l'abîme, la voilà ta solution ? cracha Valrin. Eh bien, moi, c'est le contraire que je veux : contempler l'abîme les yeux dans les yeux !

— Et l'abîme t'a englouti. Mais là n'est pas la question : tu ne peux pas tuer les millions de personnes qui forment la chaîne de responsabilité de ce qui t'est arrivé. Même en y passant un siècle, tu ne le pourrais pas. Tôt ou tard, cette impuissance te détruira. C'est pourquoi il faut en finir, et tout de suite.

— Non... Non ! »

La drogue avait assez d'emprise sur ses muscles maxillaires pour l'empêcher de hurler. Indifférent à ses menaces et ses injures, Xavier épongea au moyen d'une compresse le filet de bave qui coulait sur son menton.

Soudain, Valrin se calma. Xavier, méfiant, vérifia les sangles qui le maintenaient, restant à bonne distance de son visage ; son crâne était immobilisé par le casque, mais Valrin, dans un ultime effort, pouvait essayer de le mordre.

« Laisse-moi conscient, dit-il. Je veux être conscient quand cela arrivera.

— Je ne sais pas si c'est possible.

— Fais-le ou tue-moi. Je préfère être mort plutôt que renoncer à ma vengeance. »

Sa détermination était telle que Xavier vacilla.

Peut-être a-t-il raison, peut-être est-ce que je détruis vraiment tout ce qui fait Valrin. Après l'opération, que restera-t-il ? Pas l'homme que j'ai connu, en tout cas.

Il s'efforça de chasser ces pensées : il s'était déjà posé la question à maintes reprises et avait pris sa décision. Il se tourna à demi vers Pavelic, abaissa ses paupières. Sans un mot, le médecin prépara une seringue pneumatique et injecta un produit dans la jambe de Valrin. Les yeux de celui-ci se fermèrent lentement comme des bateaux en train de sombrer. Xavier posa prudemment la main sur celle de son ami. Aucune réaction.

Pavelic s'assit dans un fauteuil. Il tendit à Xavier un cordon optique gainé de plastique.

« Aidez-moi à enficher ça. »

Xavier dégagea la nuque du médecin et enficha l'embout dans sa prise neurale, au niveau de la deuxième vertèbre.

« Je vais piloter les scanners d'analyse par commandes neurales et communiquer avec mes IA. Ces préliminaires vont durer cinq à six heures et requérir toute ma concentration. Toutes les deux heures, vous changerez de position les jambes de Valrin afin que le sang ne reste pas amassé aux points de compression et circule librement. Compris ?

— Compris. »

Pavelic plongea sur-le-champ. Un moniteur de contrôle, sur le côté de la machine, affichait ce qu'il voyait à travers son interface, mais les symboles utilisés étaient abscons, et il procédait trop rapidement pour que Xavier puisse comprendre ses évolutions. Il ne tarda pas à décrocher. Au cours des

clonages qu'il avait réalisés, la pose d'implant neural et le développement du cerveau étaient intégralement pris en charge par des unités spécialisées, de sorte que ce domaine lui demeurerait en grande partie étranger. De toute façon, il ne pouvait plus rien faire. L'avenir de Valrin reposait entre les mains du neurochirurgien.

Une longue attente commença. Personne ne frappa ni ne tenta d'entrer dans la pièce : Pavelic avait bien fait les choses pour qu'ils ne soient pas dérangés. Xavier se prépara du thérouge, changea Valrin de position. Puis il fit une incursion dans une section voisine de l'hôpital, en rapporta un goutte-à-goutte de solution glucosée ; il dénuda un bras de Valrin et le mit sous perfusion.

L'image du moniteur se figea. Pavelic émergea de son sensorium électronique. Il se leva sans un mot, débrancha lui-même le cordon neural. Il avala un verre de thérouge froid. Voyant la perfusion au bras de Valrin, il se contenta d'approuver d'un hochement de tête. Puis il se rebrancha et replongea aussitôt.

Douze heures avaient passé lorsqu'il revint. Cette fois, Xavier dut l'aider à se lever du fauteuil. La douleur dans ses genoux le fit grimacer. Il alla cracher dans un évier – il avait accumulé de la salive pendant son séjour dans l'interface. Xavier désigna du doigt des paquets de biscuits et des canettes qui s'amoncelaient sur une chaise.

« Je suis allé chercher des biscuits et de la bière de veism.

— On... On vous a vu ?

— Non, rassurez-vous. Les Pèlerins ne pensent qu'à ce vaisseau qui va partir vers la Porte noire. Nous aurions presque pu pratiquer cette opération au grand jour... Au fait, où en êtes-vous ?

— Le programme est prêt. Je vais injecter huit millions de mes petites bestioles dans l'artère carotide de Valrin. Mes IA les piloteront en utilisant son implant neural. Mais il faudra que je surveille l'ensemble du processus.

— Ce sera long ? »

Pavelic haussa les épaules. Le temps semblait être devenu le cadet de ses soucis.

« Je ne sais pas. Pas moins de vingt-quatre heures en tout cas. Dans les zones ciblées, les micromachines vont opérer neurone par neurone.

— Est-ce que... il y a une chance ?

— Une chance, répéta Pavelic en clignant des yeux, comme s'il essayait de retracer le cheminement de cette question dans son propre cerveau. Pour être honnête, je n'oserais faire aucun pronostic. Ce genre d'opération n'est jamais tentée... du moins officiellement. »

Pavelic mangea les biscuits mais ne toucha pas à la bière : il ne voulait aucun milligramme d'alcool dans son sang. Il chargea Xavier de réaliser l'injection de micromachines. Celles-ci étaient trop petites pour être vues à l'œil nu. Elles étaient noyées dans un colloïde neutre, conçu pour se liquéfier instantanément au contact du sang.

L'injection se déroula sans problème. L'essaim de micromachines remonta dans l'artère et se dissémina dans le cerveau de Valrin, telles les particules d'une explosion au ralenti.

Le moniteur de contrôle indiqua que les IA médicales commençaient à transmettre leurs ordres.

Les micromachines se mirent au travail.

CHAPITRE XXVIII

XAVIER se réveilla en sursaut. L'écho d'un cauchemar lui martelait les tempes, battant au rythme de sa migraine.

Il s'était assoupi. Il jeta un coup d'œil à un écran mural qui affichait une horloge. Deux heures avaient passé. Pavelic était toujours affalé dans son fauteuil. Sa tête pendait sur sa poitrine. De temps à autre, ses doigts frémissaient, seul indice qu'il était en vie.

Xavier alla changer Valrin de position, prenant soin à ce que sa tête reste parfaitement immobile dans son carcan technologique. Puis il grignota des biscuits, vida une canette. La fatigue transformait les aliments en morceaux fades et sucrés.

Les micromachines poursuivaient leur étrange ouvrage collectif, élaguant rameau par rameau la folie de Valrin. Ou plutôt la rongant telle une colonie de fourmis. Pavelic sortit à nouveau de sa plongée. Des cernes violacés creusaient ses orbites oculaires. Il alla se soulager aux toilettes, but abondamment et mangea peu.

« Vous ne voulez pas dormir une heure ? s'enquit Xavier. Je vous réveillerai. »

Le médecin secoua la tête.

« Si je m'endors, vous n'arriverez plus à me réveiller. Sans instructions, l'opération échouera. Mais pas d'inquiétude, j'ai des pilules pour rester en éveil trois jours d'affilée. Exactement ce qu'il me faut. »

Il demanda à Xavier de lui passer une pommade anesthésiante sur la nuque, en insistant sur le pourtour douloureux de son implant neural.

« Ça va, grommela-t-il enfin, vous en avez assez fait. Foutez-moi la paix maintenant. »

Il reconnecta la prise et s'effondra dans son fauteuil. Il ne lui fallut que quelques instants pour reprendre le fil de l'opération.

Cinq fois, Xavier prodigua des soins d'infirmier à Valrin. Il s'apprêtait à recommencer lorsque Pavelic sortit de sa transe. Depuis qu'il avait pris ses pilules, ses mains ne tremblaient plus, mais il était livide.

« C'est fini », dit-il, et, pendant l'espace d'une fraction de seconde, Xavier crut que Pavelic avait échoué. Que la conscience de Valrin s'en était définitivement allée.

« Les micromachines sont en train de s'évacuer par les urines, poursuivit Pavelic.

— Quel est le résultat ? »

Le neurochirurgien passa une main lasse sur son front. Des veines saillaient à ses tempes.

« On ne le saura qu'une fois qu'il sera réveillé. Ce ne sera pas avant trois ou quatre heures. Mais il est impossible de le garder ici. Je vais vous aider à le raccompagner à vos quartiers.

— Il ne vaut mieux pas, répondit Xavier après une seconde de réflexion. S'il y avait une chambre de l'hôpital...

— Elles sont pleines.

— Je ne peux pas le ramener en fauteuil roulant. Les gardes de la sécurité trouveraient cela bizarre.

— Je vais vous trouver un endroit. Ma besogne s'arrêtera là. Quand vous franchirez la porte, nous ne nous reverrons jamais plus. Si on m'interroge, je ne vous connais même pas. »

Xavier acquiesça.

« J'y vais tout de suite, fit Pavelic. Vous pouvez retirer le casque et les courroies qui le relie à la table. »

Il s'absenta cinq minutes puis revint avec un fauteuil roulant. Pendant qu'ils l'installaient, Xavier ne put s'empêcher d'examiner le visage endormi de Valrin, comme pour y lire la transformation qui avait dû s'opérer en lui.

Et si cela n'avait rien changé ? Si Valrin était le même en se réveillant ? Le mieux serait de le ligoter sur son lit, le temps qu'il se calme.

Mais à quoi bon ? S'il avait échoué, peu importait ce qui arriverait. Il n'avait eu aucun droit d'intervenir dans la vie de Valrin, et ce dernier aurait le droit de lui faire payer sa trahison.

Pavelic les guida à travers un labyrinthe de couloirs jusqu'à une arrière-salle. Il y avait toujours autant de réfugiés, mais plus beaucoup de Pèlerins.

« Où sont-ils tous passés ? s'étonna Xavier tandis qu'ils allongeaient Valrin sur une civière.

— Ils regardent le départ du *Notos* vers l'une des Trois Portes. Je croyais que vous étiez au courant... »

Il prit congé sans un adieu, mais Xavier le remarqua à peine. Il demeura assis auprès de Valrin, sans réaction, pendant une éternité. Enfin il déplia ses jambes, sortit et referma doucement la porte derrière lui. Jana était partie. Son destin s'était accompli. D'un pas somnambulique, il retourna à ses quartiers. Dans les coursives, des écrans retransmettaient l'image du *Notos* en train d'accélérer. Stupidement, Xavier se demanda comment on pourrait l'empêcher d'atteindre la vitesse de transfert. Il savait que c'était impossible, rien n'arrêterait plus le *Vasimar* qui n'était qu'à quelques milliers de kilomètres des Trois Portes. Il avait la sensation que ce voyage était aussi irréversible que s'ils s'engouffraient dans le trou noir.

Comme il s'y attendait, la chambre de Jana était vide. Il se rendit dans la sienne.

« Messages ? »

Sa voix était aussi faible que celle d'un enfant.

« *Quatre messages*, répondit la voix synthétique de l'écran. *Expéditeur : Jana.* »

Xavier sentit la pièce tourner autour de lui. Il tremblait convulsivement. Les trois premiers messages ne duraient que quelques secondes ; Jana lui demandait de la rappeler. Le quatrième était différent. Xavier l'écouta, l'écouta encore.

« *S'il se produit vraiment, le saut comporte bien un risque, disait-elle. S'il nous projette dans le Multivers, le vaisseau sera aussitôt annihilé. Si nous survivons et que nous rencontrons les Vangk, rien ne dit qu'ils seront aussi amicaux que les Pèlerins le croient. Mais peu importe, il faut que je sache. Les Pèlerins peuvent faire de moi ce qu'ils veulent, cela ne me touche pas.*

En revanche, je ne pourrais pas supporter qu'il t'arrive quelque chose, à toi. À bientôt, Xavier. Je l'espère de tout cœur. »

Xavier songea aux heures qu'il avait passées dans le laboratoire de Pavelic, obnubilé par le sort de Valrin. Peut-être avait-il refusé de faire face au choix qui s'offrait à Jana. Ou peut-être avait-il pris la décision lui-même en ne consultant pas sa messagerie. Il ne le saurait jamais. Jana, perdue, retrouvée puis perdue à nouveau. Elle lui apparut à l'image du trou noir d'Alioculus : invisible et puissante, le maintenant prisonnier dans son orbite. Le sentiment de perte creusait un vide en lui, qui l'anesthésiait. Bientôt, ce vide se gorgerait de peine telle une plaie se gorgeant de sang.

Il ordonna à l'écran d'afficher les images du *Notos*. La chaîne interne du *Vasimar* les diffusait en direct. L'orbiteur n'était plus qu'à quelques kilomètres de la Porte la plus proche.

Ce fut à l'instant où le *Notos* la traversa et disparut que Valrin ouvrit les yeux.

ÉPILOGUE

ASSIS à son chevet, Xavier tendit à Valrin une tasse fumante remplie de thérouge.

« Attention, c'est très chaud. » Valrin était en position semi-allongée sur son lit. Il avait tenu à regagner sa chambre. L'opération l'avait un peu affaibli, mais, d'ici quelques heures, il pourrait se lever. Dès qu'il était revenu à la conscience, Xavier l'avait mis au courant au sujet de Jana. Deux larmes avaient alors coulé sur les joues de son ami. C'était la première fois que Xavier le voyait ainsi vulnérable. Il en avait conçu une joie sans pareille. Pavelic avait réussi.

Valrin porta la tasse à ses lèvres, grimaça. Brusquement, ses sourcils s'arquèrent.

« La douleur, fit-il d'une voix pensive. Je la ressens... Je veux dire, je la ressens *normalement*. » Il reposa doucement la tasse.

« Les Pèlerins avaient raison, finalement. Ils ont franchi la Porte noire. On dirait qu'ils tiennent leur premier miracle. » Xavier ne put s'empêcher de tiquer. Ce n'était pas un miracle, d'ailleurs les Pèlerins s'étaient gardés d'utiliser ce mot ; seulement l'application de règles scientifiques.

« Ils ont réactivé une Porte, précisa-t-il, c'est tout ce dont on peut être certain. On ne saura jamais s'ils ont découvert le monde des Vangk. À moins qu'ils ne reviennent.

— Tu crois à leur retour ? »

Bien malgré lui, Xavier eut un geste de dénégation. *Pas encore de douleur*, se dit-il.

« Une demi-heure seulement après la disparition du *Notos*, le *Calam*, un second orbiteur, s'est dirigé vers la Porte avec la même vitesse de transfert. Mais, quand il a traversé l'anneau de la Porte, le plan singulaire ne s'est pas formé et le *Calam* a continué sur sa trajectoire. Il mettra une bonne semaine à revenir. La Clé était bel et bien destinée à ne fonctionner qu'une seule fois. »

Valrin passa sous silence le fait que son ami n'avait pas répondu à sa question.

« En tout cas, poursuivit Xavier, Alioculus n'est plus isolé, car les relais des téléthèques sont à nouveau actifs. Le voyage jusqu'à Moire n'est plus nécessaire. »

Quelques heures à peine après la réactivation miraculeuse de la Porte de Vangk, des orbiteurs en avaient émergé et se pressaient autour du *Vasimar*. Sitôt qu'ils étaient entrés dans la chambre de Valrin, Xavier avait remplacé les visages du bureau exécutif de la KAY par le spectacle du voisinage encombré du *Vasimar*, retransmis par les chaînes d'information interne. À peu près tous les orbiteurs arboraient l'emblème d'une multimoniale. Les Pèlerins allaient devoir rendre compte de leur tentative prématurée. Car leur victoire n'était qu'apparente. La Clé n'avait fonctionné qu'une fois, et le *Notos* s'était évaporé ; de plus, en ayant rouvert le trafic, les Pèlerins empêchaient les chercheurs d'effectuer leurs recherches. Les Trois Portes étaient de nouveau taboues.

Xavier et Valrin devaient s'attendre à avoir sous peu des nouvelles de la KAY et de l'Eborn. Mais il était fort peu probable que l'on ose s'attaquer à eux : ils étaient les protégés des Pèlerins. De surcroît, l'enjeu qu'ils avaient représenté avait cessé d'exister. Xavier ferait savoir à la KAY que la course à la vengeance de Valrin avait définitivement cessé.

« Comment te sens-tu ? » s'enquit-il.

Les yeux de Valrin se perdirent dans le vague.

« C'est étrange. Quand tu m'as réveillé en prononçant mon nom, je me suis demandé s'il s'agissait de moi ou d'un autre. Un nom est revenu. Je le croyais enfoui à jamais.

— Un nom ?

— Léodor Kovall. Mon nom d'avant. Des choses surgissent de mon passé à Larsande. Tout est si confus... Je n'arrive pas à me rappeler ce qui s'est déroulé juste avant l'opération. Je crois t'avoir menacé de mort. Est-ce que je l'ai fait ? »

Xavier eut un sourire fugitif.

« Entre autres, oui.

— Dans ce cas, je regrette.

— Tu es sûr ? Tu n'as plus de haine ?

— De la haine ? Je n'ai que de la tristesse. Du regret pour ce que j'ai fait. De la colère pour ce que la KAY a fait de moi. Mais plus de haine. Tout ce que je désire, c'est l'oublier.

— Et qu'éprouves-tu envers moi ? Est-ce que tu as toujours envie de me tuer ?

— Te tuer... ça n'aurait plus de sens. Tu es...

— Je suis ton ami. »

Valrin ouvrit la bouche, la referma. Puis il hocha la tête.

« Ces trois dernières années ont passé en rêve. C'est comme si je les avais vécues il y a une éternité. J'ai l'impression de me pencher au-dessus d'un puits...

— Pavelic a dit que ce ne serait que passager. Tu risques de perdre quelques souvenirs, mais tu garderas l'essentiel. »

Valrin sourit à nouveau.

« Oui. Je me souviens bien d'Hursa. Quand tu m'as subtilisé l'échantillon de sang que je gardais. À ce moment-là, j'aurais pu t'étrangler. J'en avais le pouvoir et la volonté. Sais-tu ce qui m'a retenu ? »

Xavier fouilla dans ses propres souvenirs avant de répondre.

« Sur le moment, j'ai pensé que ta haine envers la KAY était si forte qu'il n'en restait plus assez pour me haïr, moi... Et puis je t'étais toujours utile. »

Valrin secoua la tête.

« Cela ne m'aurait pas empêché de te tuer.

— Alors pourquoi m'as-tu épargné ?

— À cause de Jana.

— Jana ?

— Ce que j'ai ressenti en pensant à toi et Jana : une pointe de jalousie, de vous imaginer heureux ensemble. Et cette jalousie, inexplicablement, me faisait oublier la haine qui m'habitait. J'ai réalisé alors que tu étais la seule personne qui me retenait à l'humanité. Et que, si je te tuais, il ne resterait plus rien d'humain en moi. »

Il avait prononcé le nom de la jeune femme un ton plus bas, comme s'il avait peur de l'invoquer, où qu'elle soit à présent.

Sans s'être concertés, ils tournèrent tous deux leur regard vers l'écran mural de la chambre qui montrait un orbiteur en train d'accoster le *Vasimar*. L'infime vibration consécutive à son arrimage se fit ressentir... À présent que la Porte était rouverte, le trafic était intense. La vie reprenait son cours.

Xavier adressa une prière muette en direction de Jana. Elle s'éleva et flotta au-dessus de lui, puis s'étendit à travers l'univers à la vitesse infinie de la pensée.

FIN

REMERCIEMENTS

Pour Jacques Paul, inlassable traqueur d'astres exotiques.

Pour Norman Molhant, inlassable traqueur d'erreurs astronomiques.

Pour Florence, inlassable traqueuse de fautes et de coquilles.